

LES ARDENNES

PAR

VICTOR JOLY

A. DAILLIET

ÉDITEUR
BRUXELLES

LES
ARDENNES

Tome Premier

À BRUXELLES – Chez A. DAILLIET, éditeur – 1860

Recomposé et remis en page par et pour :
www.weris-info.be (Terre de Durbuy) &
www.eglise-romane-tohogne.be en octobre 2020.

© TOUS DROITS RÉSERVÉS – 2020

LES
ARDENNES

par Victor Joly

ILLUSTRÉ DE TRENTE PLANCHES À L'EAU-FORTE

Gravures sur bois, lithographies, etc.

Par MARTINUS A. KUYTENBROUWER

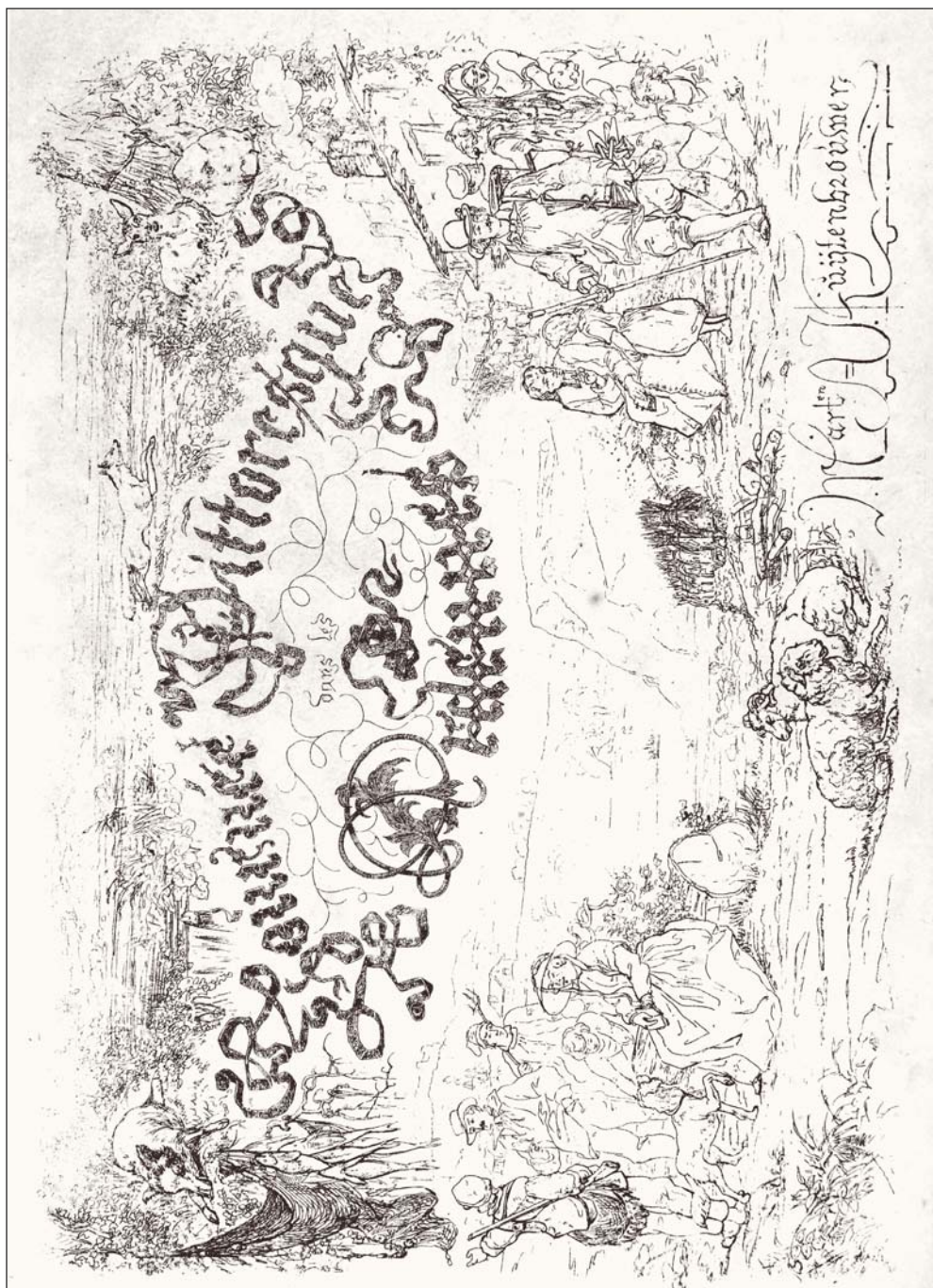


Entrée de la grotte de Han.

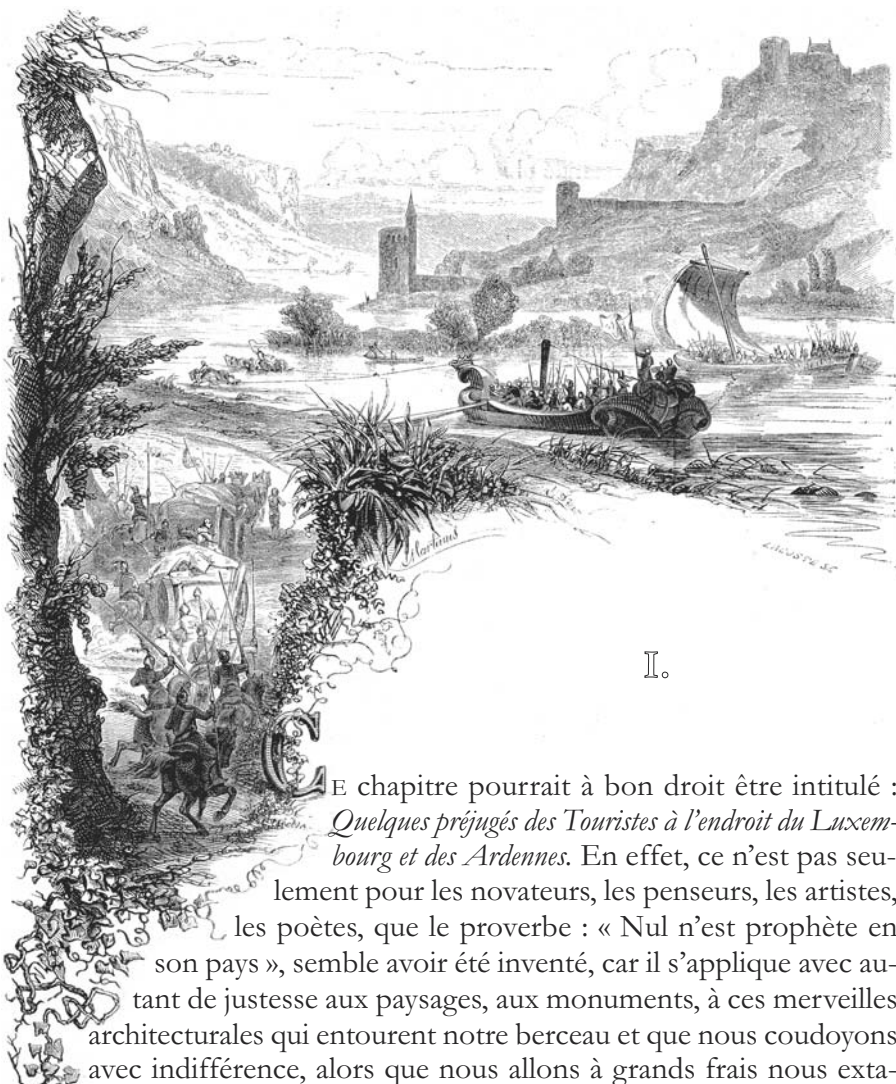
BRUXELLES

A. DAILLIET, ÉDITEUR, RUE DU TRÔNE, 51

Tome Premier



FRONTISPICE — Journée pittoresque dans les Ardennes).



II.

LE chapitre pourrait à bon droit être intitulé : *Quelques préjugés des Touristes à l'endroit du Luxembourg et des Ardennes*. En effet, ce n'est pas seulement pour les novateurs, les penseurs, les artistes, les poètes, que le proverbe : « Nul n'est prophète en son pays », semble avoir été inventé, car il s'applique avec autant de justesse aux paysages, aux monuments, à ces merveilles architecturales qui entourent notre berceau et que nous coudoyons avec indifférence, alors que nous allons à grands frais nous extasier devant quelques décombres informes et apocryphes, mais dans lesquels un archéologue fanatique aura reconnu les restes d'une villa romaine, d'un cirque ou d'un palais goth ou saxon. L'habitude de vivre auprès des merveilles de l'art ou de la nature semble émousser singulièrement l'admiration qu'elles inspirent. Aussi, comprenons-nous l'ébahissement des Arabes du désert à la vue de ces intrépides touristes qui bravent le simoun, la peste, les voleurs, les privations et les coups de soleil, pour venir admirer ces montagnes de moellons sous lesquelles les Pharaons de

Memphis jouissent, pour l'éternité, d'un repos et d'une fraîcheur qu'ils avaient vainement cherchés pendant leur vie.

En voyant nos savants et nos artistes mesurer et dessiner les grands sphinx de granit rose qui, les pattes étendues au soleil, regardent l'Orient de leur œil de pierre, comme s'ils attendaient quelque nouveau Sésostris ; en voyant des caravanes d'Anglais, tout imprégnées de l'ennui britannique, faire servir leur dîner sur les genoux de quelque dieu nubien à moitié enseveli dans le vaste linceul des sables du désert, — les cicérone égyptiens se sont demandé plus d'une fois ce qui dans ces ruines pouvait tant intéresser les Européens, pour qu'ils s'exposassent à être torrifiés par le soleil, dévalisés par les Arabes ou croqués par les crocodiles du Nil, ces antiques dieux de l'Égypte, qui, aujourd'hui encore, prélèvent une si large dîme sur leurs anciens adorateurs.

L'engouement de quelques hommes, la publication de quelques guides fashionables, ont suffi, en Angleterre, pour mettre à la mode le Rhin et ses bords. On est allé demander, à chaque ruine du Taunus ou du Schwarzwald, des légendes ou des histoires émouvantes, comme si l'Écosse, cette âpre et poétique terre, ne portait pas au front de chacun de ses manoirs rongés par l'incendie, démantelés par le bélier ou le canon, une légende triste ou glorieuse. — Mais les choses vont de telle façon, que les Allemands connaissent fort mal les rives de leur *vieux père Rhin*, dont le moindre touriste anglais a visité toutes les ruines, tandis que d'autre part les Anglais s'adressent aux relations des voyageurs allemands pour connaître l'Écosse.

Et nous-mêmes, ne sommes-nous pas un peu Anglais sur ce point ? Nous avons notre Rhin belge, la Meuse, dont les flots ont été rougis tantôt par les reflets de l'incendie, tantôt par le sang qui venait se mêler à ses eaux. Depuis Givet jusqu'à Maastricht, combien de ruines, de manoirs, de châteaux dont le nom se rattache à nos ardentes luttes nationales ! Chaque donjon qui mire aux eaux du fleuve sa tête mutilée et privée de sa couronne de créneaux, aurait, si nous savions l'interroger, d'étranges choses à nous raconter ! Mais comme il entre dans le tourisme plus de vanité que d'intelligente curiosité, comme il s'agit surtout de faire connaître le chiffre de sa fortune par les frais d'un voyage lointain, tous nos bourgeois, nos banquiers, nos commerçants retirés, aussitôt que vient le printemps, se claquemurent dans une bruyante chaise de poste, et, munis d'un Guide en Italie, les voilà partis pour la ville éternelle.

Les bourgeois et les Anglais ont gâté l'Italie ; ils ont laissé sur cette vieille

terre de César et de Michel-Ange une traînée de prosaïsme boutiquier pareille aux traces visqueuses que le limaçon laisse sur les murs. On trouve les bourgeois et les Anglais dans tous les coins de Rome, les premiers s'étonnant que l'on ne démolisse pas le Colisée pour en faire de *bonnes maisons* qui rapporteraient au pape six pour cent de son argent, — les seconds lorgnant le Panthéon d'Agrippa que Michel-Ange a jeté à trois cents pieds dans les airs, et murmurant d'un air grave : *very niée ! very pretty !* — Au bout de quinze jours d'ennui, quand ils pensent avoir satisfait aux exigences du tourisme fashionable, le bourgeois et l'Anglais regagnent leurs pénates et résument leurs impressions de voyage, — le premier, en déclarant que Rome est une ville qui a *besoin de beaucoup de réparations* ; — le second, en s'étonnant que les Romains puissent vivre dans une si complète ignorance du *pigeon-pie*, des *rump-steaks* et du *Barclay-stout*.

Après l'Italie, qu'un voyageur fashionable doit avoir vue pour ne pas être condamné au rôle humiliant d'auditeur, tandis que ses amis font de la couleur locale aux badauds ébahis et aux jeunes gens émerveillés, ou de chaudes et friandes descriptions des belles épaules des Trastévériennes, — que le soleil a dorées de ses baisers, comme un beau marbre pentélique ; — après ces mille plaisirs de vanité que tout honnête homme peut se donner en s'enfermant quinze jours avec le *Voyage en Italie de Valéry*, — il faut, pour parfaire le touriste et le poser aux yeux de ses amis comme un autre Belzoni, il faut, disons-nous, un *voyage en Suisse*.

Le voyage en Suisse est, avec les diamants et le cachemire traditionnel, l'une des choses qui se trouvent au fond de toute corbeille de mariage un peu confortable. C'est en Suisse que les colombes blasonnées et les ramiers jouissant de vingt mille francs de rente vont mêler leurs roucoulements au bruit des cascades.

En Suisse, la brise semble composée de soupirs d'amants, et, dans les voix mystérieuses des cascades, on croit ouïr un bruit de baisers, comme à l'époque où les Dryades épousaient les Sylvains et les Faunes dans les clairières des bois et sous les vertes courtines des coudriers en fleur.

Une idée généralement répandue, — c'est que la Suisse doit son existence au bon Dieu. C'est là une erreur grave, contre laquelle nous devons protester de toutes nos forces. La Suisse a été inventée par M. Scribe et ne date que de la première représentation de *Ketty*, donnée au Gymnase en 1824 ou 1825.

Jusqu'à cette époque, la Suisse ne jouissait en Europe que d'une assez piètre réputation comme élégance de mœurs, tendances poétiques vers

l'idylle azurée et poitrinaire. Les Suisses étaient connus comme de rudes compagnons, mangeant comme des ogres et buvant comme des éponges. Les Suissesses n'étaient pas encore ces jeunes filles au corset noir lacé de velours rouge, au jupon court tombant sur un bas bien tiré, aux longues tresses de cheveux entremêlés de fleurs de la montagne. Elles n'entendaient rien à la métaphysique de l'amour et ne savaient pas s'égarer sur le lac bleu du platonisme. En revanche, elles faisaient fort bien le fromage de Gruyère, portaient bravement cent cinquante livres sur leurs épaules, renversaient d'un coup de poing un galant trop entreprenant et n'avaient point de honte de se crotter les pieds dans les étables, en compagnie des Mina, des Gretchen et autres compagnes fauves et cornues, aux grands yeux mélancoliques.

La Suisse n'a qu'un défaut à nos yeux : c'est d'être habitée par des Suisses et des Anglais, et d'offrir aux regards plus de cheminées de fabriques d'indiennes que de paysages et de rochers. Grâce en soient rendues aux Anglais ! on y trouve aujourd'hui un restaurant à chaque cascade. On vient d'établir un café au Montanvert et un casino au sommet du Mont-Blanc ; rien n'a été épargné pour rendre la nature *confortable*. Vous avez grimpé comme un pongo depuis le lever du soleil, pour atteindre le sommet d'un roc sauvage, vierge de pas humains, et d'où votre œil puisse embrasser une perspective qui vous paye de vos sueurs et de vos écorchures. Haletant, épuisé, mais fier comme le premier *conquistador* qui découvrit l'océan Pacifique du haut des Cordillères, vous vous livrez à l'exaltation poétique de la situation et du lieu — lorsque des rires aigus, des rires britanniques se font entendre autour de vous. Le rocher inabordable, le mont sourcilieux, le pic sauvage est une guinguette. Un garçon vient prendre vos ordres ; on attendait un cavalier pour compléter un quadrille. Vous avez pris le *mauvais chemin* ; de l'autre côté du rocher se trouve un magnifique escalier à paliers et à rampe, et sur le plateau du roc, un charmant *cottage* fourmillant de ladys coiffées de chapeaux de paille à voiles verts et vêtues de robes taillées dans un pan de l'arc-en-ciel.

Après avoir fait parmi ces champêtres et rustiques populations un séjour de deux mois, accidenté de déjeuners bucoliques et de soupers de patriarches, le touriste s'aperçoit avec étonnement que ces candides populations connaissent à fond l'addition avec fractions, et découvre, avec épouvante, que leurs œufs à la coque lui coûtent plus cher que les côtelettes à la Soubise de Dubos, et que l'hospitalité des *vertueux* chalets est au même taux que celle de l'hôtel de Belle-Vue !

La Suisse et l'Italie sont donc les deux pôles qui attirent irrésistiblement les touristes bourgeois et les époux pour lesquels la lune de miel vient de se lever à l'horizon de la municipalité de leur endroit. Avoir un autre but, lorsque arrive le joyeux mois de mai avec son manteau de verdure, son chapeau couronné de fleurs et les charmantes chansons de ses gais compagnons, le rossignol et l'alouette, — aller se faire dévaliser ailleurs que par les vertueux montagnards — *des beaux vallons de l'Helvétie* — ou par les poétiques va-nu-pieds de la campagne romaine, serait pour les touristes déroger et montrer aux gens qu'il y a disette d'effigies royales dans leur escarcelle. Ne parlez pas à ces intrépides *explorateurs* qui se contentent d'admirer le Mont-Blanc du fond de la vallée de Chamouny, ne leur parlez pas d'aller visiter les bords de la Meuse, de l'Ourthe, de la Lesse, ou la vallée sauvage, pittoresque et charmante de la Semoy, — qui nous a rappelé l'admirable vallée de l'Isère. — La Meuse et l'Ardenne sont trop petites gens pour ces Messieurs ! Ce qu'ils cherchent dans un voyage, ce ne sont ni les émotions ni les pensées qu'éveille dans toute âme bien douée la vue d'une nature tantôt âpre et sauvage, tantôt gracieuse ou mélancolique. Ce que veulent avant tout ces Messieurs, — c'est d'apprendre à leurs amis qu'ils viennent de prendre des *lettres de crédit* sur Torlonia de Rome, sur Florence ou Berne, et de leur faire comprendre ainsi qu'il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe !

Et cependant, en dédaignant ainsi la Belgique, et surtout cette province du Luxembourg, si riche de souvenirs historiques et dans laquelle la nature se manifeste dans toute sa beauté primitive, — tantôt avec les sauvages et sévères aspects de l'Apennin, par ses gorges abruptes, où le roc perce partout le vêtement de mousse des montagnes, — tantôt avec les coquettes beautés de l'Oronte, par les méandres fleuris de la Semoy, promenant paresseusement ses ondes transparentes et pures dans les belles prairies qui contournent le pied des monts, — tantôt avec ses vastes horizons bleuâtres, estompés de vapeurs grises et terminés par les puissantes lignes des forêts ; — en dédaignant toutes ces choses si variées dans leur rude puissance ou leur gracieuse beauté, les touristes belges font preuve de mauvais goût autant que d'ignorance, sans compter que pour la dixième partie de ce que leur coûte un voyage en Suisse ou à Rome, ils trouveraient à quelques pas de leur fauteuil les émotions et les plaisirs qu'ils vont chercher à grands frais auprès des hôteliers bédouins de la Suisse, ou dans ces auberges italiennes où l'on est toujours sûr de trouver — *ce qu'on a apporté avec soi* — plus la *malaria* et l'héroïque vermine, qui compte Romulus et Numa parmi ses premiers propriétaires.

Mais quoi ! il faut dans un salon pouvoir parler de l'Italie, des gendarmes pontificaux, des douaniers, des hôteliers et des voleurs ; et après avoir bâillé devant des campagnes torrides et nues, des coteaux galeux et pelés ; après avoir vidé sa bourse aux mendiants qui bordent les routes de l'Italie en guise d'ormes et de peupliers ; après avoir acheté des médailles volsques fondues à Paris, des vases étrusques fabriqués à Florence, des statues antiques qu'on est toujours certain de trouver là où on les a enterrées ; après s'être en un mot royalement ennuyé, le malheureux touriste rentre dans ses pénates aussi avancé dans ses connaissances sur l'Italie, que s'il avait lu un *livre de poste*, et ce qui est plus triste à dire, — allégé de quelques milliers de francs qu'il regrettera toute sa vie !

Et cependant, si aux beautés naturelles, aux vallons pittoresques, aux gorges sévères où l'on entend si bien la voix de la solitude, chantant les louanges de Dieu, — si à toutes ces choses le touriste préfère les souvenirs historiques, racontant, par les monuments, les faits des générations qui, ayant accompli leur tâche, dorment sous la pierre, — il peut encore, sans quitter la Belgique, trouver mille choses dignes de son admiration. Ce n'est pas le Rhin seulement qui raconte, par ses burgs démantelés et ses donjons éventrés par la guerre et le temps, cette rude épopée des luttes du moyen âge où l'armure des barons finit par être brisée sous les maillets plombés et les hallebardes des *communiers* et des *Jacques* ; — la Meuse et la Semoy présentent également des ruines qui portent écrites sur leurs créneaux écroulés ces hauts et sévères enseignements. Partout, sur la Meuse, la Semoy, l'Ourthe, la Lesse, l'Amblève, les ruines qui couronnent la crête des monts sont autant de pages de granit qui racontent la chute de la féodalité et l'avènement du peuple et de la royauté.

Ici ce sont les ruines cyclopéennes de Beaufort, qui depuis sept siècles résistent aux assauts de l'aquilon et comblent de leurs moellons couverts de mousse et de lierre les fossés où jadis de rudes hommes d'armes s'élançaient à l'assaut, protégés par leurs carapaces d'acier.

Plus loin, c'est Samson, dont les gigantesques débris rappellent les tours et les donjons sur lesquels s'exerçait la valeur des compagnons d'Arthur et de Roland.

Au-dessus de Namur, c'est Poilvache, cette splendide aire féodale éventrée et ruinée par cette énergique démocratie liégeoise qui tomba devant Charles de Bourgogne, aidé d'un roi de France le quel, bien avant Machiavel, professait la maxime : que les alliés trop faibles pour se protéger sont un embarras pour le suzerain.

Mais le malheur de Poilvache, de Beaufort, de Château-Thierry, de Montaigne et de toutes ces aires profanées, — dont on a chassé les aigles et détruit les aiglons — c'est de n'être pas situées sur le Rhin, la Tweed ou le Neckar, — c'est de n'avoir pas été *illustrées* dans quelque keepsake anglais. Et cependant, le Rhin, même à Saint-Goar, offre-t-il des aspects plus pittoresques, des lignes plus hardies, des masses plus imposantes que la Meuse, de Namur à Agimont, ou que cette admirable vallée de la Semoy, depuis Bouillon et Dohan jusqu'à Monthermé ?

Fraîches solitudes, vallons sauvages, pics ébréchés par les tempêtes, sculptés par la foudre ou ravinés par les eaux, — forêts silencieuses, tour à tour charmantes ou sombres, égayées par le chant du coucou ou attristées par les plaintes des loups, — donjons dont le canon a brisé l'armure de granit et où les lézards et les couleuvres se jouent à l'ombre des églantiers, — gorges profondes, tapissées d'ombres bleuâtres et qui semblent aboutir au pays des rêves, la Meuse et surtout la Semoy ont tout cela aussi bien que le Rhin, et ils ont de plus que le Nil germanique une population loyale, désintéressée, obligeante, honnête, et qui n'a pas encore réduit en science l'art de dévaliser les touristes sans avoir rien à démêler avec le code pénal.

Si aux merveilles de la nature l'artiste veut mêler les ruines des monastères, des manoirs, symboles d'idées tombées devant le génie destructeur et impitoyable des temps modernes, où trouvera-t-il de plus beaux et de plus mélancoliques tableaux que dans cette vallée où s'élèvent les pignons ruinés de cette cité qui fut un monastère appelé Orval, et dont les ruines, rongées par quarante jours d'incendie, rappellent l'une de ces cités maudites de la Pentapole, qui disparurent sous le feu du ciel ? Pourquoi demander à l'Écosse les ruines du monastère d'Abbotsford, alors qu'Orval nous montre, au pied de ses terrasses écroulées, les admirables restes de cette magnifique église romane où, à la parole de saint Bernard lançant l'Occident en armes contre l'Orient épouvanté, ont succédé aujourd'hui les cris des milans, des éperviers, et les chansons des grillons tapis dans les chapiteaux écroulés et envahis par la mousse et les fougères ? Quelles ruines de l'Écosse ou de l'Allemagne vous initieront autant qu'Orval à ces mystérieux dialogues où la voix des solitudes, répondant à celle des ruines, murmure à travers les arceaux écroulés et les voûtes éventrées : « Dieu seul sur cette terre est grand et éternel ! »

Si aux merveilles de l'art roman, — à ses colonnes pareilles à des faisceaux d'épées, à ses gracieuses rosaces, à ses cloîtres mystérieux envahis

par les églantiers et les coudriers, au milieu desquels la fauvette chante l'hymne de la jeunesse éternelle de la nature, — si à ce mélancolique et ravissant spectacle l'artiste préfère des tableaux plus austères et plus sombres, qu'il grave les rocs abrupts et sauvages couronnés par ces murs cyclopéens de Poilvache de Montaigne, où les mousses et les lichens achèvent l'œuvre de destruction commencée par les bombardes ; qu'il suive la Semoy jusqu'au prieuré de Conques, dont le noir squelette, couché au milieu d'un immense cratère de verdure tout retentissant de chants d'oiseaux, semble quelque carcasse de mammoth échoué au pied de la montagne.

S'il aime les horizons magiques, les lignes harmonieuses du paysage, passant depuis l'âpre relief des rochers jusqu'aux vapeurs bleuâtres suspendues sur les vallées ; s'il aime ces féeriques lointains où les lignes et les contours se fondent en un rêve, pour se terminer par la zone violette des forêts qui bordent l'horizon, — l'artiste peut encore trouver ces prestigieux spectacles sans aller les demander à la Suisse ou à l'Italie, et les sommets du château d'Herbeumont, les hauteurs de Botassart, la crête du plateau qui conduit de Morteahan à Herbeumont, lui prouveront que cette Ardenne si dédaignée recèle dans ses solitudes toutes ces beautés sublimes qui inspirèrent Ruysdael, le Poussin, mais qui firent surtout Hobbema et Salvator Rosa.

Si, au lieu de l'artiste ou du philosophe allant demander des inspirations aux bruyères, aux monts, aux torrents ou aux ruines des monastères et des donjons, — le touriste est un poète en quête de légendes naïves ou merveilleuses, de traditions terribles ou charmantes, de superstitions étranges ou touchantes, l'Ardenne lui offre encore une mine de trésors inépuisables et qui ne le cèdent en rien à ces légendes des bords du Rhin, que M. Victor Hugo a augmentées de la charmante histoire de Pécopin et de Pécopine.

Ainsi les pâtres couchés dans les ruines de Beaufort lui raconteront l'histoire merveilleuse de la Chèvre d'or, et la fin tragique des trois fils de Beaufort, victimes d'un tournoi à outrance.

Dohan lui montrera l'antre de Frère André, épouvantable vampire dont le souvenir fait frémir encore la contrée et dont nous raconterons plus loin la sombre et diabolique histoire.

La grotte de Saint-Remacle lui offrira plus d'une poétique et charmante légende, empreinte du profond et naïf génie du moyen âge.

À Liresse, on lui montrera les ruines d'un château de Godefroid de Bouillon ; car le sombre capitaine des croisades a laissé dans l'Ardenne

des traces aussi profondes que le grand Karl le Germanique dans la Souabe et la Saxe.

Si le poète aime le merveilleux, — chaque grotte de la Meuse ou de la Semoy lui offrira une charmante et naïve légende où les Kobolds, les Nains, les Gnomes jouent le principal rôle et apparaissent aux pâtres avec leurs têtes monstrueuses, leurs regards doux et bienveillants, et se montrent d'une munificence vraiment royale envers ceux qui les aiment et portent le soir, à l'entrée de leurs palais souterrains, la galette d'avoine dont ces intéressants gnomes paraissent être très friands.

Les vallons de la Semoy, de l'Alzette et de la Sûre, sont le domaine de prédilection des gardiens de trésors mystérieux, antique héritage des fées et des nécromants. À Membre, à Dohan, à Vresse, à Botassart, à Liresse, à Junglinster, à Vichten, on vous écouterait d'un air railleur et narquois si vous racontiez les merveilles opérées par la science moderne ; — mais personne ne s'avisera de mettre en doute l'existence des Kobolds, des Nains et surtout de Mélusine, femme de Siegfried, comte de Luxembourg, laquelle était pendant six jours la plus charmante châtelaine des Ardennes et se changeait, le septième, en une belle et attrayante sirène à la queue de poisson, s'occupant à passer un peigne d'or dans la soyeuse et opulente chevelure qui tombait en cascade sur ses épaules nacrées.

L'une des conditions du mariage de Mélusine avec Siegfried avait été de pouvoir disposer à sa fantaisie d'un jour par semaine, sans que son mari pût s'enquérir de la façon dont elle passerait cette journée. Pendant vingt-cinq ans, Siegfried respecta sa promesse et eut de sa femme un — *plantureux lignage* ; — mais un jour, poussé par cette fatale curiosité qui perdit Eve, Pandore, Psyché et tant d'autres, le comte Siegfried oublia sa promesse et vit disparaître à tout jamais, sa femme qui s'engloutit dans la terre en poussant un cri déchirant.

Les Ardennes et le Luxembourg n'ont donc, on le voit, rien à envier à l'Écosse et au Rhin sous le rapport de la beauté des sites, des ruines, des traditions et des légendes. Aussi, l'œuvre que nous entreprenons aujourd'hui peut être considérée surtout comme la réhabilitation d'une contrée trop longtemps dédaignée par les touristes.

Un voyage dans la vallée de la Semoy est, lorsque arrive le mois de juin, la plus charmante distraction que puissent se procurer l'artiste fatigué de travaux trop prolongés, le flâneur à qui Dieu a donné des loisirs, des rentes et des jarrets nerveux, le poète qui veut renouveler sa gamme de métaphores et de formes et retremper sa palette aux sources de la nature.

L'itinéraire est simple et facile. Le chemin de fer jusqu'à Namur, où vous attend le bateau à vapeur qui vous conduit en deux heures et demie à Dinant.

Cette seule étape du voyage suffira pour réconcilier avec la Meuse les touristes affligés de *germanisme* ou d'*italianisme*. Debout sur le pont, ils verront défiler sous leur regard, comme un vaste panorama, — Dave et son château, charmante gentilhommière du XVIII^e siècle, tout endormie sous de vénérables ormes ; puis le paysage se transforme ! Aux pavillons, aux châteaux entourés de fleurs, comme des camélias au sein d'un bouquet de rosés, succèdent des rocs gris, menaçants, abrupts, fouillés par les eaux, et qui depuis quinze siècles peut-être servent de colonie aux corneilles et aux freux, saluant de leurs cris aigres le bateau à vapeur dont le panache de fumée s'abat sur les eaux du fleuve. Puis les rochers prennent les formes et les attitudes les plus fantastiques ! Ce sont tantôt des citadelles démantelées, des cathédrales écroulées, des rampes taillées par des Titans pour escalader le ciel, des dolmens celtiques, des autels mexicains, des pylônes égyptiens. Puis tout à coup, à un détour du fleuve, apparaît Poilvache, vaste et immense roc sur lequel se dressent quelques rudes pignons dentelés et quelques tours décapitées. Du sommet des tours au niveau de la Meuse, l'œil mesure plus de trois cents pieds qui séparaient cette aire d'héroïques bandits de l'humble domaine de la prose.

Mais la nature qui sourit de toutes parts, les charmants rayons du soleil levant qui jette sur les flots un tapis de pourpre et d'or, toutes les saintes et fraîches harmonies du printemps, composées de l'oiseau chantant dans les saules, de l'alcyon glissant sur le cristal lumineux du fleuve, de la brise qui passe dans vos cheveux en vous disant de mystérieuses paroles qui calment le cœur et vous font remercier Dieu de pouvoir contempler toutes ces merveilles, — toutes ces douces émotions vous détournent de Poilvache et de ses ruines, qui déjà disparaissent dans les vapeurs grises du matin.

Cependant, le bateau lutte contre les flots qui font à sa carène une écharpe d'argent piquée de paillettes d'or. Les villas, les châteaux, se montrent de nouveau à Profondeville, avec leurs allées d'ormes ou de tilleuls séculaires, au pied desquels s'étendent de molles et charmantes pelouses constellées de marguerites. Mais soudain apparaît sur la droite, baigné par les vapeurs qui s'élèvent du fleuve, le château de Bouvigne, écrêté et mutilé comme un heaume brisé par la masse d'armes. À gauche, Dinant, son pont et son clocher qui nous rappelle involontairement les pots à moutarde de

Dijon, mais qu'on oublie en contemplant le beau portail de l'église, ouvré comme un reliquaire, bien que déplorablement profané par l'ignoble badigeon municipal !

Dinant peut avec quelques autres cités de la Belgique reculer son origine jusque dans la *nuit des temps*, comme disent les académiciens. Les chartes les plus anciennes citent Dinant, dont l'étymologie plus ou moins vraie semble vouloir dériver de *Diane*. Sans nous charger d'expliquer comment la chaste amante d'Endymion devint la marraine de cette turbulente cité qui, quatre fois rasée jusqu'au sol, se releva quatre fois de ses cendres, nous dirons seulement qu'on y voyait au VI^e siècle des ruines fort belles d'un temple dédié à Diane, laquelle y rendait même, au dire des chroniqueurs, ses oracles dans une caverne, qu'un historien liégeois assure être celle qui se voit aujourd'hui dans l'abbaye de Florennes. Dans le partage qui se fit entre les enfants de Louis le Débonnaire, Dinant échut à Charles le Chauve sous le nom de *Sancta Maria in Dionant*.

La situation de cette petite ville est des plus pittoresques. Sise sur la Meuse au milieu d'un bassin resserré entre le fleuve et une âpre muraille de rochers, elle est dominée par une citadelle bâtie sur la crête de l'un de ces rocs qui surplombent la cité. Ce château fort a été pour la ville de Dinant la source de bien des malheurs, sans compter l'étrange calamité qui fondit il y a quelques années sur la ville et dont les Dinantois n'oublieront pas de sitôt l'odorant souvenir !

Les environs de Dinant offrent les aspects les plus riants, les plus sauvages et les plus pittoresques. Du haut du château, l'œil découvre une des plus splendides et des plus riches perspectives qui se puissent voir. Au devant de vous, à droite, Bouvigne accroupie à la base d'une masse de rocs grisâtres, devant lesquels s'élevait, sur un îlot de la Meuse, le célèbre fort de Crèvecœur auquel se rattachent de si héroïques et si touchants souvenirs. Sur la crête de la montagne se profilent les lignes bizarres des ruines du château de Bouvigne, sorte de nid de condor suspendu entre la terre et le ciel et se détachant vigoureusement sur l'horizon. À droite et à gauche, les méandres verdoyants et ombreux de la Meuse coulant paresseusement dans un lit bordé de rocs gris ou fauves qui affectent les formes les plus bizarres, s'avancent en promontoires menaçants ou se creusent en criques mystérieuses, tapissées de liserons blancs, de digitales ou de campanules. À gauche, à l'horizon, apparaissent les tourelles du manoir de Celles, dont on attribue la fondation à Pépin d'Héristal, Partout des vallées fraîches et fertiles, encaissées entre des collines boisées, font de cet

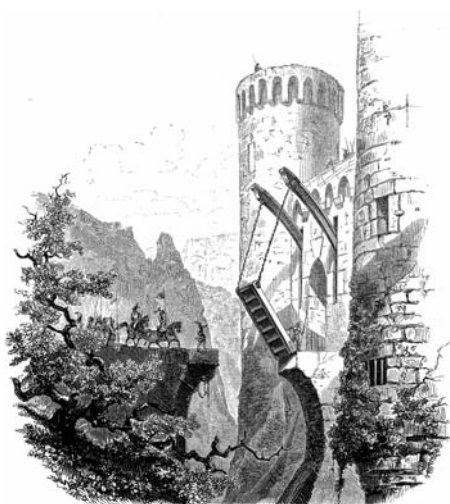
endroit un des plus riants et des plus romantiques points de vue qu'on puisse rêver.

Il y a dans l'histoire du moyen âge quelques cités qui paraissent avoir été fatalement vouées aux désastres et aux malheurs de tout genre. Une sorte de fée malfaisante semble avoir présidé à leur berceau et maudit leur destinée. Huns, Vandales et Normands viennent y secouer leurs torches et y rougir leurs épées ; malandrins et routiers s'y donnent rendez-vous, et plusieurs couches de ruines y sont les seules chroniques d'un sanglant passé. Quand le torrent des barbares s'est écoulé, la guerre civile achève ce que les barbares avaient laissé. Puis viennent les vengeances princières, les incendies et les massacres royaux, les pestes, les famines et tout le cortège des malédictions divines.

Tongres et Dinant sont pour la Belgique une triste preuve de notre assertion. Dinant surtout a une dolente et sanglante histoire à raconter ; sa chronique, comme l'histoire d'Angleterre, pourrait être écrite par le bourreau avec la pointe d'un glaive.

À Dinant, le touriste a deux moyens de se rendre à Bouillon. — Le premier, le plus prosaïque, c'est de prendre la malle-poste. Le second ; celui que nous avons choisi, consiste à endosser son sac, boucler ses guêtres, ceindre ses reins, et, après avoir rempli sa gourde de *pèquet* indigène, à faire bravement à pied les soixante-trois kilomètres qui séparent Dinant de Bouillon — capitale du Bouillonnais.

Si le touriste choisit pour visiter l'Ardenne les chaudes et accablantes journées de l'été, nous lui conseillons dans ce cas de se faire précéder de ses bagages. Si au contraire il attend, pour voir les bords de la Semoy, l'automne qui revêt de teintes si riches et si variées les croupes des montagnes et les flancs des rochers, il fera bien de ne pas se séparer de son sac et de le garnir à Dinant d'une quantité suffisante de vivres pour ne pas être exposé sur la route qu'il va parcourir, à recommencer les horribles *pique-niques* du radeau de *la Méduse*.





Ruines de Beauraing.

III.

De Dinant à Bouillon.

Alexandre Dumas, qui, entre autres choses, a inventé la littérature industrielle et les *Impressions de Voyages* et fait du mont Carmel — qu'il n'a jamais vu — la description la plus colorée et la plus fidèle, en décrivant avec l'attention la plus minutieuse les moindres croupes de ce géant du Liban qui projette son ombre sur la mer de Syrie — Alexandre Dumas a laissé, à tous ceux qui le suivraient désormais dans la voie de la littérature descriptive, un exemple à imiter, des règles à observer, qui lui ont trop bien réussi auprès du public pour que nous ne les adoptions pas.

Et d'abord il emploie vingt pages à dépeindre ses compagnons de voyage, à donner leur signalement physique et moral. Un tel est gros, un tel grand et maigre — celui-ci est gourmand — celui-là paresseux et dormeur ; — mais ainsi qu'il convient à des touristes français, tous sont plus braves que des Argonautes allant conquérir la Toison d'or.

Comme notre modestie ne nous permet pas de nous mettre sur la même ligne que le fécond et spirituel conteur, qui serait capable de désennuyer l'enfer pendant l'éternité, en disant chaque soir aux damnés : *La suite au numéro prochain* — nous consacrerons seulement quelques lignes à notre compagnon de voyage — artiste de mérite, paysagiste de cette grande école qui laisse aux pensionnaires et aux palettes bourgeoises et banales les petites pelouses, les petits moulins, les petites flaques d'eau, les petites mesures, mais qui aborde hardiment les feuillets de la création dans lesquels Dieu a laissé sa plus profonde et plus énergique empreinte.

M. Kuytenbrouwer (1) est un de ces artistes ayant en horreur les routes battues, les traditions et les *ficelles*. Jamais il ne s'est occupé des procédés modernes, au moyen desquels on fait des paysages chocolat au lait, ou vert-pomme, en vingt leçons. Aimant la nature grande, puissante et austère, il eut le courage de bivouaquer pendant trois ans dans la forêt de Fontainebleau, n'ayant pour abri contre les orages qu'une simple tente, étudiant le jour les grands et robustes chênes contemporains de Charlemagne, s'endormant le soir bercé par les hurlements des loups, en songeant à quelque beau paysage qui lui donnât enfin une place entre Rousseau, Decamps et Jules Dupré.

Nature simple, énergique, renfermant en lui cette poésie mystérieuse, dont il avait écouté la voix dans ses longs tête-à-tête avec la nature sous les chênaies de Fontainebleau, tandis que la foudre sculptait les grès sanglants de la forêt — que le vent tordait les chênes centenaires ou que la pluie grésillait sur la feuillée — nul artiste n'était capable, autant que Kuy-

(1) Il y a des noms qui sont des calamités privées léguées par des ancêtres ignorants ou insouciant des lois de l'euphémisme. Le père de *Tristram* Shandy comprenait toute l'importance d'un nom sonore, doux, facile à prononcer et qui laissât sur les lèvres comme une traînée de miel ; et cependant, au lieu de ce mirifique nom de *Trismégiste* dont il voulait gratifier son fils, on sait par quel fatal concours de calamités une servante étourdie changea ce nom prédestiné en celui de *Tristram*.

M. Kuytenbrouwer a déjà éprouvé maintes fois à quels douloureux mécomptes, à quels tracas, à quels ennuis l'exposaient son nom formé des syllabes les plus rocailleuses et les plus inhospitalières pour des bouches françaises. Dans les expositions artistiques on le passait sous silence plutôt que de s'exposer à se décrocher les muscles zygomatiques en prononçant son nom. À Paris les professeurs de bas-breton et de botocudo préféraient donner leur démission, plutôt que de faire naufrage dans ce barbare archipel de syllabes qui, réunies, font — *Kuytenbrouwer*. — Les Anglais, pour lesquels le *temps est de l'argent*, préféraient renoncer à ses tableaux, plutôt que de perdre dix livres sterling par an en prononçant le nom du paysagiste. Toutes ces raisons réunies ont décidé M. Kuytenbrouwer à adopter pour l'avenir le nom de *Martinus*, accessible à toutes les bouches et qu'on peut prononcer décemment en société sans avoir l'air d'éternuer dans un porte-voix. Nous prions donc le lecteur, lorsqu'il rencontrera le nom de M. Kuytenbrouwer, de prononcer *Martinus*.

(Note de l'Éditeur.)

tenbrouwer, de comprendre et de reproduire cette nature capricieuse et puissante des Ardennes, s'élevant par toutes les gammes de la ligne et de la couleur, depuis la prairie bourgeoise de M. Koekoek, jusqu'aux gorges rocheuses où Salvator abrite ses pittoresques bandits. Un tel compagnon me convenait ; ses instincts d'artiste étaient en harmonie avec les miens. Son intelligence cultivée me promettait autre chose que des dialogues en argot de rapins ; son caractère, à la fois ferme et doux, en faisait un précieux compagnon pour une tournée pedestre. Ce que je traduais par la plume, il le vivifiait par le crayon. Dans les tableaux divers que la nature nous mettait sous les yeux, il retrouvait les mêmes émotions, les mêmes sentiments que moi. Il préférait comme moi le pittoresque *inutile* — au laid et au banal devant lequel s'extasiaient les bourgeois et les philanthropes ; comme moi en un mot — il s'extasiait devant un roc sauvage, moussu, tapissé de capillaires, de scolopendres, de chèvrefeuille, de polypodes, et se détournait dédaigneusement d'un champ où se dressent bêtement les lignes violettes des choux rouges ou les verts sillons des pommes de terre.

Voilà quel était mon compagnon, quant au côté moral, intellectuel et artistique. Physiquement, il était grand, *bien fendu de jambes et de gueule* — comme dit Rabelais — aimant mieux le Romanée que la piquette, préférant une bécassine à un pigeon et un cigare de Manille à une pipe de tabac de Wervicq. — Du reste, bon citoyen, payant comme moi ses contributions après trois sommations, et, par-dessus tout, beau joueur de quilles.

Quant à moi, je laisserai à mes ennemis le soin de me dépeindre au moral, et aux indifférents la tâche de me représenter au physique.

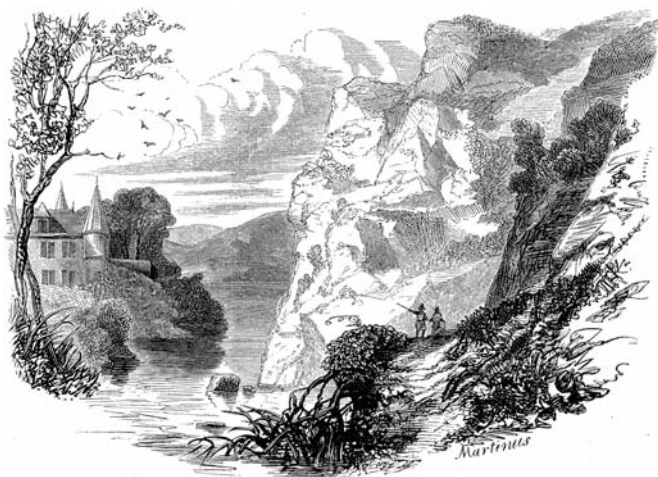
De Dinant à Beauraing, la route n'a qu'un point digne de l'attention de l'artiste : c'est la rampe de Falmignoul, dont la crête s'élève à cinq cents pieds au-dessus du lit de la Meuse, et au bas de laquelle on aperçoit sur la rive droite le château de Freyr, qui, vu de cette élévation, semble un joujou tiré d'une boîte de bimbeloteries de Nuremberg. Des nuées de corbeaux planent à cet endroit au-dessus du mur de granit qui s'élève sur la rive gauche du fleuve, sur le miroir duquel glissent les noires hirondelles portant sur la poitrine un flamboyant écusson d'or.

De Beauraing à Bouillon, la route est longue — mais ennuyeuse — aurait dit ce bon Ch. Nodier, qui déjà en parlant d'une femme avait trouvé cette formule : « Elle était boiteuse, mais elle louchait horriblement. » À droite et à gauche, des champs, des bois monotones qui se prolongent dans toute l'étendue du plateau, où se déroule l'interminable route de Bouillon.

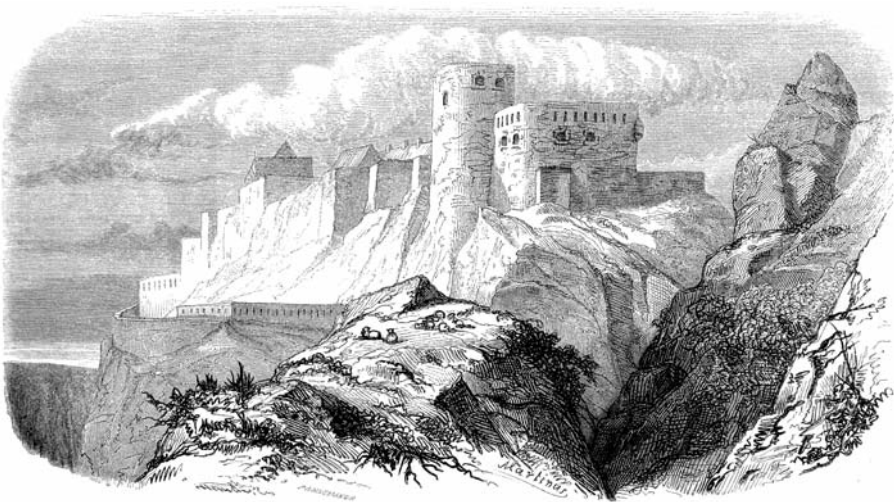
Note pour les touristes. — À Beuraing, le voyageur affamé fera bien de — *prendre un ris* — à la ceinture de son pantalon — et d’amuser son appétit jusqu’à Bouillon, soit en le trompant par une de ces bonnes histoires avec lesquelles M^{me} de Maintenon suppléait au rôti — soit en l’endormant au moyen d’un savoureux morceau de pain — la seule chose qui soit mangeable dans les *posadas* de l’endroit, où l’on trouve toujours comme en Espagne des filets de bœuf piqués — si l’on a eu soin d’en apporter avec soi.

De Beuraing à Vonèche et jusqu’à Bouillon, le paysage prend, la nuit surtout, un aspect sévère et émouvant. Les lignes de l’horizon revêtent un ton puissant et sombre qui rappelle ces vieux paysages italiens noircis par le temps. Le calme du soir donne à tous les bruits une intensité inaccoutumée. La voix des orfraies se mêle au bruit des ruisseaux tombant dans les ravins, et les bois, fouettés par la brise nocturne, rendent des sons magnétiques, comme ceux d’une immense harpe éolienne. Dans le lointain, la voix des chiens hurlant à la lune ajoute au charme irritant de cette solitude, où nous n’avons pour compagnie que nos ombres vigoureuses s’allongeant démesurément à nos pieds.

À minuit nous entrons à Bouillon et nous frappons à l’*Hôtel du Nord*, oasis hospitalière et confortable après le Sahara que nous venons de traverser, et une heure plus tard nous dormons avec le calme profond qui accompagne une conscience honnête et des jambes qui ont fait depuis le matin soixante-trois kilomètres !



Crête de Freyr.



Château de Bouillon.

IIII.

Bouillon.

Les premiers forestiers de Bouillon. — Les comtes des Marches de Lorraine et d'Ardenne. — Godefroid le Barbu. — Gothelon le Grand. — La comtesse Mathilde et Godefroid le Bossu. — Grégoire VII et Henri IV. — Godefroid de Bouillon défiguré par le Tasse. — Enfance de Godefroid. — Les *Chansons de Geste* et les légendes. — L'Ardenne au XI^e siècle. — L'an 1000 et ses terreurs. — Charlemagne dans son tombeau. — Guerres de l'investiture. — L'excommunication au XI^e siècle. — Godefroid tue Rodolphe de Souabe. — Godefroid chasse le pape de Rome. — Transformation mystérieuse. — Nouvelle de la prise de Jérusalem par les Tartares et les Turks. — Émoi de l'Europe. — Prédication de la Croisade. — Pierre l'Ermite. — Le concile de Clermont. — Aspect de l'Europe après la prédication de la Croisade. — Gauthier sans Avoir et ses compagnons. — Départ des grands feudataires pour l'Orient. — Godefroid à Constantinople et à Jérusalem. — Sa tristesse, sa mort.

Si nous ne donnons pas ici un résumé historique des temps qui ont précédé la création du duché de Bouillon, c'est que l'histoire des huit premiers siècles de notre ère est tellement ténébreuse que les annalistes les plus habiles et les plus retors en sont réduits à créer à chaque instant des personnages historiques qu'ils font régner, combattre, et dont ils se débarrassent aussitôt qu'un rayon de lumière vient éclairer leurs travaux et leur remettre entre les mains le fil qui doit les guider dans le labyrinthe de l'histoire.

Et cependant, avec quel plaisir n'aurions-nous pas, à l'aide de documents historiques sérieux, décrit quelques épisodes de la vie sauvage et rude de l'une de ces tribus de *Condrusiens* ou de *Pœmani* qui, soumis à la suzeraineté de la grande nation des *Trévires*, occupaient les vastes et impénétrables forêts de la Famenne, du Condroz, et les âpres solitudes de l'Ardenne ! Avec quel charme n'aurions-nous pas dépeint ces sombres et mystérieuses retraites où les descendants des tribus qui avaient fait pâlir César et exterminé Varus se livraient, comme des héros homériques, aux jeux guerriers et se délassaient en peignant leur chevelure dorée au bord de la Semoy, qui reflétait leur mâle beauté ! Il y avait là matière à quelques tableaux qui eussent rappelé ceux dans lesquels Cooper révéla, il y a vingt ans, à l'Europe étonnée, l'existence de peuplades chez lesquelles la férocité native de l'Iroquois était tempérée par une sorte de chevalerie sauvage, pleine d'une rude et étrange poésie. Mais les chroniqueurs et les annalistes auront beau faire, d'ici à longtemps encore, les seuls et véritables historiens des peuples que nous appelons *barbares*, parce que nous ne pouvons imiter ni leur viril héroïsme, ni leurs mâles vertus, — les seuls et véritables annalistes de ces puissantes races, nées sous les vertes coupoles des forêts, seront les poètes. Eux seuls, dédaignant les paperasses et les palimpsestes, qui ne nous offrent que quelques dates et quelques noms, reconstruiront par une puissante intuition cette vie sociale, poétique et guerrière, qu'Homère nous a révélée dans l'Iliade pour les Hellènes, Jornandès pour les tribus gothiques et hunniques, et Cooper, en ces derniers temps, pour les fils des Montagnes Rocheuses et des rives des grands fleuves de l'Amérique !

Nous avons lu sur l'histoire de Bouillon tout ce qu'on a publié au sujet de cette ville, que le nom d'un grand homme a suffi pour rendre célèbre. Et là où nous cherchions la lumière, nous avons trouvé des ténèbres opaques, un fouillis de ronces, un dédale inextricable de détails, dans lesquels les historiens cherchaient à faire bonne contenance tout en pataugeant de la façon la plus déplorable. En un mot, telle qu'elle existe aujourd'hui, l'histoire du duché de Bouillon, pendant les six premiers siècles de notre ère, est un logogriphe écrit par un sphinx.

Cependant, ce que nous avons trouvé de plus clair dans le livre de M. Oseray, auteur d'une *Histoire de Bouillon*, c'est qu'après le partage des États conquis par Clovis, à l'aide de la ruse, de l'assassinat et du sacrilège, le territoire de Bouillon faisait partie de l'Austrasie, c'est-à-dire de l'élément germanique de l'empire de Clovis.

Quelques années plus tard, Bouillon, qui dépendait du comté de Famenne, est érigé en comté indépendant. Après la mort de Charlemagne, dont la puissante main avait su maintenir l'unité du vaste empire carlovingien, ses petits-fils se taillent des royaumes dans sa pourpre, et l'Ardenne avec le comté de Bouillon relève du royaume de Lotharingie, puis celui-ci démembré laisse tomber la Lorraine avec l'Ardenne et le *comté de Bouillon* aux mains d'Henri l'Oiseleur, et l'aigle germanique plane sur ce roc qu'il lustrera bientôt une des plus vaillantes épées de cette rude époque.

Cependant, les comtes des Marches, les chefs militaires préposés jadis par le grand Karl pour protéger les frontières de son vaste empire, s'étaient rendus indépendants, et les successeurs du *grand Sultan d'Occident*, comme l'appelaient les Califes, avaient reconnu cette indépendance, faute de pouvoir la renverser. Puis les comtes des Marches avaient démembré leurs domaines pour y tailler des seigneuries, des baronnies, des comtés à leurs enfants. La main puissante qui avait maintenu dans une vaste unité tant de peuples d'origines diverses, gisait inerte et glacée dans le tombeau d'Aix-la-Chapelle, et la féodalité surgissait pleine de sève et de force à côté de la pâle et chancelante royauté des descendants du grand Empereur. Toutefois Bouillon peut assigner une date plus ancienne à son existence politique spéciale et indépendante, car déjà à l'époque de Charles-le-Martel le territoire de Bouillon et *son château* étaient constitués en comté relevant des rois d'Austrasie.

Nous nous efforçons d'être clair et concis, deux choses difficiles dans une histoire où les broussailles et les ténèbres abondent ; nous prions nos lecteurs de nous prêter tout ce qu'ils ont d'attention et de patience. Aussitôt que nous aurons terminé avec les charades historiques, nous retournerons à nos forêts, à nos bruyères dorées, à nos *virées* de genêts, à nos ravins ombreux, toutes choses plus attrayantes que les annales nuageuses où le roman se fourre audacieusement sous le grave peplum de l'histoire.

Nous venons d'écrire les mots : *Château de Bouillon*. Or, si nous en croyons M. Oseray, qui a écrit avec une rare conscience et une parfaite candeur l'histoire de son pays, et qui, comme nous, s'est vainement efforcé de dissiper les ténèbres de l'histoire des premiers ducs de Bouillon, — le *Château de Bouillon* aurait été bâti par Turpin, fils de Guyon, *duc en Ardenne*.

Ce nom de *Turpin* suffirait à lui seul pour nous inspirer des doutes graves sur l'authenticité de ces chefs des marches de la Famenne. Il y a dans ce *Turpin* je ne sais quelle réminiscence des romances du cycle carlovingien. Mais enfin, puisque Bouille, l'historien *de la ville et du pays de Liège*,

cautionne l'existence de Turpin et lui attribue la fondation du *castrum* de Bouillon, nous ne nous montrerons pas plus difficile et nous laisserons le lecteur choisir pour l'époque de sa fondation une année quelconque, dans la première moitié du VIII^e siècle.

Adelreide, premier comte *connu* de Bouillon, ainsi que l'avoue honnêtement M. Oseray, jouit pendant vingt et un ans de ce domaine et le transmet à son frère. Plus tard Bouillon et son *castrum* tombèrent aux mains de Régnier, duc de Lorraine, puis de Ricuin, son fils, duc de Lorraine et de Mosellane.

À la mort de Ricuin, ses fils se partagèrent ses États. L'aîné, Godefroid dit *l'Ardennais*, eut le comté de Bouillon et celui de Verdun. Après de longues guerres dans lesquelles Godefroid se montra un intrépide et loyal défenseur des droits de l'Empire germanique, il mourut à Verdun, à l'abbaye de Saint-Vanne.

Godefroid II, fils aîné de l'Ardennais, est, comme son père, un féal et courageux vassal de l'Empire et montre comment ses descendants porteront un jour la bannière impériale dans les champs de Mersebourg.

À la mort de Godefroid (1023), Gothelon ou Gozelon lui succède, mais seulement dans la propriété du territoire de Bouillon, son oncle Frédéric ayant donné Verdun à l'évêque et au chapitre de cette ville. Un domaine aussi modeste que le comté de Bouillon ne pouvait convenir à l'énergique activité de Gothelon, il prend les armes pour protester contre la donation de Frédéric, marche sur Verdun, où le comte de Chiny venu au secours de l'évêque est tué. Puis, profitant du découragement que la mort du comte a jeté dans les rangs des défenseurs de l'évêque, Gothelon enlève d'assaut la cité, incendie de sa main le palais épiscopal et rentre à Bouillon, chargé de butin comme un chef normand au retour d'une de ces courses dans lesquelles les fils de Roll incendiaient trois villes et pillaient vingt monastères.

Mais bientôt l'Empire, qui sait ce que pèse le bras des ducs de Bouillon, appelle Gothelon pour l'opposer tantôt au comte de Champagne, tantôt au roi de Hongrie, tantôt au duc de Souabe. Gothelon, qui semble le champion des Césars d'Allemagne, humilie et abaisse partout les bannières orgueilleuses qui semblaient défier les aigles de l'Empire. Aussi, Conrad, pour récompenser tant de loyauté et de brillante valeur, se décide à nommer Gothelon duc de la Basse-Lorraine, mais exige en même temps que le fougueux champion de l'Empire reconnaisse comme bonne et valable la donation faite par Frédéric à l'évêché de Verdun.

À Gothelon succède Godefroid dit *le Barbu*, qui, loin d'imiter cette fidélité traditionnelle que les ducs de Bouillon avaient toujours montrée aux empereurs auxquels ils devaient tant, ne songe qu'à profiter des embarras de l'Empire pour satisfaire son ambition et ses haines. Enlever Verdun à l'évêque et déchirer avec l'épée la donation de Frédéric, est son unique pensée. Bientôt sa bannière flotte sur la cité épiscopale, mais les menaces de l'Empereur l'arrêtent et font le vide dans les rangs de ses alliés. Jeté dans un donjon par ordre de Henri III, il n'en sort qu'après avoir juré sur les châsses de renoncer à toute juridiction sur Verdun et remis entre les mains de l'Empereur son jeune fils comme otage.

La mort de cet enfant ralluma la guerre. *Le Barbu* furieux se jette sur Verdun comme un lion sur une proie, oublie serments et châsses saintes, ravage le pays, brûle la ville, la cathédrale avec les *ornements*, les *chartres*, et *quelques moines*, — ajoute naïvement le chroniqueur.

Mis au ban de l'Empire pour cet exploit, le Barbu s'en va joyeusement guerroyer contre les Normands de la Sicile qui, ayant chassé de la Pouille les Sarrasins, semblaient vouloir s'arrondir de la Romagne et des terres de Rome. Après avoir refoulé les Normands jusqu'à Tarente, il revint à Rome, où il épousa Béatrix, veuve du marquis de Toscane, et qui, comme comtesse de Bar, lui apportait Stenay, Monza, ainsi que le comté de Briey. Pour mieux sceller encore cette union, il fut convenu que le fils du *Barbu*, connu sous le nom de Godefroid le *Bossu*, épouserait Mathilde, fille de Béatrix et de Boniface.

Cette union, à laquelle l'affection n'avait aucune part et qui n'avait été inspirée que par les froids calculs de l'ambition et de la politique, fut loin d'être heureuse, et, quelques années après, le concile de Mantoue en prononça la nullité pour cause de parenté. Retiré dans son château de Bouillon, comme un vieux lion rompu par l'âge, le Barbu fit venir l'abbé de Saint-Hubert, auquel il se confessa, et fonda — pour le *remède de son âme* — plusieurs monastères. Puis, pour faire acte d'humilité et confesser devant Dieu cette sublime *égalité* que son orgueil avait tant de fois mécon nue, il mangea avec les pauvres de Bouillon un dîner apprêté au *four banal*, après quoi il partit pour Verdun, où il alla dormir du grand sommeil, dans cette cathédrale qu'il avait réédifiée plus belle, pour se punir de l'avoir *arse* et *mise à sac*.

Si l'union de Godefroid le *Barbu* avec Béatrix avait été fertile en orages et en douleurs, celle de Godefroid IV dit le *Bossu*, qui venait de succéder à son père, fut un long calvaire. Et si quelqu'un de ces historiens philo-

sophes qui aiment à rechercher les petites causes des grands événements étudiait la vie de Godefroid le Bossu, il trouverait dans les querelles de ménage du pauvre duc avec l'altière Mathilde, les causes premières de la lutte entre l'Empire et la Papauté qui remplit presque tout le XI^e siècle.

Godefroid était l'un des champions de Henri IV, son suzerain, et se souvenait de l'inébranlable fidélité de sa maison envers les descendants d'Othon ; Mathilde, au contraire, appuyait les prétentions de Grégoire VII. Le mari tenait pour César, la femme pour le pape. Le premier armait ses vassaux pour défendre son suzerain, la seconde aliénait ses propriétés pour venir en aide au pontife dans sa lutte contre le Sonabe, lequel ne prétendait à rien moins qu'à réunir dans ses mains le pouvoir qui domine l'âme et le glaive qui soumet la chair.

Entraîné par Henri dans une guerre contre le comte de Flandre, Godefroid IV, duc de la Basse-Lorraine, duc de Bouillon, marquis de Toscane du chef de sa femme Mathilde, patrice de Rome et seigneur de divers lieux, fut frappé devant Anvers par une main mystérieuse, mais sûre. L'assassin avait sans doute de hautes et puissantes protections, car il ne put être découvert. Quant à la princesse Mathilde, elle n'eut pas de peine à se consoler de cette mort, ayant toujours vécu loin de son mari et été pour lui une sœur plutôt qu'une épouse. Et puis, la politique avait depuis longtemps étouffé toute affection tendre dans cette âme virile et hautaine pour l'absorber entièrement dans le culte d'une idée.

L'infortuné Godefroid avait désiré reposer sous les arceaux de l'église de Verdun, mais arrivé à Saint-Hubert (1), Thierry, abbé de ce monastère, voyant que l'évêque Henri, parent de Godefroid le Bossu, ne pouvait, à cause de l'abattement où l'avait plongé sa profonde douleur, continuer son voyage, enterra le comte Godefroid sous les arceaux romans de ses cloîtres, où tant de barons dormaient déjà leur sommeil d'éternité.

L'union de Mathilde avec le fils de son tuteur, Godefroid le Barbu, ne pouvait être féconde. Il y avait un abîme entre les deux époux. Mathilde était Italienne par sa mère Béatrix, et, comme telle, haïssait de toute son âme cette race germanique brutale et charnelle, qui, à peine sortie de ses forêts, prétendait régner en souveraine dans cette Italie encore toute frémissante au souvenir de la Rome des Jules qui, pendant trois siècles, avait dominé le monde, et refoulé dans leurs forêts cette nuée de barbares venant faire expier à la *ville éternelle* son oppression impitoyable et sa féroce

(1) OSERAYE, *Hist. du duché de Bouillon*.

rapacité. Godefroid, mari de Mathilde, élevé dans les traditions féodales, rude homme de guerre et dont les ancêtres s'étaient toujours rangés autour de la bannière des empereurs souabes, dédaignait, en vrai baron lorrain qu'il était, ces hommes nés sur les rives de l'Arno ou du Tibre et qui portaient des robes efféminées et flottantes. Il ne comprenait rien à cette poésie des souvenirs ni à cette prétention qu'avait Rome, vaincue par les armes, de vouloir régner encore par les idées et le prestige de son radieux passé. Aussi lorsque le suzerain ordonnait à ses comtes d'Ardenne de hausser la bannière et d'enfourcher le destrier bardé de fer, ils obéissaient sans hésiter ! L'Empereur les eût menés contre Satan, qu'ils eussent couché la lance en arrêt et couru sus au roi de l'enfer au milieu de son ténébreux conclave.

Séparés par tant d'obstacles, il n'est pas étonnant que Godefroid n'ait pas eu d'enfant de Mathilde, que l'Église révère comme une sainte, en souvenir de l'héroïque dévouement qu'elle montra pour le grand Grégoire VII dans ses luttes avec Henri IV, l'empereur souabe, l'homme du glaive, de la chair et des appétits brutaux. Godefroid mourut donc sans héritiers, laissant son duché à l'aîné des fils de sa belle-sœur Ida ou Goda d'Ardenne, veuve d'Eustache, comte de Boulogne. Les deux autres frères de Godefroid étaient Baudouin et Eustache.

Nous nous arrêterons un moment pour protester, au nom de la vérité et de l'histoire, contre la manière dont les historiens, les poètes, les peintres et les sculpteurs ont dépeint et retracé la mâle et rude figure de Godefroid de Bouillon, ce type puissant et farouche du feudataire du XI^e siècle.

Le premier qui amollit et énerva les lignes puissantes de cette grande et forte physionomie de Godefroid de Bouillon, fut le Tasse. À travers les vapeurs dorées et azurées du poème de la *Jérusalem délivrée*, Godefroid, le sauvage baron lorrain, le vaillant et intrépide chasseur des forêts d'Ardenne, apparut aux générations qui se sont succédé depuis le Tasse, comme un héros d'opéra-comique, ou un paladin de M. Florian. Le Godefroid du poème italien est un Godefroid blond et lymphatique, une sorte de troubadour mystique, s'en allant à la conquête du Saint-Sépulcre en tunique abricot bordée de velours noir, en tricot bleu clair et en bottines de daim jaune. Il n'y a dans le Godefroid du Tasse aucun reflet de ce XI^e siècle si sombre, si brutal, si farouche, où le verbe s'était fait glaive. Le héros ardennais du Tasse est une sorte de Nestor monacal, tout bardé de sermons et aimant le Christ non pas comme le sauvage Clovis qui, en écoutant le récit de la Passion, disait en mâchonnant sa moustache et en brandissant

sa framée : « Ah ! que n'étais-je là avec mes Franks ! » — mais comme un autre saint Louis de Gonzague, tout éperdu d'extases mystiques et de parfums célestes !

Le véritable Godefroid gît dans les chroniqueurs et surtout dans Albert d'Aix, qui a dépeint d'après nature la puissante et rude physionomie du chef des barons d'Occident. La lignée paternelle du héros du Tasse était issue de ces farouches Scandinaves qui, pendant trois siècles, avaient jeté la terreur sur les côtes de la mer d'Allemagne et arraché des larmes d'impuissante rage au grand Karl, qu'ils venaient braver jusqu'aux frontières de son puissant empire. Le père de Godefroid, Eustache le Fort, avait, bien avant Guillaume le Conquérant, envahi les cités anglaises et pillé les habitants de Douvres. Lors de l'invasion de l'Angleterre par Guillaume le Normand, Eustache fut un des plus rudes combattants à la bataille de Hastings et s'aventura si avant dans les rangs ennemis qu'il fallut toute l'intrépidité et le courage de Guillaume pour dégager son aventureux compagnon (1). En signe de sa dignité de *Roi de la mer*, — *Sea-Konung*, — Eustache portait sur son casque un fanon de baleine, et les chroniqueurs nous le représentent avec sa longue barbe blanche tombant sur sa cotte de mailles, comme un de ces farouches compagnons de Biørn, qui buvaient l'hydromel dans les crânes de leurs ennemis. Les ancêtres d'Eustache sortaient de la ligne collatérale des premiers comtes de Flandre, et par Baudouin Bras de Fer, qui avait enlevé et épousé Judith, fille de Charles le Chauve, ils avaient du sang carlovingien dans les veines. La mère de Godefroid était Goda, fille d'Ethelred, roi d'Angleterre, l'avant-dernier roi de la race saxonne.

Godefroid ou Gothfreed, pour lui restituer son vrai nom lorrain, avait grandi dans le château de Bouillon, et sa jeunesse s'était écoulée dans les immenses forêts et les vallons sauvages de la Semoy. Là, l'épieu ou l'arc à la main, il chassait et poursuivait les rudes sangliers, les loups rusés et rapides, et trempait dans l'air vivifiant des forêts ce courage et cette puissance musculaire qui devaient plus tard être l'admiration et l'épouvante des Sarrasins et des Turks. Le soir, au retour de la chasse, le chapelain lui lisait les belles légendes de monseigneur saint Hubert ou de Geneviève de Brabant et du déloyal Siegfried, ou bien encore sa jeune imagination s'exaltait au récit des grandes épopées chevaleresques du XI^e, siècle. Qui peut dire quelles pensées héroïques couvaient dans cette jeune tête, tandis que sous la lampe de fer, auprès des lourds chenets des gigantesques cheminées

(1) Orderic Vit., 182-185.

du donjon, dans lesquelles le vent de la forêt chantait de mélancoliques cantilènes, le chapelain lui disait les prouesses et les vaillantises de Roland, qui mourut à Roncevaux, et quels belliqueux instincts devaient s'éveiller dans cette nature jeune et vaillante, lorsque le clerc du castel arrivait aux passages suivants de cette admirable épopée carlovingienne aussi sublime et plus touchante que celle d'Homère :

« Olivier monte sur un grand pin, regarde à droite dans le vallon touffu, et voit venir la horde sarrasine. « Compagnon ! crie-t-il à Roland, là-bas, du côté de l'Espagne, quel tumulte, quel vacarme ! Dieu ! que de blancs hauberts ! que de heaumes flamboyants ! Pour nos Français, quelle rude rencontre ! Ganelon le savait, le traître, le félon !

» — Paix, Olivier, répond Roland, il est mon beau-père ; n'en dis mot. »

» Olivier met pied à terre : « Seigneurs barons, dit-il, de ces païens je viens de voir tel nombre qu'homme ici-bas n'en a jamais tant vu ! Une bataille nous arrive, telle qu'il n'en fut point d'autre ! Demandez à Dieu le courage ! » — Et les Franks répondent : « Malheur à qui s'enfuit ! Pas un de nous pour mourir ne vous fera défaut !

» — Roland, mon compagnon, dit le sage Olivier, ces païens sont en nombre, et nous sommes bien peu. Croyez-moi, sonnez votre cor ; l'empereur l'entendra et ramènera l'armée. — Me prenez-vous pour fou ? dit Roland : voulez-vous qu'en notre douce France je me perde d'honneur ? Laissez faire Durandal, laissez-la frapper ses grands coups, se tremper de sang jusqu'à la garde. Tous ces païens sont morts, je vous le garantis !

» — Roland, mon compagnon, sonnez votre olifant : que l'empereur l'entende et nous arrive en aide ! — Dieu me garde de cette lâcheté ! Comptez sur Durandal, vous la verrez mettre à mort les païens.

» — Camarade Roland, sonnez votre olifant : l'empereur l'entendra, et, j'en réponds, il reviendra ! — À Dieu ne plaise, répond encore Roland : nul ici-bas ne pourra dire que j'aie corné pour des païens ! Jamais pareil reproche ne sera fait à ma race.

» — Quel reproche ? Que voulez-vous qu'on dise ? Ces Sarrasins sont si nombreux que tout en est couvert, les vallons, les montagnes, les landes et les plaines. Je viens de la voir, cette innombrable armée, et nous ne sommes qu'en faible compagnie ! — Mon courage en grandit, dit Roland. Dieu ne souffrira pas, ni ses anges non plus, que par moi notre France perde sa renommée ! Sire compagnon, mon ami, ne me parlez plus de la sorte. Nous tiendrons pied ; pour nous seront les coups : notre empereur

le veut. Dans ces soldats qu'il nous a confiés, il n'est pas un poltron ; il le sait. Notre empereur nous aime parce que nous frappons bien. Frappe donc de ta lance, et moi de Durandal, ma bonne épée que Charles m'a donnée ! Si je meurs, qui l'aura pourra dire : « C'était l'épée d'un vaillant ! »

» À ce moment, l'archevêque Turpin pique son cheval, gravit une éminence, et, appelant, à lui les Franks : « Seigneurs barons, dit-il, notre empereur ici nous a laissés ; pour lui, nous devons bien mourir. Souvenez-vous que vous êtes chrétiens. La bataille s'approche, vous le voyez : les Sarrasins sont là. Appelez vos péchés, criez à Dieu merci ; je vous absoudrai pour la guérison de vos âmes. Si vous mourez, tous vous serez martyrs et trouverez bonne place au plus haut du paradis ! » Les Franks descendent de cheval, s'agenouillent en terre, et l'archevêque de par Dieu les bénit. Pour pénitence, il leur commande de bien frapper.

» Absous et quittes de leurs péchés, les Franks se redressent et montent à cheval.

» Roland est beau à voir, dans sa brillante armure, sur Vaillantif, son bon coursier ; les rênes d'or lui battent dans la main ; à son épieu, qu'il porte au poing, la pointe au ciel, flotte un gonfanon blanc ; il s'avance, le brave, le front clair et serein. Après lui marche son compagnon, puis tous ces nobles Franks dont il affermit le courage. Il lance sur les Sarrasins son fier regard, et, tournant doucement la tête vers ceux qui l'accompagnent : « Seigneurs, dit-il courtoisement, seigneurs barons, marchez au petit pas ; ces païens courent à la mort ! »

» On se provoque du geste et de la voix. Le neveu de Marsille s'en vient, l'insulte à la bouche, se ruer contre Roland. Roland, d'un coup d'épieu, lui ouvre la poitrine et l'abat à ses pieds. Le frère du roi, Falsaron, veut venger la mort de son neveu ; Olivier le prévient et lui plante sa lance au corps. Un certain Corsablix, un de ces rois barbares, vomit l'injure et les bravades : l'archevêque Turpin l'entend et fond sur lui à pleine lance ; il l'étend mort sur terre. Et chaque fois qu'un Sarrasin tombe, les Franks crient : *Montjoie !* le cri de Charlemagne.

» De toutes parts les défis, les combats se succèdent ; partout les Franks sont vainqueurs ; pas un païen qu'ils ne renversent ! Roland va, frappant de l'épieu, tant que le bois lui en reste à la main ; mais, au quinzième coup, l'épieu se brise ; alors il tire sa bonne épée, sa Durandal, qui si bien tranche et taille les Sarrasins. Il faut voir comme il en fait carnage, comme les morts s'entassent autour de lui ; le sang coule à flots sur la place : ses bras en sont vermeils, son cheval ruisselant. Il aperçoit dans la mêlée son fidèle

Olivier, fracassant du tronçon de sa lance le crâne du païen Fauseron. « Compagnon, lui crie-t-il, que faites-vous ? En telle bataille à quoi sert un bâton ? Du fer et de l'acier, voilà ce qu'il nous faut. Où donc est votre Hauteclaire, votre épée emmanchée d'or et de cristal ? — Je ne la puis tirer, dit l'autre, car de cogner j'ai trop affaire ! »

» Et pourtant il la tire et la montre à Roland, par un vrai coup de chevalier. Le païen qu'il en a frappé tombe le corps pourfendu ; la lame a tranché sa selle émaillée d'or, et son cheval jusqu'à l'échine. « Je vous tiens pour mon frère, lui crie Roland. Voilà les coups qu'aime tant l'empereur. » Et de tous les côtés on a crié : *Montjoie !*

» Quelle horrible mêlée ! que de coups portés et rendus ! que de lances rompues et sanglantes ! que de gonfanons en lambeaux ! Et tant de bons Franks perdent là leur jeunesse ! Jamais ils ne verront leurs mères, ni leurs femmes, ni leurs amis de France, qui les attendent au-delà des monts !

» Pendant ce temps, Charlemagne gémit et se désole. À quoi bon ? Est-ce en pleurant qu'il les peut secourir ? Malheur à lui, le jour où Ganelon lui rendit le triste office de partir pour Saragosse ! Le traître en portera la peine ; sa potence se dresse, mais la mort, en attendant, n'épargne pas nos Franks. Les Sarrasins tombent par milliers et les nôtres aussi ; il en tombe, et des meilleurs !

» En France, à cette même heure, s'élèvent de furieux orages : les vents sont déchaînés, le tonnerre gronde, la foudre éclate ; la pluie, la grêle tombent à torrents. On sent la terre trembler, de Saint-Michel de Paris jusqu'à Sens, de Besancon jusqu'au port de Wissant ! Pas un abri dont les murs ne se crèvent. En plein midi, de noires ténèbres ; plus de lumière au ciel que le feu des éclairs ; pas un homme qui ne tremble, et plusieurs de se dire : « C'est la fin de ce monde, la fin du siècle présent ! » — Ils n'en savent rien, ils se trompent : — c'est le grand deuil pour la mort de Roland.

» Comme nos rangs s'éclaircissent ! La bataille est fougueuse et terrible ! Vous ne vîtes jamais tant d'hommes morts entassés, tant de blessures et tant de sang ! Sur l'herbe verte en coulent des torrents ! Les nôtres frappent à coups désespérés ! Quatre fois le choc leur est bon ; mais au cinquième tous ils tombent frappés, hormis soixante que Dieu épargne ! Avant que de mourir, ceux-là se vendront cher.

» Quand Roland voit ce désastre : « Cher compagnon, dit-il à Olivier, que de braves gisants par terre ! quelle perte pour notre douce France ! Charles, notre empereur, que n'êtes-vous ici ! Mon bon frère Olivier, que

faire, et quel moyen de lui donner de nos nouvelles ? — Il n'en est plus, dit Olivier ; mieux vaut mourir que fuir honteusement. — Je vais, reprend Roland, sonner mon olifant. »

» Charles entend le cor de Roland, l'armée l'entend aussi. « On livre bataille à nos gens ! s'est écrié l'empereur. Jamais Roland ne sonne qu'au cœur d'une bataille. — Il est bien question de bataille, répond aussitôt Ganelon. Tel propos dans une autre bouche, on l'appellerait mensonge. Ne connaissez-vous pas Roland ? Pour un seul lièvre, il va cornant tout un jour ! Allons, marchons ; pourquoi nous arrêter ? Les terres de notre France sont encore loin de nous ! »

» Mais Roland continue à sonner : il fait de si grands efforts, que le sang jaillit de sa bouche et des veines de son front. « Ce cor a longue haleine, » dit l'empereur, et le duc Naymes reprend : « C'est un brave qui sonne ; il y a bataille autour de lui. Sur ma foi ! celui-là l'a trahi qui si bien cherche à vous donner le change. Croyez-moi, marchons au secours de votre noble neveu. Ne l'entendez-vous pas ? Roland est aux abois ! »

» L'empereur donne le signal. Avant que de partir, il fait saisir Ganelon : c'est aux garçons de sa cuisine qu'il abandonne le traître. Ils lui arrachent poil à poil la barbe et la moustache, le frappent à coups de poing et de bâton, lui passent une chaîne au cou, comme on fait à un ours, puis, pour comble d'ignominie, en chargent une bête de somme.

» Cependant Roland promène ses regards tout alentour de lui : sur les monts, dans la plaine, il ne voit que Franks expirés. Le noble chevalier, il pleure et prie pour eux : « Seigneurs barons, Dieu vous ait en sa grâce ! qu'à vos âmes il ouvre son paradis ! que sur les saintes fleurs il les fasse reposer ! Meilleurs guerriers que vous, je n'en ai jamais vu. Vous nous servîtes si longtemps ! vous nous avez tant conquis de pays ! Terre de France, ma si douce patrie, te voilà veuve de tant de braves gens ! Barons franks, vous mourez par ma faute ! je ne vous ai pu sauver ni garantir ; que Dieu vous aide, Dieu qui ne ment jamais ! De chagrin je mourrai, si le fer ne me tue ! — Olivier, mon frère, retournons au combat ! »

» Roland a reparu dans la mêlée. Comme devant les chiens s'enfuit le cerf tremblant, ainsi devant Roland s'enfuient les infidèles. Voici pourtant Marsille qui s'en vient en guerrier, renversant en chemin Gérard de Rousillon et d'autres preux franks. « Dieu te damne, lui crie Roland, de m'abattre mes compagnons ! » et d'un revers de Durandal il lui tranche le poing, puis saisit la blonde chevelure de Jurfaleu, le fils du roi. À cette vue, les Sarrasins s'écrient : « Aide-nous, Mahomet ! venge-nous de ces maudits !

Jamais ils ne lâcheront pied ! Sauvons-nous ! sauvons-nous ! » Sur ce mot, il s'en enfuit cent mille ! Ne craignez pas qu'ils reviennent ; pour toujours ils sont partis.

» Mais qu'importe si Marsille a fui ! Son oncle, Marganice, reste sur le terrain avec ses Éthiopiens aux noirs visages. Il se glisse derrière Olivier, le frappe au milieu du dos, et du même coup lui traverse la poitrine. « En voilà un, dit-il, qui nous venge de tous les nôtres ! » Olivier, frappé à mort, lève le bras, laisse tomber Hauteclair sur le cimier de Marganice, fait voler en éclats les diamants dont il brille, et lui fend la tête jusqu'aux dents. « Maudit païen, dit-il, ni à ta femme, ni à dame de ton pays tu n'iras te vanter de m'avoir abattu ! » Puis il appelle Roland à son secours.

» Roland voit Olivier livide et sans couleurs, le sang ruisselant de son corps. À cette vue, il se sent défaillir, et sur son cheval il se pâme. Olivier ne l'a point aperçu. Il a tant perdu de sang, que ses yeux en sont troubles. Il n'y voit plus ni de loin ni de près. Son bras, qui toujours veut frapper, laisse encore s'abattre Hauteclair, et c'est sur le cimier de Roland que le coup porte. Le casque en est fendu jusqu'au nasal, mais la tête n'en est point atteinte. À ce coup, Roland le regarde et lui demande avec douceur : « Mon compagnon, l'avez-vous fait exprès ? C'est moi, Roland, votre plus cher ami ! Vous ne m'avez défié, que je sache ! — Je vous entends, c'est votre voix, dit Olivier ; mais je ne vous vois point ! Si je vous ai frappé, ami, pardonnez-moi ! — Vous ne m'avez point fait de mal. Je vous pardonne, ami, ici et devant Dieu. » À ce mot, ils s'inclinent l'un vers l'autre, et sur ce tendre adieu les voilà séparés !

» Roland ne se peut détacher du corps de son ami étendu sans vie sur la terre ; il le contemple, il le pleure et lui rappelle à haute voix tant de jours passés ensemble en si parfaite amitié. Olivier mort, quel fardeau pour lui que la vie !

» Le bruit des clairons de l'armée de Charles vient aux oreilles des païens. « Hélas ! se disent-ils, c'est Charles qui revient, c'est le grand empereur ! Pour nous, fatale journée ! tous nos chefs sont à terre ; si Roland vit, la guerre recommence, et notre Espagne est perdue pour nous. Jamais Roland ne sera vaincu par un homme de chair ! N'approchons pas, et lançons sur lui tous nos traits ; qu'il reste sur la place. » Là-dessus, ils se tiennent à distance et font pleuvoir dards, flèches, lances, épieux. L'écu de Roland est percé, fracassé ; son haubert rompu et démaillé ; son corps n'est pas atteint ; mais Vaillantif, en vingt endroits blessé, tombe mort sous son maître.

» Le coup fait, tous ces païens s'enfuient et galopent du côté de l'Espagne.

» Roland, sans son cheval, est hors d'état de les poursuivre. Il s'en vient secourir l'archevêque, lui délace son heaume, lui bande ses plaies béantes, le presse contre son cœur et le dépose mollement sur le gazon. Puis doucement il lui dit : « Abandonnerons-nous sans prière nos compagnons que voilà morts et que tant nous aimions ? Je veux aller chercher leurs corps et les apporter devant vous. — Allez, lui répond l'archevêque, nous sommes maîtres du terrain, allez et revenez. »

» Roland le quitte et s'avance tout seul dans ce champ de carnage, cherchant sur la montagne, cherchant dans le vallon. Il les trouve, ses braves camarades, et le duc Sanche, et le vieil Anséis, et Gérard, et Béranger. Un à un, il les apporte et les dépose aux genoux du prélat, qui les bénit en pleurant. Mais, quand vient le tour d'Olivier, quand Roland veut apporter le corps de ce cher compagnon étroitement serré contre son cœur, son visage pâlit, ses forces l'abandonnent et par terre il tombe évanoui.

» L'archevêque, à cette vue, se sent pris d'une mortelle douleur. Dans ce val de Roncevaux, il est une eau courante : s'il pouvait en donner à Roland ! Il saisit l'olifant et cherche à se traîner, chancelant, à petits pas, si faible qu'il ne peut avancer ; mais toute force lui manque, et, la face contre terre, il tombe dans la dernière angoisse de la mort.

» Roland s'éveille, il voit le saint guerrier gisant. Les yeux levés au ciel, les mains jointes, il se confesse à Dieu et le prie d'ouvrir au bon soldat de Charlemagne la porte de son paradis ; puis il s'approche du corps sanglant du saint prélat, soulève ses deux belles mains blanches, les pose en croix sur sa poitrine et lui fait un touchant adieu.

» Mais à son tour Roland sent que la mort le saisit. Il prie Dieu pour ses pairs, le supplie de les appeler à lui, et, pour lui-même, invoque le saint ange Gabriel. Prenant d'une main l'olifant, dont il ne veut se séparer, de l'autre Durandal, il gravit une éminence en regard de l'Espagne, et, dans un blé vert, sous un arbre, se laisse choir.

» Près de là, derrière une roche de marbre, un Sarrasin l'épiait couché au milieu des cadavres, le visage souillé de sang pour mieux contrefaire le mort. Il voit Roland tomber ; soudain il se redresse, court à lui, le saisit et se prend à crier : « Vaincu, le neveu de Charles ! à moi son épée, je l'emporte en Arabie ! » Il la veut tirer ; mais Roland a senti quelque chose, ouvre les yeux et ne dit que ce mot : « Tu n'es pas des nôtres, me semble ! » et de son olifant que sa main tient encore, il assène un grand coup sur le

casque du païen, lui fait jaillir les yeux et la cervelle et l'abat mort à ses pieds. « Vil mécréant, dit-il, tu étais bien osé, d'autres diraient bien fou, de mettre ainsi la main sur moi !... J'en ai pourtant fendu mon olifant ! l'or et les pierreries en sont tombés du coup ! »

» Peu à peu Roland s'aperçoit que sa vue devient trouble. Il se dresse sur ses pieds, s'évertue tant qu'il peut ; mais son visage est blême et livide. Sur la roche voisine, il décharge dix coups de Durandal. Il voudrait la briser, cette vaillante épée ! Quel deuil et quelle douleur de la laisser aux païens ! que Dieu daigne épargner cette honte à la France ! Mais l'acier grince et ne rompt pas. — Roland frappe à nouveau sur un roc de sardoine ; pas la moindre brèche à l'acier ! — Il frappe encore ; le roc vole en éclats, l'épée résiste ! « Ah ! sainte Marie, s'écrie-t-il, aidez-moi !... Ma Durandal, toi qui si bien reluis à ce brillant soleil, toi si belle et si sainte, qui par Charles me fus donnée du commandement de Dieu même, toi par qui, je lui conquis Bretagne et Normandie, Maine et Poitou, Aquitaine et Romagne, Flandre, Bavière, Allemagne, Pologne, Constantinople, Saxe, Islande, Angleterre ! tu fus longtemps aux mains d'un vaillant homme, tomberas-tu au pouvoir d'un poltron ? Ah ! sainte Durandal, dans ta garde dorée que de pieuses reliques ! une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile, des cheveux de monseigneur saint Denis, du vêtement de la Vierge Marie ! se pourra-t-il qu'un païen te possède ? d'un chrétien seul et d'un brave tu as droit d'être servie !... »

» À ces mots, la mort l'entreprend et lui gagne le cœur. Sur l'herbe verte il s'étend, couche sous lui son épée et son cher olifant ; puis, tournant le visage vers la gent sarrasine, afin que Charles et les siens disent en le trouvant là qu'il est mort conquérant, il se frappe la poitrine et demande à Dieu merci. De maintes choses lui vient la souvenance ! de tant de beaux combats, de sa douce patrie, des gens de son lignage, de Charles, son seigneur, qui l'a nourri ! et sur lui-même aussi sa pensée se retourne : « Mon Dieu, notre vrai père, toi qui jamais ne mens, qui retiras Lazare d'entre les morts et Daniel de la dent des lions, sauve mon âme, arrache-la au péril des péchés que j'ai faits en ma vie ! » Et ce disant, la tête inclinée sur son bras, de la main droite il tend à Dieu son gant ; saint Gabriel le prend, puis Dieu envoie son ange chérubin et saint Michel *du péril* ; par eux et par Gabriel, l'âme du comte est portée en paradis ! (1) »

(1) Si nous avons donné à nos lecteurs un aussi large extrait de la fameuse *Chanson de Roland*, c'est que nous avons voulu leur faire partager une bonne fortune littéraire qui a mis en émoi tous les poètes et les historiens contemporains.

La *chanson*, ou pour mieux dire le *poème* de Roland, date probablement du *x^e* siècle, car le 13 oc-

Puis, c'étaient les *chansons de geste* du grand Charlemagne et de ses pairs à la main si rude, et comment Renaud de Montauban, *lequel conquist l'Ardenois*, rompit la tête avec un échiquier d'ivoire à Berthelon, bâtard de Charlemagne, qui, en jouant, l'avait appelé « *fils de putain* » ; comment Renaud et ses trois frères montés sur le coursier Bayard — poétique figure qu'on croirait née sous les tentes des douairs arabes — se dirigent vers l'Ardenne pour échapper à la fureur du grand empereur, qui a juré sur les reliques de saint Denis de venger son bâtard chéri ! (1)

Puis c'étaient encore les épopées de la *Table Ronde* et le mystérieux hanap du Saint-Graal, coupe d'or qui avait été sanctifiée par le Christ lors de son

tobre 1066 au moment où les haches saxonnes allaient s'abattre à Hastings sur les armures normandes, les soldats de Guillaume de Normandie chantaient la chanson de Roland ainsi que l'assure Robert Wace dans son *Roman de Rou*. Or, nous n'avons pas outre-passé notre droit d'historien, en supposant que ce poème, populaire parmi des soldats normands, fut connu à cette époque par un clerc ardennais qui charmait les longues soirées d'hiver passées dans le sombre château de Bouillon, en lisant à son Seigneur quelques pages de cette sublime épopée où les grands coups d'épée sont presque autant d'actes de foi religieuse.

Le poème de Roland vient d'être découvert récemment à Oxford dans la bibliothèque bodléienne par M. l'abbé de La Rue. M. Francisque Michel pense que le poème d'Oxford est bien celui dont les strophes étaient chantées à la bataille d'Hastings. Les vers selon lui, rappellent le langage usité dans les lois de Guillaume-le-Conquérant. M. Gerrin va plus loin et nous semble inattaquable, lorsqu'il prétend que le texte d'Oxford n'est pas une œuvre du XII^e siècle, mais que c'est au onzième qu'il appartient. Quant à démêler entre l'an 1000 et l'an 1100, l'instant précis qui l'a vu naître, c'est chose impossible à notre avis.

La traduction que nous donnons ici est une sorte de résumé du poème qui ne compte pas moins de quatre mille vers. Il faut lire ce merveilleux poème dans la traduction de M. Gerrin, qui pour mieux rendre le coloris de son modèle a emprunté le langage d'Amyot. Les fragments que nous avons cités sont dus à M. Vitet, qui dans la *Revue des Deux Mondes* de juin 1852, a attiré l'attention du public sur cette merveilleuse épopée carolingienne.

(1) Dans le chapitre des Traditions et Légendes, nous prouverons que cette charmante Chronique des Fils Aymon que les Allemands appellent l'*Iliade du moyen âge*, n'a pu être composée comme on l'assure, par Aymon de Chatillon vers 1190. Nous montrerons aussi que le théâtre de ce drame où le grand Charlemagne joue le rôle de Géronte, doit être restitué à l'Ardenne et non à la France méridionale et au Périgord. Nous prouverons qu'une foule de localités de l'Ardenne méridionale rappellent le souvenir des principaux personnages de cette Chanson de Geste où l'on voit apparaître la première résistance des féodaux contre le despotisme oriental que le grand Charles ressuscita un moment, mais qui s'écroula complètement après sa mort.

Ainsi nous retrouvons dans les environs d'Orval et de Virton, le *Maugis-Bois*, *Château-Renaud*, *Merlinvaux*, ou val de *Merlin*, le *pas Bayard* près du castel de *Montauban* dont les ruines, ainsi que les vestiges des lignes du camp de Charlemagne se distinguent nettement dans cette antique forêt, où tous les poètes, depuis les trouvères du XI^e siècle, jusqu'à Shakespeare, ont placé le théâtre de leurs créations, tour-à-tour gracieuses ou terribles.

N'oublions pas non plus de mentionner, que le duc Aymon portait le titre de *Prince d'Ardenne* et que dans les environs de Château-Renaud et de Virton, les noms de *Renaud*, *Guichard*, *Alard* et *Richardet* — les quatre fils du duc Aymon — sont très communs parmi les habitants.

suprême repas avec ses apôtres. (1) Qui peut dire si l'idée de la conquête du Saint-Sépulcre n'est pas sortie du roman du *Saint-Graal* et des aventures des chevaliers de la Table Ronde, allant à la conquête du saint vase avec lequel le Christ avait proclamé pour la première fois la fraternité humaine dans le mystère de l'Eucharistie ?

Et dans ce roman de la *Table Ronde*, quelles attachantes, poétiques et charmantes créations ! C'est Arthur aux blonds cheveux ; Merlin, fils d'un démon et d'une vierge et dont le tombeau se trouvait dans la forêt des Ardenes, et la séduisante Viviane, et Lancelot le mélancolique paladin, et Tristan le Léonois, et tant d'autres que notre plume ne pourrait parvenir à nombrer !

Si de la salle du donjon et de sa vaste cheminée, dans laquelle brûlent des chênes entiers, tandis que le vent balaye de son aile la cime des forêts frissonnantes et que le loup hurle à la lune, si de l'intérieur de ces puissantes tours où le feudataire passait les rares journées pendant lesquelles il laissait reposer la lance et l'épée — si de là nous jetons un regard au dehors, nous y trouverons encore un imposant et sombre spectacle qui n'était pas fait pour amollir les âmes des farouches barons du XI^e siècle.

L'Ardenne entière était alors une vaste forêt, sauvage, impénétrable, et au milieu de laquelle se trouvaient quelques monastères, véritables châteaux fortifiés, renforcés de puissantes tours byzantines ou romaines, avec des meurtrières, des créneaux, des portes de fer, des palissades, des fossés, qui suffisaient à peine, dans ces époques de violence, à protéger les pauvres moines contre les invasions des Normands, des Hongres, ou contre les entreprises d'un seigneur sans foi. Sur le sommet des rochers les plus escarpés et les plus inaccessibles, s'élevait la tour du baron ou du comte, aux épaisses murailles crénelées et sur la crête desquelles se dressait son gonfanon de guerre. Le bourg, qui s'étendait à l'ombre du château, était palissadé et défendu par un fossé, et à la moindre alarme, les serfs se réfugiaient dans l'enceinte ou dans les souterrains du manoir, tandis que le baron, prenant son écu et sa lance, allait bravement au-devant de l'ennemi.

L'intérieur offrait d'étroits couloirs à peine éclairés par de rares meurtrières. La salle d'armes, décorée de peaux de loups, de bois de cerfs, de

(1) On désignait sous ce nom, le vase sacré dont le Christ s'était servi dans la dernière Cène et dans lequel Joseph d'Arimathie recueillit le sang du Rédempteur. Le Saint-Graal était conservé dans le château de Mont-Sauvage par un ordre mystique de chevaliers, dits Messéniens, qui pratiquaient les rites mystérieux des Templiers. — CANTU, t. V, p. 347.

hures de sangliers, de cornes d'aurochs, d'épieux, de lances, d'épées, de luisants morions ou de lourdes cottes de mailles, reflétait partout l'idée de la lutte et de la guerre. Sous les tours, ou adossés à leurs flancs intérieurs, s'étendaient les logements des hommes d'armes, des servants de corps ou des serfs vêtus de bure, petits, difformes et couards, employés aux usages domestiques. (1)

(1) Un des historiens les plus consciencieux de notre époque (*César Cantù*) a fait un tableau aussi curieux qu'exact de la vie et des habitudes des feudataires du XI^e et du XII^e siècle. Nous croyons que le lecteur nous saura gré de citer ici cette page intéressante où l'on voit se mouvoir et où l'on sent vivre la féodalité.

« Le plus ordinairement le feudataire choisissait, pour y établir sa résidence, une hauteur au milieu de ses domaines. Là il se construisait son manoir, un de ces châteaux dont les ruines couronnent encore beaucoup de cimes élevées, objet de curiosité pour nous, d'effroi pour nos devanciers, et qui nous offrent l'aspect d'une société divisée en elle-même, où les armes tiennent lieu de droit et de lois ; symbole de la puissance solitaire et indépendante, de la force et de la valeur personnelle. Ces masses solides, en pierres de taille, aux tours rondes ou polygones, couronnées de créneaux, avec des terrasses en saillie, s'élevaient au milieu d'humbles cabanes, comme un brigand au milieu d'une tourbe servile. Une de ces tours, moins grosse, mais plus élevée, avec des fenêtres ouvertes aux quatre vents, était destinée à la sentinelle qui annonçait le point du jour au son du beffroi ou du cor, afin que les vilains se missent au travail ; on donnait l'alerte par le même moyen à l'approche de l'ennemi, pour que les hommes d'armes se trouvassent prêts à combattre. Un vol ou un meurtre était-il commis, la sentinelle poussait un cri que chacun devait répéter de proche en proche, afin que le coupable ne pût trouver l'impunité sur le fief limitrophe.

» L'art venait en aide à la nature pour rendre impraticable l'accès des châteaux ; on les entourait de fossés, d'ouvrages avancés, de palissades, de contreforts. Des chausse-trapes qui étaient dispersées aux environs, des herses, des ponts-levis étroits et sans garde-fous, des mâchicoulis suspendus à des chaînes, en défendaient l'entrée. À l'intérieur s'ouvraient des portes souterraines pour les sorties, et des bascules précipitaient dans des gouffres. Les châteaux réunissaient enfin tout un système de défense et d'embûches, fait pour effrayer quiconque aurait projeté contre eux une attaque ou une surprise.

» Des têtes de loups et de sangliers, ou des aiglons et autres oiseaux de proie, cloués sur les portes garnies de fer, des cornes de cerfs et de chevreux, dans le vestibule, indiquaient les divertissements sanguinaires du châtelain. En avançant dans sa demeure, tout s'y offrait disposé par l'architecte, non pour l'agrément et la commodité, mais pour la défense, la force et la sûreté. Des armures, des lances, des hallebardes, des masses aux pointes de fer, étaient suspendues, au milieu des écussons en relief, dans les vastes salles, que ne mettaient pas à l'abri du froid les immenses cheminées autour desquelles se réunissait la famille pour jouer aux échecs ou aux dés, broder, chanter, écouter des récits, qu'accompagnait souvent le son du luth et de la mandore.

» On y trouvait toutes les provisions nécessaires, soit pour la bouche, soit pour la guerre ; tout y était bien garni, de la cuisine aux prisons, du poulailler aux meurtrières, de la cave à l'arsenal, des écuries aux archives ; mais en toutes choses régnait un luxe plus coûteux que délicat. Frère Jehan voyait dans le château de Montbazou des tables chargées de brocs, de vaisselle d'argent et de coupes d'or ; des cheminées de dix pieds de largeur, avec des chenets massifs, soutenant des troncs d'arbres entiers ; des chaudières qui contenaient la moitié d'un veau, et des brochets qui portaient un marcassin entier. C'étaient des tables immenses, chargées de cent brocs de vin ; des fourneaux de cent pains ; des omelettes faites de centaines d'œufs. Les caves, le garde-manger, les celliers, la laiterie, l'office, le fruitier, regorgeaient de provisions. Il ne fallait pas moins, pour suffire à tant d'écuyers, de fauconniers, de pages, de régisseurs, de serviteurs, de jardiniers, d'employés à la cuisine, à la paneterie, à la bouteillerie, de fourreurs, de portiers, de soldats, de sentinelles, sans compter les maîtres

Tout concourait donc à donner à ce XI^e siècle une physionomie de tristesse profonde. Les populations portaient sur le front cette redoutable pâleur que le spectacle des enfers avait laissée sur la maigre figure du Dante. L'an 1000 devait clore la vie de l'humanité, et les cieus, noirs et sans rayons, devaient s'abaisser sur la race d'Adam, comme le sombre couvercle d'un sépulcre.

Avec le XI^e siècle commença cette effroyable série de calamités, — de pestes, — de famines, qui remplit d'effroi les plus hardis et fit croire à chacun que le *soir du monde* était arrivé. Sur soixante et seize années on en compta quarante-huit, pendant lesquelles la peste, la famine, le *mal des ardens*, se relayaient comme des anges exterminateurs envoyés pour faire de la terre une vaste solitude. « Alors, dit un chroniqueur, on vit de toutes parts, des pays voisins et éloignés, d'outre-mer même, une foule immense des deux sexes, frappée de terreur, affluer en l'église de Tournai. Chacun, dans l'effroi de son âme, redoutait pour soi le malheur qui consumait les

et les parents, les amis, les chevaliers, les pèlerins, les voyageurs, qui demeuraient tant qu'il leur plaisait, et portaient chargés de dons. C'est qu'en effet l'homme qui rencontre tous les jours des hommes, s'habitue à être indifférent à leur aspect ; tandis que celui qui vit isolé d'eux éprouve une jouissance véritable dans la vue et dans la compagnie de son semblable, ce qui rend son hospitalité généreuse.

» Au-dedans, la forteresse est distribuée en différentes pièces : dans les appartements, les dames s'occupent d'ajuster la plume aux traits d'arbalète, les cordes aux arcs ; de préparer les dards, d'orner les cimiers. Dans les salles basses, les ouvriers fourbissent et brunissent les épées, les boucliers, les conques, les masses de fer, les marteaux, les lances, les arbalètes, les morions, les hauberts, les brassards, les gorgerons, les targes, toutes les armes de fer, de cuivre, de corne et de cuir.

» Parfois, au milieu des repas ou des jeux, retentissait le son du beffroi. Aussitôt on courait aux armes ; les meurtrières, les créneaux, les barbicanes, se garnissaient de guerriers ; on levait les ponts, on baissait les herses, on combattait ; et l'attaque repoussée, on se remettait à table, on reprenait les jeux ou la conversation.

» Le feudataire vivait là comme l'aigle dans son nid, isolé de tous ceux qui n'étaient pas dans sa dépendance, n'étant pas plus modifié par la société qu'il ne pouvait la modifier lui-même. Le peuple qui habite autour de lui n'est pas de son sang ; il ne se compose pas de ses parents et de ses proches, comme dans les clans d'Écosse et d'Irlande ; il n'est pas lié à lui par l'affection ou par des traditions. Le feudataire se trouve seul avec sa femme et ses enfants, bourru, soupçonneux, séparé de cette gent qui le craint et lui obéit. Quelle haute idée ne doit-il pas concevoir de lui-même, pouvant tout et le pouvant de sa seule autorité, sans rencontrer d'autres limites intérieures ou extérieures que celles de sa propre force ! Dès la plus tendre enfance, l'orgueil du père et la soumission des serfs apprennent au seigneur que tout lui est permis ; il grandit en voyant d'un côté la foule tremblante et méprisée, de l'autre un petit nombre choisi de gens dévoués, qui sont prêts à exécuter toutes ses volontés ; jeune, exempt de toute crainte, de toute sujétion, il acquiert une bizarre énergie de caractère, et devient non seulement farouche, perfide, scandaleux, mais capricieux, extravagant ; et son obstination à ne pas se départir de ses habitudes lui fait repousser tout progrès. Ses serviteurs reçoivent de lui, au lieu de solde, le droit d'extorquer et de tyranniser à merci ; nouvelle gradation de tyrannie, qui agrandit de plus en plus la distance entre les habitants du château et les vilains : ceux-ci conçoivent un respect héréditaire pour ce chef qui peut tout, qui les défend contre d'autres ennemis, tout en maudissant un ordre de choses qu'ils ne peuvent changer. »

chairs d'autrui. L'église, remplie de malades, offrait un spectacle horrible ; les uns, en proie au feu brûlant qui les dévorait, poussaient des hurlements affreux ; chez d'autres, les chairs, consumées jusqu'aux genoux, laissaient voir les os décharnés du pied et de la jambe ; d'autres gisaient çà et là, semblables à des troncs brûlés, et l'on était obligé de les emporter (1). »

L'effroyable fléau (*arsura*, *ardentium plaga*) n'épargna ni la Belgique, ni l'Allemagne, ni la France ; en l'église Saint-Martin de Limoges, les infortunés atteints de la contagion s'étouffaient aux portes et donnaient, par leur réunion, plus d'énergie au fléau. On y transporta les reliques les plus célèbres, mais rien n'y fit, les malheureux mouraient en baisant les châsses saintes (2).

La famine vint glaner dans cet immense charnier, et ce que la peste avait épargné fut frappé de mort. L'ordre de la nature semblait interverti, et Dieu paraissait avoir retiré sa main de la terre ! « Le Bosphore et le Nil roulèrent des glaçons. L'Asie fut ravagée par des tremblements de terre qui renversèrent plusieurs villes (3). »

D'horribles crimes, inconnus jusqu'alors, vinrent épouvanter le monde ; on racontait, dans les tristes veillées, de ténébreuses et sinistres histoires. Tantôt c'était un misérable qui avait étalé de la chair humaine au marché de Tournus ; tantôt un farouche solitaire auprès de la demeure duquel on avait déterré quarante têtes d'hommes, de femmes et d'enfants (4). Puis venaient des prodiges sans nombre ! Les gens des Flandres avaient vu la vieille tour d'Oudenbourg, élevée par Dagobert, ployée par le vent, puis se redresser miraculeusement au milieu d'une grande clarté. En Zélande, une fontaine donna du sang au lieu d'eau pendant quinze jours, et, le 30 août de l'an 1088, on aperçut un dragon de feu volant par le milieu du ciel et vomissant des torrents de flamme de sa gueule entrouverte. Les eaux d'une fontaine auprès de Mons avaient paru toutes sanglantes. À Tournai, on vit un prodige encore plus inouï. Une grande quantité de lézards, de couleuvres et autres bêtes venimeuses, s'étant assemblée dans une plaine auprès de cette ville, se sépara en deux bandes qui se battirent opiniâtrément tant que l'une des deux, vaincue et chassée, abandonna la place toute couverte de ses morts, et se retira dans le creux d'un gros arbre où les vainqueurs la poursuivirent pour achever sa défaite. Dans le comté de

(1) Balder, Chron. supp. 366.

(2) Chron. Adhémar, 147.

(3) Chron. Glaber.

(4) *Idem*.

Namur, du pain qu'on avait cuit sous la cendre *parut tout sanglant lorsqu'on le rompit*. Les animaux domestiques, devenant tout à coup sauvages, quittaient les maisons et retournaient aux forêts et aux champs. Dans maint endroit, on vit, durant plusieurs nuits, *pleuvoir des étoiles si dru et si menu qu'on eût dit que c'étaient des bluettes des débris des orbes célestes* (1). Quelque côté de l'horizon qu'on interrogeât à cette douloureuse et funeste époque, l'œil ne rencontrait que prodiges, l'oreille n'entendait que choses sombres et terribles. De toutes parts, on courait aux monastères faire sa paix avec Dieu et renoncer aux choses d'un monde dont on attendait le dernier jour avec une secrète horreur.

Aux yeux des fidèles, ces prodiges étaient des signes précurseurs de quelque grande catastrophe, — le trait de feu livide qui précède la foudre ! les livres saints avaient annoncé que — *lorsque mille années seraient accomplies* — le Juge suprême apparaîtrait sur les nuées pour juger les enfants des hommes ! Chaque soleil qui se couchait à l'occident était salué par les peuples consternés comme le dernier qu'il leur fût donné de contempler. Quand les vents de la nuit gémissaient dans les hautes girouettes des donjons, on croyait ouïr les sons de la trompette de l'archange venant jeter au monde son arrêt de mort. — Les pauvres, — les affligés, — les serfs et tous ces infortunés qu'un siècle de fer broyait sous son implacable meule, saluaient avec un cri de joie la fin de leurs misères (2) et la venue de ce royaume du Christ, dans lequel ils allaient, eux pauvres esclaves, être à leur tour les barons et les comtes du Ciel ! Les maîtres des donjons, des burgs, les ducs, les margraves, les rois mêmes se pressaient au pied des autels pour échanger leur pourpre contre le cilice de la pénitence. Maintenant que le monde allait manquer à tous, que Dieu allait briser son œuvre, qu'importaient les biens terrestres ? Aussi tous les puissants du siècle recouraient-ils aux *remèdes de l'âme*, et rendaient-ils à l'Église, sous forme de donations, les biens dont ils avaient dépouillé ce pauvre peuple qui, courbé sur sa glèbe, tournait vers le ciel un regard rayonnant d'une mélancolique espérance. On fondait des prieurés, des monastères, des couvents, comme si, en s'abîmant, le monde eût dû respecter l'asile des hommes voués à la

(1) Mézeray. — Glaber.

(2) Malgré la volonté et le génie de Charlemagne, la Gaule tendit à être possédée par quelques milliers de seigneurs, seuls formant la nation, seuls maîtres des pouvoirs publics, ayant sous eux des millions d'esclaves. Le nombre de ceux-ci était immense. Alcuin en avait vingt mille. Leur condition était très misérable, puisque Charlemagne, dont les domaines étaient pourtant les mieux administrés de toute la Gaule, ordonne dans un Capitulaire de prendre garde qu'aucun de ses esclaves ne *meure de faim*, « autant que cela se peut faire, dit-il, par la grâce de Dieu ». (BALUZE, t. I, p. 264).

prière (1).

Enfin, au milieu de ces terreurs, de ces prodiges, au milieu de cette piété d'effroi, de ces saints arrangements, l'an mille s'ouvrit. Il est probable que les premiers jours de l'année n'eurent rien de sinistre, car les chroniques n'en ont point parlé. Ce furent peut-être quelques-unes de ces belles gelées de janvier où la pureté de l'air et la clarté du ciel réveillent l'âme qu'elles épanouissent, et l'arrachent, pour un temps du moins, au malaise du présent, aux inquiétudes de l'avenir. Cependant les jours, les mois s'écoulaient, et l'attente devenait de plus en plus pénible.

Le saint temps du carême se passa dans le recueillement et dans la prière. Il n'y eut enfant si tendre, femme ou vieillard si faible qui s'exemptât du jeûne commandé par l'Église. Mais le jour de la mort du Sauveur approchait, et ce n'était pas sans effroi qu'on le voyait venir, car c'était le jour le plus solennel de l'année.

Le soir du jeudi saint, dit la chronique de Soissons, une barre de fer sortit du ciel entrouvert, et descendit lentement, pareille aux longs sillons d'un éclair. Les maisons étaient fermées, beaucoup de gens étaient endormis ou achevaient leurs prières ; mais la lumière était si vive que tout le monde en fut ébloui dans les maisons fermées aussi bien qu'en plein champ, car elle pénétra par les plus petites ouvertures. Cependant le ciel était devenu serein et pur ; mais la traînée de feu se déroula tout à coup en forme de dragon, sa tête grossit et s'allongea, ses pieds prirent une teinte bleuâtre, et, après avoir traversé l'air pendant quelques secondes, le météore disparut tout à fait.

Les cierges brûlèrent alors devant les châsses des saints, et les litanies des agonisants se récitaient tout haut dans les églises ; personne, dans les lieux où on avait vu le prodige, ne voulut se coucher, et la nuit se passa en prières. Le vendredi, avant le lever du jour, les fidèles se rassemblèrent dans les églises ou dans les chapelles des couvents. Des processions se formèrent, et le peuple les suivit pieds nus et la hart au cou. On sortit des

(1) L'histoire de cette époque est muette et insignifiante, non pas tant faute de documents que faute d'événements. La vie était pale et monotone, à cause de l'isolement des individus ; toutes les relations intellectuelles et matérielles étaient rares ; il n'y avait guère que les pèlerins et les marchands qui voyageassent. Les existences étaient généralement sombres, misérables et barbares. D'ailleurs la croyance en la fin du monde, croyance qui semblait justifiée par les pestes, les famines, Les calamités de tout genre dont l'Europe était désolée, répandait une atonie universelle. Tout était glacé d'effroi à l'attente du jour fatal ; toute entreprise avait cessé, tout mouvement était arrêté ; il n'y avait plus ni espoir ni avenir. On redoublait de ferveur religieuse, on se pressait dans les couvents, on donnait ses biens à l'Église, et de toutes parts on entendait ce cri lugubre : « La fin du monde approche ! » (LAVALLÉE, *Hist. de France*, t. I, p. 222.)

villes étroites et enfumées, des monastères ou des châteaux fortifiés, et les processions, croix et bannières en tête, parcoururent les champs qui commençaient à fleurir.

On s'arrêtait devant chaque Vierge, on se prosternait au pied de chaque calvaire, et là clercs et laïques entonnaient tous ensemble le *Miserere* ou le *De profundis clamavi*. On voyait au fond des vallées se dérouler ces longues files de peuple qui suivaient les détours des ruisseaux brillants de feux ou les sinuosités des haies blanches de fleurs. On plantait des croix à l'endroit où les processions se rencontraient ; on se mettait à genoux ; l'on chantait avec grande ferveur les sept psaumes de la pénitence et les litanies des saints, et on demandait grâce au Seigneur pour cette nature qui se ranimait et pour cette terre qui se couvrait de fleurs.

Cependant les fleurs tombèrent, et l'été, sur lequel beaucoup de gens ne comptaient plus, revint avec ses fruits, peut-être même avec ses plaisirs, car rien ne justifiait plus la crainte, et la piété dut se relâcher à mesure que le danger s'éloigna. Mais un nouveau prodige vint les réveiller. Au mois de septembre il parut à l'occident une de ces grandes étoiles qu'on appelle comètes, et que l'on vit pendant près de trois mois ; elle brillait, depuis la chute du jour jusqu'au chant du coq, d'une si vive lumière qu'elle éclairait plus de la moitié du ciel.

On racontait vers le même temps une histoire merveilleuse.

Bien des années après la mort de Charlemagne, le troisième Othon eut un rêve dans lequel le ciel l'avertit d'enterrer en terre sainte le corps du vieil empereur. Othon vint à Aix, et s'enquit auprès des vieillards du lieu où le corps était déposé ; mais le souvenir s'en était effacé, et personne ne put le lui apprendre. Alors il jeûna et pria pendant trois jours, et au troisième jour, par une inspiration divine, il fit lever les dalles et fouiller la terre sous une des nefs de l'église Sainte-Marie. Après avoir creusé longtemps, on rencontra une espèce de niche voûtée, où l'on pratiqua une ouverture étroite.

L'Empereur y descendit seul avec le comte de Laumelle, deux évêques et quelques moines. Charlemagne n'était pas couché, comme sont les morts ordinaires. Il était assis sur un siège d'or, la couronne en tête, le sceptre et l'épée à la main ; et la couronne, le sceptre et l'épée étaient de l'or le plus pur. Quand ils furent tout près de lui, l'Empereur et les siens plièrent le genou, et sentirent une odeur très forte. Cependant le corps était sain et parfaitement conservé. Seulement les ongles de ses doigts avaient déchiré les gants de peau dont ses mains étaient revêtues, et avaient

atteint une longueur extraordinaire ; ce que voyant, Othon d'Allemagne les fit couper pieusement sous ses yeux.

Entre ceux qui avaient suivi l'Empereur, « il y avait un chanoine du lieu nommé Adalbert, qui était d'une stature colossale et d'une force merveilleuse. Cet homme prit la couronne de Charlemagne et se la mit sur la tête, comme pour l'essayer ; mais sa tête fut trop petite, ou le cercle de la couronne trop large pour elle. Il mesura sa jambe avec celle du vieux roi : elle était plus courte de beaucoup et se brisa à l'instant, comme par une vengeance du ciel. » Il survécut quarante ans à ce malheur, et fut toujours faible et malade jusqu'à l'heure de sa mort.

Quant au corps de Charlemagne, l'Empereur le fit revêtir de vêtements blancs et transporter, aux yeux de tout le peuple, dans la nef droite de l'église, où il fut enterré sous l'autel de saint Jean-Baptiste. On plaça au-dessus de son corps une châsse d'or d'un travail admirable, et elle devint célèbre par les miracles qui s'y faisaient en grand nombre. L'Empereur laissa tout ce qu'il avait trouvé dans le tombeau de Charlemagne, à l'exception d'une petite croix d'or, qu'il porta au cou toute sa vie, et du trône d'or, qu'il échangea avec un roi des Slaves nommé Batis, contre les reliques de saint Adalbert le Martyr ; mais cela même fut blâmé, et on assure que le vieil empereur lui apparut une nuit, et lui prédit qu'il régnerait sans gloire et qu'il mourrait sans héritiers.

Voilà comme on s'effrayait en l'an mille de l'ère chrétienne ; il fallut plusieurs années pour dissiper ces terreurs sans objet et rassurer ces âmes superstitieuses. Mais après ce temps de crise, la terre semble reprendre une vie nouvelle ; elle se ranime par degrés, comme la campagne après un orage, aux premiers rayons du soleil. Les fondations se multiplient, la piété revêt toutes les formes, se produit sous tous les aspects, depuis les ladres isolées au sommet des montagnes, jusqu'aux maisons de refuge ouvertes, au sein des villes, à la vieillesse et à la souffrance ; depuis la cathédrale gothique, audacieux élan vers un autre monde et une autre vie, image de la cité divine, construite sur la croix, sur le triangle et l'ellipse, symboles poétiques de l'infini, jusqu'à l'humble chapelle de pierre qui s'élève au bord de la route, et dont la petite croix rouillée se perd dans le feuillage du tilleul qui l'abrite. Chose singulière ! la reconnaissance produisit le même effet que la frayeur. Les monastères se remplirent de la population des campagnes, les abbayes de prêtres et de moines, et, dépouillant ses vêtements souillés, dit un chroniqueur, « la terre revêtit la robe blanche des églises. »

Tout était donc sombre dans ce XI^e siècle qui s'était ouvert sous l'empire

d'une terreur profonde laquelle n'était pas encore dissipée. Le monde morne et triste semblait recevoir la lumière du soleil à travers un crêpe de deuil. La terre, envahie partout par les bruyères ou les forêts, nourrissait à peine ses habitants et la famine relayait la peste ou venait glaner sur les pas du glaive. Le droit n'était qu'un mot, la force régnait sans conteste, et le bras le plus rude ou le plus vaillant pouvait aspirer aux plus belles seigneuries (1).

C'est dans ce milieu social, dans cette atmosphère sinistre et sombre que grandit Godefroid de Bouillon, le vaillant fils d'Eustache le Pirate. Souvent dans les longues veillées, lorsque la neige couvrait les plaines et les forêts de son éblouissant manteau, l'oncle de Godefroid dut lui raconter les vaillances de ses ancêtres, les hauts faits d'armes de Gothelon le Grand, de Godefroid le Barbu et de tous ces fiers barons qui, depuis Godefroid l'Ardennais, avaient illustré le donjon de Bouillon. Il dut lui dire aussi quelle fidélité héréditaire les ducs de Bouillon avaient toujours montrée aux empereurs d'Allemagne dans les luttes de la race germanique contre la race franke et contre l'Italie et les papes, qui prétendaient soumettre à leur autorité les fiers barons germaines et forcer l'Empereur à leur tenir l'étrier. Ces prétentions, contre lesquelles Godefroid le Bossu avait pris les armes en fidèle vassal qu'il était, tandis que sa femme Mathilde se rangeait sous la bannière du Vatican, devaient paraître monstrueuses au vieux comte. Depuis quand l'épée et la lance s'étaient-elles inclinées devant la sandale d'un moine et de quel droit le casque orgueilleux du féodal devait-il s'abaisser devant la cagoule d'un pâle clerc, macéré par les veilles et dont le bras n'aurait pu soutenir un écu de bataille ? Le vieux comte disait sans doute aussi à son beau neveu, qui l'écoutait en levant sur lui ses yeux *vert-de-mer* — dont parle Tacite et qui semblaient si terribles aux Romains — que la papauté n'était qu'un vasselage de l'Empire et que le grand

(1) La force brutale était donc l'unique maîtresse de la société et en perpétuait les misères et l'anarchie. Les rois et les princes ne songeaient qu'à assouvir sur les faibles leurs passions rapaces, féroces et impudiques. La guerre était toute l'existence des barons, qui couraient sans cesse par les chemins pour vider une querelle, chercher du butin, avoir des aventures. Le peuple des vilains et des serfs était livré à des souffrances perpétuelles ; les champs restaient incultes et déserts, et les famines étaient si affreuses « qu'il semblait désormais, dit Glaber, que ce fût un usage consacré que de manger de la chair humaine. » Toute civilisation semblait anéantie ; l'humanité allait retomber dans l'état sauvage : « La corruption déborde partout, écrivait Pierre Damien ; le monde n'est plus qu'un abîme de méchanceté et d'impudicité. »

Il n'y avait plus d'espoir que dans l'Église ; mais l'Église elle-même, devenue toute matérielle et féodale, envahie par des barons sanguinaires, plongée dans l'immoralité la plus profonde, était menacée de ruine. Deux grandes plaies la rongeaient au cœur : c'étaient le mariage des prêtres et les investitures séculières. (LAVALLEE, *Hist. de France*, t. I, p. 227.)

Othon avait donné à trois papes l'investiture du siège de saint Pierre, comme il eût donné à l'un de ses barons l'investiture d'un fief ou d'une châtelainie (1).

En effet, pour les feudataires du XI^e siècle, pour ces barons hautains (2), ces hommes de proie et de violence qui avaient conquis par le glaive comtés, duchés, empires, les prétentions de la papauté devaient paraître étrangement insolentes. N'avaient-ils pas protégé de leurs épées et de leurs lances les monastères, les abbayes et les moutiers contre les Hongres et les Normands, tandis que les clercs pâles et tremblants chantaient derrière les murailles : *A furore Normannorum libera nos, Domine* ?

« Il est vrai, continuait Godefroid, l'époux de Mathilde, que depuis ce temps l'Empereur et les grands feudataires veulent donner seuls l'investiture des biens ecclésiastiques et qu'ils ont nommé des enfants, et même des femmes, à des évêchés. Mais quoi ! l'Empereur n'est-il pas le maître dans son domaine, comme le comte dans son fief ? Et ces évêques qui reprochent aux empereurs de lever la lance contre le pape, ne sont-ils pas des païens sans foi, banquetant avec des concubines, courant le sanglier, l'arbalète ou l'épieu au poing (3), dévalisant les moutiers et détroussant les pèlerins, comme l'eussent pu faire de simples barons dans leurs courses aventureuses ? »

(1) Le clergé entra dans le système féodal, non comme corps, mais comme propriétaire : il avait oublié ses idées d'unité, ne pensait plus qu'à la terre, et avait les mêmes intérêts que la noblesse. Les évêchés et les abbayes furent des seigneuries féodales tout à fait semblables aux seigneuries laïques, ayant une terre suzeraine à qui elles devaient l'hommage et les devoirs féodaux, ayant des terres vassales dont elles exigeaient les mêmes services ; quelques-unes prétendaient ne relever que du Saint-Siège ; mais la plupart étaient accaparées par les rois, qui, grâce à la non-hérédité de ces sortes de fiefs, en donnaient l'investiture à prix d'argent. Cette violation sacrilège des élections ecclésiastiques, cette confusion des deux pouvoirs, spirituel et temporel, dans les mêmes mains, la dépendance temporelle des évêques comme propriétaires, et leur supériorité spirituelle comme pasteurs, étaient une source perpétuelle de troubles, et devaient enfanter de terribles guerres. Le clergé se trouva donc, à l'origine de la féodalité, tout aristocratique et matériel, tout étouffé sous la livrée terrestre. Nous verrons quelle révolution le fit sortir de cette voie fautive pour compléter l'association féodale par le lien religieux, et y faire prédominer le principe théocratique. (LAVALLÉE, *Hist. de France*, t. I, p. 221.)

(2) Au moyen âge, presque tous les noms un peu retentissants des grands feudataires ou des barons renommés sont accompagnés de surnoms caractéristiques empruntés aux avantages physiques, à la force du corps, les seules choses que respectassent ces hommes d'un siècle de violences et de batailles sans trêve. C'est d'abord Charles le *Martel*, — Baudouin *Bras-de-Fer*, — Baudouin à la *Hache*, — Regnier au *Long Col*, comte de Hainaut, — Guillaume *Longue-Épée*, duc de Normandie, — Thibault le *Batailleur*, comte de Blois — Robert le *Diable* — Thibault le *Tricheur*, — Robert le *Fort*, etc., etc.

(3) Dès Charlemagne, les évêques s'indignent qu'on leur présente la pacifique mule, et qu'on veuille les aider à monter. C'est un destrier qu'il leur faut, et ils s'élancent d'eux-mêmes. Ils chevauchent, ils chassent, ils combattent, ils bénissent à coups de sabre, et *imposent avec la masse d'armes*

Si nous avons prêté un moment ce langage à l'oncle de Godefroid, c'est que nous avons voulu décrire en quelques mots l'état politique et religieux du commencement du XI^e siècle, pendant lequel s'éleva la grande querelle des investitures entre l'empereur Henri et Grégoire VII, guerre qui n'était au fond autre chose que la lutte éternelle de la chair contre l'esprit, du glaive contre l'idée morale et la dignité humaine. Mais élevé dans un vieux et rude castel perdu au fond d'une vallée des Ardennes ; — issu de ce farouche Eustache de Boulogne, qui avait pillé les calices d'or dans les tabernacles des monastères, après avoir dispersé les moines à coups d'épée ; — ayant pour précepteur l'époux de Mathilde qui, plutôt que de trahir son serment de fidélité à l'Empereur, avait rompu avec sa femme et armé ses hommes de guerre contre ce pape, pour lequel Mathilde prodiguait ses trésors ; — entendant chaque jour parler de Gothelon le Fort, le fidèle feudataire de l'empereur Conrad, dont les prouesses avaient illustré le duché de Bouillon et dont la puissante énergie avait renversé des murailles, brûlé des cathédrales et foulé les moines aux pieds de ses destriers de guerre ; de Godefroid II, qui en 996 avait planté la bannière impériale d'Othon sur les murs de Rome, — de tels exemples, de tels souvenirs, de tels enseignements ne devaient-ils pas faire de Godefroid le type du féodal hautain et violent, ne croyant qu'à son épée et ayant en profond dédain ces clercs, ces moines et ces papes qui prétendaient courber le cimier des hommes de guerre devant leur mitre et leur crosse ?

Ces choses expliquent la première partie de la vie de Godefroid de Bouillon. Pendant cette période il demeura fidèle aux enseignements et aux traditions de sa famille. Il fut pour l'Empereur un vassal fidèle et redoutable, et bientôt sa main devait, à l'exemple de Godefroid II, l'un de ses prédécesseurs, planter sur les murs de Rome vaincue cet étendard germanique que Grégoire VII avait trop humilié pour que le fier baronnage du Rhin ne demandât pas à son suzerain Henri IV une éclatante vengeance !

de lourdes pénitences. C'est une oraison funèbre d'évêque : *bon clerc et brave soldat.* À la bataille d'Hastings, un abbé saxon amène douze moines, et tous les treize se font tuer. Les évêques d'Allemagne déposent un des leurs, comme pacifique et *peu vaillant*. Les évêques deviennent barons, et les barons évêques. Tout père prévoyant ménage à ses cadets un évêché, une abbaye. Ils font élire par leurs serfs leurs petits enfants aux plus grands sièges ecclésiastiques. Un archevêque de six ans monte sur une table, balbutie deux mots de catéchisme, il est élu ; il prend charge d'âmes, il gouverne une province ecclésiastique. Le père vend en son nom les bénéfices, reçoit les dîmes, le prix des messes, sauf à n'en pas faire dire. Il fait confesser ses vassaux, les fait tester, léguer, bon gré mal gré, et recueille. Il frappe le peuple des deux glaives ; tour à tour il combat, il communie, il tue, damne à son choix. — (*Moine de Saint-Gall.* — Chron. de Dithmar, liv. II, ch. 34.)

Le XI^e siècle touchait encore de trop près à la barbarie et à la rudesse du X^e pour que les barons confinés dans leurs châteaux, occupés tout entiers de fortifier et d'endurcir leurs corps par une gymnastique belliqueuse (1), pussent avoir cette physionomie mystique que le Tasse a donnée à son Godefroid de Bouillon. Il y a dans le caractère moral du héros de la *Jérusalem* tout un monde d'idées dont la barbarie farouche du moyen âge ne pouvait avoir le pressentiment. La croisade même ne fut pour une foule de féodaux qu'une occasion d'exercer cette énergie qui débordait en eux, d'imiter ces *horribles coups d'épée* dont parlaient les *chansons de geste* que dans les longues soirées d'hiver le chapelain lisait sous le mantel de la haute cheminée blasonnée, et une espérance de laisser à leurs descendants de beaux exemples de prud'homie et de vaillance, qui fissent parler d'eux longtemps après qu'ils dormiraient sous la dalle sculptée, ayant à leurs pieds le fidèle lévrier, noble insigne d'illustre lignée.

Dans cette époque tout empreinte de brutalité et où le glaive gouvernait tout, les féodaux ne pouvaient comprendre la haute pensée de Grégoire VII, venant protester au nom de la morale éternelle, de la dignité des peuples et des droits de l'Église, contre les prétentions des empereurs qui revendiquaient le droit de nommer aux évêchés et aux abbayes vacantes leurs créatures, leurs mignons et jusqu'à des courtisanes. En Allemagne surtout, le scandale était immense, et les évêques nommés par l'Empereur avaient introduit, dans les cloîtres austères, des ribauds qui profanaient les saints calices dans de frénétiques orgies. Mais l'investiture des fonctions ecclésiastiques offrait à l'Empereur Henri IV de trop grands avantages pour qu'il y renonçât facilement. Il trouvait dans la collation des évêchés et des abbayes de quoi suppléer à la pénurie du trésor impérial, si bien qu'un rude feudataire recevait pour prix de ses services une abbaye de Bernardins, et se trouvait à la fois baron et prieur, chevalier et moine, au grand scandale des fidèles (2).

(1) Les chasses des grands seigneurs se faisaient avec une pompe éclatante. Un duc avait six pages pour ses chiens courants, six pour ses lévriers, six gouverneurs des valets de limiers, six valets pour les lévriers, douze pour les chiens courants, six pour les épagneuls, six pour les bassets, six pour les chiens anglais. Le chasseur portait un justaucorps doublé d'une fourrure de vair (petit-gris), une veste courte de couleur verte, avec une ceinture de cuir d'Irlande, un couteau de chasse, un arc et des flèches, un cor d'ivoire suspendu à une chaîne d'or ou d'acier poli. Parfois on faisait venir de loin des bêtes sauvages, et on les attaquait dans des enceintes palissadées.

(2) Depuis que les évêchés et les abbayes étaient devenus de véritables souverainetés féodales, la liberté d'élection n'existait plus, et la violence ou la corruption donnaient seules les dignités ecclésiastiques. Les rois en faisaient le plus honteux trafic : sous prétexte de conférer la possession des fiefs attachés à ces dignités, ils s'attribuaient directement l'investiture des évêchés et des abbayes,

La gloire de Grégoire VII fut de protester contre les envahissements du pouvoir temporel, de marquer les limites du domaine spirituel où devait venir échouer le droit de la hache et de l'épée. Mais les ignorants et sauvages féodaux ne comprenaient rien à cette métaphysique. Ils ne voyaient dans le pape qu'un clerc révolté contre la suzeraineté de l'épée, et ce fut cette pensée qui entraîna avec tant d'autres feudataires Godefroid de Bouillon sous les drapeaux de l'Empereur, dans ses longues guerres contre le pape (1).

Loin donc d'être le pieux troubadour, l'ascétique paladin dont le Tasse nous a légué le doucereux pastel, Godefroid de Bouillon fut plus que personne l'homme de son siècle, c'est-à-dire un féodal ignorant, brutal, sauvage, sensuel, ne voyant dans le pape qu'un moine orgueilleux, qui voulait

les donnaient à leurs courtisans, et recevaient d'eux non seulement l'hommage et le service militaire, mais des dons d'argent et les complaisances les plus sacrilèges.

Avec un clergé marié, simoniaque, vendu aux princes, composé presque entièrement d'hommes de sang et de débauche, l'Église était perdue ; et pour comble, la papauté se trouvait mise à l'encan comme les autres évêchés. Outre les châtelains pillards des environs de Rome qui les tenaient en servitude, les pontifes, avaient pour maîtres, depuis Othon le Grand, les rois de Germanie, qui les nommaient directement et exerçaient tout le pouvoir dans Rome. Ils n'étaient plus que les chapelains des Césars, laissaient l'Italie dans l'esclavage, et semblaient avoir oublié les projets de leurs prédécesseurs. Cependant les empereurs ne cessaient de se présenter à la société européenne comme un centre légitime d'autorité ; ils prétendaient non seulement faire de tous les peuples un seul peuple dont ils seraient les chefs, mais transporter leur séjour à Rome, et créer un empire qui réunirait la puissance politique des Césars à la puissance morale des vicaires du Christ, qui serait, selon le titre orgueilleux que se donnait l'Allemagne, le *saint-empire romain*. Si l'épée des Teutons eût réalisé ce projet, si l'esprit féodal eût fait de l'Église un grand fief relevant de l'Empire, la civilisation européenne était anéantie. La force brutale ne pouvait être le lien fédératif des États chrétiens : c'était l'esprit qui devait gouverner cette société si matérielle. Le monde féodal n'avait d'unité que par la foi ; l'Église devait donc être la patrie commune de tous les chrétiens, et le gouvernement de cette fédération religieuse, ne pouvait appartenir qu'à la papauté. Elle seule était capable de refréner les royautés jeunes et barbares, de corriger les mœurs et les lois, de défendre les peuples, de se faire l'institutrice des princes et des nations ; elle seule devait prendre la dictature pour sauver le monde. « La réforme doit partir de Rome, écrivait Pierre Damien, comme de la pierre angulaire du saint des hommes. Au milieu des dangers imminents et des abîmes sans fond qui menacent d'engloutir l'univers chancelant sur sa base, l'Église romaine est le port unique. »

Grégoire VII vint effectuer cette grande œuvre de la réforme de la société par l'Église, et donner à l'Église le gouvernement du monde. (LAVALLÉE, t. I, pp. 227 et 228.)

(1) Un second trait se manifeste dans cette belle physiognomie de Grégoire VII, c'est le principe de la nationalité italienne ; la domination des peuples n'est qu'une grande résistance à l'invasion des Germains. Grégoire est Italien de cœur et de tête, il a la mission de défendre la race méridionale contre les Allemands.

La lutte de Grégoire contre l'Empereur personnifie l'histoire du moyen âge, elle symbolise le débat du baron contre le clerc. Il faut se reporter au temps d'anarchie et de dissolution, à ce XI^e siècle où tout était lutte dans la société religieuse et politique, où les mœurs des barons et des clercs étaient dans la dépravation la plus profonde, pour reconnaître les services que la dictature intellectuelle de Grégoire VII a rendus à cette époque qui tendait de toutes parts vers la dissolution et l'anarchie. — (CAPEFIGUE, *Grégoire VII*, pp. 251 et 252).

réduire le nombre de fiefs dont disposait l'Empereur. Aussi, au premier appel de son suzerain, le duc de Bouillon se trouva sous la bannière impériale tout bardé de fer et bien disposé à mettre à sac le plus de moutiers et d'églises qu'il le pourrait.

Dès les premiers jours du gouvernement de Godefroid, il apprend à détester les clercs. Il possédait entre la Semoy et la Meuse un fief qu'il tenait de son oncle. Grégoire VII, pour punir le jeune guerrier de sa fidélité envers l'Empereur, son suzerain, ordonne à Manassès, archevêque de Rheims, de lui retirer ce fief et de l'offrir au comte de Namur (1), lequel était certain de trouver dans les rancunes mal éteintes de l'évêque de Verdun un appui sérieux contre le ressentiment du jeune Godefroid.

À la vue des bannières du comte de Namur s'avancant vers Bouillon, sur lequel il prétendait avoir des droits, le jeune Godefroid, dont la vie ne devait plus être qu'une longue bataille, sentit s'allumer en lui le sang belliqueux d'Eustache le Pirate. Comme le coursier dont parle Job, ses narines frémissantes s'épanouirent aux sons des clairons de guerre, cette voix d'airain des batailles.

Déjà Godefroid avait montré aux guerres de Brabant et de Flandres, dans lesquelles il avait accompagné son oncle, qu'il serait un digne héritier de la gloire de Gothelon le Grand, et le moment n'était pas loin où il allait prendre place dans l'admiration de ses contemporains auprès des colossales figures de Roland, de Charlemagne, d'Ogier le Danois, de Renaud de Montauban et autres héros des chansons de geste, types accomplis de chevalerie, de force et d'indomptable courage.

Jeune, fort, agile, intrépide, habile au *déduit du glaive*, aimant le heurtis des fouets d'armes sur les armures, le jeune Godefroid, dont les ennemis se partageaient déjà l'héritage, vit avec une secrète joie le comte de Namur venir planter son gonfanon de guerre au pied du donjon de Bouillon. Jusque-là il n'avait été qu'un *varlet* d'armes, marchant sous la bannière de son oncle, mais le moment était venu pour lui de prouver qu'il était le digne descendant de la puissante et énergique lignée d'Eustache de Boulogne, et un seul fait d'armes allait attirer sur lui l'attention de tout le baronnage de la Lorraine, de la Belgique et de l'Allemagne.

Le fort de Bouillon était loin d'avoir à cette époque le caractère régulier que lui a donné la science militaire moderne. Au lieu d'un roc aplani au

(1) Ce fief était composé de plusieurs villages qui formèrent depuis la principauté de Sedan et rendait le comte de Namur maître de la Semoy. — (OSERAYE, p. 55).

sommet pour laisser se développer librement la longue ligne des bastions, des batteries, des casernes, etc., la montagne avait conservé son caractère sauvage et agreste. Sa masse escarpée, anguleuse, ravinée par les eaux, couverte de mousse, s'élevait à peu près jusqu'au sommet des tours actuelles, et sur le piton le plus abrupt, le plus inaccessible, surgissait le donjon menaçant, percé de meurtrières, d'ouvertures par lesquelles les mangonneaux et les catapultes lançaient sur l'ennemi des traits pesants et des quartiers de roc qui broyaient les assaillants dans leurs armures. Des herses puissantes, des *orgues ferrés*, des murs cyclopéens protégeaient le châtelain qui derrière ce bouclier de granit se riait de l'impuissante fureur de ses ennemis.

Ce fut en vain que le comte de Namur essaya de pénétrer par la force dans l'ancre du jeune lion. Repoussé sur tous les points avec des pertes nombreuses, voyant succéder, à des assauts inutiles, de furieuses sorties dans lesquelles la petite garnison du donjon, commandée par le jeune Godefroid, venait renverser son gonfanon et ensanglanter ses tentes, le comte de Namur leva honteusement le siège, tout ébahi de la froide prudence et de la bouillante énergie dont le jeune duc avait fait preuve pendant ce siège.

Mais Godefroid ne veut pas laisser impuni l'outrage fait à son droit par le comte de Namur et s'apprête à châtier la félonie déloyale de l'évêque de Verdun. Il s'empare de Stenay, ancien château royal, bâti par Charles le Chauve et appartenant à l'évêque de Verdun (1). L'évêque humilié lui concède le titre de vicomte de Verdun, et le jeune vainqueur, dont on a pu apprécier le courage et la science militaire, est compté désormais parmi les feudataires dont l'épée jetée dans le plateau d'une balance peut l'emporter sur un sceptre de roi !

Cependant l'Allemagne et l'Italie étaient agitées par la grande querelle surgie entre Grégoire VII et l'Empereur Henri IV, à propos des investitures et du mariage des prêtres. « Le célibat des prêtres, dit un historien allemand (2), était pour lui une affaire de cœur et de raison tout ensemble. Grégoire était convaincu que l'Église ne pourrait devenir libre et arriver à la domination tant que ses serviteurs les ecclésiastiques resteraient par les liens du mariage dans la dépendance des affaires du monde et de la faveur des grands de la terre. Il ne doutait point de la victoire, parce qu'une défaite lui semblait impossible. Il contribua à donner à l'Église l'unité, et par l'unité la puissance dont elle avait besoin pour s'opposer à la force brutale du

(1) Oseraye, p. 56.

(2) LUDEN, *Hist. d'Allemagne*, t. III, pp. 585-586.

glaive et pour adoucir l'oppression étouffante que la féodalité avait fait peser sur la vie. Quant à la simonie qui avait lieu entre des laïques et des ecclésiastiques, elle ne pouvait être effacée tant qu'il serait nécessaire que l'investiture des biens de l'Église fût donnée aux ecclésiastiques par des laïques. Aussi son zèle contre la simonie fournit-il un excellent prétexte pour rejeter l'investiture comme la principale source de la simonie. »

Pour que le clergé devînt tout à fait indépendant de la puissance temporelle, il fallait qu'avant tout le chef de l'Église ne vît plus son élection soumise à l'adhésion et à la confirmation de l'Empereur. Mais Henri III, quelques années avant l'élévation de Grégoire au pontificat, s'était fait promettre par les Romains de ne reconnaître aucun pape sans l'approbation impériale. Grégoire ne tint nul compte de cet engagement des Romains et se prévalut d'une loi rendue en 1059 par le pape Nicolas II, et par laquelle tout pape devait être élu librement par les cardinaux, l'Empereur n'ayant le droit de confirmer l'élection qu'autant qu'il *aurait reçu ce droit de la chaire apostolique*.

Entre les principes de Grégoire et ceux de l'empereur Henri IV, il y avait tout un abîme. L'homme du glaive voulait que l'intelligence, la foi, la conscience humaine, la morale éternelle s'inclinassent devant son trône pour lui rendre foi et hommage. Pour l'Empereur, l'âme, l'autorité morale devenaient des fiefs qui relevaient de son droit souverain, et se reconnaissaient vassales.

Ces insolentes prétentions, que justifiaient l'esprit farouche et violent du siècle, les mœurs brutales, n'étaient rien moins que l'abdication des plus nobles facultés de l'homme, au profit du droit suprême de l'épée. Reconnaître ce droit, c'était frapper de mort cette société naissante qui se ressentait encore de la rudesse des mœurs de la sauvage Germanie ; c'était faire avorter le germe de la civilisation future et ramener l'Occident à la barbarie la plus profonde.

Aussi, sans tenir compte ni de l'engagement pris par les Romains envers le père de Henri IV, ni de la volonté de l'Empereur, Grégoire, à peine élu pape en 1073, commença son œuvre de réformateur, par interdire le mariage des clercs. Puis pour rompre tout à fait avec l'Empereur, il interdit au clergé de recevoir aucune investiture de fonctions ecclésiastiques, *si ce n'est de la main du Pape* (1).

(1) Cette terre, que l'Empereur ose inféoder aux évêques, de qui la tient-il, si ce n'est de Dieu ? De quel droit la matière entend-elle dominer l'esprit ? La vertu a dompté la nature ; il faut que l'idéal commande au réel, l'intelligence à la force, l'élection à l'hérédité. Dieu a mis au ciel deux

À cette époque le principe féodal avait jeté de profondes racines et couvrait toute la société de son ombre. De même que les vassaux laïques recevaient un étendard ou une épée lors de l'investiture d'un fief et comme signe de leur vasselage, ainsi les évêques et les autres grands dignitaires ecclésiastiques étaient-ils forcés jusque-là de recevoir des grands feudataires ou des princes, un anneau ou une houlette, symbole de leur soumission au pouvoir temporel.

Grégoire affranchit le clergé de cette humiliation qui subordonnait l'idée à la matière, la conscience et la foi au caprice d'un brutal homme d'armes. Il déclara solennellement :

« Que l'Église romaine a été fondée par Dieu seul ; le pape exerce la juridiction souveraine ; seul il peut nommer ou déposer les évêques ; au pape seul appartient de faire de nouvelles lois, de fonder des abbayes ; seul il peut user des ornements impériaux ; tous les princes devront baiser le pied du pape ; il peut déposer les empereurs et transférer les évêques d'un siège à un autre ; seul il peut briser toutes les sentences et seules ses sentences ne peuvent être méconnues ; nul ne peut le juger et seul il peut juger tout le monde, et celui-là n'est plus catholique et est retranché de la communion de l'Église, qui se met en opposition avec le pape. »

Au moment où Grégoire formulait ces principes hautains de la dictature théocratique, de grandes plaintes arrivaient de tous côtés à Rome contre l'Empereur. C'étaient les Saxons qui réclamaient leurs princes détenus prisonniers ; c'étaient des clercs qui se plaignaient de la rapacité et de la violence des grands feudataires germaniques qui, chaque jour, pillaient des couvents, détroussaient les pèlerins et foulaient aux pieds l'humanité, le droit et la justice.

Quand cette déclaration des droits de la papauté qui venait souffleter la couronne impériale et le glaive du revers de la sandale d'un moine, et abaisser la pourpre des Césars devant l'humble froc d'un clerc, — quand ces fières et altières paroles vinrent tomber en Allemagne, comprend-on quels frémissements d'orgueil, quels élans de colère elles durent produire dans cette société barbare ! et comme les glaives durent s'agiter impatients dans

grands luminaires, le soleil et la lune qui emprunte sa lumière au soleil ; sur la terre il y a le pape, et l'Empereur qui est le reflet du pape ; simple reflet, ombre pâle, qu'il reconnaisse ce qu'il est. Alors, le monde revenant à l'ordre véritable, Dieu régnera et le vicair de Dieu : il y aura hiérarchie selon l'esprit et la sainteté. L'élection élèvera le plus digne, le pape mènera le monde chrétien à Jérusalem, et sur le tombeau du Christ son vicair recevra le serment de l'Empereur et l'hommage des rois. — GRÉGOR. *Epist. ad reg. ang.* 6.

les fourreaux pour punir ce moine orgueilleux, qui hier encore, fils d'un humble charpentier de Soana, prétendait aujourd'hui avoir le droit de créer et de renverser des empereurs et considérait la couronne des Othon et des Conrad comme un fief relevant de la papauté et pour lequel les empereurs lui devaient, en signe de foi et hommage, un acte de vassalité, que l'Empereur lui-même n'aurait osé exiger du moindre de ses barons (1) !

Courber sous ces fiers et inflexibles principes un simple feudataire, aurait été pour Grégoire un signe de faiblesse. Il fallait frapper cette brutale société germanique à la tête, dans la personne de l'Empereur. Une fois celui-ci vaincu et humilié, toute la féodalité était muselée et domptée. Le pape fit donc signifier à l'Empereur qu'il eût à se présenter à Rome devant le synode, pour se disculper des crimes dont on l'accusait, déclarant que sa désobéissance serait punie de l'excommunication et de la déchéance du trône impérial.

En recevant cet affront fait à sa pourpre, Henri rugit comme un lion blessé, réunit les évêques d'Allemagne à Worms, en janvier 1076 (2), et exploitant habilement les sourds mécontentements du clergé blessé par ces réformes sévères, il fait prononcer la déposition de Grégoire. En même temps il écrit au pape :

« Henri roi, non par la violence, mais par la sainte volonté de Dieu, à Hildebrand, je ne dirai pas pape, mais faux moine : — Tu as foulé aux pieds les ministres de la sainte Église comme des esclaves, et c'est en les écrasant que tu as gagné la faveur du bas peuple. Nous l'avons souffert longtemps, parce qu'il était de notre devoir de conserver l'honneur du Saint-Siège. Mais tu as pris notre retenue pour de la crainte, tu as poussé l'audace jusqu'à t'élever au-dessus de la dignité royale que nous avons reçue de Dieu et à nous menacer de nous arracher notre autorité, comme si nous la tenions de toi. Saint Pierre le vrai pape a dit : Craignez Dieu et honorez le roi ! Mais toi, comme tu ne crains pas Dieu, tu ne m'honores pas, moi son délégué. Descends donc de ce siège où tu couvres ton orgueil de la parole de Dieu ! Moi, Henri, roi par la grâce de Dieu, et tous nos évêques, nous te disons : Descends ! descends ! »

À cette lettre violente, Grégoire répondit par un concile, dans lequel il

(1) Tous les princes baisèrent le pied du pape et l'Empereur lui tiendra l'étrier. — *Concil. Collect.*, tome X., pages 110 et suiv.

(2) KOHLRAUSCH, *Histoire d'Allemagne*, p. 131.

excommunia l'Empereur et délia ses sujets du serment de fidélité (1). Henri fit à son tour lancer l'anathème contre son ennemi par Guillaume, évêque d'Utrecht, et les évêques de Lombardie réunis en concile à Pavie renouvelèrent cet anathème. Mais Grégoire avait habilement exploité les ressentiments et l'ambition de quelques grands feudataires allemands et ravivé la haine des Saxons. Aussi plus de la moitié des princes allemands se rassemblèrent-ils à Tribur, pour y choisir un nouvel empereur. Henri, effrayé, vint à Oppenheim, et tout ce qu'il put obtenir fut qu'on prierait le pape de se rendre à Augsbourg l'an prochain, pour juger cette affaire. Si dans cet intervalle Henri n'obtenait pas du pape d'être relevé de sa déchéance, les barons allemands devaient s'occuper de l'élection d'un nouvel empereur.

La prompte soumission d'une partie de ses grands vassaux, la défection de quelques autres, et, qui sait ? peut-être l'ascendant de l'audacieux génie de ce pontife qui, le premier, venait dire au glaive : Tu n'es pas le droit ! — tu n'es pas la vérité, ni la morale, ni la justice ! — tu n'es que le serviteur de l'idée plus puissante que toi ! — peut-être aussi le remords et la crainte des résultats de cette diète d'Augsbourg, où ses ennemis devaient être en majorité, firent prendre à Henri une résolution étrange.

Au cœur de l'hiver, Henri, accompagné de l'impératrice, traverse le mont Cenis, au milieu de périls et de difficultés sans nombre. À la nouvelle de l'arrivée de l'Empereur, Grégoire se rend au château de Canosse, fief de la comtesse Mathilde, à laquelle il demande un asile. Henri à son tour s'adresse à Mathilde et sollicite son intervention auprès de Grégoire. Enfin le pape, après s'être fait longtemps supplier, accorde à Henri d'entrer, mais

(1) L'excommunication était la peine foudroyante au moyen âge ; l'excommunié était le lépreux dans l'ordre moral ; tous devaient le fuir comme le chrétien rejeté hors des portes de la cité sainte. L'interdit était une peine plus solennelle encore ; ce n'était pas un homme, mais une société entière frappée de proscription. L'interdit lancé, tout ce qui pouvait émouvoir l'âme apparaissait aux yeux de la société catholique. Cette église dont le parvis était naguère inondé de peuple, la voyez-vous ? elle est fermée ; ses portes de fer ont crié pour la dernière fois sur leurs gonds ; le Christ de pierre qui en décore le faite, le saint baptistère qui est au-devant des parvis, les figures de vierges et de martyrs qui en ornaient le péristyle, sont couverts de serge violette, de noires tapisseries en signe de deuil ; les cloches ne sonnent plus le carillon de fête et même le glas de la mort ; la nature semble voilée avec le Christ. Naguère un enfant venait-il à naître dans la famille, on le portait au baptistère orné de fleurs ; le mariage avait ses pompes, et la mort elle-même avait ses prières, ses hymnes, ses plains-chants lugubres, tandis que le corps reposait en terre sainte au milieu des ancêtres, dans ce *Campo Santo* béni où s'abîment les générations. Que vouliez-vous que devînt la société catholique privée de ses émotions, de ses anniversaires, de ses fêtes de martyrs et de saints ? Aussi l'empreinte la plus fatale accompagnait l'interdit ; il n'y avait plus de joie, plus de fête, plus d'enthousiasme solennel ; la société s'enveloppait d'un suaire ! — CAPEFIGUE, *Hugues Capet*, p. 120.

pieds nus, en habit de pénitent, vêtu d'une chemise de crin. Aussitôt qu'il eut franchi la herse du château entouré d'une triple muraille, elle s'abaissa derrière lui. C'était au mois de janvier du rigoureux hiver de 1077. Pendant trois jours l'Empereur fut obligé d'attendre dans la cour, à jeun et pieds nus. La comtesse Mathilde suppliait en vain avec des larmes l'inflexible pontife. Enfin, le quatrième jour, Grégoire fit venir devant lui son ennemi humilié et dompté et leva l'excommunication en lui interdisant jusqu'à nouvel ordre l'usage de tous les insignes de la royauté et de l'exercice de la puissance impériale.

Grégoire triomphait ! Sa grande pensée avait atteint son but. Il avait tenu sous sa sandale un successeur de Charlemagne et foulé aux pieds la pourpre des Othon et des Conrad ! Mais cette victoire allait coûter à l'Allemagne et à l'Italie des torrents de sang et couvrir pendant trente ans ces deux pays de deuil et de ruines.

L'Allemagne frémit d'indignation en apprenant l'humiliation infligée à son suzerain dans la cour du château de Canosse. Les Italiens qui détestaient le pape, les évêques de Ravenne et de Milan interdits par Grégoire, offrirent à l'Empereur leurs services, leur or et leurs glaives. D'autre part, l'implacable fermeté de Grégoire ramena à Henri une foule de barons et de vaillantes lances. Ivre de vengeance, fou de honte et de fureur, l'Empereur ne songe qu'à tenir à son tour son ennemi sous son pied éperonné.

De leur côté, les princes allemands, ennemis de Henri, se réunissent à Forstheim et nomment empereur Rodolphe de Souabe. De toutes parts la guerre gronde et flamboie (1) !

L'insulte faite à Henri atteignait la féodalité entière. Chaque baron se sentait souffleté sur la joue de l'Empereur et piétiné par la sandale de Grégoire. Bientôt les gonfanons des feudataires s'élèvent comme une forêt ondoyante autour de la bannière impériale, et parmi les plus ardents soutiens et partisans de l'Empereur, parmi ceux qui ressentent avec le plus d'indignation l'outrage fait à leur suzerain et à l'idée féodale dont le symbole est le glaive, on compte le jeune duc de Bouillon, le vaillant Godefroid, qui bientôt doit arborer, sur les murs de Rome humiliée et vaincue,

(1) Dans le fait, le glaive durant ce temps n'était jamais resté dans le fourreau ; bien plus, des scènes atroces se passaient en Lotharingie, en Franconie, en Souabe, sur le Rhin. Les évêques de Strasbourg et de Bâle, qui devaient leur élévation à l'Empereur, n'hésitèrent pas à soulever le peuple des campagnes et à l'appeler aux armes. Mais quiconque parmi ces paysans avait le malheur de tomber aux mains des ducs Welf ou Berthold, était puni par l'affreux supplice de la castration, atrocité que les nobles thuringiens ou saxons considéraient comme une preuve de douceur, etc. — LUDEN, *Hist. d'Allemagne*, t. IV, p. 59.

la bannière impériale, comme il doit planter seize années plus tard le drapeau du Christ sur les créneaux de Jérusalem reconquise par son courage.

Dans cette lutte ardente qui ensanglanta l'Allemagne depuis l'an 1075 jusqu'en 1088, Godefroid le Bossu joua un rôle important autant par sa science militaire, son brillant courage, que par sa froide prudence (1). L'un des principaux conseillers de l'empereur Henri, on le voit présider aux plus graves déterminations et décider la guerre contre les Saxons, les in-fatigables auxiliaires du pape, que la politique de Grégoire était parvenue à soulever contre l'Empereur (2).

À la bataille de Hohenbourg, ce fut le duc de Lotharingie, l'oncle de Godefroid, qui décida par une dernière charge le gain de la journée et cul-

(1) « Le duc de Lotharingie, homme faible de corps, mais doué d'un génie actif et d'une volonté inébranlable, prudent et éloquent, habile à manier les armes, devint l'un des plus fermes soutiens de Heinrich IV. L'Empereur le gagna au point que désormais il ne l'appuya point seulement selon les circonstances, mais embrassa loyalement sa cause. » — LUDEN, *Hist. d'Allemagne*, t. IV.

(2) « Les ducs Welf, Rudolf, et le duc de Basse-Lotharingie ne cessaient de pousser l'Empereur à la guerre contre les Saxons, et lui avaient prêté serment de ne jamais faire auprès de lui aucune démarche en faveur des Saxons, etc. » — LODEN, *Hist. d'Allemagne*, t. III, p. 590.

(3) « Les Souabes n'auraient pu résister à l'impétueux assaut des Saxons, si le duc Welf n'était arrivé à temps avec les Bavaois. Mais ce renfort même fut impuissant à rompre la force du ressentiment qui animait les Saxons. Du javelot et de la lance on en vint aussitôt à l'épée ; et, plus que tous les autres Teutchs, les Saxons savaient manier l'épée avec la plus grande dextérité. De plus, chacun d'eux était armé de deux ou trois épées. Beaucoup de vaillants hommes trouvèrent la mort dans la mêlée. Le markgraf Ernest d'Autriche, célèbre par plus d'une victoire sur les Hongrois, tomba grièvement blessé, et rendit le lendemain le dernier soupir. Le comte Engilbert, deux fils d'Eberhard, comte de Nellenbourg, beaucoup de nobles de Souabe et de Bavière, périrent misérablement par l'épée des Saxons. Le duc Rudolf fut, il est vrai, garanti par sa cuirasse de coups si dangereux, mais de nombreuses contusions témoignèrent du danger qu'il avait couru ; et le markgraf Udo en eût le crâne enlevé, si le coup n'eût été amorti par la force de son casque. Dans l'armée des Saxons, se signala par-dessus tous, Otto de Nordheim, autrefois duc de Bavière. Général et soldat tout ensemble, entouré des jeunes hommes les plus vaillants, il se portait de tout côté, il était partout où la lutte était le plus animée, se faisait jour à travers les rangs ennemis les plus serrés, et n'oubliait même pas au milieu d'une si affreuse boucherie d'exciter les braves et d'encourager les faibles par le souvenir de la liberté de la patrie et de la grande cause pour laquelle ils avaient pris les armes. La lutte était si douteuse, que déjà on s'attendait à voir fuir les Souabes et les Bavaois, et qu'à plusieurs reprises l'on annonça au roi que tout était dans le plus grand danger. Mais au moment de cet extrême danger, d'un côté le comte Hermann de Gliezberg, et de l'autre les vassaux de l'évêché de Bamberg, tombèrent sur les flancs des Saxons, et maintinrent ainsi le combat. Enfin arrivèrent les corps de l'armée royale, qui étaient restés en arrière sous la conduite des ducs Wladislav de Bohême et *Gozelo de Basse-Lotharingie* ; et le roi en personne arriva avec sa troupe d'élite. Alors il ne resta aux Saxons d'autre ressource que la fuite. Ils firent volte-face, et se sauvèrent à bride abattue. Les vainqueurs les poursuivirent. On ne pouvait rien distinguer dans cette affreuse mêlée, et beaucoup d'amis furent massacrés comme ennemis. Les fuyards furent poursuivis jusqu'à l'Unstrut. Beaucoup de Saxons trouvèrent la mort dans ce fleuve. Le camp, qui offrait un riche butin, fut emporté d'assaut, et l'infanterie saxonne, qui s'y était établie, et qu'on y avait oubliée, fut égorgée avec la plus grande cruauté, surtout par les Bohêmes. Les ténèbres de la nuit mirent seules un terme aux massacres, mais non au pillage. » — LUDEN, *Hist. d'Allemagne*.

buta les Saxons dans l'Unstrut (3). Tout nous permet donc de supposer — et aucun document historique ne s'y oppose — que l'éducation guerrière du jeune Godefroid se fit dans ces rudes guerres où les Bohèmes, les Thuringiens, les Souabes et les Saxons s'exterminaient sans pitié, et où les haines nationales faisaient de toute victoire des tueries sans merci.

Pendant toute cette longue lutte de l'empereur Henri contre Grégoire VII, la loyauté et le dévouement des ducs de Bouillon pour leur suzerain ne se démentirent jamais, quelles que fussent les fortunes de l'Empereur ; soit qu'il triomphât des Saxons comme à Hohenbourg, soit qu'humilié dans les triples remparts de Canosse, il implorât le pardon du pape, toujours les ducs de Bouillon furent pour l'Empire des appuis inébranlables, et leur courage, leurs lumières, leur puissance relevèrent souvent la bannière des Césars germaniques lorsqu'elle chancelait sous les coups d'Otto de Nordheim, le Roland saxon, ou sous les vigoureuses attaques de Rodolphe et de ses vaillants compagnons.

Cependant l'histoire ne mentionne nulle part le jeune Godefroid pour sa participation aux guerres d'Allemagne avant la bataille de l'Elster, où l'empereur Rodolphe paya de la vie sa déloyauté envers son suzerain. Il est probable cependant, que dans tous les combats qui précédèrent celui-ci et jusqu'au sac de Rome par les Normands de Robert Guiscard, Godefroid de Bouillon accompagna son oncle, d'abord comme un simple varlet d'armes ; puis, lorsque, selon les coutumes germaniques, il eut atteint l'âge où un jeune noble avait droit de participer aux *fêtes de l'épée*, il prit une part active et importante aux batailles de Hohenbourg, de Mellichstadt, de Flaschein, et à ces nombreux combats qui ensanglantaient chaque jour la vieille terre germanique.

Godefroid le Bossu, tombé en 1076 sous les coups d'une main mystérieuse, qu'on disait être poussée par Robert le Frison, comte de Flandre, avait rendu à l'empereur Henri IV trop d'éminents services pour que la reconnaissance de ce souverain ne se reportât pas sur le jeune Godefroid qui, à peine âgé de dix-sept ans, venait de montrer, en défendant son héritage contre le comte de Namur, quelle héroïque épopée serait désormais sa vie. Le grand fief du duché de Basse-Lotharingie était trop important pour que l'empereur Henri le confiât à des fidélités douteuses. Il voyait déjà autour de lui sur les champs de bataille tant de bannières ennemies, dont les maîtres lui avaient juré foi et hommage devant Dieu ! Et puis,

Godefroid était bien jeune pour qu'on remit à sa garde un des principaux fiefs de l'Empire (1). Ce ne fut qu'en 1088, lorsque Godefroid eut prouvé devant tous les grands vassaux de l'Allemagne, qu'il joignait à la sagacité et à la science militaire de son oncle, un courage qui grandissait au milieu des dangers et qui, dans les batailles, ressuscitait les grands exploits homériques, que l'Empereur l'investit enfin, comme récompense de ses services, du duché de la Basse-Lorraine. Jusqu'à ce moment ce grand fief avait été administré par le jeune Conrad, fils de Henri, qui devait bientôt devenir une nouvelle source de douleurs et de mécomptes pour le malheureux Empereur.

Pendant trois ans les conciles et les épées fonctionnent. Les conciles excommunient, les lances et les épées tuent. L'Allemagne a deux empereurs et Rome deux pontifes (1080). Rodolphe, auquel Grégoire a envoyé une couronne avec cette inscription : *Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho*, s'avance à Géra en Saxe, contre son suzerain légal, l'empereur Henri. Le chef qui commande les Saxons est Otto de Nordheim, dont la valeur et la science militaire sont redoutées de l'Empereur. Mais Godefroid, l'impétueux duc de Bouillon, porte la bannière impériale autour de laquelle sa redoutable épée trace un cercle de mort et de sang. Au fort de la bataille, le jeune duc, apercevant Rodolphe, le vassal déloyal et félon, se jette sur lui et lui enfonce dans le ventre le fer doré du drapeau impérial. Un coup d'épée enlève au malheureux Rodolphe la main droite. Quand on rapporta au mutilé moribond sa main coupée : « Voyez, dit-il aux évêques qui l'entouraient, c'est précisément avec cette main que j'avais prêté serment de fidélité à l'empereur Henri (2) ! »

Ces paroles émouvantes, les dernières que prononça Rodolphe, firent une profonde impression sur les barons hostiles à l'Empereur. La foule y vit le jugement de Dieu qui punissait le parjure en faisant tomber sous le tranchant du glaive la main qui, après avoir serré celles de l'Empereur en signe de fidélité et d'obéissance, avait osé lever l'épée contre son suzerain.

Cette victoire permit à l'Empereur de marcher sur Rome, qu'il assiégea pendant trois années consécutives. Dans cette guerre où éclatait de toutes parts la haine profonde des races germaniques contre les Italiens et les

(1) Jusqu'à ce jour l'empereur Henri n'avait confié au jeune Godefroid d'autres emplois que ceux de markgraf d'Anvers et de porte-drapeau de l'Empire. On verra plus loin comment Godefroid termina la guerre entre Rudolf et Henri, en plongeant dans le corps de l'anti-César la lance dorée qui terminait la bannière impériale.

(2) KOHLRAUSCH, *Hist. d'Allemagne*, p. 134.

partisans de Grégoire VII, l'Italie souffrit autant que si elle avait été foulée par les hordes d'Attila ou de Genseric. « Pour l'Italie comme pour le Teutschland, ces trois années furent des années de bouleversements, de misères, de guerres civiles désastreuses et de luttes sanglantes. Dans l'Allemagne il n'y avait pas plus de société religieuse que de société civile (1). » Les environs de Rome étaient livrés aux plus affreux ravages. Mais les Romains ne pouvaient s'empêcher d'admirer la constance et l'intrépidité d'âme du pape qui, cerné par une armée impériale, se montrait plus fier que le jour où il avait tenu l'Empereur courbé devant lui à Canosse. Cette héroïque sérénité d'âme d'un prêtre refusant de déshonorer l'esprit et la conscience en leur faisant faire acte de vasselage devant la force brutale et les caprices du despotisme ; ce calme au milieu du danger, avaient enthousiasmé les Romains, et ce ne fut qu'au bout de quelques mois et appuyé par la trahison qu'Henri put s'emparer de la partie de la ville, située sur la rive droite du Tibre, qui le rendit maître du Vatican et de l'église Saint-Pierre. Grégoire, reculant pas à pas comme un lion devant les chasseurs, finit par se renfermer au château Saint-Ange, et Rome ne fut plus qu'un vaste champ de bataille, où vingt combats s'engageaient au pied des tours et des maisons fortifiées dans lesquelles s'étaient retirés les partisans de l'indomptable pontife.

Henri était maître de Rome, et ses rudes chevaliers lorrains et allemands foulaient en vainqueurs, de leur talon éperonné, le sol sacré de la ville éternelle. La force semblait triompher de l'esprit. Le dimanche des Rameaux, tandis que ses soldats donnaient l'assaut au château Saint-Ange, du haut duquel Grégoire assistait aux violences et aux dévastations des Allemands, Henri, furieux de ne pouvoir vaincre l'impassible résistance d'un vieillard, fit nommer pape l'archevêque de Ravenne, Wibert, sous le nom de Clément III. Les évêques qui avaient sacré le nouveau pontife étaient comme celui-ci sous le coup de cette excommunication dans laquelle Henri dut retrouver l'écho de cette conscience et de cette morale éternelle dont il avait voulu faire fléchir les immuables principes au gré de sa volonté impériale.

Quelques historiens assurent que le jeune duc Godefroid se montra un des plus ardents combattants dans les assauts donnés au château Saint-Ange, où Grégoire, avec une poignée de fidèles, résistait à l'Empereur en attendant l'arrivée des Normands, qui devaient le délivrer, mais en faisant subir à Rome un sac pareil à celui de Genseric. En tirant l'épée contre

(1) LUDFN, *Hist. d'Allemagne*.

cette calme et inflexible volonté, qui chez Grégoire prenait sa source dans des principes et des idées que les barons du moyen âge ne pouvaient comprendre ; en s'efforçant de soumettre ce moine orgueilleux, qui tenait l'Empire en échec par la seule puissance de ses vertus et de son génie, le duc Godefroid se montrait fidèle à ses devoirs de vassal, aux traditions d'honneur de sa lignée et aux instincts violents de cet âge de fer, où les barons franks et germaines ne subissaient qu'en frémissant l'autorité morale de ces pontifes, qui devaient arracher le monde germanique à sa grossière barbarie, pour le faire entrer dans les voies civilisatrices de la loi du Christ.

Après la prise de Rome, il s'accomplit une transformation étrange et profonde dans ce fougueux duc de Bouillon, qui avait rempli un rôle si actif et si important dans cette longue et sanglante lutte du droit féodal et barbare contre l'autorité morale — et été le hardi champion du glaive dans son grand combat contre l'esprit.

La fureur du combat calmée, le vainqueur éprouva à l'aspect de sa conquête un trouble étrange. La loi morale foulée aux pieds faisait-elle entendre sa voix dans le cœur de ces rudes barons qui ne croyaient qu'à leurs épées ? Qui sait quelle mystérieuse révolution s'accomplit alors en Godefroid ? Mais à partir de ce jour, il veut demeurer neutre dans la guerre que l'Empereur continue contre le pape, lutte sans trêve ni merci et dont les haines suivront Henri jusqu'au-delà de sa tombe ! Une lumière intérieure est venue transformer le soldat de l'Empereur ; l'implacable adversaire du pape ne sera bientôt plus que l'humble chevalier du Christ !

Ici le jeune héros des guerres de Saxe rentre dans l'ombre. L'histoire le retrouve vers les années 1087 et 1088, dans son duché, habitant le château de Bouillon. Pendant les longues et cruelles guerres qui déchirent l'Allemagne et l'Italie, où Hermann, fantôme de roi évoqué par la haine des Saxons, s'efforce en vain de renverser Henri, le duc Godefroid s'occupe de pacifier la Lotharingie où les tressaillements de la guerre civile se faisaient quelquefois ressentir. Jusqu'à ce jour, le sang d'Eustache de Boulogne avait seul parlé chez Godefroid ; il avait aimé les bruyantes *fêtes des lances*, où les corbeaux et les vautours s'abreuvaient aux coupes empoisonnées des plaies béantes ; mais en 1088 une position nouvelle lui révèle des devoirs nouveaux, et le jeune duc de Lotharingie n'est plus le bouillant soldat de l'Empereur qui porta si vaillamment la bannière impériale dans ces rudes batailles où brillaient Otto de Nordheim et tous ces grands chefs saxons qui semblaient avoir retrouvé l'énergie de leurs sauvages ancêtres.

Dans cet âge de fer où le mépris de la vie humaine était parvenu à son

apogée, où le droit du glaive régissait tout, où les guerres étaient des massacres sans pitié, le jeune duc Godefroid s'unit à Henri I^{er}, évêque de Liège, pour s'efforcer de rendre un peu de paix et de sécurité à la Lotharingie, et notamment à l'Ardenne. De concert avec Godefroid, l'évêque Henri s'institue le juge des différends qui pourront survenir entre les barons et les seigneurs de l'Ardenne. « Le duc de Limbourg, les comtes de Luxembourg, de Nassau, de Hainaut, de Louvain, de Gueldre, les seigneurs de Vianden, de Looz, de Montaigu s'engagèrent à respecter les décisions rendues par le tribunal de l'évêque ; le seul Henri, comte de La Roche, refusa de souscrire au règlement proposé par le pontife (1). »

Le chroniqueur Alberic Vital rapporte qu'à la suite de la prise de Rome et des violentes fatigues qu'y éprouva le jeune duc de Bouillon, il fut atteint d'une fièvre violente qui ne céda qu'au moment où Godefroid fit vœu de se croiser et de consacrer désormais sa terrible épée à la délivrance du tombeau du Christ. Guibert de Nogent ajoute — « qu'étant enfant et auprès de son père Eustache de Boulogne, le jeune Godefroid avait dit : Qu'il voulait aller avec une armée à Jérusalem et chasser de la cité sainte les Sarrasins mécréants et félons. »

Tandis que la féodalité germanique se ralliait sous la bannière de Henri de Souabe, pour protester au nom du principe féodal contre les prétentions de Grégoire VII, la France, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, étaient remuées par la parole brillante d'un pauvre moine picard, jadis soldat sous Eustache de Boulogne, et qui décrivait en traits de feu les outrages faits chaque jour au tombeau du Rédempteur, la misère et les humiliations des chrétiens qui avaient voulu aller chercher un pardon suprême aux lieux où le Christ avait subi le supplice des infâmes et des esclaves.

En effet, depuis la dernière conquête de Jérusalem par les hordes sauvages venues des déserts de la Tartarie, des bords de l'Oxus (2), jamais les

(1) OSERAYE, pp. 62-63.

(2) Voici comment Bonfinius dépeint les Tartares dans son *Histoire des Hongrois* :

« Les Tartares ont un air sinistre et farouche, des yeux gros et proéminents, qu'ils peuvent toutefois faire paraître petits à l'aide des larges paupières qui les couvrent ; ils sont de petite taille, ils ont le nez épaté, le front large ; ils n'ont point de barbe, mais seulement quelques poils au menton et à la lèvre supérieure ; ils se rasent la tête des deux côtés jusqu'aux tempes et laissent auprès de l'oreille pendre de longs cheveux, à la manière des Turcs et des Sarrasins ; du reste ils ont le corps grêle, les jambes et les cuisses courtes ; ils sont accoutumés dès l'enfance à monter à cheval. Pendant leurs marches, ils montent aussi sur des bœufs ; leurs chariots leur servent de maisons. Leurs femmes sont laides et farouches comme eux, elles vont aussi à cheval. Les Tartares parlent du gosier et ont une voix crierde et bruyante ; leurs chants ressemblent aux mugissements du taureau ou bien aux hurlements des loups ; ils se nourrissent de lait et de millet ; le sang du cheval est une boisson délicieuse pour eux ; quelquefois ils mangent de la chair humaine ; ils traînent après eux de grands troupeaux. »

chrétiens n'avaient souffert d'aussi grandes misères. L'entrée de la cité sainte était interdite à tous ceux qui ne pouvaient payer une pièce d'or. Des troupes de pèlerins venus d'Europe à travers tous les périls, périssaient de misère autour des murs de la ville sainte, pour laquelle ils avaient tout quitté.

Ceux qui étaient assez riches pour pouvoir payer l'énorme tribut exigé par les Turcs, se voyaient exposés aux plus cruels outrages. On raillait leur Dieu et leur foi jusque sur les lieux où s'était accompli le grand drame chrétien. On interrompait leurs cérémonies religieuses en renversant les autels et les croix. Le sang des prêtres qui célébraient les saints mystères, rougissait les blanches parures de l'autel et les marbres du sanctuaire !

Bientôt les hordes rapides des Turcomans et des Tartares traversent l'Asie Mineure en remontant vers la Chalcédoine. Du palais Bucoléon, situé sur la côte d'Europe, les Grecs épouvantés purent entendre hennir les sauvages cavales des enfants de Togrul. L'étendard de l'Islam, auquel obéissaient ces innombrables tribus, flottait depuis Antioche jusqu'à Nicée ; chaque jour, la haute Asie semblait vomir de nouvelles armées attirées par le bruit des conquêtes et par l'espoir du butin. Toutes ces hordes rapaces, féroces et intrépides, se ruaient vers Byzance, comme vers une riche proie ; l'Asie Mineure était couverte de ruines au milieu desquelles s'élevaient les tentes de feutre noir des barbares.

Bientôt les dépredations et les horreurs commises par les Turcs frappèrent les Grecs d'une telle épouvante, qu'ils se tournèrent en suppliants vers les princes d'Europe, pour les conjurer de venir au secours de la civilisation et du christianisme menacés d'une ruine complète.

Jamais l'avilissement profond et la couardise des successeurs de Constantin n'éclatèrent avec autant de honte que dans cette fameuse lettre adressée au comte Robert de Flandre par l'empereur Alexis, et dans laquelle le César de Byzance s'adressait tour à tour à la foi des chrétiens d'Occident, aux instincts grossiers des barons franks et belges, à l'ambition et à la rapacité des Normands, aux appétits sensuels et grossiers des Allemands et à la piété de tous. Jamais l'orgueil des empereurs d'Orient ne s'était aussi profondément humilié. Ces *barbares d'Occident*, comme on les appelait au palais Bucoléon, étaient maintenant invoqués comme des libérateurs dont le courage pouvait seul sauver l'Empire, et avec lui la civilisation chrétienne tout entière !

Déjà cependant, quelques années avant qu'Alexis poussât ce cri de détresse, un autre empereur, Michel Ducas, avait appelé les princes d'Occi-

dent à son secours contre les hordes turques. Michel avait même promis au pape Grégoire de rallier ses peuples à la foi romaine, et d'éteindre toutes les dissidences qui séparaient les deux grandes familles chrétiennes d'Europe et d'Asie (1). Cette pensée souriait trop au génie profondément catholique de Grégoire VII, pour qu'il ne fit pas quelque tentative en faveur de l'Empire Grec. Mais ses luttes avec Henri IV l'empêchèrent de réaliser un projet qui eût donné une unité formidable au monde chrétien, et les cinquante mille fidèles qui déjà s'étaient engagés à suivre le courageux pontife durent attendre des temps plus favorables à l'accomplissement d'un vœu qui était partagé par l'Europe entière (2).

Cette haute et grave mission, de grouper pour la première fois tous les peuples de l'Occident autour d'une pensée chrétienne, de réunir les efforts de la grande famille du Christ, pour arracher le saint Sépulcre à la domination des infidèles, Dieu la confia à un humble solitaire inconnu de la foule ; comme dans toutes les grandes péripéties sociales, ce fut un homme simple, épuré au creuset de toutes les misères, de toutes les douleurs, de tous les mécomptes de la vie, qui fut providentiellement choisi pour entraîner l'Europe dans cette belle et héroïque voie des croisades. Et, ce que n'avaient pu faire les efforts des papes, les lettres et les prières des empereurs d'Orient, les dolentes narrations des pèlerins, — un pauvre solitaire, sorti des rangs du peuple, l'accomplit sans effort et avec un succès qui n'a pas d'exemple dans les annales des nations chrétiennes ou barbares !

Comme ces rudes et naïfs pêcheurs de la Galilée, auxquels le Christ dit : « Jetez vos filets et allez porter ma parole parmi les nations », Pierre sentit un jour qu'une *vertu était entrée en lui* ; — une voix occulte lui révéla que le moment était venu pour les peuples d'Europe d'accomplir un grand acte de foi en allant au secours de leurs frères d'Asie. À partir de ce moment, la vie de Pierre, qui, jusque-là, avait été mobile et orageuse, eut un but immuable et sacré, et il se voua tout entier à la grande œuvre pour laquelle Dieu l'avait choisi.

Lorsque, du haut de sa dédaigneuse et étroite philosophie, le XVIII^e siècle voulut juger cet humble solitaire dont la simple et vive éloquence produisit un des plus grands bouleversements sociaux dont l'histoire ait retracé le souvenir, il n'eut, pour cet apôtre du peuple, que des paroles pleines de

(1) Le grand schisme d'Orient, qui prit sa source dans les querelles idéologiques élevées par le patriarche Photius en 878, ne fut cependant consommé qu'en l'an 1034, sous le patriarcat de Michel Cérulaire, à propos de la communion au moyen des pains azymes.

(2) Gregorii epist., § XII, page 332.

moquerie et de fiel. Cette ardente et austère figure du missionnaire de la croisade sembla ridicule à ces hommes chez lesquels une fausse science avait tué la foi. Ce pauvre moine grotesquement laid (1), mal vêtu et dont la voix rude et naïve prépara de nouvelles routes à la civilisation chrétienne, — ils ne purent le comprendre. Ils ne virent pas que cette voix sortie du peuple, s'adressant au peuple, était vraiment la voix de Dieu, celle que les masses attendent avec foi avant de se mettre à l'œuvre, celle qu'elles reconnaissent d'instinct parmi toutes les autres et qu'elles suivent avec confiance lorsqu'elles l'ont entendue.

Voltaire, dont l'inférieure mission sembla être d'outrager toutes les gloires chrétiennes, et qui ne respecta pas même cette suave et poétique figure de Jeanne d'Arc, à laquelle Rome eût élevé un temple et la Grèce des autels, — Voltaire avait surtout salué d'un rire satanique et amer ce sublime et naïf apôtre à la voix duquel le laboureur quittait son sillon ; le seigneur, son burg ou son donjon ; l'artisan, son travail ; le fils, son père ; et le mari, sa famille. Le nom trivial de Pierre l'Ermite, estropié par Anne Comnène, a fourni à l'auteur de *la Pucelle* quelques pages de plaisanteries grossières qui s'appellent l'Histoire de France.

Les premières années de la vie de cet homme, qui devait plus tard remplir le monde et prêter l'autorité de sa parole aux rois et même aux papes, sont complètement inconnues. On sait seulement qu'après avoir passé quelques années dans un monastère de la Gaule supérieure, au sortir de cette retraite, dans laquelle il entendit une voix mystérieuse lui révéler sa mission, il partit pour la Palestine vers laquelle se dirigeaient en ce moment un grand nombre de pèlerins. Il arriva à Jérusalem au plus fort des persécutions des Sarrasins. Les lieux témoins de la sublime immolation du Christ étaient livrés aux plus monstrueuses profanations. Le saint Sépulcre, sur lequel un si grand nombre de chrétiens avaient posé leurs fronts brûlants, versé tant de larmes et confié au ciel tant de douleurs secrètes, n'offrait plus que de tristes ruines. Les chevaux des Sarrasins paissaient dans le Temple et la sainte cité présentait le spectacle d'une désolation profonde. La vue de ces misères sous lesquelles étaient courbés ses frères, les dérisions sacrilèges des Sarrasins, leurs cruautés, et les insultes qu'on prodiguait au Christ, — dont on *renouvelait chaque jour la passion*, — enflammèrent l'apôtre pèlerin d'une sainte colère ; cette indignation s'exalta encore

(1) La petite taille de Pierre et son maintien ignoble n'étaient pas propres à imposer ; mais il avait l'œil vif et perçant et possédait cette véhémence d'élocution qui entraîne presque toujours la persuasion. (GIBBON, t. II, p. 639.)

lorsque le patriarche Siméon lui eut raconté les souffrances de l'Église chrétienne ; — et tous deux ne s'occupèrent plus que des moyens de mettre un terme à ces profanations et à ces misères.

Les prédications de Pierre eurent un immense retentissement dans l'Occident : il prêchait à toutes heures et en tous lieux, sur le seuil des chapelles, dans les carrefours, et dans les chaires des églises ; sa parole vive et colorée remuait profondément les masses ; car il avait l'instinct des passions de la foule. Dans ses apostrophes soudaines, il faisait parler le Christ lui-même se plaignant de l'abandon dans lequel on laissait son tombeau, et alors des larmes coulaient de tous les yeux. Tantôt il dépeignait les cruelles persécutions exercées contre les chrétiens de la Syrie et de la Palestine ; il montrait les fidèles, victimes de leur piété et massacrés par les Sarrasins jusque dans le sanctuaire de leurs églises. Puis il s'adressait aux lieux témoins des grandes choses accomplies par le Christ. La montagne de Sion, le Calvaire, le torrent du Cédron prenaient une voix pour déplorer l'esclavage dans lequel ils étaient tombés, et pour reprocher aux chrétiens d'Europe leur lâcheté et leur indifférence !

Les récits merveilleux des pèlerins venus d'Orient contribuèrent encore à l'entraînement général. L'Occident sombre et nébuleux semblait une froide et obscure prison, à côté de ces contrées chéries du soleil, dont les pieux voyageurs avaient fait tant et de si enthousiastes descriptions. On s'entretenait avec une admiration naïve, de ces terres arrosées par des ruisseaux de lait et de leurs sources de miel, — des mines d'or et de diamants, — des palais de marbre et de jaspe entourés de bosquets parfumés. Chaque baron comptait sur son épée pour se conquérir *une comté* entourée d'une vingtaine de châteaux. Les clercs partageaient ces illusions, et, dans leurs espérances, se prélassaient dans de belles et riches abbayes. Pour les bourgeois et les serfs, la croisade était un moyen de s'affranchir de la tyrannie de leurs suzerains, — pour les moines, un moyen d'échapper à l'austérité des règles de leurs couvents ; — pour tous, l'Orient était cet inconnu vague et mystérieux vers lequel l'homme s'est élancé à toutes les époques et vers lequel l'humanité elle-même aspire, depuis le berceau jusqu'à la tombe.

Le concile de Clermont octroya de grands et immenses privilèges à tous ceux qui prenaient la croix. Les croisés furent dispensés de la taille, de l'ost et de la chevauchée. Le paiement de leurs dettes ne fut exigible qu'à leur retour de la croisade et leurs possessions furent mises sous la tutelle de l'Église. Les propriétaires de fiefs purent les aliéner sans le concours ou l'autorisation de leurs suzerains, et les croisés ne relevèrent plus que des

tribunaux ecclésiastiques.

C'était toute une révolution sociale que l'Église venait de décréter, et dans l'ardeur de son enthousiasme, la noblesse ne s'aperçut pas que cette guerre sainte, entreprise au nom du Christ, venait de porter à ses privilèges une atteinte profonde ; c'était la première pierre se détachant d'un donjon formidable encore, mais qui, une fois entamé, devait bientôt couvrir la terre de ses ruines !

« Ce fut, dit un contemporain, comme un renversement du monde. Les riches abandonnaient leurs châteaux, leurs épouses, leurs enfants. Et bien que la prédication ne se fût fait entendre qu'aux Français, tous les peuples fournirent des soldats. Vous auriez vu les Écossais couverts d'un manteau hérissé accourir du fond de leurs marais. Je prends Dieu à témoin qu'il débarqua dans nos ports des barbares de je ne sais quelles nations ; personne ne comprenait leur langue. Eux, plaçant leurs doigts en forme de croix, faisaient signe qu'ils voulaient aller à la défense de la foi chrétienne.

» Il y avait des gens qui n'avaient d'abord aucune envie de partir ; qui se moquaient de ceux qui se défaisaient de leurs biens, leur prédisant un triste voyage et un plus triste retour. Et le lendemain, les moqueurs eux-mêmes, par un mouvement soudain, donnaient tout leur avoir pour quelque argent, pour partir avec ceux qu'ils avaient d'abord si fort raillés. Qui pourrait dire les enfants, les vieillards, les vieilles femmes qui se préparaient à la guerre ? Vous auriez ri de voir les pauvres ferrer leurs bœufs, comme des chevaux, traînant dans des chariots leurs minces provisions et leurs petits enfants ; et ces petits, à chaque château, à chaque village qu'ils apercevaient, demandaient dans leur simplicité : N'est-ce pas là cette Jérusalem où nous allons ? »

Jamais l'Occident ne jouit d'une paix plus profonde que pendant les six mois qui séparèrent la prédication de la croisade à Clermont, du jour du départ, fixé au printemps de l'année suivante (1096). Une pensée unique occupait tous les peuples, désormais réunis sous le drapeau de la Croix, en une seule grande famille chrétienne. Tous les travaux qui ne se rattachaient pas à l'armement des chevaliers et des soldats avaient cessé. Chacun s'occupait de son équipement et de ses armes ; partout on forgeait des glaives, des piques, des masses et des fouets d'armes ; on fabriquait des hauberts, des brigandines, des gambesons, des heaumes et des boucliers. L'Europe entière semblait être transformée en un vaste arsenal ; de toutes parts, on initiait les vilains et les serfs au maniement de ces armes dont l'usage avait été réservé jusqu'alors aux barons, aux chevaliers et aux

feudataires ; les chefs militaires exerçaient leurs soldats aux manœuvres de guerre. L'Occident tout entier offrait l'image d'un formidable camp qui n'attendait plus que le signal de l'attaque et au milieu duquel des prêtres enthousiastes s'efforçaient d'augmenter encore la fièvre belliqueuse qui dévorait les nations. Tous les cœurs aspiraient au moment suprême qui devait laver les injures de la chrétienté et arracher la cité de David, de Salomon et de Jésus-Christ, aux mains des barbares enfants de Mahomet.

L'avenir se montrait aux chrétiens d'Occident coloré des magiques splendeurs de l'espérance. Les régions fortunées de l'Asie semblaient les appeler pour y goûter en paix les fruits de leurs futures victoires. Mais ces moments d'illusion furent enivrants et rapides, — d'horribles catastrophes allaient leur succéder ; et la terre sainte, qui apparaissait aux peuples fanatisés comme un autre Éden, devait bientôt se changer pour eux en un implacable et vaste tombeau !

L'enthousiasme produit par la parole de Pierre l'Ermite avait soulevé l'Europe comme l'aquilon soulève les flots de l'Océan. La délivrance du Saint Tombeau était la pensée commune, et bientôt des populations entières se précipitèrent sur les pas d'un pauvre chevalier (*Walter sans avoir*) Gauthier *sans avoir*, qui n'avait, comme les masses populaires qu'il était appelé à conduire, que l'enthousiasme et la foi. La première troupe des pèlerins ne comptait que huit cents hommes à cheval parmi toute cette foule qui suivait à pied, armée d'épieux, d'arcs et d'arbalètes, sans chaussures ni sandales, mais pleine de foi naïve et de courage. « Dans cette troupe on voyait, disent les chroniqueurs, pêle-mêle chevaliers, moutons, chèvres, ânes et mulets sans belle apparence (1). »

Mais, hélas ! toute cette armée sans discipline, cette immense cohue peu experte aux armes et qui n'avait jamais manié la lance ou l'épée, devait fondre comme la neige aux premiers rayons du soleil, sous les traits des Bulgares, des Hongres, des Grecs perfides et des Turcomans.

Une longue traînée d'ossements jalonnait la route suivie par les infortunés compagnons de Gauthier et de Pierre l'Ermite, et disait éloquemment que l'enthousiasme populaire ne suffisait pas seul pour conquérir le Saint Tombeau. La féodalité, instruite dans la science des armes, habituée aux lourdes armures, aux cottes de mailles, au *déduit* de la masse, de la hache et du glaive, avait seule quelques notions de stratégie ; elle savait comment on assiège une ville et quels engins étaient nécessaires pour faire crouler les fortes murailles.

(1) GUIBERT.

La première croisade avait été toute populaire, l'enthousiasme religieux avait poussé vers l'Asie Mineure ces masses profondes qui ne devaient plus revoir l'Europe. La seconde croisade fut plus sage, plus prudente et partant plus redoutable aux ennemis qu'elle devait trouver sur son chemin, depuis la Hongrie et la Bulgarie jusqu'aux murs de Jérusalem, dont elle allait couronner les créneaux, des plus illustres bannières de l'Occident.

La féodalité lorraine, germanique, française, poitevine, était bien armée, montée sur de bons destriers de Lorraine ou d'Auvergne. Elle comptait dans ses rangs des balistaires, des piquiers, des archers adroits et des arbalétriers, la terreur des Grecs et d'Anne Comnène. Tous ces chevaliers qui s'en allaient chercher des aventures vers l'Orient étaient des hommes trempés dans le dévorant tourbillon des batailles. L'Italie, la France, l'Allemagne avaient vu leurs gonfanons s'agiter au sein des mêlées furieuses. Le principe féodal servait de discipline et chaque combattant savait sous quelle bannière il devait se ranger au moment de la rescousse. Il y avait des tentes pour les haltes, des vivres pour la route, et les nobles barons, qui avaient vendu jusqu'à leur dernière tour, étaient pourvus de bons marcs d'or et d'argent ainsi que de puissantes épées et de bonnes lances de frêne.

Parmi les grands feudataires qui avaient pris la croix, on citait surtout Hugues le Grand, frère du roi de France Philippe I^{er}. Hugues allait en Terre-Sainte chercher, avec le pardon de ses pilleries de moutiers et d'abbayes, les âpres joies des combats. Puis venaient Robert, le fils du Bâtard, duc de Normandie ; Robert II, comte de Flandre, *la lance et l'épée des chrétiens* ; Étienne de Blois, *le Batailleur*, qui se plaisait autant au bruit des masses d'armes broyant les casques qu'au son des coupes et des hanaps où pétillait le vin d'Orléans ; puis on citait encore Raymond, comte de Toulouse, et tout le baronnage illustre de Lorraine, de Normandie, de Champagne et de Germanie.

Mais parmi tous ces vaillants hommes de guerre brillait en première ligne Godefroid, dont la renommée éclipsait toutes les gloires contemporaines. Les chroniqueurs rapportent avec amour tout ce qui concourt à faire de Godefroid le type du héros belge. Albert d'Aix dit « qu'il était d'une force de corps prodigieuse, qu'il jetait un javelot avec la puissance d'une baliste, et brisait d'un coup l'écu le plus solide. Rien ne résistait à sa redoutable épée qui pourfendait un cavalier de la tête à la selle. » D'un revers, il faisait voler la tête d'un bœuf ou d'un chameau. En Bithynie, trouvant un des siens aux prises avec un ours, il étouffa l'ours dans ses bras et se retira couvert de morsures. Guibert assure que, « dans une charge, il

coupa un Turc par le milieu du corps. » Godefroid — dit Guillaume de Tyr — « était d'une taille moyenne, mais d'une force sans exemple. »

Voilà le héros de la croisade dont le Tasse a fait une sorte de *Pieux Énée*, disant ses patenôtres, tandis que ses compagnons pourfendent bravement les mécréants Sarrasins et reviennent du combat comme Richard Plantagenet, avec leurs cottes de mailles hérissées de flèches.

Godefroid était sans contredit le meilleur chef que les croisés lorrains et allemands pussent choisir. Ses longues guerres d'Allemagne lui avaient donné quelques connaissances géographiques et topographiques, que n'avaient certes pas les barons qui avaient guerroyé ailleurs. Arrivé en Hongrie, le duc de Bouillon eut une entrevue avec Coloman, roi de ces Hongres féroces qui avaient si cruellement décimé les compagnons de Pierre l'Ermite et de Gottschalk. Le renom glorieux de Godefroid, ainsi que sa prudence, écartèrent de son armée les pièges et les dangers qui pouvaient l'anéantir dans les plaines marécageuses où rôdaient ces Hongrois qui, un siècle auparavant, avaient ravagé l'Europe.

Arrivés à la Save, qui formait la frontière de Hongrie, le duc de Bouillon apprit qu'une armée de Turcomans, de Waranges, de Kosaks Petchenègues, devait s'opposer à l'entrée des croisés sur les terres d'Alexis. En effet, l'Empereur commençait à s'effrayer de ce débordement de l'Occident sur l'Asie et se demandait avec effroi lesquels étaient pour lui les ennemis les plus à redouter, des Sarrasins chevaleresques dont la civilisation commençait à jeter un si vif éclat en Espagne, ou de ces barbares d'Occident tout bardés de fer, montés sur de puissants chevaux et dont la main brutale était toujours prête à faire intervenir le glaive là où les Grecs rusés comptaient sur leur astuce et leurs paroles mielleuses. Alexis regrettait maintenant ces lettres imprudentes qu'il avait envoyées au concile de Plaisance et au comte Robert de Flandre, pour presser le départ des barons d'Occident. Après la prise de Jérusalem, l'enthousiasme religieux des croisés pouvait s'attédir et tomber, et Constantinople était une riche proie pour ces guerroyeurs qui avaient quitté sans peine leurs rudes et sombres donjons du brumeux Occident ! Il y avait là de l'or pour satisfaire la rapacité des Normands, des femmes belles comme Hélène pour les barons franks, du vin de Chypre pour les Lorrains et les Germains, et la splendide sérénité du ciel, les senteurs embaumées du Bosphore et de la côte d'Asie suffisaient aux Provençaux pour les engager à s'y créer une nouvelle patrie.

Mais que pouvaient les légers soldats d'Alexis combattant l'arc à la main

et fuyant sur des chevaux rapides, contre ces colosses belges, lorrains et germaniques couverts de fer et dont le seul choc renversait des bataillons ? Que pouvaient-ils contre la redoutable épée de Godefroid qui faisait de si sanglantes éclaircies dans les rangs de l'ennemi et laissait derrière lui les gerbes mutilées de sa moisson sanglante ? Trois mille barons suffirent pour disperser et terrifier cette armée de barbares qui s'attaquait à une barbarie plus puissante, mieux armée et plus énergique.

Alors Alexis eut recours aux négociations. Du palais de Blaquerne partirent des lettres écrites sur papyrus pourpré avec des caractères d'or. Ces lettres d'Alexis demandaient à Godefroid « de ne pas permettre à ses guerriers de dévaster les terres de l'Empire et autorisaient le chef des croisés lorrains et germains à *acheter* tout ce qui lui serait nécessaire (1). »

Cependant la terreur croissait chaque jour à Constantinople. La garde warangienne fut appelée au palais de Blaquerne ; les murs de la ville furent garnis de balistes, de catapultes, de mangonneaux et d'engins propres à jeter le terrible *feu grégeois*. Ces barons lorrains à la barbe fauve, aux longues moustaches, à la voix rude et à la main puissante, inspiraient une crainte profonde (2) aux Grecs dégénérés qui n'avaient plus pour les défendre contre ces nouveaux barbares, que l'appui de barbares mercenaires et qu'un échec pouvait changer d'auxiliaires en ennemis.

La ruse grecque sauva pour un moment l'Empire. « La coutume féodale de l'hommage, dit un historien (3), commençait à s'établir dans le droit public des Franks ; l'homme-lige devenait comme le défenseur du suzerain ; se soumettant à l'obéissance filiale, il était considéré comme déloyal, sans cœur et sans énergie, s'il manquait aux engagements pris envers le suzerain. D'un autre côté, les coutumes impériales reconnaissaient des formes d'adoption, sorte de filiation mystique entre l'Empereur et ceux qui recevaient la pourpre dans les cérémonies du palais. La pensée d'Alexis fut d'attirer à lui les chefs des Franks par la double cérémonie de l'hommage et de l'adoption ; ainsi il disposerait d'eux et pourrait les opposer aux courses des Tartares et aux conquêtes envahissantes des Turks. »

Le premier grand feudataire, que la finesse et la ruse d'Alexis parvinrent à dompter et à assouplir, fut le comte Hugues de Vermandois, frère du roi de France. L'orgueil de Hugues était immense. Il écrivait à Alexis :

(1) ALBERT d'AIX, lib. II.

(2) *Alexiade*, liv. X.

(3) CAPEFIGUE.

« Sachez, Empereur, que je suis le roi des rois et le plus grand qui soit sous le ciel ; il est donc juste que vous veniez me recevoir avec les honneurs qui sont dus à l'éminence de ma dignité. » — De riches présents, d'adroites caresses, firent tomber cette superbe, et le frère du roi de France prêta foi et hommage au César de Byzance en la manière ordinaire des Romains.

Mais Godefroid approchait avec ses trente mille chevaliers couverts de sombres armures, sur lesquelles s'élevaient les guérets éblouissants des lances, émaillés de gonfanons, de bannières, de pennons, de guidons, de banderoles, indiquant le rang qu'occupait le guerrier dans la hiérarchie féodale. Soixante et dix mille archers et arbalétriers, qui lançaient leurs redoutables traits à l'abri de grands boucliers couverts en peaux de bœuf, formaient l'infanterie de cette armée. La plus grande discipline régnait dans cette troupe qui avait traversé, grâce à la fermeté et à la prudence de Godefroid, la Bulgarie et ses sauvages populations.

Mais il ne suffisait pas à Alexis d'avoir reçu l'hommage du comte de Vermandois ; celui qu'il désirait avant tout courber devant son trône, c'était ce vaillant paladin Godefroid, que les chroniqueurs et les trouvères devaient saluer bientôt du titre de *Roland des Croisades*. Alexis détacha donc vers le duc de Bouillon le comte Hugues, pour conseiller à ses barons et à ses chevaliers de prêter hommage à l'Empereur.

« Comment as-tu été capable d'une lâcheté aussi infâme que celle de te soumettre à un prince étranger, après être venu ici avec une puissante armée, et comment oses-tu me proposer une pareille bassesse (1) ! » — répondit Godefroid courroucé au comte de Vermandois. Mais celui-ci fit comprendre au chef lorrain que la réussite de la croisade dépendait en grande partie de l'Empereur. Et en réalité, les croisés ne pouvaient guère se passer de Constantinople. Prêts à s'engager dans les déserts de l'Asie, les Grecs seuls pouvaient les préserver de leur ruine. Godefroid, ébranlé, délégua donc quelques comtes germains pour traiter avec l'Empereur. Des otages furent échangés et Alexis envoya au camp des Lorrains son fils Jean, tout jeune prince, qui arriva aux tentes des barons « avec ses cheveux noirs tressés et sa veste étroite, comme s'il était prêt au pugilat », dit le chroniqueur Guibert.

Le lendemain les feudataires belges et allemands, vêtus de leurs plus belles cottes d'hermine, couverts de riches toques, tenant le faucon de Norvège sur le poing et leurs lévriers d'Écosse en laisse, se rendirent au

(1) *Alexiade*, liv. X, ch. 9.

palais de Blaquerne où les attendait l'Empereur, assis sur un trône éblouissant, et immobile comme un Hermès antique dans sa gaine de pierre. Une tiare ruisselante de pierreries lui donnait l'apparence d'un de ces rois d'Assyrie dont parle Hérodote. Godefroid baisa les genoux de l'Empereur, mit ses mains dans les siennes et reçut d'Alexis sa propre chemise de lin — « *afin de ne plus faire qu'un de chair et de sang avec Alexis* ; » — cette cérémonie, qui réunissait à la fois l'hommage et l'adoption, fut terminée par les fanfares des trompettes. Puis des eunuques noirs jetèrent sur le parvis, des boisseaux de monnaies impériales, et les comtes et les barons reçurent de l'Empereur « des coupes d'onyx, des vases myrrhins, des croix en diamants, des robes de pourpre si riches, qu'on eût dit les dépouilles de Tyr ou de Ninive, chantées par les prophètes (1). »

Godefroid ayant donné l'exemple de l'hommage-lige, tous ses compagnons suivirent le torrent. Restait Bohémond le Normand, qui avait conseillé à Godefroid de s'emparer de Constantinople. Le duc de Lorraine alla au devant de lui et lui dit : « J'ai reçu ta lettre, mieux vaut faire hommage à l'Empereur que de le combattre, c'est l'avis des comtes. » — Bohémond hésitait encore, mais l'offre d'une principauté auprès d'Antioche, qui lui fut faite par l'Empereur, leva tous les scrupules du rusé Normand, et non seulement il prêta l'hommage, « mais il sollicita encore comme une faveur la dignité de grand domestique impérial, sorte de mairie du palais qui souriait à son ambition (2). »

Mais Bohémond n'était pas le seul qui n'avait vu dans la croisade que l'occasion de conquérir sous le brillant ciel d'Orient, une belle principauté riche en fiefs et en châtelainies. Parmi les guerriers qui avaient arboré la croix sur leurs armures ou leurs cottes de mailles, il en était peu qui fussent poussés vers la conquête du tombeau du Christ par une mélancolique et sévère pensée d'expiation et de pénitence. Godefroid avait rompu à son départ tous les liens, tous les intérêts qui l'attachaient à l'Europe. En touchant les murs de Rome, il avait senti s'appesantir sur lui cette main mystérieuse qui frappa Alaric, Genseric et tous les illustres barbares, profanateurs de la cité éternelle. Un sombre pressentiment disait à Godefroid qu'il ne reverrait plus ses vertes forêts et ses gracieux vallons de la Semoy, et que les térébinthes de la Judée ombrageraient sa tombe.

Le duc de Bouillon était donc, avec quelques comtes et la masse populaire des croisés, resté fidèle à la grande et sublime pensée qui avait poussé

(1) ALBERT D'AIX et GUIBERT.

(2) *Alexiade*, — liv. X, ch. 11.

l'Occident contre l'Orient. Les combats journaliers contre les Sarrasins étaient pour ces farouches guerriers, que l'esprit de Dieu avait touchés de son aile, une expiation, en même temps qu'ils trouvaient dans ces luttes sans merci l'occasion de donner un libre cours à leurs instincts belliqueux. Et puis, mourir sur cette terre que le Christ avait sanctifiée de son sang, n'était-ce pas la plus belle mort qu'un feudataire du XI^e siècle pût envier, comme expiation de ses violences sacrilèges contre le pape et les saints conciles ?

Les compagnons de Godefroid étaient loin d'être animés de pareilles pensées. À peine débarqués, ils se jettent sur l'Asie Mineure et la Syrie, comme des loups sur une proie. Bohémond traite avec les Sarrasins et les Syriens, et prend Antioche et son territoire, jusqu'à Laodicée. — Raymond, comte de Toulouse, s'empare du littoral depuis Tortose jusqu'à Tripoli. — Baudouin, frère de Godefroid, conduit ses Lorrains et ses Allemands vers les montagnes sauvages d'Arménie. — Tancrede le Normand plante son gonfanon sur les montagnes de la Cappadoce. — Tous, excepté Godefroid, ont déjà oublié le tombeau du Christ ! Il faut que le duc de Bouillon leur rappelle à chaque instant que l'Europe n'a pas armé sa chevalerie et jonché la Bulgarie et l'Asie des cadavres des bandes de Gautier *Sans-Avoir* et de Pierre l'Ermite, pour conquérir de riches fiefs aux feudataires, mais bien pour délivrer le Tombeau du Fils de Dieu, des outrages de la race sarrasine et musulmane.

Cependant la finesse et la diplomatie d'Alexis avaient atteint leur but. Liés désormais envers lui par l'*hommage féodal*, les barons de l'Occident ne pouvaient, sans se rendre coupables du crime de félonie, tourner contre lui leurs épées.

Il faut lire dans les chroniqueurs, les rudes batailles qui se livrèrent devant Antioche et les ruses que Bohémond le Normand employa pour en faire sa conquête en plantant, sur les murs de la belle cité aux lauriers roses, sa bannière déloyale.

Décimée par les combats, les fatigues, les épidémies, cette innombrable armée des Croisés, qui avait épouvanté l'Empire Grec et étonné les populations de l'Asie, est réduite à vingt-cinq mille hommes. Et cependant, on s'en souvient, Godefroid avait emmené de la Belgique et de la Lorraine dix mille chevaliers et soixante et dix mille hommes de pied. Le vaillant Tancrede comptait dix mille chevaliers sous sa bannière. Enfin, Allemands, Provençaux et Franks étaient entrés en Asie avec six cent mille hommes, et de tout cela il restait vingt-cinq mille combattants, qui, il est vrai, étaient l'élite de la chevalerie de l'Occident.

Enfin, Jérusalem dresse sur l'implacable azur de son ciel profond les vigoureuses silhouettes des coupoles de ses mosquées, les frêles galeries et les croissants d'or de ses minarets, les sommets de ses tours et sa large ceinture de murs qui gravissent les arêtes des collines et rampent au fond des précipices. À cette vue, tout est oublié ! fatigues, dangers, regrets de la patrie absente, des vertes forêts du Rhin, de l'Ardenne, des belles plaines de la Loire et de la Seine ! Autour de l'armée des chrétiens, les montagnes chauves et torréfiées de la Judée dressent leurs mamelons stériles. La plaine, comme la montagne, est nue et désolée, comme si un torrent de lave y eût passé ; quelques tristes térébinthes, quelques maigres palmiers balancent leurs cimes grillées sous le vent du désert. Le sol crevassé montre partout à nu le squelette de la terre, qui semble frappée d'une irrémédiable malédiction. Il semble que la nature entière ait conservé le deuil qu'elle revêtit le jour suprême où le Christ pria son Père de recevoir *son esprit entre ses mains*. Les abîmes béants de toutes parts racontent les convulsions du globe et cette sombre légende du Calvaire qui dit — « qu'à l'heure où le Christ expira, les morts se réveillèrent de leur morne sommeil et déchirèrent le sol de leurs mains de squelettes, pour demander aux Juifs épouvantés quelle sainte victime ou quel radieux triomphateur venait d'illuminer la nuit profonde de leurs tombes ! »

Mais l'enthousiasme des croisés va enfanter des miracles ! Déjà des tours mobiles se construisent au pied de cette Jérusalem qui fit mourir ses prophètes et qui aujourd'hui est soumise au sabre des fils d'Ismaël ! Pendant huit jours, sous un soleil de feu, l'armée des croisés, pieds nus, fait le tour de la cité déicide (1).

Après de rudes et sanglants assauts dans lesquels l'épée de Godefroid se montre la plus redoutable de toutes, la tour du duc de Bouillon fut roulée vers les murs et abattit son pont sur la cime des créneaux. C'était le 15 juillet 1099, à trois heures de l'après-midi — l'heure de la mort du Christ ! — Une tuerie sourde et impitoyable s'engagea sur ce frêle pont jeté sur un abîme. Godefroid et Robert d'Estourmel, chevalier du Tournaisis — deux Belges — furent les premiers qui posèrent leur talon de fer sur la cité vaincue, et jusqu'au soir, le glaive, la hache et la masse d'armes se rougirent du sang des mahométans. Trente mille hommes jonchaient les rues de la cité reconquise ; on avait dans les mosquées et sur le parvis des temples, du sang à mi-jambe (2) !

(1) GUIBERT, lib. VII.

(2) Les chrétiens indigènes avaient éprouvé de cruels traitements pendant le siège. — Voyez GUILL. DE TYR, — lib. VII, — ch. 8.

Le massacre de Jérusalem, où le glaive des croisés ne se reposa pas aussi longtemps qu'il resta un ennemi debout, jeta une terreur profonde chez les mahométans, les Turkomans et les Arabes. L'irrésistible courage, la force prodigieuse dont la chevalerie de l'Occident avait fait preuve dans cette sanglante journée, trouvent un douloureux écho chez les poètes arabes :

« Nous avons mêlé — dit le poète musulman Abivardi — le sang à l'abondance de nos larmes ! Il ne nous reste plus d'abri contre les malheurs qui nous menacent. Les tristes armes pour un homme, de répandre des pleurs, lorsque la guerre embrase tout de ses épées étincelantes ! — Ô enfants de l'Islam, bien des combats vous restent à soutenir, dans lesquels vos têtes rouleront à vos pieds ! Vos frères dans la Syrie n'ont pour se reposer que le dos de leurs chameaux ou les entrailles des vautours ! Que de sang a été répandu ! Que de femmes à qui on n'a laissé que leurs mains pour couvrir leur beauté ! Entre les coups de lance et l'épée, le choc est si épouvantable, que la tête des enfants en blanchirait de frayeur ! Il me semble entendre celui qui repose à Médine (Mahomet) se lever pour crier : Ô enfants de Haschem ! quoi ! mon peuple ne vole pas à l'ennemi la lance à la main, lorsque la religion croule dans ses fondements ! Est-ce donc que les chefs des Arabes se résigneront à de tels maux ? et s'ils renoncent aux récompenses célestes qui attendent ceux qui meurent dans la lutte sainte, ne seront-ils pas du moins attirés par l'espoir du butin (1) ? »

Jérusalem est au pouvoir des croisés ; le drapeau vert du prophète, teint du sang de ses défenseurs, est foulé aux pieds ; et sur les minarets des mosquées remplies de cadavres, les gonfanons de la chevalerie de l'Occident se déroulent aux brises du Liban. Le but suprême qui depuis si longtemps préoccupait l'Europe est enfin atteint. Autour de ce tombeau du Christ reconquis par leur courage, les barons tout sanglants, qui viennent de remettre au fourreau leur épée tiède de carnage, défilent le front incliné en poussant des gémissements et en répandant des larmes. Pour les coupables, l'expiation est accomplie ; ils ne demandent plus à Dieu qu'une tombe dans le sein de cette terre aride sur laquelle se dressa le bois sanglant qui devait être le phare éclatant de l'avenir !

Mais les barons se soucient peu de conserver cette conquête qui a coûté à l'Europe plus d'un million d'hommes. Autant ils se montrent âpres et jaloux de défendre leurs beaux fiefs des bords de l'Oronte et du littoral

(1) REYNAUD, *Extrait des auteurs arabes*.

de la Méditerranée, autant ils manifestent de répugnance pour être nommés suzerains de cette Jérusalem, autour de laquelle le désert étend sa ceinture de collines bouleversées, de rocs crevassés et de plaines stériles.

Et cependant il fallait défendre et garder la ville Sainte, sous peine d'une honte éternelle ! Il fallait donner une organisation à la conquête, un roi à la ville sainte, afin que les pèlerins de l'Europe pussent désormais s'agenouiller en paix sur le Golgotha et aller méditer dans ce jardin des Oliviers où le Christ, sentant frémir sa chair, répandit des larmes si amères !

Les barons voulaient élire pour roi le plus digne de leurs chefs. Mais peu se souciaient d'avoir en garde ce royaume torride et stérile entouré d'ennemis, contre lesquels il faudrait toujours avoir le glaive au poing. Aussi voit-on, dans cette étrange élection, les candidats s'accuser eux-mêmes et confesser qu'ils ne sont pas dignes de cet honneur qu'ils redoutent. Ah ! si Jérusalem s'était appelée Antioche ou Tripoli ; — si, au lieu de ses sables brûlants, de son sol semé de précipices au bord desquels s'élevaient quelques tristes pins tendant leurs maigres bras vers le ciel, elle avait été, comme Antioche, un Éden tout parfumé de lauriers roses, d'orangers, d'acacias odorants ; — si, au lieu du triste torrent du Cédron, elle avait eu les bords verdoyants de l'Oronte, sous les ombrages desquels la reine Aliénor devait bientôt écouter les tendres paroles d'un émir sarrasin, — alors, certes, les glaives eussent jailli du fourreau ; alors l'ambition et l'égoïsme eussent rompu la sainte fraternité qui, jusqu'à ce moment, avait fait de l'armée des croisés une seule phalange, ayant la croix pour drapeau.

La couronne de Jérusalem fut offerte d'abord au comte de Saint-Gilles, le plus riche des croisés ; mais ses barons et ses vassaux, qui avaient hâte de regagner leur belle et douce Provence et se souciaient peu d'être exilés dans cette contrée désolée et stérile où l'œil ne rencontrait partout que sombres et mornes tableaux, n'hésitèrent pas à calomnier leur maître pour lui épargner le pesant fardeau de cette triste royauté (1). La lourde couronne de Jérusalem fut ensuite offerte à Robert, duc de Normandie ; mais le rusé Normand avait de trop beaux fiefs en Europe pour les échanger contre la royauté de cette Judée brûlée et maudite. Les vassaux de Godfroid, interrogés à leur tour, après avoir bien cherché, répondirent « qu'ils n'avaient rien à reprocher à leur suzerain, sinon — *qu'il restait trop longtemps dans les églises*, qu'il allait toujours s'enquérant aux prêtres, des histoires re-

(1) MICHELET, *Hist. de France*, p. 240.

présentées dans les peintures et images sacrées, au *grand mécontentement de ses amis qui l'attendaient pour le repas* (1). »

Hélas ! la sainte ferveur des croisades était tombée ! Les temps étaient loin où les barons, émus par la parole d'Urbain II, brandissaient leurs puissantes épées en jurant de mourir pour la croix. La voix des voluptés sensuelles et mondaines s'était fait entendre à tous ces féodaux, et ils avaient senti chanceler en eux ce saint enthousiasme qui poussait les compagnons du brave Gauthier *sans avoir*. Tous ces grands vassaux regrettaient, sous l'implacable ciel de Jérusalem et vis-à-vis de ses paysages désolés et maudits, leurs vertes et fraîches châtelainies de l'Occident. Godefroid seul avait brisé tous les liens qui l'attachaient à l'Europe et aliéné le domaine de ses ancêtres. La Palestine devait être pour lui une terre d'expiation et de pénitence. Tandis que ses compagnons regrettaient leurs beaux fiefs d'Europe et avaient hâte de quitter cette poudreuse Judée, seul il avait conservé la grande pensée de la croisade, et la voix qui s'était fait entendre en lui sous les murs de Rome dévastée par ses hommes d'armes, s'était réveillée plus éloquente et plus impérieuse que jamais, en face de ce tombeau où le Christ avait donné son sang pour la rançon du monde.

Et puis, Godefroid, comme tous les hommes que Dieu choisit pour travailler à son œuvre éternelle, se sentait, maintenant que Jérusalem était conquise, atteint d'une de ces incurables tristesses qui n'ont de remède que la tombe (2). L'Europe ne lui était plus rien, et son glaive, sanctifié et purifié par la grande bataille du Christ, ne pouvait plus défendre des intérêts ou des passions humaines. Nouveau Moïse, il avait conduit son peuple au but marqué par Dieu, et maintenant il ne demandait plus qu'à *s'endormir du sommeil de la terre*. Et puis encore, comme dit un historien moderne : « Il appartient à Dieu seul de se réjouir dans son œuvre et de dire : Ceci est bon. » Quand l'homme a bien travaillé, qu'il a atteint son but, qu'il le tient entre ses mains, il ne le reconnaît plus et le prend en dégoût. Ainsi Alexandre mourut de tristesse après avoir conquis l'Asie ; et Alaric, quand il eut pris Rome. Godefroid n'eut pas plutôt la Terre Sainte, qu'il s'assit découragé sur cette terre et languit de reposer dans son sein (3). »

(1) GUILL. DE TYR, lib. IX, ch. 11.

(2) Les Arabes s'étonnaient en voyant Godefroid assis par terre. Le vainqueur leur dit tristement : « La terre n'est-elle pas bonne pour nous servir de siège, quand nous allons rentrer pour si longtemps dans son sein ? » Les Arabes se retirèrent pleins d'admiration. — GUILL. DE TYR, liv. IX, ch. 21.

(3) MICHELET, *Hist. de France*, p. 241.

Tout indiquait donc Godefroid au choix des barons : son austère piété, son courage, sa prudence et jusqu'à cette incurable tristesse qui faisait du héros ardennais le seul roi possible de cette terre désolée, que l'ange des vengeances semblait avoir touchée de son glaive de feu.

Il fut donc nommé roi de Jérusalem, le sombre et vaillant capitaine qui si longtemps avait porté la bannière de la violence et de la chair, dans ses luttes contre l'esprit. Mais dans ces murs où son Christ avait été couronné d'un cruel bandeau d'épines, Godefroid comprit qu'il n'était pas permis à un homme de ceindre le diadème d'or des rois. Cette royauté qu'il acceptait comme une nouvelle épreuve, il savait bien de quels ennuis, de quelles douleurs elle serait tissée ; il n'ignorait pas que les Sarrasins revenus de leur épouvante feraient bientôt bondir leurs chevaux jusque sous les murs de la cité reconquise. Il n'ignorait pas enfin que la pourpre de sa royauté serait une lourde cotte de mailles, son sceptre un glaive toujours rouge de sang et sa couronne un casque dont chaque fleuron devait être une entaille de cimetière syrien ou arabe.

À peine Godefroid nommé et acclamé dans l'église du Saint-Sépulcre, les barons normands, provençaux, franks, etc., s'empressent de quitter la Palestine. Il ne reste avec Godefroid pour conserver une conquête qui avait coûté à l'Europe un million d'hommes, que le brave et loyal Tancrede, et trois cents chevaliers qui ont comme le héros ardennais, aliéné leurs domaines en Europe et ne rêvent plus qu'une tombe dans cette vallée de Josaphat, où doivent se tenir un jour les grandes assises du genre humain.

Six cent mille hommes avaient pris part à la seconde croisade. En quittant Antioche aux trois cents églises et aux quatre cent quarante-cinq tours, l'armée des barons d'Occident ne comptait plus que vingt-cinq chevaliers. Jérusalem était prise, il est vrai, mais que de sang et de cadavres pour une telle conquête, qu'une poignée d'hommes allait désormais être appelée à défendre contre un ennemi qui se recrutait chaque jour chez les montagnards du Liban ou les hordes nomades de l'Idumée ! Quelques chevaliers étaient à Tripoli avec le comte Raymond ; à Édesse, avec Baudouin, qui ne devait pas garder longtemps sa conquête ; à Antioche, avec Bohémond. Godefroid seul restait pour protéger le triste royaume de Jérusalem aux montagnes chauves, aux plaines stériles, dans lesquelles rôdaient tous les jours les cavaliers arabes, menaçant la ville sainte de leurs lances, en chantant qu'ils planteraient bientôt sur ses murs le *manteau noir* du prophète !

Mais la mort allait délivrer le duc de Lorraine de sa lourde et amère royauté. La croisade, en arrachant les barons à leurs donjons, en les met-

tant en contact avec les serfs et les hommes des communes, en courbant le feudataire superbe et l'humble pèlerin sous le niveau des mêmes dangers, avait porté le premier coup à cette féodalité puissante, brutale et batailleuse dont Godefroid avait été l'expression si complète. Un monde d'idées nouvelles allait surgir ; des principes nouveaux devaient s'emparer de la société ; qu'aurait fait plus longtemps, au milieu d'un siècle où l'on discuterait bientôt le droit de la force, Godefroid, l'homme de la lance et du glaive ? Sa mission était finie ! Grégoire VII triomphait de l'empereur Henri ; le clerc en robe de bure avait courbé le souverain à l'armure d'acier imbriquée d'or.

Le siècle, jusque-là si sombre, si rude et si triste, allait rayonner et resplendir. Les cathédrales surgissaient de toutes parts du sol de l'Occident rajeuni, et l'ogive allait s'épanouir et éclater en fusées de granit. La croisade avait ouvert à l'Europe un monde nouveau, mais ce monde, Godefroid ne devait pas le connaître ; qu'eût-il fait, lui l'homme du glaive, dans cette époque qu'Abailard allait bientôt troubler de ses audacieuses théories, et où le mot de *liberté*, inconnu aux barons, jaillirait du sein du peuple jusque-là courbé sous le talon de fer de la féodalité ?

Maîtres de la Syrie et de la Palestine, les croisés songèrent à organiser leur conquête selon les règles du droit féodal de l'Occident. Déjà Guillaume le Conquérant avait montré aux barons comment on découpe un royaume en comtés, en marquisats, en baronnies et en simples châtelainies. Tant valait l'homme, tant valait le fief ; les lions avaient une large curée, les simples loups se contentaient d'être châtelains. Ce système, qui expropriait une nation entière et créait une foule de nouveaux propriétaires, ayant tous à remplir le devoir féodal envers le suzerain, avait soulevé en Angleterre des plaintes amères et fomenté plusieurs révoltes toujours éteintes dans le sang des malheureux Saxons.

En Orient, au contraire, l'organisation hiérarchique de la féodalité, simple et puissante, loyal échange de droits et de devoirs, était le système le plus sage et le mieux fait pour protéger une conquête à laquelle était attaché l'honneur des barons et des populations de l'Occident. La formule : *pas de terre sans seigneur*, avait une profonde raison d'être, dans cette Palestine exposée aux invasions quotidiennes des Arabes et des Turkomans. Ce royaume de Jérusalem que les grands feudataires avaient dédaigné comme indigne d'eux, ce grand fief fondé par l'épée, établi au cœur du Liban, entouré d'une ceinture d'ennemis insaisissables et toujours renaissants, devait être organisé comme une armée campée en pays conquis, avec ses ve-

dettes, ses avant-postes, et son avant-garde prête à soutenir le premier choc.

C'est sur ces bases que Godefroid établit le gouvernement féodal dont il était le sommet et le suzerain. La Palestine fut divisée en baronnies, l'ordre hiérarchique et tous les détails de la justice féodale réglés dans les fameuses *Assises de Jérusalem*, qui prouvèrent aux barons ignorants et grossiers de l'Occident, que Godefroid n'était pas seulement un redoutable soldat, un grand capitaine, mais encore un sage et intelligent législateur. D'après la liste des services féodaux inscrits aux *Assises*, nous voyons que la Galilée devait fournir cinq cents lances ; Ramla, quarante ; Césarée, vingt-cinq ; Nazareth, six ; et que la sainte cité de Jérusalem, les bourgeois compris, devait mettre sur pied trois cent vingt-huit hommes d'armes, quand le gonfalon du suzerain était levé contre les infidèles (1).

Quand le code de la conquête de la Terre-Sainte fut terminé, et après que Godefroid eut fait sentir quelquefois encore aux Arabes et aux Turkomans ce que pesait sa redoutable épée, il sentit que sa mission était accomplie. Une tristesse profonde, une de ces sombres et sourdes douleurs qui endeuillent l'âme et le cœur et les font aspirer après le lourd sommeil de la tombe, s'était emparée du héros lorrain depuis la conquête.

Les chroniqueurs contemporains, gens naïfs qui n'avaient de pitié et de consolations que pour les plaies du corps, les blessures visibles, ne comprirent rien à cette soif de la mort, à cet appétit du ciel qui dévorait Godefroid (2). Ainsi Guibert de Nogent raconte « qu'un prince d'une tribu de Gentils voisine lui envoya des présents infectés d'un poison mortel. Godefroid s'en servit sans défiance, tomba tout à coup malade, s'alita et mourut bientôt après. »

Selon d'autres chroniqueurs, tels que Guillaume de Tyr et Albert d'Aix, l'annaliste des pèlerins lorrains et germaniques, Godefroid mourut de sa mort naturelle. Le 18 juillet de l'an 1100, juste un an — moins trois jours — après la prise de la ville sainte, le héros lorrain inclina sur les cendres sa tête pâlie et rendit le dernier soupir, aux lieux mêmes où le Christ avait payé à la mort son tribut redoutable. L'Église du Saint-Sépulcre reçut les restes mortels du champion du Christ, et les émirs arabes, en apprenant

(1) *Assises de Jérusalem*, liv. III.

(2) Le duc de Lorraine avait au cœur un gémissement profond pour sa vie passée. Il portait comme une pesante croix la conscience de ses révoltes contre l'Église et le pape ; il allait en pèlerinage par le même sentiment qui l'aurait porté à se faire ermite, si l'idée de délivrer le Saint-Sépulcre n'avait dominé alors toute la génération. — CAPEFIGUE, t. II, p. 111.

la mort de celui devant lequel leurs hordes avaient si souvent tourné bride, ne purent s'empêcher de regretter ce grand *sultan d'Occident*, dont la parole était l'écho de la justice et dont le glaive frappait comme l'épée de l'ange des batailles.

Avec Godefroid s'éteignit la grande et sainte pensée des croisades. Les séductions du ciel d'Orient s'étaient déjà fait sentir aux barons européens et l'ascendant du grand capitaine avait seul réussi à les empêcher d'adopter complètement les vêtements et les mœurs de leurs ennemis. Déjà bien avant les croisés, les compagnons d'Alexandre et le héros macédonien lui-même avaient éprouvé combien sont énervantes ces molles séductions de l'Orient, qui font tomber le glaive des mains du vainqueur et l'endorment alanguï et désarmé sur un lit de roses.

Après la mort de Godefroid, Baudouin, son frère et son successeur, épouse une femme issue d'une famille illustre « parmi les Gentils du pays. » Il vivait, dit Guibert de Nogent, « dans son duché avec le plus grand éclat, tellement que lorsqu'il se mettait en route, il faisait porter devant lui un bouclier d'or, sur lequel était représenté un aigle et qui avait la forme d'un bouclier grec. Adoptant les usages des Sarrasins, il portait une robe longue ; il avait laissé croître sa barbe, se faisait adorer à l'orientale par ceux qui l'approchaient. Il mangeait par terre, à la façon des Gentils, sur des tapis étendus, et s'il entrait dans une ville qui lui appartenait, deux chevaliers en avant de son char faisaient retentir des trompettes (1). »

On était loin, on le voit, du fanatisme impitoyable et profond qui animait les croisés au début de l'expédition et qui faisait dire à Raymond d'Agiles en dépeignant une déroute de Turcs : « C'était chose amusante de voir les Turcs, pressés de tous côtés par les nôtres, se jeter en fuyant les uns sur les autres et se pousser mutuellement dans les précipices ; c'était en vérité un spectacle amusant et délectable (2). »

Avec Godefroid tomba le prestige qui avait frappé d'épouvante les Orientaux. On cherchait en vain ces vaillants chevaliers couverts de fer et qui semaient au sein des bataillons musulmans, comme des faucheurs dans un champ de maïs. Alors les Arabes du désert, les noirs Égyptiens, les Turkomans aux rapides cavales, les Persans aux armures élégantes, entourèrent Jérusalem d'un cercle de fer. Baudouin lutta comme un brave chevalier. Mais bientôt Zengui, fils des tribus nomades de Mossul, envahit la Syrie. « Il refoule devant lui, dit l'historien arabe Ibn-Alatyr, les chevaliers et les

(1) GUIBERT DE NOGENT, liv. VII, ch. 36.

(2) RAYMOND D'AGILES, p. 149.

barons de la Palestine ; le tambour de Syrie fait entendre ses roulements lugubres, la terre est labourée sous les pas des cavaliers du désert, la flèche de Damas siffle dans les airs ! » Zengui s'empara d'Édesse, et le bruit de la chute de cette cité causa dans l'Europe un douloureux retentissement.

Le cimenterre arabe avait pris une sanglante revanche du massacre de Jérusalem. En vain saint Bernard souleva-t-il plus tard de sa voix éloquente les baronnies de France et d'Allemagne ; en vain Louis VII et l'empereur Conrad, brave et fort comme un paladin de Charlemagne, tentèrent-ils de rétablir l'ascendant des Occidentaux dans la Terre-Sainte ; l'idée qui avait fait, de Godefroid et de ses compagnons, des héros invincibles, n'animait plus l'Europe, et cette seconde croisade fut tellement désastreuse, que saint Bernard eut à se justifier de l'avoir prêchée, tant les peuples compaient de victimes entassées dans ces champs de la Palestine où les croisés se heurtaient contre des tours élevées avec les crânes de ceux qui les avaient devancés sur cette terre dévorante et homicide !

Ainsi se fermait ce XI^e siècle qui s'était annoncé sous des auspices si sombres et dans le cours duquel devaient se résoudre de si graves problèmes. La grande lutte de la papauté contre l'Empire fut le premier coup porté au principe barbare de la féodalité. En voyant les papes contester aux empereurs le droit d'intervenir dans les choses de l'esprit et de la conscience, les peuples se rapprochèrent d'instinct de cette Église qui faisait parler ses foudres en faveur de la dignité humaine, de l'inviolabilité de la conscience et de celle égalité devant Dieu que les puissants du siècle semblaient nier si insolemment. Après une séparation de plusieurs siècles, l'Occident émerveillé se retrouva en face de cet Orient splendide et lumineux, qui devait laisser une si profonde empreinte dans le souvenir des croisés et des pèlerins et féconder les arts et l'industrie de l'Europe. Époque de vives croyances, de fanatisme religieux et guerrier, le XI^e siècle ne fut qu'une brillante et merveilleuse épopée qui devait bientôt faire place à la prose. Laissez s'écouler quelques années, et les hauts faits des barons franks, lorrains et belges, vont faire le sujet des chansons de geste du XII^e siècle, et la physionomie de Godefroid de Bouillon va revêtir ces couleurs poétiques et romanesques, dont les peuples chez lesquels les croyances chancellent, parent les puissantes individualités qui puisèrent dans la foi à une grande idée, la force d'accomplir de grandes choses.





Les dames de Crèvecœur.

IV.

Le duché de Bouillon sous les successeurs de Godefroid.

Le duché de Bouillon sous les évêques de Liège. — Saint Huhert et ses moines mis en fuite par l'évêque Othbert. — L'abbé de Saint-Hubert et ses foudres spirituelles. — Arquebuse et bombarde, — Le duché sous les comtes de la Marck. — La guerre dans les Ardennes. — Sac de Bouillon, de Dinant et de Bouvignes. — Les dames de Crèvecœur. — Le duché de Bouillon sous les princes de la Tour d'Auvergne. — Révélations curieuses d'un historien sur la mort de Henri IV. — Prise de Bouillon par le maréchal de Créquy. — Un duc de Bouillon valet de chambre dans ses États. — Statistique du duché. — Histoire de la révolution de Bouillon pour faire suite à l'Histoire de la révolution française, par M. Thiers. — Où peut conduire la contrefaçon politique. — M. de Robespierre et M. de Weissenbruch. — Les clubs à Bouillon. — Une guillotine d'occasion. — Dévastation des églises. — Le 9 thermidor délivrant Paris et Bouillon de ses tyrans. — Comment finissent les dynasties et les duchés. — Les lions et les renards. — Les féodaux et les huissiers.

Désormais tout était dit pour le duché de Bouillon. La lignée des vaillants comtes d'Ardenne s'était éteinte avec Godefroid le Bossu, et Godefroid, le rude et vaillant capitaine de l'empereur Henri IV, avait relevé pour

un moment le glorieux gonfanon de ses ancêtres, pour aller bientôt après expier ses violences sacrilèges envers Grégoire VII, dans cette Terre-Sainte qui lui gardait une couronne de douleurs.

Le duché, engagé entre les mains d'Otbert, évêque de Liège, devait suivre désormais les diverses fortunes de ses nouveaux possesseurs. Au glaive allait succéder la ruse, les renards étaient devenus les héritiers des lions.

Otbert fut bientôt en guerre avec ses vassaux, clercs ou laïques, à propos du château de Mirwart, Les moines de Saint-Hubert redoutaient, non sans raison, ces manoirs crénelés servant de retraite à des hommes d'armes pillards, ivrognes et brutaux, qui ne respectaient dans leurs courses ni le cellier, ni la cave, ni l'argent des moines. La garnison du château de Mirwart devait, il est vrai, être à la solde et aux ordres des évêques de Liège, mais cette circonstance était loin d'être une garantie pour les pauvres moines de Saint-Hubert. Dans ces temps de violences, l'homme de l'évêque frappait aussi fort et pillait aussi avidement que l'homme du baron.

Pour détourner cette calamité qui les menaçait, les moines de Saint-Hubert résolurent de se rendre au-devant de l'évêque en portant, en signe de deuil, le corps de saint Hubert sur leurs épaules. Toute la députation était pieds nus, la tête découverte, et s'avancait en chantant des psaumes. À cette vue, l'évêque, qui aurait peut-être cédé devant une épaisse bataille de lances, ayant pour chef un rude joueur au jeu des combats, se mit dans une sainte colère. Oser lui opposer des reliques ! à lui homme d'Église ! Cette impertinence lui parut si forte qu'il ordonna à sa suite de charger le cortège, et ce fut à grand-peine que les moines rentrèrent au couvent avec leur châsse, tout scandalisés de ce que saint Hubert n'avait pas puni d'une manière exemplaire l'évêque impie et félon, qui avait osé faire outrager par les fouets et les gourdins de ses mécréants compagnons les restes vénérés du saint.

En effet, les moines avaient eu raison de redouter leurs nouveaux voisins. Bientôt Bovon, le châtelain de Mirwart, s'empare des bois des moines, dévaste les terres de l'abbaye et pousse l'audace jusqu'à emprisonner les frères pêcheurs, chargés d'approvisionner de poisson la communauté. À cette nouvelle indignité, l'abbé de Saint-Hubert excommunia vertement le pillard Bovon, lequel, appuyé par l'évêque, se fit réintégrer dans le giron de l'Église. Dans cette lutte inégale, le pauvre moine devait succomber, comme une arquebuse se tait devant une bombarde.

Jusqu'en 1406, le duché de Bouillon fut assez calme ; les évêques nommaient leurs avoués pour administrer les biens du duché et un prévôt pour

la défense du château. À cette époque, les luttes sanglantes entre la maison de Hornes et celle de Jean de Bavière se firent ressentir jusque dans le duché de Bouillon, dont le château fut pris et repris plusieurs fois. La bataille d'Othée mit fin à cette guerre sans merci, qui pendant trois ans couvrit de ruines le Condroz, Liège et tout le Limbourg.

Mais de nouvelles guerres allaient surgir par l'ambition de la puissante lignée des d'Aremberg, comtes de la Marck. Les haines qui divisaient la France et la puissante maison de Bourgogne prolongèrent ces luttes, qui se terminèrent par la mort de Guillaume de la Marck, attiré traîtreusement dans un guet-apens à Tongres et décapité à Maastricht devant l'évêque de Liège, accouru avec son frère pour se repaître de la suprême agonie de son ennemi.

En 1492, Robert II, neveu de Guillaume de la Marck, dont Walter Scott a esquissé si puissamment la rude silhouette, et qui avait vengé par des flots de sang le crime commis sur le *Sanglier des Ardennes*, s'empare des châteaux de Logne, de Montfort, de Seraing et de Bouillon. Le château de Montfort fut rasé ; quant à Bouillon, Robert de la Marck s'occupa à le rendre plus formidable encore. Après la mort de Jean de Hornes, évêque de Liège, auquel succéda Éverard de la Marck, le duché de Bouillon jouit de quelques années de paix qui lui permirent de fermer ses blessures.

Les guerres entre François I^{er} et Charles Quint eurent de tristes conséquences pour le duché de Bouillon. Les calmes solitudes de l'Ardenne furent troublées par le choc de ces deux rivaux qui trouvaient l'Europe trop étroite pour y développer leur insatiable ambition. Des troupes commandées par le bâtard de Nassau, et sous les ordres de Franz de Sickingen et du comte Félix, ravagent le Luxembourg. Logne est enlevé et son commandant pendu aux créneaux. Messaincourt et Floranges sont incendiés et rasés, et les garnisons décimées voient les plus braves soldats subir la mort des bandits. Bouillon offrait une redoutable ligne de défense. Le château, bien armé, pouvait défier longtemps un ennemi dépourvu de matériel de siège ; mais l'or de l'Empereur trouva des traîtres dans ses murs, et ville et château tombèrent bientôt au pouvoir du comte Félix. La guerre semble avoir repris l'impitoyable caractère qu'elle avait lors des invasions des Normands. Les murs d'enceinte furent détruits, les fossés comblés, et l'incendie étendit sur la ville son rouge drapeau de flammes !

Par le traité de Madrid survenu en 1526, François I^{er} s'obligea à protéger désormais le duché et le château de Bouillon contre les entreprises des la Marck et de leurs descendants. L'évêque Georges d'Autriche, fils de Maxi-

milien, promu à l'évêché de Liège par l'ascendant de Charles Quint, fut investi du duché de Bouillon et s'occupa d'y réparer les désastres des dernières guerres. Le château de Bouillon perdit alors ce qui lui restait de sa physionomie féodale et barbare ; les tours du XI^e siècle firent place à de puissantes tours à plateformes et à batteries couvertes. Le dessin de M. Kuytenbrouwer, intitulé *la Tour d'Autriche*, montre ce qu'est aujourd'hui cette partie du château qui depuis cette époque a subi peu de réparations.

Sous le règne de Henri II, qui reçut le lourd héritage de la haine de la France contre Charles Quint, le connétable de Montmorency reçut ordre d'occuper Bouillon. En trois semaines le Luxembourg tout entier fut soumis aux armes françaises. Le commandant du château de Bouillon, soupçonné de trahison pour sa molle défense, fut mandé à Liège et mis à mort.

Déjà la France préludait dans cette guerre aux dévastations qui devaient, un siècle plus tard, faire du Palatinat une vaste ruine, où chaque manoir, chaque château, crie par ses brèches béantes : Haine à la France ! Le connétable Anne de Montmorency était de cette école de soudards sans merci, qui trouvent de secrètes joies dans les horreurs du sac d'une ville, éclairé par l'incendie et animé par les cris des habitants qu'on égorge et qu'on outrage. Tandis que le connétable Anne, tout en mâchant son cure-dent et disant ses patenôtres, ainsi qu'il en avait l'habitude, faisait pendre quarante paysans entre deux *Ave* et trois *Pater*, le duc de Nemours mettait Dinant à feu et à sang, passait les défenseurs au fil de l'épée, et partageait les habitants entre ses soldats, comme l'eussent fait des Huns du V^e ou des Normands du IX^e siècle. Mariembourg et Bouvignes eurent à peu près le sort de Dinant et furent emportées de force par le duc de Nemours. De son côté, l'Empereur ravageait la Picardie et le Tournaisis.

Le siège de Bouvignes fut marqué par un incident dont la poésie, la peinture et l'histoire se sont emparées, et qui rappelle les dévouements héroïques de Numance, de Sagonte et le terrible siège de Jérusalem sous Vespasien.

Lorsqu'un pays compte dans ses annales d'aussi brillantes pages, il doit les éclairer de toute la lumière de l'Histoire !

Bouvignes était au VII^e siècle un château que les Normands brûlèrent et saccagèrent en 881. Godefroid, comte de Namur, y fit élever en 1110 un fort sur le penchant de la colline qui domine la ville. C'est en dessous de ce fort, sur le bord de la Meuse, que s'élevait la fameuse tour de *Crève-cœur*, dont les fondements ruinés sont aujourd'hui recouverts par les eaux. Malgré les attaques réitérées des Liégeois et des Dinantais en 1321 et en

1429, Bouvignes partageait avec Péronne le beau nom de *Pucelle*. Son enceinte se composait de seize tours et d'épaisses murailles percées de trois portes.

Le duc de Nemours, que ses succès de Dinant et de Mariembourg avaient exalté au plus haut point, se présenta devant Bouvignes et la fit sommer de se rendre. On lui répondit qu'il serait temps de s'occuper de ce point quand il ne resterait plus dans la ville ni poudre, ni balles, ni carreaux d'arbalètes pour la défendre. Cette harangue spartiate fut appuyée, du côté de la fière petite cité, par une telle canonnade, que le duc de Nemours dut se résoudre à faire un siège en règle, pour s'emparer d'une bicoque qui, disait-il, *ne valait pas les boulets qu'on y jetait*.

Mais la fortune, qui, quoi qu'on dise, se range presque toujours du côté des gros bataillons, ne devait pas être favorable aux Bouvignois. L'enceinte des murs combla bientôt les fossés, et, le 8 juillet 1554, l'armée française franchit la brèche l'épée au poing, pénétra dans la cité et y fit un tel carnage, que les cadavres encombraient littéralement les rues.

Cependant le château tenait encore, et le fort de Crèvecœur continuait à foudroyer les assiégeants. Une compagnie de gendarmes enleva le château, qui n'avait plus de munitions pour se défendre. Restait la tour de Crèvecœur, dans laquelle s'étaient renfermés, avant la prise de la ville, les plus braves capitaines wallons avec leurs femmes et les objets les plus précieux.

Irrité par cette résistance, le duc de Nemours fit foudroyer pendant tout un jour le fort, sur les murailles duquel on voyait passer trois femmes vêtues de blanc et animant les soldats du geste et de la voix. On eût dit trois valkyries scandinaves chantant l'hymne de mort des guerriers de Fingal. Du haut de la tour, elles avaient été témoins des massacres et des atrocités commises dans la ville par les soldats de Nemours, et une pensée commune leur était venue : plutôt mourir que de subir les insultes et les sanglantes étreintes des vainqueurs !

Ces trois jeunes dames étaient sœurs, dit la chronique de Bouvignes, et leurs maris étaient tombés les premiers sur la brèche. Renfermées dans le fort de Crèvecœur, elles avaient soutenu le courage des assiégés tant qu'un rayon d'espoir avait lui ! Enfin, voyant arriver le moment où l'ennemi allait s'emparer de leur dernière retraite, elles rassemblèrent la petite mais héroïque garnison, qui disputait à l'ennemi chaque pouce de terrain ; puis, après avoir rappelé aux défenseurs le sort qui les attend, la honte de se rendre, les joies d'une suprême vengeance dans laquelle on peut envelopper l'ennemi en le frappant au milieu des espérances anticipées de la vic-

toire, l'une de ces héroïnes, dont l'histoire ne sait pas les noms, — tandis qu'elle a buriné si profondément ceux de tant de faquins, — propose aux soldats d'ouvrir les poternes, de simuler de se rendre, et, lorsque la forteresse sera remplie de troupes, de mettre le feu aux poudres !

Un long hurra d'assentiment répond à ces courageuses paroles. Un vieux soldat est chargé de se tenir avec une torche dans les caveaux de la tour où se trouvent plusieurs milliers de poudre. Puis, comme les martyres du Colisée, les trois sœurs, vêtues de robes blanches et les cheveux épars, montent sur la plateforme à la vue des assiégeants, frappés d'étonnement en entendant un cantique qui s'élève vers le ciel. Un moment l'artillerie reste muette devant ces chants sublimes ; les trois sœurs sont toujours sur la plateforme, les mains entrelacées, et le cantique continue !...

Tout à coup le pont de la forteresse s'abat, la herse se lève, les poternes s'ouvrent comme par enchantement, les assiégeants se précipitent dans le fort, l'épée au poing, le blasphème aux dents. Le massacre va commencer, lorsqu'un son de clairon, auquel répondent des voix parties de la tour, se fait entendre :

« Recommandez vos âmes à Dieu ! car nous allons sauter ! » s'écrie un soldat de Bouvignes. À ces mots terribles, la consternation la plus profonde succède au tumulte. Les Français entrés dans le fort veulent se sauver et sont refoulés par ceux qui s'y précipitent du dehors, pour prendre part à la tuerie. Tout à coup une sourde et profonde détonation se fait entendre. La tour chancelle sur sa base, une mer de flammes ténébreuses l'enveloppe, la brise, et lance ses fragments au loin, avec des débris de cadavres, des nuages de poussière et de fumée.

On vous dira aujourd'hui à Bouvignes que tous les ans, à l'anniversaire de cette tragique et sublime mort, on entend sur les bords de la Meuse, à l'endroit où fut Crèvecœur, trois voix étranges chantant le *Veni Creator*.

Nous nous sommes laissé séduire un moment par cette légende poétique et guerrière. On taille du marbre, on gâche du bronze dans tous les ateliers pour immortaliser des gloires équivoques ; quand donc la Belgique aura-t-elle un bloc de marbre et un artiste, pour raconter aux touristes et à l'étranger qui suivent en rêvant les bords de la Meuse, que Bouvignes eut trois Jeanne d'Arc qui prirent leur vol vers les cieux, au milieu des flammes d'un volcan.

Mais revenons à Bouillon.

En 1591, la jeune princesse Charlotte de la Marck, restée héritière du

duché de Bouillon par la mort du prince Guillaume Robert, épouse le prince Henri de la Tour d'Auvergne, prince de Turenne en Bas-Limousin. Mais, ainsi que le dit mélancoliquement M. Oseraye dans son *Histoire de Bouillon*, « il ne devait pas *jouir longtemps de la société de son épouse* (1). » Cette alliance, qui faisait entrer le duché de Bouillon dans la maison d'Auvergne, fut sanctionnée par le roi Henri IV, « qui expira l'an d'après, ajoute M. Oseraye, sous *les traits d'un assassin* (2). » Nous avons pensé, jusqu'à ce jour, que Ravaillac avait employé, pour commettre son exécrable attentat, un vulgaire couteau. L'histoire de Bouillon de M. Oseraye est pleine de révélations étranges.

La guerre des princes sous Louis XIII fit sentir un moment ses conséquences dans le duché. Mais l'événement le plus remarquable que nous trouvons vers l'an 1651 est le séjour du fameux Mazarin dans le château de Bouillon. Les frondeurs avaient forcé le spirituel ministre à s'éloigner de la France ; les états de Liège lui avaient refusé un asile, et le ministre tout-puissant la veille, et qui trônait au Louvre au milieu de ses gardes, tandis que Louis XIV n'avait pour se vêtir que des pourpoints troués, fut heureux de trouver un abri dans ce château de Bouillon, témoin de tant de fortunes diverses !

En 1676, M. le maréchal de Créquy fait demander au gouverneur du château de Bouillon les clefs de la ville, « voulant, disait-il, lui épargner un siège. » Les magistrats invitèrent les envoyés à dîner, mais gardèrent leurs clefs. Ils trouvaient le procédé par trop leste. Un château comme celui de Bouillon méritait qu'on se donnât la peine de le prendre. M. de Créquy se rangea à cet avis, et, le 6 novembre 1676, la ville et le château de Bouillon recevaient garnison française.

La paix de Nimègue mit le pays et le duché sous la protection de la France. Le duché devint la propriété du prince Godefroid-Maurice de la Tour d'Auvergne et de ses descendants. Cependant la munificence de Louis XIV fut réglée par une sage prudence. Le prince Godefroid ne fut mis en possession que de la partie du duché possédée par l'évêque de Liège en 1651, c'est-à-dire des mairies et appendices (3). Le duc de Bouillon, que le grand roi avait créé en même temps grand chambellan, témoigna sa reconnaissance envers son maître en faisant placer au-dessus de la porte du château l'inscription suivante, qui fut restaurée en 1818 par

(1) OSERAYE, *Hist. du duché de Bouillon*, p. 162.

(2) *Idem*, p. 164.

(3) *Idem*, p. 214.

ordre du roi Guillaume :

LUDOVICO MAGNO, GALLIARUM REGI,
PRINCIPUM VINDICI, BELLI PACISQUE ARBITRO,
GODEFRIDUS MAURITIUS DE TORRE AVERNÆ,
DEI GRATIA, BULLONI DUX,
OB SIBI ET SUIS POSTERIS ASSERTAM ARMIS, SANCITAM NEOMAGENCI
PACE,
SUPREMAM AVITII
DUCATUS DITIONEM, ÆTERNAM GRATI ANIMI MONUMENTUM.
MDCLXXXIV

L'orgueil du grand roi et la servilité du courtisan respirent tout entiers dans cette inscription. Mais bientôt les jours mauvais allaient se lever à l'horizon, et Bouillon allait apprendre par les pillages, les contributions de guerre, les exactions de tout genre, ce qu'il avait perdu en renonçant à sa neutralité pour se mettre à l'abri du bouclier de celui qui s'intitulait l'arbitre de la paix et de la guerre.

Rarement, depuis l'extinction de la lignée des premiers comtes d'Ardenne et depuis le départ de Godefroid pour la Terre-Sainte, les bons habitants de Bouillon avaient eu le bonheur de contempler les traits d'un de leurs souverains. Le duché de Bouillon avait été traité par les évêques de Liège, les la Marck et les la Tour d'Auvergne, comme une ferme dont ils ne s'occupaient que pour en vérifier les revenus.

Les prévôts gouvernaient, administraient, pillaient à la manière des intendants de grands seigneurs, et quelques rapaces pince-maille trônaient dans l'antique manoir où le grand Godefroid avait ceint l'épée et chaussé l'éperon pour sa dernière chevauchée. Enfin, en 1757, le duc Charles-Godefroid, que le roi Louis XV affectionnait beaucoup et qui remplissait auprès de ce monarque les augustes fonctions de valet de chambre, vint à Bouillon. Le roi avait donné ordre de le recevoir avec toute la magnificence possible et de n'obéir qu'à ses ordres tant qu'il resterait dans sa principauté (1).

Il y eut, pour la venue du prince, grande revue de vassales et belle exhibition de *manants endimanchés*. On offrit à Monseigneur l'encens et le pain

(1) OSERAYE, *Hist. du duché de Bouillon*, p. 226.

bénit, on le conduisit sous un dais à l'église Saint-Pierre. Le soir, il y eut illumination et feux d'artifice. Pendant son séjour, le duc se rendit au village de Carlsbourg « *qu'il venait d'acheter* ». Les vassaux festoyèrent plantureusement ; puis, après quelques semaines de royauté absolue, M. le grand chambellan, trop habitué à recevoir des ordres pour n'être pas ennuyé d'en donner, alla reprendre son service auprès de S. M. Louis XV, pour savoir à quelle heure il devait lui offrir le bougeoir et lui passer la chemise.

La résidence ordinaire des ducs de Bouillon de la maison de la Tour d'Auvergne était le château de Navarre, situé à un quart de lieue d'Évreux. C'est là que les ducs signaient les ordonnances que leurs intendants notifiaient aux sujets du premier valet de chambre de Louis XV.

Le conseil d'État du duc se tenait à Paris dans l'hôtel de la Tour d'Auvergne (1). Il était composé de bons jurisconsultes qui rédigeaient les lois nécessaires à l'administration et les soumettaient à la sanction du prince, lequel les ratifiait sans doute dans l'antichambre royale pendant les moments de loisir que lui laissait son service auprès de Sa Majesté. Les lois faites, on les envoyait à Bouillon, qui se trouvait être gouverné de cette façon par lettres patentes mais non affranchies.

L'ancien duché de Bouillon s'étendait avant 1679 jusqu'aux prévôtés de Bastogne et d'Yvoy, au comté de Rethel, aux terres d'Orchimont, à la prévôté de Recogne et au Condroz. Cette délimitation lui donnait seize lieues de longueur sur huit dans sa plus grande largeur, soit quatre-vingt-deux lieues carrées.

En 1679, le duché ne comptait plus avec la ville de Bouillon que trois bourgs, quarante-sept villages, formant en tout trente lieues carrées.

Comment l'auteur, en quête d'un dîner, découvrit la République de Bouillon.

C'est de la plus étrange manière que nous avons découvert l'existence d'une république de Bouillon et des documents précieux qui attendent un autre Thiers, pour prendre place auprès de l'histoire de la Révolution française.

Partis le matin de Rochehaut, nous avons longé, en rêvant, les charmants méandres de ce vallon de la Semoy si pittoresque, si capricieux, si frais et ombreux, et dont le calme serait un baume souverain, pour quiconque vit dans l'atmosphère brûlante des passions et des luttes politiques.

(1) OSERAYE, *Hist. du duché de Bouillon*, p. 231.

Du haut des promontoires rocheux tout couverts de mousse, nous suivions du regard les rapides évolutions de la truite tigrée dans le flot transparent de la rivière. Dans quelques endroits, la masse des rochers, refoulée en arrière, formait de petites criques charmantes, abritées par des massifs d'églandiers et d'épines blanches, qui secouaient leurs parfums sur ces adorables solitudes, où la nature étreint l'âme de la toute-puissance de ses charmes, et où la parole, impuissante pour dépeindre ces ravissantes harmonies, avorte en un cri d'admiration. Au-dessus de nos têtes, de grands chênes déployaient leur vaste parasol de sombre verdure, et les pâles troncs des bouleaux se dressaient comme des fantômes dans les vigoureuses ombres des fourrés. Les bruits d'insectes cachés sous l'herbe, abrités par les feuilles, les bruissements d'ailes des oiseaux traversant rapidement les haliers, tous ces charmants murmures qui sont la voix des solitudes et se composent de la feuille qui tombe, du pivert forant le tronc des arbres, de la fauvette des joncs qui tresse son merveilleux nid, de l'abeille butinant sur le manteau de fleurs dont l'été pare le flanc des rochers, tous ces magiques tableaux, toutes ces divines symphonies que la terre offre au ciel comme l'hommage de la création au Créateur, nous accompagnèrent pendant les quelques lieues qui séparent Rochehaut de Bohan, d'où nous devions remonter vers la sauvage vallée d'Orchimont.

Mais, tandis que notre esprit admirait toutes ces merveilles et que notre cœur savourait le calme de ces bois tour à tour inondés de lumière ou estompés d'ombres puissantes, le corps nous rappelait que l'homme n'est pas seulement esprit, et que, tandis que l'âme plane dans l'espace avec le chœur des parfums et des chants, la bête se révolte et la fait descendre du ciel pour lui dire brutalement — qu'il est temps de dîner.

En effet, l'air apéritif des montagnes, une traite de quatre lieues considérablement allongée par une foule de zigzags, à la suite de cet adorable lutin qu'on appelle la fantaisie et qui se montre tantôt sous les apparences d'un papillon aux ailes mordorées et saupoudrées d'azur, tantôt sous la forme d'un bel oiseau vêtu d'un rayon de soleil, — tout cela nous avait rappelé que nous avions déjeuné à Rochehaut à sept heures et qu'il était midi à nos estomacs, bien plus encore qu'à nos chronomètres.

Nous franchîmes donc au pas gymnastique l'espace qui sépare Membre de Bohan ; Membre, charmant village assis au pied d'une colline, au revers de laquelle se trouve Bohan, dernier village belge et qui touche presque à la frontière de France.

Nous décrivons en son lieu, l'itinéraire de Rochehaut à Bohan ; pour le

moment, nous allons raconter à la suite de quelles circonstances nous avons découvert les documents qui nous ont révélé l'existence de cette république de Bouillon qui apparaît, croyons-nous, pour la première fois sur l'horizon de l'histoire.

Arrivés à Bohan, nous descendîmes dans une petite auberge où mon compagnon de route avait séjourné quelques jours lors d'un précédent voyage. En descendant la montagne au pied de laquelle se trouve Bohan, la voix de notre estomac était devenue si impérieuse, que nous jetions des regards farouches sur les vaches qui paissaient à nos pieds dans les belles prairies de l'autre rive de la Semoy ; et sans la vue du clocher de Bohan qui était pour nous comme un phare consolateur, j'ignore à quels excès de cannibalisme nous aurions pu nous livrer.

Il y a dans les opérations de l'esprit et dans les phénomènes qui ont l'homme intérieur pour théâtre, un mystère que les métaphysiciens appellent *l'association des idées*. Or, par une étrange affinité de sentiment et d'impressions, chaque fois que le dîner ou le souper se montraient à un point trop éloigné de l'horizon, l'histoire de la *fameuse bosse de bison* de Cooper surgissait inévitablement dans mes souvenirs, et, loin d'être pour nous une consolation, semblait acérer encore l'aiguillon de notre appétit. Lorsque dans la forêt de Chiny, assis au pied d'un de ces chênes antiques, — sur lequel l'eubage des druides avait peut-être cueilli le gui sacré avec la faucille d'or, — nous mangions notre dernier morceau de pain en consultant la carte qui ne nous promettait rien à mettre sous la dent qu'à deux ou trois lieues, l'irritant fantôme de la succulente *bosse de bison* se dressait dans mon esprit et je disais à Martinus :

— Si nous mettions sur notre pain l'histoire de la *bosse de bison* ?

— Oui ! afin de le trouver plus dur et plus sec sans doute ! Je ne sais pas pourquoi tu me racontes toujours l'histoire de cette bosse, alors que nous en sommes à faire concurrence aux écureuils en nous nourrissant de noisettes. Et puis, la manière dont tu la décris, fait venir l'eau à la bouche. Je la vois là devant moi, charbonnée à l'extérieur, mais cachant sous cette enveloppe noire, une chair succulente, tendre, odorante, savoureuse et rosée, bref, quelque chose à induire un anachorète en péché de gourmandise.

Heureusement pour nous, ce jour-là je fis grâce à Martinus de la torture de l'histoire de la *bosse de bison* ; le clocher de Bohan se dressant au milieu d'un groupe de maisons coquettes était pour nous ce qu'est le palmier qui révèle l'oasis et la fontaine aux caravanes du Sahara. Au pied de cette mon-

tagne, notre faim allait pouvoir se prendre au collet avec un plat de ces savoureuses et friandes truites qui mériteraient à elles seules qu'on fit pour elles le voyage des Ardennes. Et puis, depuis une demi-heure, Martinus me rendait la monnaie de mon histoire de la *basse de bison*, en me racontant les prouesses culinaires d'un aubergiste de Bohan, lequel, selon lui, n'avait pas son égal en Belgique pour préparer un plat de truites au bleu.

Cette séduisante perspective nous fit descendre la montagne avec la rapidité d'une avalanche, et quelques minutes plus tard nous entrions avec des façons d'ouragans chez le seul aubergiste de Bohan et partant le premier de l'endroit ; du reste, garçon d'esprit, nature simple, loyale et généreuse ; quelque chose comme du fer incrusté d'or.

— Tiens, c'est M. Martinus ! dit l'honnête Ardennais ; quel bon vent vous chasse vers nos montagnes ? Venez-vous dessiner encore quelques-unes de nos vues et vous extasier pendant une heure devant quelque vieux chêne ?

— Pour le moment, dit Martinus, mon compagnon et moi préférierions un gigot rôti aux plus beaux chênes de Dodone et la vue d'un plat de truites, à celle du plus beau paysage rêvé par le Poussin.

— Ah ! mon Dieu ! fit le pauvre aubergiste épouvanté, depuis votre dernier voyage je suis veuf, et ma servante est allée à la montagne faire des herbes.

Je ne compris pas d'abord fort bien quel rapport il pouvait y avoir entre la servante et le dîner que nous espérions ; aussi dis-je, en défaisant les bretelles de mon sac :

— Si vous avez un beefsteak à nous donner, nous nous passerons facilement de la servante, et si vous pouvez y joindre une bouteille de bourgogne, nous y renoncerons tout à fait.

— Du bourgogne ! certainement !... elle ne peut tarder à revenir, et je ne sais pas où elle a mis les clefs ; si ces messieurs voulaient en attendant prendre un verre de bière, cela rafraîchit beaucoup mieux que le vin.

— Allons, dit Martinus, puisque la clef est à la montagne, nous prendrons la bière en attendant mieux.

— Y a-t-il une serrure bien compliquée à votre cave ? dis-je d'un air sérieux à notre pauvre hôte qui semblait cruellement embarrassé.

— Pourquoi cela, monsieur ? fit-il d'un air ébahi.

— C'est qu'avec un clou, un couteau, un outil quelconque, je me fais

fort d'ouvrir votre serrure ; rien ne rend ingénieux comme la soif.

— Je vous assure, messieurs, qu'elle ne peut tarder longtemps, elle est à une petite demi-lieue d'ici.

J'en savais assez ! le vin devenait un problème, et je vis que nous devons nous résigner à accepter cette *pauvre créature* que Shakespeare appelle la petite bière.

— Allons, dis-je, va pour la bière, mais au moins aurons-nous un morceau de bœuf et quelques truites ?

— Des truites ? ah ! oui !... la servante ne peut tarder longtemps et elle ira voir chez Michel le pêcheur. Cependant, pour vous dire la vérité, je ne sais pas trop ce que vous trouvez de si fameux dans un plat de truites ; c'est un poisson fade. Quant à moi, je préfère un hareng saur.

— Je ne discute pas la supériorité de votre goût, mon brave, mais enfin aurons-nous un morceau de bœuf et quelques truites ?

— C'est comme un sort, dit le pauvre aubergiste désespéré, jamais elle n'est restée si longtemps dehors ! Mais en attendant, messieurs, je vais toujours mettre le couvert.

— Fort bien, dit Martinus, mais les truites ?

— Les truites ? décidément vous désirez donc manger des truites, messieurs ?

— Pardieu ! dis-je, nous ne demandons qu'une chose, c'est qu'elles soient nombreuses.

— Alors il faudra que j'aille voir si Michel est chez lui. Mais non ! je crois qu'il travaille à la nouvelle route de Gros-Bois... Mais où diable peut rester si longtemps la servante ?

Je vis clairement qu'il fallait renoncer non seulement aux beefsteaks, mais encore aux truites et au vin de Bourgogne, et nous rabattre sur le pain et l'inévitable omelette, qu'un tête-à-tête de quinze jours nous avait fait prendre en horreur.

— Allons, dis-je à Martinus avec un soupir, voici le moment de manger sur notre pain, la friande histoire de la *bosse de bison*.

Pendant cette conversation interrompue par les allées et les venues de l'hôte qui, en couvrant la table d'une nappe fort propre et en plaçant devant nous des serviettes damassées, ma foi ! répétait, tout en arrangeant le couvert qui devait aboutir à un repas composé de pain, de fromage et de pommes : « Où diable peut rester la servante ? » j'avisai sur un bahut

couvert de poussière un gros volume in-4° avec lequel j'allai m'établir à la porte en mordant à belles dents dans un morceau de pain dont la vue attira bientôt autour de moi un bataillon de poules, escortées d'une demi-douzaine de chiens de tout poil.

Le volume que je tenais et que je parcourais négligemment du regard, tout en distribuant mon pain aux chiens et aux poules qui se chamaillaient autour de moi, ce volume n'avait ni titre ni fin. Son format était celui des Mémoires judiciaires. Il paraissait avoir été fort volumineux, car la dernière page portait le chiffre 450 et se trouvait brusquement interrompue au milieu d'une phrase, dont le sens devenait un mystère. Quant aux premiers feuillets, ils manquaient également.

Ce volume sans titre ni fin avait quelque chose de sibyllin et de fatidique fait pour piquer la curiosité. Mais quel ne fut pas mon étonnement, lorsque j'en eus parcouru plusieurs pages, de reconnaître que ce bouquin fripé, poudreux et jauni, n'était autre chose, que le volumineux plaidoyer d'un procureur de la république française, prononcé quelques mois après la chute de Robespierre, et contenant toute une série d'accusations contre une poignée de tyrans en guenilles qui avaient gratifié Bouillon d'une république et d'une Terreur en miniature, et que la chute de leur protecteur M. de Robespierre venait de livrer aux foudres de l'éloquence d'un magistrat thermidorien lequel s'exprimait en fort bons termes, ma foi !

La trouvaille était précieuse et faite pour me consoler de l'absence de cette introuvable servante, qui semblait être devenue l'arbitre de notre dîner. En ce moment l'hôte vint se poster sur le seuil de la porte en grommelant entre ses dents :

— Où diable peut-elle rester si longtemps !

— Laissez donc votre servante où elle est, dis-je à l'hôte, car je ne sais pas si vous êtes bien sûr d'en avoir jamais eu, et dites-moi ce que c'est que ce bouquin que je viens de trouver là sur une armoire.

— Ah ! ce livre ? il est bien amusant, n'est-ce pas, monsieur ? Il y a dedans de curieuses histoires sur les pillages des églises et sur les buveurs de sang qui ont été maîtres de la république de Bouillon.

— Comment ! fis-je tout ahuri, Bouillon a été en république, comme la France ?

— Oui, monsieur, une république avec ses clubs, ses orateurs, une tribune, des jacobins, des modérés, un comité de salut public ; il n'y a manqué qu'une guillotine, que la république n'avait pas les moyens de se donner.

Elle faisait guillotiner à Sedan ou à Paris. Quant à Bouillon, on se contentait d'y assommer, faute de mieux. Une petite ville ne peut pas tout avoir. Allez ! c'est un livre bien curieux que celui-là ; Dieu sait s'il en existe un pareil en Belgique ; il vient de mon grand-père, un brave homme, qui a eu bien du chagrin en voyant piller et dévaster nos pauvres églises.

— Tenez-vous beaucoup à ce volume ? dis-je à l'hôte d'un air indifférent.

— Mon Dieu, monsieur, s'il peut vous faire plaisir, je serais enchanté de vous prier de l'accepter, en retour des ennuis que vous a causés cette drôlesse...

— Ah ! oui, qui est allée à la montagne faire des herbes et qui a emporté la clef de la cave. Ah bah ! à la guerre comme à la guerre, nous souperons d'autant mieux à Orchimont.

— Vous comptez souper à Orchimont ? dit l'hôte d'un air inquiet.

— Est-ce que par hasard les servantes y sont allées faire de l'herbe à la montagne comme à Bohan ? Voyons, donnez-moi un bout de ficelle, que j'attache votre bouquin à mon sac, car nous allons partir.

Pendant ce temps, Martinus dessinait un pont pittoresque jeté sur la Semoy et que traversait en ce moment un troupeau de bœufs. Ce pont se compose de quatre chevalets, sur lesquels on a jeté des claies d'osier qui branlent et craquent sous les pieds. Quant aux garde-fous, on les a supprimés pour cause d'économie.

Et cependant, doré comme il l'était par les rayons du soleil, couvert de petits bœufs ardennais qui s'avançaient en hésitant sur ces claies tremblantes et à travers lesquelles on voyait écumer les claires eaux de la Semoy, ce pont était l'un des plus beaux et des plus agrestes tableaux qui se pût voir.

Mais revenons à notre histoire de la république de Bouillon.

Il y aurait un étrange et bien curieux livre à faire sur l'*Histoire de la Révolution de Bouillon*, laquelle commença en 1789 comme celle de la France et suivit toutes les phases du mouvement rénovateur de la grande nation, avec un sérieux si comique, une imitation si parfaite, nous allions dire si servile, que quiconque connaît l'histoire de la révolution de Bouillon peut se dispenser de lire celle de la France.

Cependant, nous devons à la vérité et à la fidélité historique de dire que ce fut Paris, et non Bouillon, qui prit l'initiative de la grande rénovation sociale qui a transformé le droit politique de l'Europe et si profondément

ébranlé le principe monarchique. Mais la tempête qui faisait trembler le sol de Paris avait la France entière pour dérouler ses vagues mugissantes. À Bouillon, la tempête eut pour théâtre un verre d'eau.

Voici quelques curieux détails sur la contrefaçon politique, à laquelle se livraient les régénérateurs de Bouillon de 1789 à 1795. Le mouvement est parallèle et d'un calque parfait. La comédie à Paris et à Bouillon est la même, mais à Bouillon le théâtre est plus petit. Les acteurs jouent les mêmes rôles ; seulement ce qui est représenté à Paris devant une rampe garnie d'un million de spectateurs, est joué à Bouillon, dans une grange entre quatre chandelles.

Et d'abord, à Paris, l'Assemblée Nationale se rassemble. Le tiers état n'attend pas que la noblesse ou le clergé se réunisse à lui. Il proclame par la voix de Mirabeau et de Sieyès qu'il est *la nation*, — ce qui scandalise très fort M. de Dreux-Brézé, lequel n'y comprend plus rien.

À Bouillon, les choses se passent de même ; les députés des communes se réunissent dans un village voisin et ouvrent la séance, sans attendre les seigneurs et les ecclésiastiques, qui n'ont pas été convoqués. Le bailli de Charles-Henri, duc de Bouillon, vient ordonner à l'Assemblée de se disperser ; on répond au bailli en lui riant au nez. Dans cette sacrilège irrévérence, la révolution vient de se manifester tout entière !

Cependant Louis XVI veut diriger le mouvement révolutionnaire. — De son côté, le duc de Bouillon Charles-Henri croit pouvoir maîtriser le mouvement des esprits. Il consent à supprimer les corvées, et à faire supporter aux fiefs et aux seigneuries l'impôt dont ils avaient été affranchis jusqu'alors. Il reconnaît que la *distinction des ordres* est contraire *aux droits imprescriptibles de l'humanité*. — À Paris, on crie : vive le Roi ! — À Paliseul, où s'est réunie l'*Assemblée Constituante* de Bouillon, on crie : vive le duc Charles !

L'Assemblée de Paliseul propose au duc une foule de décrets de plus en plus démocratiques ; elle détruit toute l'ancienne organisation politique des municipalités, des tribunaux, et supprime les privilèges relatifs à la chasse, aux garennes et aux justices seigneuriales, qui donnaient à tout hobereau le droit d'avoir sous ses fenêtres un gibet tenant un pendu au bout du poing. — Le duc signe tout, ratifie tout. C'est un homme charmant !

À Paris, Louis XVI en fait autant ; mais trouvant que son peuple va trop loin et ne voulant pas voir traîner plus longtemps la royauté de Louis XIV à la remorque des meneurs des faubourgs, il tente de se dérober à l'amour de ses sujets et s'enfuit à Varennes, qui devient pour lui la première

étape de son échafaud.

Le duc Charles-Henri, plus heureux, plante là ses sujets et gagne le château de Navarre, près d'Évreux, où il signe une déclaration qui désigne comme héritier de Léopold-Charles, son fils, Philippe d'Auvergne, cousin de celui-ci et capitaine au service de Sa Majesté Britannique.

L'Assemblée de Paliseul prête serment à son nouveau duc, lequel n'a garde de quitter son château de Navarre pour venir jouir des voluptés du pouvoir qui l'attendent à Bouillon.

Le 7 février 1794, le duc Léopold-Charles est enlevé de son château de Navarre et jeté en prison. M. Oseraye, à qui nous empruntons une partie de ces curieux détails, ne nous apprend pas où. Le duché de Bouillon, l'antique et glorieux fief des comtes d'Ardenne, a désormais pour souverain un capitaine d'infanterie de Sa Majesté Britannique, que les devoirs de son service empêchent de se livrer à ceux de son gouvernement. La Constituante de Paliseul, privée de souverain, fait une adresse au peuple de Bouillon pour nommer une Convention nationale. On le voit, le pastiche est d'une fidélité monotone.

La liberté, l'égalité et la fraternité règnent à Bouillon comme à Paris... sur tous les murs et au fronton de tous les édifices publics. À Paris, M. de Robespierre trône en habit bleu barbeau, en culotte chamois et en bas chinés.

À Bouillon, Robespierre s'appelle Weissenbruch, et dans le bouquin sans titre ni fin que nous avons trouvé à Bohan et qui nous paraît être un réquisitoire fait en 1795 contre les Gracchus bouillonnais, nous trouvons à l'endroit de ce Weissenbruch, imprimeur de son état et tyran par circonstance, les choses curieuses que voici : L'orateur compare l'imprimeur de Bouillon à Robespierre :

« Robespierre, dans Paris et dans toute la France, *jettoit dans les fers, les talens, l'esprit, la vertu, la science et les richesses*, et Weissenbruch dans Bouillon, emprisonnoit les Citoyens, les membres des Autorités, les Officiers Municipaux et les Représentans du Peuple. Tous deux avoient imprimé *la terreur à tous, au point que ceux qui n'étoient point incarcérés, n'osoient parler de peur de l'être, et pour imprimer cette terreur, le premier faisait sortir de terre des guillotines, semoit partout des tribunaux à la Fouquier, à la Dumas*, et le second nous menaçoit de ces mêmes tribunaux que son Patron établissoit, marquoit les victimes, les comptoit en public, sans les désigner néanmoins, dressoit des listes de proscription, les envoyoit de toutes parts.

» Cet homme, auquel, dans notre douleur profonde, nous pourrions appliquer ce qu'un ancien disoit de *Domitius* ; *qu'il n'étoit pas un seul de ses membres qui n'eût pris part à un crime, ou à quelque action honteuse ; que sa langue étoit consacrée au mensonge, ses mains à l'assassinat, et ses pieds à la fuite* ; cet homme, dis-je, que le 9 Thermidor vit fuir au loin ; *qui se fit tyran*, comme Robespierre, *par l'impuissance d'être autre chose*, avoit trop de ressemblance avec lui, pour ne point tenter l'imitation du Caligula Français. Comme lui, il possédoit éminemment une *imperturbabilité d'envie et de haine*, à laquelle une trop constante activité fournissoit sans cesse un nouvel aliment. Comme lui, il avoit profondément médité cette leçon de Machiavel, où il recommande à tous les tyrans, *de ne souffrir près d'eux aucun homme vertueux ou éclairé*, et dans un pays où la nature et les circonstances se sont accordées pour n'y laisser pénétrer qu'un petit nombre des derniers, son premier objet fut de les en expulser, ou de chercher à les détruire.

» Il a un Comité de surveillance, dont tous les pouvoirs n'ont point de bornes ; qu'il fait et défait à volonté ; qu'il nomme, ou fait nommer ; qui fabrique des Loix et n'en respecte point ; qui change de rôle ou de fonctions tous les jours et à toutes les heures ; qui confond et s'empare de tous les droits ; qui met en réquisition les denrées et les marchandises, parce que ses membres les achètent et les revendent à la République ; qui arrête, dénonce et pille les particuliers innocens et vertueux, dresse des listes de proscription, dispose des biens communaux, dilapide et vole les effets de la Nation, emprisonne et déporte les Magistrats du Peuple, ses Représentais et ses autres autorités. »

Puis après avoir longuement établi que cet ambitieux imprimeur n'est autre chose qu'un Cromwell qui *aspirait à la pourpre* et songeait à relever le sceptre du grand Godefroid de Bouillon, l'orateur lui reproche d'avoir profané les chaires de vérité en y prêchant l'Évangile de l'assassinat et du pillage. Puis il continue :

« Ce fut aussi Weissenbruch qui concourut de tous ses moyens à activer la dévastation des églises. Celles de *Palizeux, Fays-les-Veneurs, Jehonville, Curfooz, Mogimont, Ucimont, Cornimont, Sansenruth, Noirefontaine, Vivy, Nollevaux, Rochebault, Bellevaux, Mergny, Poupehan, Wagy, Carlsbourg*, d'autres encore, et toutes celles de *Bouillon*, sont successivement ravagées. On emporte les cloches, on pille les vases et bijoux d'or et d'argent, tous les ornemens et autres objets précieux. On enlève le fer, le cuivre, le plomb, et tous ces objets disparaissent. Les uns vont à Sedan, les autres au Comité de surveillance, et ceux-ci *on ne sait où*. »

Au milieu de sa petite Terreur, Bouillon fut frappé d'un malheur bien plus sérieux que la tyrannie de Weissenbruch et de son conclave de coupe-jarrets. Le 19 mai, l'armée autrichienne commandée par Beaulieu surprend Bouillon, chasse les Français et pille la ville. Le canon du château, tirant à l'aventure, frappait sans choix Autrichiens et Bouillonnais, et pendant ce temps, dit M. Oseraye, « l'Autrichien *s'abandonne au massacre et cherche par des boissons enivrantes à chasser cette horreur qu'inspire l'effusion du sang.* »

L'auteur anonyme de notre réquisitoire mutilé accuse formellement les Weissenbruch d'avoir attiré sur Bouillon la désastreuse journée du 19 mai, qui couvrit la ville de sang et de ruines. Il trouve une preuve de cette accusation dans ce fait, que la seule maison des Weissenbruch fut épargnée dans Bouillon, et qu'un officier autrichien écrivit à la craie sur leur porte *quelques mots mystérieux que respectèrent tous les soldats.*

M. de Saint-Germain, gouverneur de la ville, qui habitait la maison occupée actuellement par le curé-doyen de Bouillon, fut tué d'un coup de pistolet dans une chambre, qui est aujourd'hui la salle à manger de M. Gilson, le respectable doyen de Bouillon. Pressé de donner aux soldats son argent, M. de Saint-Germain se leva pour aller ouvrir une armoire, lorsqu'un des pillards, croyant sans doute qu'il cherchait des armes pour se défendre, lui cassa la tête d'un coup de feu.

Après le départ des Autrichiens, Bouillon se remit à imiter Paris avec l'exactitude la plus servile. Le *Moniteur de la République* était pour elle, ce qu'est de nos jours le *Journal des Modes* pour les petites villes. Par le *Moniteur*, les Gracchus de Bouillon savaient quelles idées étaient bien portées, quelle coupe on donnait à tel ou tel système et quelle longueur devaient avoir les pans de la carmagnole, ce baromètre de la dictature des rues. Bouillon avait donc, comme Paris, ses clubs dirigés par le dictateur Weissenbruch, assisté de ses coadjuteurs, tels que Vassant, Varocquier, Bel, Monard, David, que l'auteur du réquisitoire, auquel nous empruntons ces détails, traite avec cette éloquente indignation qu'ont tous les procureurs du roi vis-à-vis des partis vaincus, devant lesquels ils ont tremblé. À Paris, M. de Robespierre taillait en espalier, au moyen de l'ingénieuse machine de M. Guillotin, les hommes et les systèmes qui ne s'accordaient pas avec ses théories gouvernementales. Ce doux et sanglant rhéteur, qui promettait de faire le bonheur de la France, aussitôt qu'il n'y resterait plus personne pour se plaindre, venait de pousser la magnanimité jusqu'à réintégrer dans ses droits l'Être Suprême et à rendre au bon Dieu ses anciens privilèges.

À Bouillon, le dictateur Weissenbruch régnait comme un autre Appius, entouré, en guise de licteurs et de vexillaires, d'une cohorte de coupe-jarrets, qui ne parlaient de rien moins aux pauvres Bouillonnais que de faire l'emplette d'une guillotine *d'occasion*, afin d'inaugurer dignement le règne de la liberté et de la fraternité — à l'instar de Paris.

Enfin, le 9 thermidor délivra la France de l'oppression de cet homme qui avait fait de Paris un abattoir dans lequel, comme disait le poète Ducis, on avait du sang jusqu'à la cheville.

La chute de Robespierre fut pour la malheureuse ville de Bouillon le signal de la délivrance. N'ayant plus son sanglant oracle pour l'inspirer, le soutenir et au besoin s'en faire un épouvantail, Weissenbruch quitta un beau jour son empire et s'enfuit à Metz, entre chien et loup, de crainte des fourches et des fléaux. Ses compagnons, subalternes instruments d'un tyranneau qui avait pensé que, pourvu qu'on opprime, qu'on saccage, fût-ce une fourmilière, on est assuré d'être grand aux yeux de l'histoire, restèrent sous la main de la justice, et le réquisitoire anonyme auquel nous empruntons ces curieux détails, nous les montre assis sur les bancs des accusés et attendant la décision du jury.

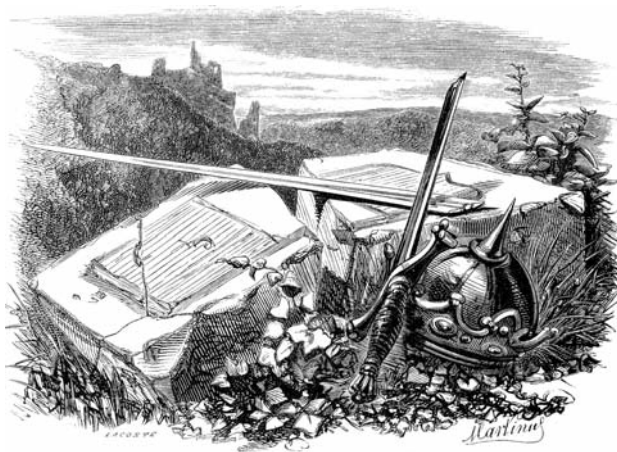
Le 26 octobre an IV de la république, le duché de Bouillon fut remis à la France, ainsi que la Belgique et le pays de Liège. La ville de Bouillon, avec seize communes, fit désormais partie du département des Ardennes ; Paliseul et les communes qui en dépendaient furent enclavés dans le département des Forêts.

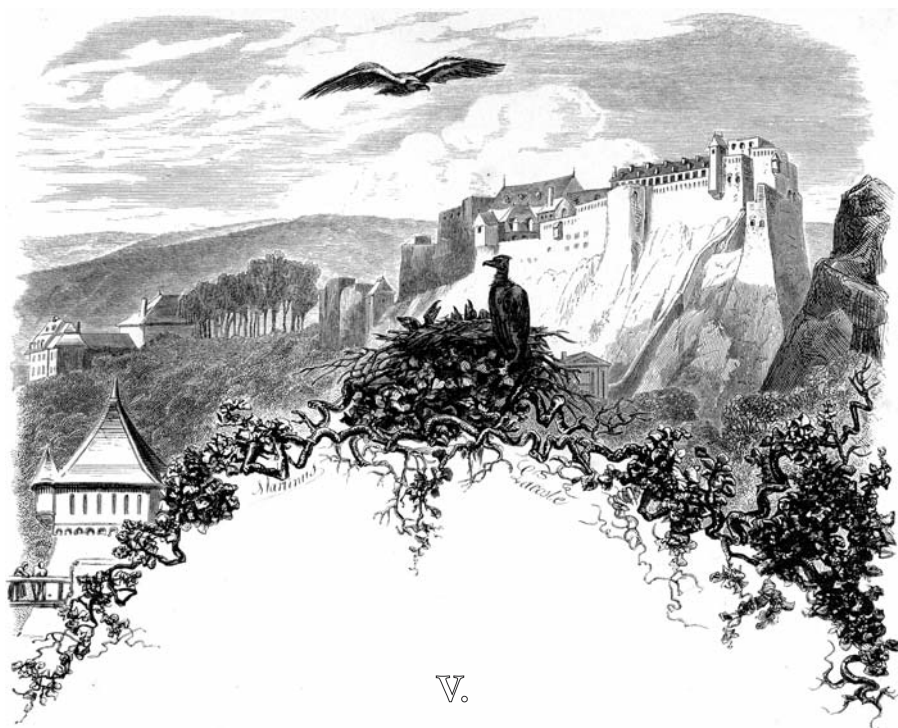
La domination de Napoléon n'eut rien de remarquable pour le duché de Bouillon. À la chute de l'Empire, le congrès de Vienne donna au roi Guillaume, en échange des États qu'il possédait en Allemagne, une partie du Luxembourg, à laquelle fut joint le duché de Bouillon. Mais les héritiers de la maison de la Tour d'Auvergne réclamèrent auprès du congrès d'Aix-la-Chapelle, et, après huit ou dix années de procès intentés par le duc de Rohan contre le prince de Bourbon et les ducs et princes de la Trémoille qui avaient été déclarés les seuls ayants-droit naturels aux indemnités dues pour la perte de la souveraineté de Bouillon, le duc de Rohan fut condamné aux frais et dépens.

Toute une civilisation se trouve entre la création du duché de Bouillon et son absorption définitive. Fondé par l'épée, il tombe par la plume ; son berceau est entouré de féodaux couverts d'acier, portant l'épée au flanc, il finit entre les mains de gens de loi maculés d'encre et ayant pour armes du papier timbré !

Depuis la cession de Godefroid avant son départ pour la Palestine, le duché de Bouillon n'avait plus été qu'un arrière-fief sans importance politique. Entraîné dans le courant d'intrigues tantôt mesquines, tantôt sanglantes, aucun de ses ducs ne s'était montré digne de siéger dans ce formidable château où flottait jadis la bannière de Gothelon, de Godefroid le Barbu, ces vaillants feudataires de l'Empire. Au lieu d'intrépides soldats qui, comme le grand Godefroid, plantent l'étendard impérial sur les murs du château Saint-Ange, nous trouvons en 1757 un courtisan servile passant la chemise et présentant le bougeoir au sultan du Parc-aux-Cerfs ! Les lions sont devenus des chacals, et dans ce donjon où la voix des rudes comtes d'Ardenne appelait aux créneaux leurs hommes d'armes, nous trouvons en 1780 une sorte de marquis de Molière, portant l'épée de ba-leine dans son fourreau de galuchat, et contemplant avec épouvante un de ces redoutables glaives oubliés dans quelque coin et que sa main débile a en vain tenté de soulever.

Passons maintenant au château.





V.

Le Château de Bouillon.

Le voyageur qui arrive à Bouillon par la route de Dinant, voit se dérouler devant lui une longue rampe, dominée des deux côtés par de hautes collines au sein desquelles on a creusé la route. Au bas de la descente, une longue file de maisons plus que modestes, et qui partout ailleurs ne se croiraient pas déshonorées de figurer dans un village, vous annonce que vous êtes arrivé dans *les faubourgs* de Bouillon.

Car Bouillon a des *faubourgs*, ni plus ni moins que Vienne, Paris et Bruxelles, et dans ce faubourg qu'il faut traverser pour arriver à la Semoy qui baigne les murs crénelés de la ville, nous avons rencontré un monument qui jusqu'à ce jour n'a été signalé ni décrit par aucun touriste et dont nous regrettons de ne pouvoir donner ici le dessin.

Ce monument est une fontaine portant à son sommet le millésime de 1832. Sa forme est pyramidale et représente exactement dans des propor-

tions minuscules la grande pyramide de Chéops. La hauteur de ce monolithe est d'une vingtaine de pieds, et, d'après les renseignements qui nous ont été communiqués par un archéologue de l'endroit, qui se livre en même temps à l'industrie des assignations et des protêts, il paraîtrait que cette pyramide est une *bouture* de la grande pyramide de Chéops — oubliée il y a quelques années par un Anglais dans l'hôtel de M. Brasseur et donnée par celui-ci à sa ville natale pour en faire une fontaine.

La bouture a bien réussi, ce qui prouverait que les pyramides s'acclimatent facilement sous les zones les plus opposées.

Après avoir laissé derrière soi la merveilleuse pyramide, on arrive aux portes de Bouillon, dont les murs crénelés nous ont rappelé un moment la ceinture guerrière dont les papes entourèrent Avignon pendant leur séjour dans cette ville. À droite et à gauche, la Semoy, fait miroiter ses eaux fraîches et cristallines et va se perdre au détour de la profonde vallée qu'elle s'est creusée. Vu du pont, le paysage est d'un aspect charmant et la ville semble être un vaste nid posé au fond d'une immense coupe de verdure, dont le bord est figuré par la ligne des montagnes boisées qui tracent sur l'azur du ciel leurs contours gracieux et mollement ondulés.

Si le voyageur jette ses regards sur la gauche, il verra s'élever au bord de la Semoy un immense mur de roc schisteux, taillé à pic et sur la crête duquel se profilent vigoureusement les lignes rompues de tours rondes, carrées, ayant pour base une masse de murs formidables, tellement confondus avec le roc, que tout le donjon semble être taillé dans le vif de la montagne. Des embrasures béantes, des créneaux obliques, des meurtrières s'ouvrent dans les flancs du donjon, comme des crevés dans un pourpoint à l'espagnole. L'aspect général du monument est grandiose, sévère et empreint d'une sorte de puissance barbare que l'appropriation du château aux exigences de l'art militaire moderne n'a pu réussir à lui ôter. Vu de côté, deux ponts, jetés sur des abîmes qui séparent du château proprement dit, un corps de garde avancé et un premier donjon augmentent encore, par leurs arches hardies se profilant vigoureusement sur l'azur du ciel, sa physionomie pittoresque et étrange. Partout le roc taillé à pic ne laisse aucun espoir à l'escalade ni à la surprise. À l'extrémité du fort, une large et profonde brèche pratiquée dans la montagne, isole celle-ci du château, qui de ce côté aurait pu être exposé à un coup de main, sans la précaution qu'ont prise les ingénieurs de tailler le roc de telle sorte, qu'un isard n'oserait en affronter les pentes dentelées et les plans verticaux.

Le ton général de toute cette masse est, quant au rocher, d'un gris som-

bre, rompu par de larges plaques verdâtres que forment les mousses et les lichens qui tapissent partout les flancs du roc. Quant au fort, il ressemble, par sa couleur, au fer rouillé d'une vieille armure, sur laquelle on peut compter les traces des haches et des épées.

Mais nous anticipons sur une description qui doit venir plus tard. La porte de la ville dresse devant nous son arche béante à travers laquelle nous entrevoyons une rue propre et gaie, des magasins de modes, des enseignes somptueuses, ma foi. Entrons !

En effet la ville est charmante. C'est bien, comme nous l'avons dit, un nid d'oiseau, perdu au cœur d'un vaste bouquet dont les fleurs seraient des hêtres, des chênes et des bouleaux. En montant la rampe qui conduit au château, une enseigne frappe nos yeux ; nous y lisons : BOUILLON, *bottier*.

Nous étions venu chercher des paysages et des traditions, et voici qu'une triste leçon de l'instabilité des choses humaines s'offre à nos méditations.

Bouillon, bottier ! — dans la capitale de ce duché de Bouillon illustré par tant de grands hommes, depuis Godefroid l'Ardennais jusqu'au vaillant Gothelon et au grand Godefroid qui planta sur les murs de Jérusalem sa radieuse bannière aux croix d'argent. Bottier dans le domaine de ses ancêtres qui soutenaient de leur puissante épée le vol de l'aigle des Othon, des Henri et des Frédéric de Souabe ! Certes, les ruines des gigantesques cités d'Asie, de Tyr, de Persépolis, de Baalbek, de Ninive, sont fécondes en grandes leçons sur la fragilité des choses de ce monde, où la mousse dévore les palais de marbre, où l'oubli ensevelit dans son morne linceul les plus brillantes renommées ; mais rien, croyons-nous, ne contient un plus mélancolique et plus grave enseignement que cette mesquine et pauvre enseigne branlante à tous vents et sur laquelle on lit pour tout blason, pour toutes armoiries : *Bottillon*, bottier !

C'est donc ainsi que finissent les nobles lignées, les races puissantes, les glorieuses dynasties ! Avoir compté parmi ses ancêtres les plus vaillantes épées d'une époque où le glaive régnait en souverain ! — pouvoir, comme Ruy Gomez, faire la revue de sa galerie d'aïeux, en citant à chaque nom un de ces héros dont le cimier ducal éclipsait la splendeur des couronnes des rois ; — pouvoir dire comme lui, en parlant de Gothelon ou du terrible *Barbu* : « *J'en passe, et des meilleurs !* » — songer que vos pères avaient pour outil ces puissantes épées qui pourfendaient les Sarrasins jusqu'à la ceinture, et voir cette épée réduite à la triste et misérable proportion d'un tranchet de cordonnier ! — Ah ! il y a là, nous le disons, pour ce *M. Bouillon*,

bottier, de quoi excuser bien des distractions, bien des mesures inexactes, bien des empeignes gâchées, — surtout si, comme nous n'en doutons pas, il descend de cette glorieuse dynastie des ducs de Bouillon qui resplendit d'un si vif éclat avec Godefroid le Hiérosolomitain, pour s'éteindre après à tout jamais !

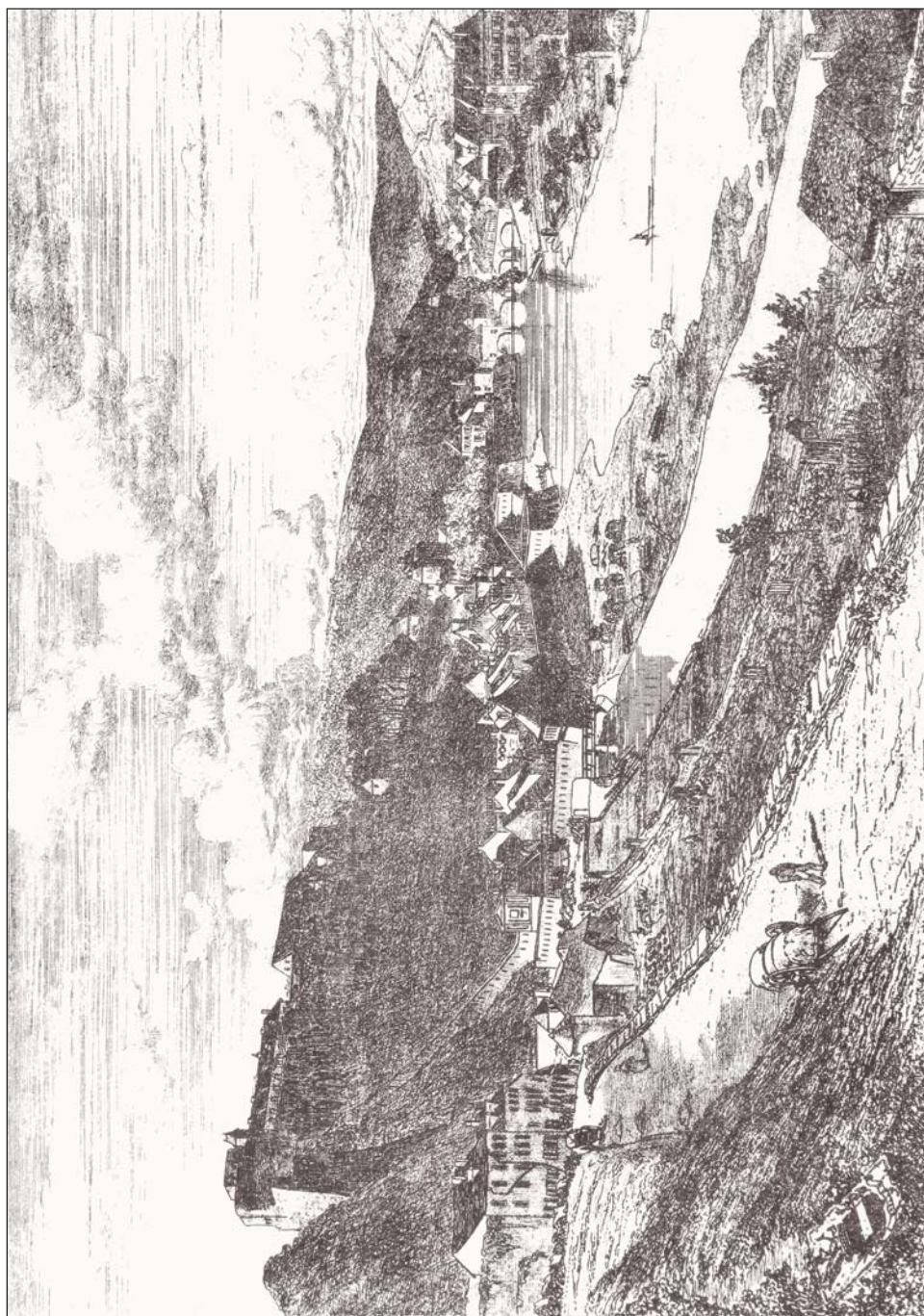
Mais un doute nous vient !

Si ce *M. Bouillon*, bottier, n'était pas un descendant du héros d'Antioche et de Nicée ! Ah ! cette idée nous épouvante et nous n'osons la sonder, de crainte d'être obligé de rayer quarante lignes de philosophie et d'histoire que nous a inspirées cet honnête M. Bouillon.

Nous gravissons la rampe du fort qui aboutit à une charmante esplanade toute plantée de grands arbres et où le regard jouit d'un de ces paysages que Fénelon aurait dit être créés — *pour le plaisir des yeux*.

En face, un ouvrage avancé et crénelé aboutit à la première tour sous la voûte de laquelle M. Kuytenbrouwer a pris sa charmante vue intitulée : *la cour du corps de garde*. L'aspect de cette tour a le caractère rude et puissant des donjons du XII^e siècle. Ce sont des murs bâtis avec des fragments du roc éventré pour recevoir leurs puissantes assises, — ce sont des créneaux et des meurtrières dans l'ombre desquels on croit entrevoir un homme d'armes l'arbalète au poing ; mais les embrasures à travers lesquelles les canons allongent leurs mufles noirs et béants, ne permettent pas de continuer longtemps ce rêve. À droite, la vallée s'élargit et montre la petite cité couchée à l'ombre du fort, comme un faon aux pieds d'un mammoth. À gauche, le coup d'œil est splendide !

Le flanc du fort fuit obliquement et va se terminer à cette partie de la montagne coupée à pic, pour protéger le château contre une surprise. De ce côté, le mur de rocher sur lequel s'allonge le château, est accidenté d'une façon bizarre et semble pouvoir être escaladé dans quelques endroits. Mais bientôt le formidable roc surplombe la Semoy et n'offre à l'œil que des surfaces verticales ou concaves où la mousse seule peut accrocher ses racines et où un oiseau ne pourrait reposer ses ailes. La ligne de faite du donjon, se dessinant vigoureusement sur l'azur du ciel, offre des accidents et des profils bizarres dus aux tourelles, aux plateformes des tours, aux toits anguleux, aux dômes des poudrières et aux bastions avancés construits sur une terrasse naturelle qui s'avance au-dessous des murs. Plus bas, la Semoy, qui enserme le château dans un de ses plus charmants replis, va se perdre au détour d'un vallon ombreux bordé de riches prairies appelées — nous dirons tantôt pourquoi — *le Camp de l'Évêque*.



CHÂTEAU DE BOUILLON, VU DES BORDS DE LA SEMOY.

Devant le château, et séparée de lui par la Semoy, s'élève une chaîne de montagnes boisées, où les arbres ont poussé si dru et si serré que l'œil n'entrevoit partout qu'une masse opaque de verdure, sans y rencontrer la moindre clairière. Cette chaîne boisée a rendu inutile et impuissant le château de Bouillon qui, avant l'invention de la poudre, pouvait faire impunément la nique à toute une armée. Quatre obusiers sur cette montagne brûleraient en deux heures les casernes et les bâtiments du fort, et forceraient la garnison à se réfugier dans les ténébreux couloirs et les sombres galeries creusées dans les entrailles du roc.

Cette face du château que nous venons de décrire fut, en l'an 1134, le théâtre d'une de ces luttes surhumaines et inouïes, qui rappellent les exploits homériques d'Ajax et de Diomède, ou les incroyables prouesses des paladins racontées par les romans de chevalerie.

Mais avant d'aller plus loin, disons en quelques mots ce qu'était le château de Bouillon au XII^e siècle.

Sauf les prisons souterraines, les couloirs sombres, les noires et humides oubliettes qui, creusées dans le roc, montrent encore aujourd'hui leurs ténébreux orifices, sur lesquels s'abattent de lourdes grilles ; — sauf toutes ces souterraines artères qui serpentent dans le roc loin de la lumière du jour, rien au château de Bouillon n'est contemporain du grand Godefroid. Le fort, tel qu'il existe aujourd'hui, est l'œuvre des princes de La Marck, de Georges d'Autriche, évêque de Liège et fils de Maximilien — qui a laissé son nom à l'une des tours les plus importantes ; — de Louis XIV et du roi Guillaume, lequel dans les premières années de son règne fit réparer le château et le mit probablement dans l'état où il se trouve encore aujourd'hui.

Au XII^e siècle, le château de Bouillon se composait probablement, comme tous les châteaux forts de cette époque, d'une enceinte murée, ayant trois ou quatre tours à ses angles, et au milieu de laquelle s'élevait, protégé par des herses puissantes, le donjon qui était le cœur de la place. Des tours en bois défendaient les approches et portaient sur leurs plateformes des guetteurs qui, au moyen de trompes, signalaient l'approche d'un étranger de distinction ou d'un ennemi. Le pont-levis seul était protégé par des fossés à sec, et toute la partie comprise entre le second pont et l'esplanade n'existait pas. Le premier fossé du château fut probablement creusé par les La Marck ou par Georges d'Autriche, et sur l'îlot qui fut formé ainsi entre le premier et le second fossé, les évêques de Liège, qui possédèrent le château pendant quatre siècles, firent bâtir la tour qui s'offre

la première au spectateur en arrivant du côté de l'esplanade.

La force du château consistait donc tout entière dans sa situation inexpugnable. Placé au sommet d'un roc escarpé sur ses deux flancs, baigné de chaque côté par la Semoy, défendu par des tours et des remparts formidables garnis de mangonneaux et de puissantes catapultes ; protégé par des portes bardées de fer et par de lourdes herses, le château de Bouillon — à cette époque où la poudre n'avait pas encore créé entre les hommes cette terrible *égalité* dont s'affligeait Bayard — n'avait donc rien à redouter d'une attaque. Pour arriver au pied de ses murailles, il eût fallu être un isard ; pour arriver dans les cours du donjon, il eût fallu des ailes.

Eh bien ! cette forteresse si menaçante, ce roc formidable que défendaient de vaillants hommes de guerre, cette aire de vautours placée à trois cents pieds au-dessus de la Semoy, et qui n'offrait partout que des surfaces où le pied d'un homme d'armes n'eût pas trouvé à se poser, fut prise cependant par l'intrépide Henri, comte de Luxembourg, aidé par la main invisible mais puissante de saint Lambert, le vénéré patron de la turbulente cité de Liège.

Or, puisque nous trouvons ici un épisode vraiment homérique qui montre à la fois et l'indomptable audace et les naïves et pieuses croyances de cette rude et poétique époque, racontons-le — *par le menu* — comme dirait Froissard ou Brantôme.

Lorsque Godefroid, cédant à la voix mystérieuse qui parlait en lui et le poussait vers les âpres plateaux de la Judée où l'attendait la plus belle couronne qui ceignit jamais le front d'un guerrier, se décida à abandonner le domaine de ses ancêtres pour n'être plus qu'un humble et glorieux soldat du Christ, il engagea, pour subvenir aux besoins de son glorieux pèlerinage, le duché de Bouillon à Obert, évêque de Liège. Ide d'Ardenne, mère de Godefroid, vint à Bouillon pour sanctionner les conventions arrêtées entre son fils et l'évêque Obert, et Baudouin, frère de Godefroid, régla les clauses du traité qui consistaient en ceci :

« Le duc Godefroid engageait entre les mains d'Obert le domaine et le château de Bouillon, ainsi que ses autres terres, pour la somme de treize cents marcs d'argent et trois marcs d'or, à la condition de rembourser l'évêque plus tard, soit par lui-même, soit par trois de ses plus proches héritiers. Si aucun de ces héritiers désignés ne remboursait l'évêque ni ses successeurs, le domaine et le château de Bouillon restaient acquis sans retour à l'évêché de Liège. »

Il ne faut pas croire cependant que ce XI^e siècle qui nous apparaît dans

les lointains rayonnants de l'histoire comme une époque toute de dévouement et de piété, ne comptait pas aussi quelques-uns de ces esprits positifs pour lesquels l'enthousiasme n'est qu'une des variétés de la folie, et qui trouvaient plus sage de rester tranquillement au coin de l'âtre en entendant la pluie grésiller sur les vitraux du moutier ou du manoir, que d'aller se faire rompre héroïquement les os dans les champs de Dorylée ou les plaines d'Ascalon. Voici comment un annaliste contemporain, moine de Saint-Hubert, parle de la convention faite entre Godefroid et Obert :

« Le premier, dit-il, abandonne sa famille, ses honneurs, ses biens, comme un fou qui avec une foule d'autres *quitte le certain pour l'incertain*. — Le second est un dilapidateur *qui dépouille les congrégations des clercs et des moines pour ne songer qu'à son intérêt privé*. »

Voltaire, on le voit, avait déjà des précurseurs, même au XI^e siècle.

La convention signée avec l'évêque de Liège, Godefroid voulut aussi prévenir toute dissension future avec l'évêque de Verdun, en raison des droits que les ducs de Bouillon prétendaient avoir sur ce comté. Il céda donc à l'évêque le château de Stenay et le village de Monza, et le prélat reconnut cette générosité en forçant le duc à accepter un secours pour son voyage.

Ces affaires terminées, Godefroid quitta les belles rives de la Semoy qu'il ne devait plus revoir, et alla trouver en Palestine le tombeau qui l'attendait sur le Golgotha, auprès du sépulcre de ce Christ dont il s'était montré un si fidèle et si valeureux vassal.

En l'an 1134, Raynaud, comte de Bar, l'un des héritiers de Godefroid, mais non le plus proche, et qui était, avec le comte Henri de Luxembourg, parent au cinquième degré d'Eustache, frère de Godefroid, revendiqua le duché en offrant de restituer à l'évêque Albéron, selon la convention signée avec Godefroid, les treize cents marcs d'argent et les trois marcs d'or. Mais Albéron, lequel probablement trouvait de grands avantages dans la possession du château de Bouillon qui lui permettait de purger le pays des bandes armées établies dans les gorges des Ardennes, refusa d'accepter les offres de Raynaud et celui-ci repoussé de ce côté, songea à enlever par la force ce que l'évêque refusait de lui céder de bonne grâce.

Au moyen de ses marcs d'argent qui n'avaient pas trouvé leur placement, le comte Raynaud trouva moyen de corrompre la garnison du château de Bouillon. Par une nuit obscure, il introduisit ses troupes dans le donjon, et le lendemain matin, en s'éveillant, les bourgeois et vassaux du duché virent flotter sur les créneaux du château le pennon des comtes de

Bar, là où la veille encore se déroulait la bannière de Saint-Lambert, écartelée des armes de l'évêque. On voit que ce n'est pas d'aujourd'hui que les clefs d'or sont les meilleures pour ouvrir les portes.

Pendant sept années, le comte Raynaud garda sa conquête, au grand crève-cœur de l'évêque Albéron, qui voyait, sans pouvoir s'y opposer, son ennemi ravager les terres de l'évêché, piller les moutiers et les marchands, deux grandes sources du revenu des barons du XII^e siècle. Enfin, le comte Raynaud ayant brûlé la ville de Fosses, qui, à cette époque, était une cité célèbre par son importance et que les historiens qualifient d'*illustre* et d'*insigne*, l'évêque, voulant mettre un terme à ces violences et à ces pilleries et chasser de son aire ce vautour qui répandait la terreur et la mort sur le Condroz et l'Ardenne, fit un appel à ses vassaux, à ses hommes-liges. Bientôt une nombreuse armée, à laquelle vinrent se joindre quelques barons pour lesquels la plus belle fête était une bataille, avec ses pennons flottants, ses rudes chevaliers maniant la terrible épée à deux mains ou la pesante masse d'armes, ses grands destriers couverts de fer et qui entraient dans les bataillons des *communiers*, comme un moissonneur dans un champ de blé, bientôt, disons-nous, il y eut autour de l'évêque une armée impatiente et qui, comme le cheval de Job, n'attendait que le signal du clairon pour se ruer dans la mêlée.

Parmi les combattants qui avaient les premiers planté leur bannière auprès de celle de l'évêque, on citait surtout le jeune comte Henri de Luxembourg, nature bouillante, fougueuse, qui trouvait d'âpres voluptés dans le sein des mêlées, le heurtis des glaives, que le Tasse aurait pris pour le modèle de son Renaud et dans lequel Homère eût retrouvé les traits et le caractère d'Achille.

L'expédition fut conduite avec tant de prudence, de mystère et d'activité, que le comte Henri et l'évêque, à la tête de trois mille cavaliers et d'une nombreuse infanterie, investirent le château de Bouillon et le cernèrent avant qu'on eût eu le temps de le ravitailler. Un parti d'hommes d'armes du comte Henri faillit même faire prisonniers les deux fils du comte de Bar, au moment où ils chassaient dans les forêts voisines du château.

Nous avons décrit la situation inexpugnable du château. S'en emparer de haute lutte était une tentative insensée, dans laquelle la Semoy eût reçu chaque jour une avalanche de cadavres mutilés et broyés sur les rochers, sans faire faire un pas aux assiégeants. On résolut donc de dompter les défenseurs du château par la famine, qui a des dents plus longues que les

épées.

Un seul moulin, placé sur la rivière et défendu par des tours en bois, procurait aux assiégés la farine et le pain nécessaires à la garnison du château. Les Barrois en avaient confié la défense à leurs plus braves soldats. Le comte Henri, paré de sa plus riche cotte d'armes sur laquelle brillait, comme un sanglant météore, le lion de gueules de Luxembourg, et couvert d'une riche armure qui le rendait le but de tous les traits, dirigea l'attaque et y fut blessé d'un trait d'arbalète à la cuisse ; une autre flèche tua son cheval sous lui et le renversa dans la rivière ; à peine pansé, le bouillant jeune homme revint à la rescousse, et, après une longue et sanglante lutte, il se rendit maître du moulin, qu'il livra aux flammes avec les bastions en charpente qui le défendaient.

Privé de ressources par cet incendie, la garnison du château ne songeait pas cependant à se rendre. Quant aux assiégeants, ils manquaient eux-mêmes de vivres. L'évêque, pour relever le courage de ses soldats, leur annonça que la prochaine attaque se ferait sous la protection de la chässe de saint Lambert, qu'il allait faire venir de Liège, accompagnée des milices bourgeoises, lesquelles amèneraient en même temps un fort convoi de vivres.

Quelques jours après, la chässe miraculeuse, palladium vénéré des Liégeois, arriva au camp, et, escortée de prêtres, d'hommes d'armes, de chevaliers, fut portée processionnellement dans la prairie qui s'étend au pied de l'esplanade, le long du flanc du château, et qu'aujourd'hui encore on appelle *le Camp de l'Évêque*. Les annalistes assurent qu'en voyant cette pieuse cérémonie du haut des murs de Bouillon, Renaud, fils aîné du comte de Bar, fut renversé comme par une main invisible au moment même où la chässe s'arrêtait au pied des remparts.

— Frère, dit Renaud à Hugues de Bar, le glaive qui m'a frappé n'était pas tenu par une main gantelée. Quoique non blessé, je me sens atteint mortellement. Le doigt de Dieu et celui de monseigneur saint Lambert sont dans tout ceci ; or, pour obtenir sa miséricorde, m'est avis que nous rendions le château à son légitime possesseur.

L'abattement et la pâleur de Renaud firent une profonde impression sur Hugues ; mais avant de rendre le château, il crut devoir prendre les ordres du comte de Bar, son père, et lui dépêcha un homme qui se glissa à travers les rangs des ennemis pour aller informer le comte Raynaud de la situation des assiégés et de celle de son fils aîné.

Cependant les Liégeois et les Luxembourgeois se préparaient pour un

assaut. La présence de la sainte châsse avait retrempé tous les courages dans le camp des assiégeants et troublé le cœur des assiégés. Les soldats de la garnison du château se communiquaient mystérieusement leurs craintes et tremblaient de voir le saint les abattre comme pommes mûres, lors de l'assaut, rien qu'en les touchant de sa crosse épiscopale.

Le 17 septembre, jour de la fête de saint Lambert, les Liégeois donnèrent l'assaut ; une puissante tour en bois placée en avant du château sur la crête du roc et nommée la tour Beaumont, fut attaquée et défendue avec un acharnement sans égal. Les soldats, ivres de fureur, gravissaient le roc en s'aidant de leurs dagues et du bec de faucon de leurs haches d'armes. À les voir ramper couverts de leurs armures ou de leurs jaques de maille, on eût dit d'immenses lézards imbriqués d'écailles de fer et s'efforçant d'atteindre la base du fort.

Du haut de la tour pleuvaient, plus dru que la grêle d'avril, des traits et des blocs de granit qui parfois arrachaient des flancs de la montagne l'un des assaillants et rebondissaient avec lui d'angle en angle, jusque dans les eaux sanglantes de la Semoy. Ceux d'entre les assaillants qui avaient pu prendre pied quelque part lançaient sur la tour des javelots chargés de matières ardentes et des flèches enflammées ; mais des fragments de roc tombant du haut des créneaux brisaient les armures et broyaient les soldats dans leurs carapaces d'acier. La lutte était insensée, le rocher à pic protégeait les Barrois et rendait inutiles les plus mâles courages.

À la vue de ses soldats broyés sur le roc et roulant sur ses âpres surfaces comme des troncs d'arbres précipités du sommet du fort, le comte de Luxembourg pousse un rugissement de lion en fureur qui épouvante les assiégés. Après avoir crié à ses gens de le suivre, il s'élance la dague aux dents vers la cime inaccessible, et, soutenu par un courage aveugle qui tenterait l'impossible, il s'élance de saillie en saillie, franchit des aspérités où le pied d'un chamois n'oserait se poser, et, sans regarder s'il est suivi, arrive à la crête du rocher que surplombe une saillie infranchissable. Là, saisissant de ses mains puissantes la corniche concave où son pied ne peut trouver prise, il tente de s'enlever par la seule force des poings. Au-dessous de lui s'ouvre un abîme de deux cents pieds et dont la route est déjà ensanglantée ! À la vue de la surhumaine audace de ce guerrier suspendu sur le vide, les deux camps restent immobiles et muets ! On entend battre le cœur de six mille hommes de guerre pour lesquels la mort n'est qu'un jeu ! Un geste suffit aux assiégés pour précipiter l'intrépide jeune homme dans la Semoy ! Mais les haches sont immobiles et les arcs restent muets ! Enfin,

reconnaissant l'impossibilité de sa tentative, le comte de Luxembourg revient par la route qu'il a suivie et rejoint ses compagnons d'armes, aux applaudissements des deux armées, stupéfaites de tant d'audace et d'indomptable courage.

On chercherait en vain dans le poème du Tasse, et parmi les plus brillants exploits des Renaud et des Tancrède, un fait d'armes qui puisse rivaliser avec celui du comte de Luxembourg, que l'histoire devrait saluer du titre à d'*Achille ardennais* !

Le comte Thierry, un des alliés du comte de Bar, qui avait été témoin de la périlleuse et incroyable ascension du comte de Luxembourg, lui envoya le lendemain par son écuyer un cheval de bataille de grand prix, en priant le jeune comte de vouloir l'accepter comme un gage de son admiration.

Cependant le comte de Bar, ayant appris, par le messager que lui avaient dépêché les assiégés l'état alarmant de son fils Renaud et la triste situation de la garnison, fit demander à l'évêque de Liège une trêve de quelques jours, pendant laquelle il envoya au château de Bouillon Henri de Salm, son neveu, pour convenir des conditions de la capitulation. Enfin, le 30 septembre 1141, Bouillon ouvrit ses portes aux troupes de l'évêque et du comte. On promena dans les remparts reconquis la châsse de Saint-Lambert, et, depuis cette époque, les évêques de Liège en restèrent paisibles possesseurs, jusqu'au moment de leurs démêlés avec les la Marck, qui devaient de nouveau ensanglanter ces murs, déjà témoins de tant d'impitoyables tueries.

Nous empruntons à l'ouvrage de M. de Prémoré, intitulé : *Un peu de tout à propos de la Semoy*, la liste des différents sièges qu'a subis le château de Bouillon et des différents maîtres qui y plantèrent leur bannière depuis 1141 — et non 1142, comme l'assure M. de Prémoré — jusqu'au moment où le congrès de Vienne le réunit au Grand-Duché de Luxembourg.

« En 1378, dans une guerre entre l'évêque *Arnould de Hornes* et son compétiteur à l'épiscopat, le château est pris et la ville brûlée.

» En 1406, l'évêque *Jean de Bavière* assiège et reprend le château de Bouillon qui s'était donné à *Thierry de Hornes*. *Henri de Hornes*, père de *Thierry*, mambourg du pays, l'attaque en hiver malgré les difficultés de la saison, et, après deux mois d'une résistance héroïque, la place succombe à la famine et se rend le 28 janvier 1407. Mais les têtes des deux vainqueurs devaient bientôt tomber. Bouillon rentra au pouvoir de *Jean de Bavière*.

» Une nouvelle ère de luttes et de périls va commencer pour Bouillon. En 1484, le traité de Tongres engage, comme caution, le duché et le château de Bouillon à *Guillaume de la Marck-d'Aremberg*, surnommé *le Sanglier des Ardennes*. À sa mort, *Robert I^{er}*, son frère, s'en proclame duc ; il est reconnu par la France ; il a pour successeur *Robert II*, qui, ayant pris les armes contre *Charles Quint*, est obligé par le traité de Madrid de restituer Bouillon à *l'évêque de Liège*.

» En 1521, le château et la ville sont démantelés et incendiés.

» En 1543, *Georges d'Autriche*, évêque de Liège et fils de l'empereur Maximilien, fait réparer les fortifications de Bouillon, et construire la tour qui porte encore aujourd'hui son nom.

» En 1552, le duché est occupé par la France et restitué de nouveau en 1559, par le traité de Cateau-Cambrésis.

» Cependant les héritiers des la Marck n'avaient pas renoncé à leurs prétentions : *Charlotte de la Marck-d'Aremberg*, dernière de sa maison, avait porté ses droits dans celle de *la Tour d'Auvergne*. À la cour de France on admettait deux ducs de Bouillon, l'un au-delà, l'autre en-deçà de la Semoy.

» Le 7 octobre 1676, les troupes françaises attaquèrent le château. Elles s'en rendirent maîtresses le 30, et le 3 novembre le maréchal de Créquy en prit possession au nom de *Louis XIV*.

» Enfin, la famille de *Turenne* fut mise, par les traités de Nimègue et de Ryswick, en possession de l'héritage de Godefroid de Bouillon.

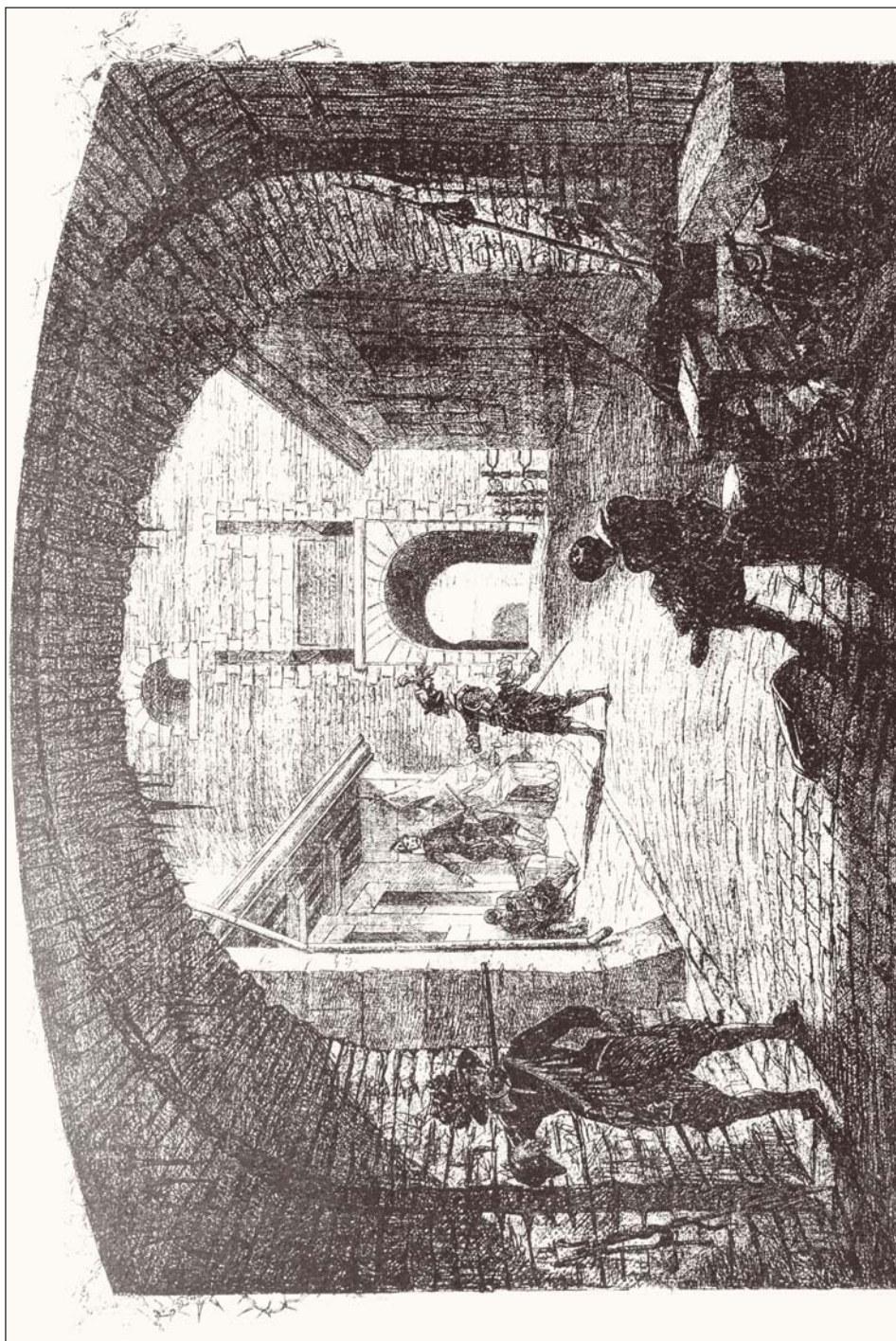
» Ce lieu était destiné aux plus grands noms de l'histoire moderne.

» La maison de *la Tour d'Auvergne* resta en possession de Bouillon jusqu'en 1795, où ce duché fut réuni à la France.

» En 1815, la ville et le duché furent unis, par le congrès de *Vienne* et de *Paris*, au *Grand-Duché de Luxembourg* ; et les titres et les indemnités réclamés par les maisons de *Rohan*, de *Condé*, de *la Trémouille* et de *Beauveau*, comme héritières de celle de *la Tour d'Auvergne*, furent reconnus et adjugés au chef de la maison de *Rohan*.

» Il y a peu de lieux qui aient eu des destinées plus orageuses et plus illustres que le château de Bouillon.

» Contemporain de *Charlemagne*, il subit pendant cette longue carrière de plus de dix siècles toutes les vicissitudes de la fortune, de la guerre et de la gloire. Les plus fières bannières flottèrent au sommet de ses tours, les plus grands capitaines combattirent sous ses murs.



ENTRÉE DU CHÂTEAU DE BOUILLON.

» Possédé par les comtes d'*Ardennes* et les ducs de *Lothier*, par l'immortel *Godefroid*, par les évêques ayant nom d'*Aremberg*, *Hornes*, *Egmont d'Autriche* et de *Bavière*, il passa aux maisons de *la Marck*, de *la Tour d'Auvergne*, et de *Roban*. Il fut pris et repris quatorze fois, tour à tour attaqué et défendu par le vainqueur de Jérusalem, par *Charles Quint*, par Louis XIV, par *Créquy* et par plusieurs des plus grands hommes de guerre du moyen âge et de nos jours.

» Il eut pour gouverneurs et prévôts, des *Hornes*, des *la Marck-d'Aremberg*, des *Looz-Corswarem* ; il donna asile à *Mazarin* pendant les troubles de la Fronde ; il fut l'objet de dix traités et figura dans tous les grands actes de la politique européenne, à *Madrid*, à *Cateau-Cambrésis*, à *Nimègue*, à *Ryswick*, à *Vienne* et à *Paris*. »

Si l'on a bien fait attention aux dates de ces divers sièges, on remarquera que le château de Bouillon cessa d'être inexpugnable, à partir du jour où une arquebuse maniée par un goujat le rendit l'égal de ces héros du moyen âge qui s'en allaient, comme le Cid Campeador, conquérant des royaumes qu'ils dédaignaient de gouverner.

Le jour où un tube de fer ou de bronze, placé sur les hauteurs qui dominent Bouillon, put foudroyer le vieux donjon de Godefroid l'Ardennais et broyer sous ses boulets les murs de granit et les armures d'acier, ce jour-là fut pour l'antique donjon, le commencement de cette série d'humiliations qui devaient aboutir à en faire aujourd'hui un fantôme du passé, devenu un vain épouvantail.

Cependant, si l'extérieur du château n'a rien gardé de sa physionomie féodale et barbare, l'ensemble du donjon, surtout à l'intérieur, offre toujours un grand caractère. Ces voûtes puissantes, ces ponts jetés sur des fossés qui sont des précipices, ces sombres couloirs à peine étoilés d'un rayon de lumière, sont tout un ténébreux poème.

Mais c'est surtout dans la partie souterraine du château, taillée dans les entrailles du roc, qu'on retrouve le caractère sinistre et menaçant des donjons du moyen âge. Il y a là des escaliers montant vers les ténèbres, ou plongeant dans l'ombre, et qu'on croirait rêvés par Piranèse. Des rampes taillées dans le roc semblent s'écrouler dans des abîmes. Puis viennent des couloirs que jamais un rayon de soleil n'a dorés de ses feux et sur lesquels s'ouvrent des portes de fer qui ferment des cachots, vrais sépulcres taillés dans la pierre. Plus loin, le roc montre l'orifice béant d'un escalier tortueux, où les ténèbres sont rendues visibles par quelques paillettes de lumière qui viennent étoiler la pierre. Dans les sombres méandres de cette montagne

ainsi fouillée, on se croit perdu dans les artères d'un grand madrépore, ou dans les entrailles d'une orque monstrueuse. Les arceaux de la voûte des cachots laissent tomber des larmes silencieuses, qui plus d'une fois durent se mêler aux pleurs désespérés des prisonniers, rêvant dans l'ombre et les chaînes l'air joyeux du ciel et la liberté. Dans ces mornes et implacables tombeaux, la voix prend un caractère étrange et qui n'a plus rien d'humain.

Et cependant des hommes ont été renfermés dans ces cercueils de pierre ! ne voyant, pour toute lumière, que la rouge lueur des torches de leurs geôliers. Et ce n'est pas tout encore ! Le sol de ces cachots se creuse et s'ouvre sur d'autres cachots, fermés par une grille horizontale scellée dans la pierre. Ces puits creusés dans les entrailles de la montagne sont les *oubliettes*. Quelques feuilles de papier enflammées, que nous y avons jetées, nous ont permis d'en sonder toutes les horreurs ! Mourir là ! c'était mourir dix fois !...

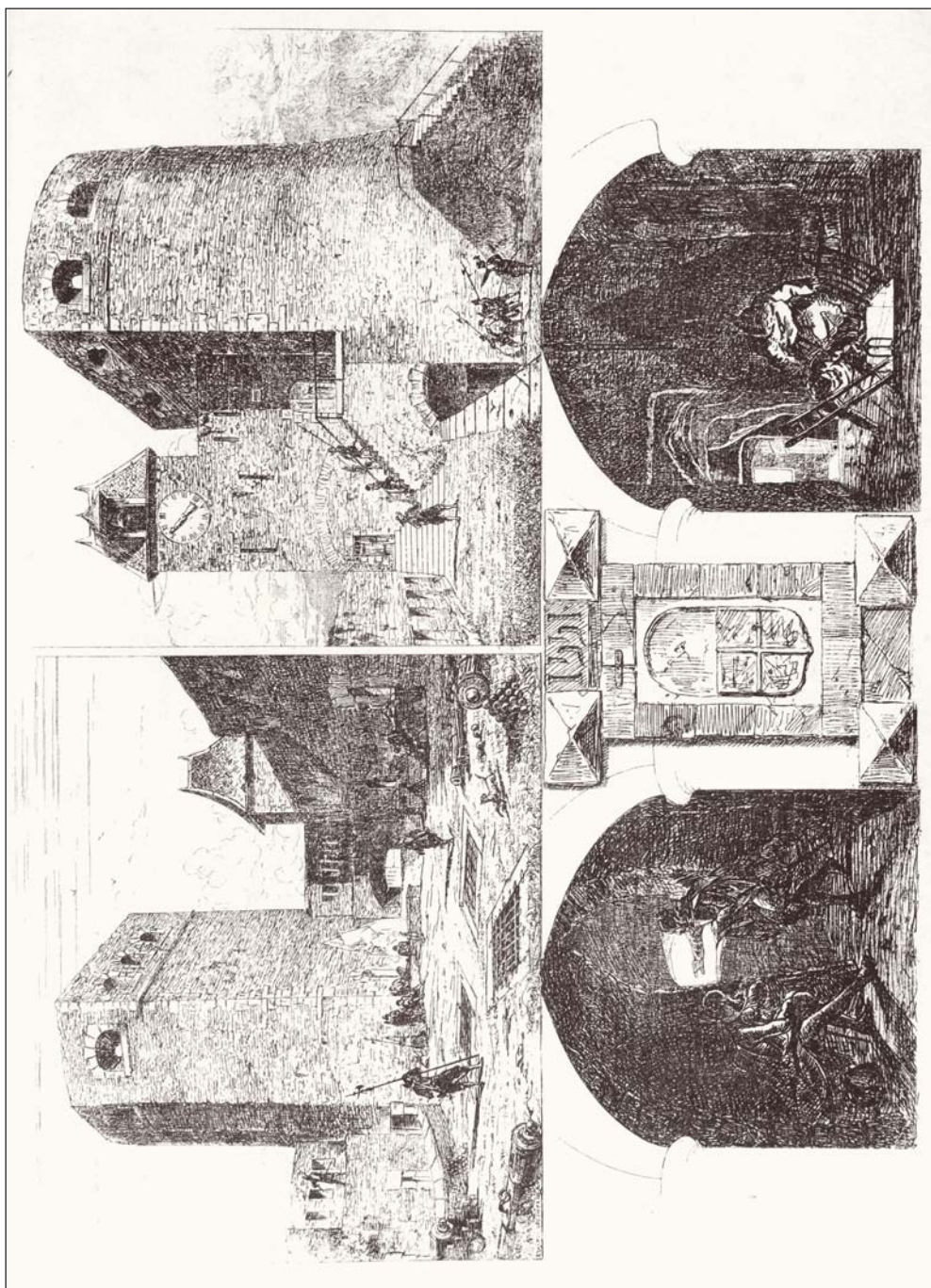
M. Kuytenbrouwer a trouvé moyen d'enchâsser tout un petit drame dans la reproduction qu'il a donnée de l'une de ces oubliettes. Le bourreau, le prévôt, le condamné, éclairés par les pâles reflets d'une lanterne posée à côté de la gueule sombre de l'oubliette, font de cette planche un de ces sujets qu'eut enviés Rembrandt.

La tour d'Autriche, bâtie en 1552, par Georges, évêque de Liège et fils de l'empereur Maximilien, est d'un aspect imposant. Sa base repose sur le roc vif ; ses quatre faces, trouées d'embrasures et de créneaux, lui donnent de loin l'aspect d'un géant qui surveille la vallée.

C'est au pied de cette tour que se trouve une sorte de soupirail qui aboutit à un boyau creusé dans le roc. Nous nous sommes hasardés, au grand risque de nos os, dans cette tortueuse excavation, où se trouvent deux bancs taillés dans le roc. Ce boyau informe est éclairé par un trou qui s'ouvre au pied de la tour d'Autriche. Les archéologues du pays appellent l'un de ces bancs, d'où l'on peut surveiller la route de Sedan, le *fauteuil de Godefroid* de Bouillon. Mais M. Oseraye (1) croit devoir protester contre cette tradition, qui ferait supposer chez Godefroid des instincts de renard ou de loup misanthrope, en disant que : « Godefroid était *trop grand* pour avoir aimé à *porter ses rêveries* vers un lieu voisin du séjour de la douleur et des larmes. »

Si M. Oseraye a voulu faire une spirituelle allusion à la haute taille du

(1) Histoire du duché de Bouillon, p. 272.



INTÉRIEUR DES TOURS ET PRISONS DU CHÂTEAU DE BOUILLON.

héros lorrain, qui n'eût pu se déployer dans cette tanière de blaireau, il ne pouvait dire mieux.

M. de Prémorél appelle cet antre tortueux et sombre, où l'on marche ployé, « une *salle voûtée*, où l'on trouve deux halberdars et une épée. » Les halberdars auraient pu s'y coucher en long ; mais pour s'y tenir droites, nous maintenons la chose impossible.

Quant à nous, nous pensons que ce boyau sombre, ce siège taillé dans le roc vis-à-vis de la lucarne, par laquelle on découvre toute la route de Sedan, était tout simplement une sorte de guérite ou d'échauguette à couvert, pour surveiller cette face du château qui n'avait pas à cette époque de seconde enceinte crénelée et qui consistait en quelques tours rendues inabordables par l'escarpement du rocher qui lui sert de base.

Tandis que mon collaborateur dessinait la tour d'Autriche, j'étais dans les sombres replis du fort, contemplant d'un regard rêveur, ce noir labyrinthe percé comme un immense madrépore et dans lequel les couloirs ténébreux serpentent dans le roc qu'ils creusent, tantôt en spirale, tantôt en canaux sur lesquels s'ouvrent les cachots. Il me semblait que déjà j'avais vu quelque part la description de ce sombre poème de granit qui se montrait là devant moi. Ces mornes et tortueuses galeries qu'éclaire à peine un maigre rayon de lumière tombé d'en haut et qui semble hésiter à se souiller contre les parois suintantes du roc, ces abîmes fermés par des grilles horizontales et dans lesquels le prisonnier était réellement au centre de la montagne qui pesait sur lui et l'entourait de ses robustes lianes ; tout cet affreux et sinistre tableau, il me semblait l'avoir vu déjà surgir devant moi !

Tout à coup un éclair illumina mon esprit, je venais de me rappeler l'admirable poème de Victor Hugo, intitulé : *Puits de l'Inde* ! Or, prenant congé de l'auteur de *Cromwell* la veille de mon départ, il avait eu l'attention charmante de me donner, pour charmer les ennuis d'une longue pérégrination, un petit volume renfermant *les Rayons et les Ombres, les Chants du Crépuscule, les Voix Intérieures et les Feuilles d'Automne*, quatre sublimes poèmes dans lesquels le grand poète parcourt tout le clavier de la matière et de l'esprit, de l'âme humaine et de la nature.

Le volume était dans la poche de ma blouse, je le feuilletai rapidement, et assis sur le seuil d'un cachot au pied duquel se déroulait une ténébreuse spirale aboutissant à des antres pareils à ceux que l'imagination créerait pour loger des hydres ou des dragons, je lus à la lueur d'une torche, les admirables vers suivants, qui jamais peut-être jusqu'à ce jour, n'avaient trouvé un cadre mieux en harmonie avec leur sombre et puissant coloris.

PUITS DE L'INDE

Puits de l'Inde ! tombeaux ! monuments constellés !
Vous dont l'intérieur n'offre aux regards troublés
Qu'un amas tournoyant de marches et de rampes,
Froids cachots, corridors où rayonnent des lampes,
Poutres où l'araignée a tendu ses longs fils,
Blocs ébauchant partout de sinistres profils,
Toits de granit, troués comme une frêle toile,
Par où l'œil voit briller quelque profonde étoile,
Et des chaos de murs, de chambres, de paliers
Où s'écroule au hasard un gouffre d'escaliers !
Cryptes qui remplissez d'horreur religieuse
Votre voûte sans fin, morne et prodigieuse !
Cavernes où l'esprit n'ose aller trop avant !
Devant vos profondeurs j'ai pâli bien souvent
Comme sur un abîme ou sur une fournaise,
Effrayantes Babels que rêvait Piranèse !
Entrez si vous l'osez !

Sur le pavé dormant

Les ombres des arceaux se croisent tristement ;
La dalle par endroits, pliant sous les décombres,
S'entrouvre pour laisser passer des degrés sombres
Qui fouillent, vis de pierre, un souterrain sans fond ;
D'autres montent là-haut et crèvent le plafond.
Où vont-ils ? Dieu le sait. Du creux d'une arche vide
Une eau qui tombe envoie une lueur livide.
Une voûte au front vert s'égoutte dans un puits.
Dans l'ombre, un lourd monceau de roches sans appuis
S'arrête retenu par des ronces grimpantes ;
Une corde qui pend d'un amas de charpentes
S'offre, mystérieuse, à la main du passant ;
Dans un caveau, penché sur un livre, et lisant,
Un vieillard surhumain, sous le roc qui surplombe,
Semble vivre oublié par la mort dans sa tombe.
Des sphinx, des bœufs d'airain, sur l'étrave accroupis,
Ont fait des chapiteaux aux piliers décrépits ;
L'aspic à l'œil de braise, agitant ses paupières,
Passe sa tête plate aux crevasses des pierres.
Tout chancelle et fléchit sous les toits entrouverts.
Le mur suinte, et l'on voit fourmiller à travers
De grands feuillages roux sortant d'entre les marbres,
Des monstres qu'on prendrait pour des racines d'arbres.
Partout, sur les parois du morne monument,
Quelque chose d'affreux rampe confusément ;

Et celui qui parcourt ce dédale difforme,
Comme s'il était pris par un polype énorme,
Sur son front effaré, sous son pied hasardeux,
Sent vivre et remuer l'édifice hideux ! —

.....

Nous ne serions pas éloignés d'adopter, quant au château de Bouillon, l'idée émise par M. de Prémoré dans son ouvrage sur la Semoy, et qui consisterait à laisser le temps se charger de faire du donjon de Bouillon une ruine pittoresque. Comme place de guerre, le vieux fort de Godefroid le Barbu a perdu toute importance. Ses casernes et ses magasins seraient incendiés en quelques heures, ses poudrières ne résisteraient pas aux bombes. Et si une garnison, décidée à braver les feux plongeants que l'assiégeant dirigerait contre le fort, du sommet des montagnes voisines, voulait se réfugier dans la partie du château à l'abri des bombes, les maladies l'auraient bientôt décimée.

La poudre avait tué la chevalerie bien avant le *Don Quichotte* de Cervantès, et le jour où les bombes, ces volcans ailés, purent être dirigées sur les plateformes du pic le plus escarpé, la féodalité fut tuée pour ne plus se relever.

Voici ce que M. de Prémoré propose quant au château de Bouillon :

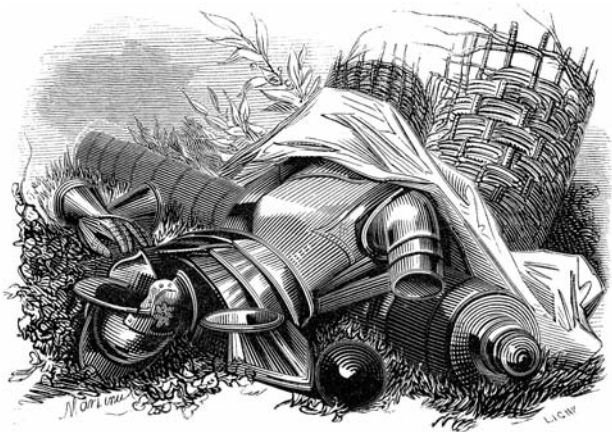
« Savez-vous ce que deviendrait le château de Bouillon, si l'on nous rendait l'arbitre de son destin ? Nous l'embellirions en en faisant une magnifique ruine, non à la façon des chevaliers de la bande noire, mais en laissant à la nature le soin de l'exécution. On verrait bientôt disparaître les toits vulgaires et le badigeonnage des murailles.

» Nous laisserions s'écrouler quelques pans de murailles et se lézarder quelques tours, afin de rompre la régularité des lignes, et de donner à la forteresse un cachet de vétusté qui dénoterait son origine.

» Les arbrisseaux et les plantes qui affectionnent les vieilles murailles festonneraient les courtines et couronneraient le sommet des tours. Le *lierre*, le *fraisier*, le *saxifrage*, les *lichens*, les *fougères* se grouperaient, s'étendraient de façon à donner à notre château un caractère bien autrement imposant que celui qu'il présente aujourd'hui. D'autres plantes à *lianes*, telles que le *boublon sauvage*, la *clématite*, le *chèvrefeuille*, etc., tendraient leurs cordes au-devant des anciennes meurtrières et des nouvelles embrasures ; le vent les ferait vibrer comme celles des *harpes éoliennes* ; des sons graves ou mélancoliques en naîtraient et iraient réveiller les échos souterrains longtemps attristés par les soupirs et les sanglots des malheureux captifs.

» Ces échos ajouteraient à l'harmonie des vents les noms des guerriers qui reçurent dans cette forteresse la palme de la gloire. Ceux de *Mathilde*, de *Godefroid*, de *la Marck-d'Aremberg*, de *la Tour d'Auvergne*, de *Rohan*, de *Créquy*, etc., viendraient souvent rappeler au visiteur les personnages illustres qui habitèrent et défendirent cette forteresse.

» Deux noms surtout retentiraient grands et solennels, et assureraient l'immortalité à nos ruines : *Godefroid* et *Jérusalem* ; l'un l'épée de Dieu, l'autre son sépulcre. »





Les apprêts du Sabbat.

VI.

L'Ardenne.

Le climat. — Le sol. — La population. — Les mœurs. — Traditions. — Légendes. —
Superstitions de l'Ardenne.

Pendant la désastreuse retraite de 1812, un grenadier français, jetant un coup d'œil autour de lui et voyant s'étendre de toutes parts à l'horizon une immense nappe de neige qui devait être le linceul de plus de trois cent mille hommes, s'écria avec une grotesque amertume : Et dire que ces animaux de Russes ont le toupet d'appeler cela *une patrie* !

Hélas oui ! ces steppes glacés, ces forêts de pins et de bouleaux, ces marais sans bornes, ce ciel âpre et lourd, ces pesants nuages chargés de neige qui roulent péniblement sous le souffle de l'aquilon, — tout cela était une *patrie* pour les Russes, et ils défendaient cette terre marâtre et avare avec

autant de dévouement et de courage que les Espagnols avaient défendu deux ans auparavant, les rives enchantées du Guadalquivir et les plaines édniqes de l'Andalousie contre l'ambition sans entrailles du moderne Attila.

Quels liens secrets, quelles mystérieuses sympathies unissent donc si fortement l'homme au sol qui l'a vu naître, pour que sous le plus beau ciel il regrette ses plaines stériles, où le vent balaye plaintivement de son aile les maigres bruyères et les rudes genêts ? Et cependant, l'Ardenne, cette terre âpre et sauvage, que la sainte sueur de l'homme parvient à peine à fertiliser, — l'Ardenne avec ses forêts profondes, son sol de fer où le globe montre partout à nu son puissant squelette, — l'Ardenne avec son maigre sol schisteux et ses landes qui ont besoin de vingt années de jachère pour donner une mince récolte de pommes de terre, est de toutes les provinces de la Belgique celle pour laquelle les habitants montrent la plus vive affection, celle dont ils conservent le plus doux souvenir, celle enfin sur laquelle, fatigués du pénible combat de la vie, ils désirent trouver le sommeil sans rêves de la tombe.

L'Ardenne n'a aucune plaine ni aucun plateau un peu considérable, si ce n'est celui de Bastogne à Arlon, que les vents du nord-est, qui y règnent presque toujours, ont fait nommer la Sibérie belge. Partout ailleurs, la physionomie générale du paysage, c'est la montagne, tantôt boisée, quelquefois cultivée sur ses flancs ; c'est le vallon zébré d'étroites langues de terre verdoyante, dont la fraîcheur est entretenue par un système ingénieux d'irrigations. Dans les villages où les engrais sont à la portée du cultivateur, le travail de l'homme a réussi à féconder les parties les plus stériles des hauteurs. Ici la terre végétale est un véritable trésor que l'Ardennais dépose précieusement sur les terrasses étagées qu'il a construites le long des flancs inclinés des monts. La lutte est rude et impitoyable entre cette terre froide et avare et le cultivateur ardennais. Celui-ci ne peut pas, comme les agriculteurs wallons ou flamands, se reposer un instant en comptant sur les occultes et bienfaisantes influences de la terre. Non ! il faut qu'il travaille sans relâche, sans trêve ; un moment d'abandon ou d'oubli, et le désert reprend ses droits, et la bruyère et les genêts étendent leur mélancolique livrée sur ce sol arraché un moment à leur antique possession.

Le docteur Meisser, savant luxembourgeois, assigne à cette stérilité persistante, des causes puisées dans la nature physique et géologique du pays.

« La province de Luxembourg, dit-il, est traversée du sud-ouest au nord-est par la crête de séparation des eaux de la Meuse ou de la Moselle ; l'élé-

vation moyenne de cette crête est de 550 mètres au-dessus de la Meuse prise à Liège, et de 500 mètres au-dessus de la Moselle, prise de la frontière de France.

» Le terrain calcaire s'étend sur chacun des versants formés par cette grande arête jusqu'à une distance à peu près uniforme de cinq lieues de la ligne supérieure. Toute la bande de pays comprise entre les deux limites, large de dix lieues environ, se compose de schiste argileux, de schiste ardoisier, de quartz, etc.

» Ce terrain superposé est ce qu'on appelle l'Ardenne, il est donc tout à la fois la région la plus élevée du pays et la région schisteuse.

» La diversité qui se remarque dans l'agriculture de ces divisions du Luxembourg, la différence de produits et des procédés d'exploitation, résultent donc de l'état physique et géologique du pays.

» Le sol de l'Ardenne est moins fertile à cause de sa constitution argileuse et parce qu'il est privé d'engrais naturels ; le climat est plus froid parce que le terrain est plus élevé, plus nu, plus exposé aux vents qui règnent dans la contrée. Pour améliorer l'agriculture d'un pareil sol, il faudrait recourir à des moyens d'amendement qu'on ne se procurerait qu'à de grandes distances ; et comme les communications sont en mauvais état, on est abandonné aux ressources locales, c'est-à-dire l'*écobuage* et l'engrais des bestiaux.

» Les assolements sont réglés de dix à douze ans et quelquefois de dix à vingt-cinq ans ; dans ces longs intervalles, les terrains labourables se convertissent en bruyères et restent abandonnés au parcours, etc. (1). »

On comprend ce qu'un pareil sol, où le schiste argileux et ardoisier constitue les neuf dixièmes des terres et où les vents glacés de l'est couvrent de givre dans les nuits de juillet et d'août le steppe de neuf lieues qui s'étend de Bastogne à Arlon, on comprend, disons-nous, ce que peut être la végétation entourée de conditions aussi défavorables. Ne demandez pas à l'Ardenne ces brises humides et chaudes, sous l'influence desquelles les plantes semblent croître à vue d'œil. Ce rude et implacable climat fait sentir son influence à la race humaine aussi bien qu'aux produits de la terre. Les arbres y sont trapus, rabougris, et n'y ont pas ce port élancé et majestueux des forêts du Brabant et de l'Angleterre. La bise glacée les a tordus et contournés comme des mandragores. Ce n'est que dans la forêt de Chiny et dans les bois d'Orval que nous avons rencontré quelques-uns

(1) MEISSER, *Dict. géog. du Luxemb.*, pp. 74-75.

de ces vieux et nobles chênes, qui nous ont rappelé les antiques géants des forêts de Windsor et de Compiègne qui abritèrent de leurs ombres sacrées le roi Richard et saint Louis.

L'action des vents destructeurs est telle, que le sommet des montagnes est presque toujours envahi par les fougères, les genêts et de maigres taillis. C'est seulement sur les flancs des collines qu'on trouve des bois, où dominent en général le chêne, le hêtre, le chaume et le bouleau.

Pays pauvre, austère et rude, où l'homme comprend tout le poids de l'antique sentence, prononcée jadis contre Adam : « Et vous cultiverez la terre à la sueur de votre front ! » — L'Ardenne a cependant des charmes profonds pour les natures rêveuses, pour l'artiste qui recherche le côté pittoresque et puissant de la nature et laisse aux banquiers et aux bourgeois les bancs de gazon *sur l'herbette* et les grasses prairies qui n'ont jamais été pour eux que d'immenses manufactures de beurre ou de fromage. L'Ardenne est un pays sérieux, où l'œuvre de Dieu se révèle dans sa puissante simplicité, où le regard peut suivre le travail de l'ébauchoir du Créateur, préparant la vaste hôtellerie du genre humain.

Ô terre ! brune et puissante nourrice ! insensible à nos douleurs et à nos joies, qui ouvres ton flanc impitoyable à ceux à qui tout sourit, la jeunesse, le ciel et l'amour, — cette lumière éthérée qui illumine le cœur à l'aube de la vie ! — sourde et implacable hôtesse, qui refuses un lit glacé à ceux dont le cœur n'est plus qu'une morne hôtellerie peuplée des spectres de leurs espoirs les plus chers et de leurs croyances les plus douces, — vieille et rude couche de l'homme, qui portes dans tes flancs l'antique malédiction d'Éden, c'est ici seulement, c'est sur les plateaux sévères d'Orchimont, dans les gorges profondes de Botassart où la voix du vent éveille l'immense clavier des forêts, que l'homme comprend Dieu et entrevoit d'autres horizons, tout baignés de lueurs éternelles et tout rayonnants de promesses divines !

L'Ardenne avec ses vallées profondes, sur lesquelles planent les vapeurs azurées du matin, — ses âpres et rudes collines, que le hêtre et le chêne escaladent péniblement, en plongeant dans les fissures du roc les câbles noueux de leurs racines, — ses mélancoliques plateaux tapissés de hautes fougères et de sombres genêts dans lesquels le vent chante un *lamento* éternel, — l'Ardenne avec ses pauvres villages, attristés encore par l'emploi du schiste ardoisier et des sombres toits de genêts, l'Ardenne est une de ces contrées qui attireront irrésistiblement les esprits poétiques, les cœurs malades ou blessés. Sous les vastes hêtres de ses forêts suspendues aux flancs des montagnes, le regard peut s'égarer à loisir dans de mystérieux

horizons, qui semblent aboutir aux rives où croît la fleur bleue de l'idéal ! — tandis que du fond des vallées, des profondeurs des forêts, s'élève cette voix de la terre, cantique immense, composé de rumeurs, de chants, de brises, de bruits d'ailes, de plaintes, de soupirs, et qui semble porter à Dieu l'éternel écho des gémissements de cette race d'Adam, condamnée au travail et à la mort, et s'agitant entre quelques soleils, dont les premiers éclairent de menteuses espérances et dont le dernier illumine le sombre porche de la tombe !

Toutefois, que le lecteur ou le touriste n'aille pas, d'après ces paroles, s'imaginer que l'Ardenne entière est une rude et sombre Thébàide, aux montagnes décharnées, aux terrains maigres et galeux, ayant pour tout vêtement les mousses, les scolopendres et les doradilles. — Non ! à côté de l'aspect austère et grandiose, il y a la face gracieuse et charmante ; il y a les riantes prairies qui ourlent la Semoy d'un frais ruban vert, tout constellé de marguerites ; — il y a les *Terrasses*, sortes de promontoires rocheux, surplombant la rivière, et sur lesquels les bouleaux et les hêtres se penchent capricieusement comme pour se mirer dans le mobile cristal des eaux ; — il y a les grottes ombreuses, tapissées de mignonnes fougères dorées, et dont les porches pittoresques ont pour *portières*, de frais rideaux de cou-driers ou d'égantiers fleuris, dont chaque branche cache une voix mélodieuse ; — il y a encore les calmes solitudes des vastes amphithéâtres formés par les méandres de la Semoy, gigantesques coupes de verdure, sur lesquelles semblent mousser les nuages et déborder l'azur du ciel ; — il y a enfin ces pittoresques villages, tels que Dohan, Bohan, Orchimont et Botassart, où une halte de quinze jours suffirait à vous faire oublier à tout jamais les dalles des galeries Saint-Hubert et les banquettes inhospitalières et solitaires des théâtres de Bruxelles.

Nous avons écrit tantôt le mot d'*écobuage* ; disons au lecteur la chose qui se cache sous ce mot, qu'il rencontre peut-être ici pour la première fois.

L'Ardenne, avons-nous dit, est pauvre, parce que la terre y est avare, glacée et stérile. Les récoltes y sont maigres, les blés n'y atteignent pas trois pieds de haut. L'abbé Lenoble décrivait, il y a quelques années, l'état de l'agriculture ardennaise dans les vers suivants, qui sont encore vrais aujourd'hui :

Là, le genêt et la fougère
Couvrent de stériles guérets ;
Une récolte de navets
Y réduit la terre légère
À reposer dix ans après.

L'abbé Lenoble aurait pu mettre *vingt ans* au lieu de dix, sans sortir du vrai. Après une maigre récolte de seigle, de pommes de terre ou de méteil, le sol est abandonné à lui-même pendant dix, quinze, vingt et même vingt-cinq ans. Pendant ce temps, la terre se couvre d'une épaisse couche de mousse, d'herbes, de fougères, de bruyères, de genêts, de plantes drues et vivaces qui sont abandonnées au parcours des bestiaux dans les longs intervalles des récoltes. Lorsque dix, quinze ou même vingt années ont suffisamment renouvelé les sels nourriciers de la terre, les cultivateurs ardennais procèdent à ce qu'ils appellent l'*écobuage*.

Nous allons laisser parler ici M. de Prémory, qui, dans son livre sur la Semoy, nous paraît avoir parfaitement décrit le but, les résultats de cette opération ainsi que l'aspect des campagnes ardennaises pendant l'*écobuage*, que les tribus indiennes de l'Amérique du Nord pratiquent de nos jours et qui a fourni quelques pages admirables à Cooper, le grand peintre de la nature américaine :

« Outre les terrains cultivés annuellement, les habitants des communes *essartent* de grands espaces ; cette immense culture ne reçoit de labour que tous les quinze ou vingt ans, ce qui produit de grands cantons de genêts à différents degrés de croissance, et des plaines de bruyères où les troupeaux et les abeilles trouvent à pâturer et à butiner. On rencontre aussi, dans les bas-fonds, des *marais tourbeux*, où la bécassine aime à séjourner ; elle y fait entendre dans l'air un sifflement cadencé, accompagné d'un bruit triste et monotone qu'elle produit, nous croyons, au moyen de ses ailes. Pendant que nous sommes sur ces plaines, arrêtons-nous un instant à dépeindre les impressions que nous ont causées les divers travaux qui constituent l'*écobuage*, appelé dans le pays *sartage*. Ces travaux aiment la présence du soleil ; nous n'avons pas la prétention de vous instruire des détails de cette opération ; nous tenons seulement à vous indiquer son côté pittoresque. Quand la terre a été livrée à elle-même assez longtemps pour que toutes sortes de plantes agrestes aient pu la recouvrir et y former un épais gazon, il arrive une *armée de dévastateurs* qui, la houe à la main, partagent et écorchent toute une contrée, en relèvent les gazons qu'ils exposent à l'air et au soleil ; ici se termine la première opération, fort simple, il faut l'avouer. La seconde consiste à ramasser ces gazons en tas, à les brûler, et voici le beau côté de l'affaire : on voit alors de nombreux attroupements se répandre dans la campagne, tenant une fourche d'une main et de l'autre une torche allumée ; bientôt toute la plaine s'embrase ; il faut voir ce spectacle pour comprendre l'effet extraordinaire qu'il produit : au bruit des

armes près, il représente un champ de bataille ; on voit de tous côtés, au travers du feu et des colonnes de fumée, des gens animés et armés de tridents ; l'incendie se propage et semble venir de camps opposés. La fumée blanche, rouge et noire obscurcit l'air, voile souvent quelques parties de la scène, et laisse à l'imagination le champ des conjectures. C'est pourtant le pain d'une année qui se prépare ainsi, à moins qu'une circonstance défavorable ne vienne contrarier la végétation du seigle ; ce qui arrive quelquefois. Et de quoi vivent alors tous ces campagnards ? nous direz-vous. La Providence y pourvoit ; ce que la nature ôte d'un côté, elle le rend de l'autre ; si le seigle manque, il y a du sarrasin, de l'avoine, des pommes de terre, et ce peuple, dont le sort vous inquiète, est moins soucieux que vous sur son avenir. Il ne lui faut que le strict nécessaire ; il n'a ni vanité, ni ambition, et vit au jour le jour, comme l'artisan du bon la Fontaine.

» D'après l'*Exposé général de l'agriculture luxembourgeoise*, les principaux effets de l'écobuage sont :

» 1° De détruire l'excès des substances végétales qui s'interposent entre les molécules du sol, auquel elles nuisent par l'ameublissement et l'acidité qu'elles lui communiquent ;

» 2° De mettre à la disposition des plantes les produits organiques de l'humus, analogues à l'alumine, etc., ainsi que toutes les matières salines provenant de la combustion des végétaux et des argiles, lorsqu'on opère sur la terre végétale ;

» 3° De donner à l'argile, qui se trouve en contact avec les matières carboniques, la propriété d'absorber et de retenir, au profit de la végétation, les gaz utiles qui s'en échappent ;

» 4° De purger parfaitement le sol, pour plusieurs années, de toutes les plantes adventices qui le recouvrent, et de lui fournir des cendres qui peuvent servir immédiatement à la nutrition des céréales ;

» 5° De permettre enfin qu'on puisse tirer parti du sol plus tôt et plus avantageusement que par tout autre procédé.

» Sans vouloir donner une leçon à nos maîtres, nous recommandons aux Ardennais de surveiller attentivement la combustion des gazons ; il paraît important d'arrêter l'effet du feu, quand les cendres ont acquis une coloration gris foncé ; lorsque ces cendres deviennent rougeâtres, c'est un indice certain qu'une chaleur trop prolongée leur a enlevé la plus grande partie de leurs principes fertilisants.

» Nous sera-t-il aussi permis d'ajouter qu'ayant remarqué, dans nos

voyages, le bon effet que produisent sur les champs certains engrais végétaux enterrés verts, il nous semble qu'en trouvant une plante vigoureuse, la digitale peut-être, on pourrait prolonger la succession des récoltes après l'écobuage ? Nous conseillons donc de faire des épreuves en petit ; celui qui réussirait, aurait le double mérite d'améliorer sa position, et de dérober à la nature un de ces secrets qu'elle ne révèle qu'aux industriels et aux vigilants. »

En ce moment, une grave et importante question préoccupe l'Ardenne ; nous voulons parler du projet qui consisterait à vendre les biens communaux, les sarts, les bruyères, pour les livrer à la culture morcelée.

Cette question de l'aliénation des terres communales touche à tant de points de l'existence de l'Ardennais, que nous ne nous étonnons pas de la vive émotion qu'elle a causée.

Les partisans de l'aliénation, spéculateurs, regrattiers, tripoteurs d'affaires, voyant dans la vente des biens communaux l'occasion de déployer les hautes connaissances industrielles qui les distinguent et de pêcher, dans l'eau trouble de la commandite, de belles et plantureuses primes, traitent de barbares, de béotiens et de sauvages les Ardennais qui défendent la question du *libre parcours des bruyères communales* et regardent avec raison ce privilège comme une question vitale pour l'élève de leur bétail.

Les adversaires de l'aliénation des bruyères ne se laissent pas éblouir par les programmes dorés dont les spéculateurs ne se montrent pas avares. Ils prétendent, non sans quelque raison, que mieux vaut, pour le bonheur et la moralité de l'Ardenne, deux cents petits métayers, propriétaires de quelques bestiaux, qu'autant de journaliers salariés, à la merci de quelques gros propriétaires, qui, le chemin de fer aidant, auraient bientôt réussi à abaisser les maigres salaires des travailleurs agricoles.

La possession des bruyères par les communes, est pour l'Ardenne une source de bien-être, d'indépendance et de moralité. L'Ardenne, nous l'avons dit, est pauvre, mais non pas misérable. Ce sol avare et dur que cultivent ses habitants, a pour eux le charme d'une propriété dont leurs enfants auront l'usufruit. Ces bruyères que la spéculation voudrait dépecer demain pour les coter à la Bourse, ont nourri l'aïeul et servi d'arène aux jeux des enfants. Introduisez dans l'Ardenne le hideux prolétariat de la Flandre, où le travailleur est étranger au sol qu'il cultive pour autrui, avec la haine au cœur de ne pouvoir jamais dire d'une gerbe de blé : Ceci est à moi ! — faites de l'ardennais un manœuvre, un serf de glèbe et vous remplacerez toutes ses vertus actuelles par les vices des travailleurs agricoles

des deux Flandres (1).

Un journal ardennais (2) a traité la question de la conservation des bruyères communales, avec une vivacité qui n'est pas sans quelque poésie :

« Voulez-vous véritablement notre bien-être, comme vous le prétendez ? Eh bien ! sachez que, sans les bruyères, le meilleur cultivateur ardennais languit, et que le pauvre meurt de faim.

» En effet, les bruyères nous fournissent, outre la nourriture du pauvre, au moyen de l'essartage, les genêts et les pâturages. Les genêts, outre la litière des races chevaline et bovine, nous procurent l'engrais, dont nous avons grand besoin pour rendre productifs nos champs et nos jardins qui nous donnent le seigle, l'avoine, les pommes de terre, les légumes, les fruits, enfin toutes les denrées nécessaires à la vie.

» Les pâturages nous nourrissent un nombreux et vigoureux bétail, qui, outre la laine pour nous vêtir, le lait, le beurre et la viande succulente pour notre aliment, nous procure l'argent pour payer nos contributions, et les

(1) Nous ne préjugeons pas la question des défrichements. Nous savons qu'un gouvernement doit prendre pour guide d'autres motifs que ceux qui font agir les particuliers, mais nous savons aussi, que si nous avions comme paysan ardennais, à choisir, d'une part, entre les avantages certains qui résultent de la libre disposition des terres communales, qui nous donneraient du bois et des pommes de terre l'hiver, et du lait et de la viande par-dessus le marché, et, d'autre part, les bénéfices qui résulteraient pour nous du *droit au travail*, — nous demanderions qu'on nous fit le plaisir de nous laisser pâturer en paix.

Nous savons combien il est facile d'amplifier avec plus ou moins d'éloquence le discours de Rousseau sur la vie de nature ; mais certes, en voyant les déplorables résultats produits par l'industrie dans les localités où les fabriques dominent, en comparant les Flandres, où, en moins de deux ans, quarante-trois condamnations à mort ont été prononcées, et l'Ardenne, où les assises ne s'ouvrent souvent pas de toute une année, *faute d'accusés*, nous nous demandons de quel côté est le bonheur, l'ordre, la probité et toutes les vertus sociales !

« Que serait la Belgique, disait M. de Theux en 1847, si tout son territoire était peuplé et cultivé comme l'est le Luxembourg ? Mais elle serait moins importante qu'un département français. Le gouvernement doit donc, ajoutait M. de Theux, *encourager l'augmentation de la population* par la culture de la terre. »

Très bien ! mais lorsque le gouvernement aura *encouragé l'augmentation de la population* dans l'Ardenne, au point de l'élever au chiffre de celle des Flandres, est-il assuré que cette population continuera à être aussi heureuse et aussi morale qu'aujourd'hui ? — Toute la question est là !

Nous avons traversé à pied l'Ardenne dans tous les sens, — jamais nous n'y avons trouvé un habitant qui nous tendit la main. Nous avons vu de pauvres bergers que nous avons pris pour guides refuser le juste salaire que nous leur présentions. Nous avons trouvé dans toutes les chaumières la paix, la sobriété et le bonheur. Cette race ardennaise, placée vis-à-vis d'une nature avare et dure, est restée un type de probité et d'honneur, aussi ne voyons-nous pas arriver sans effroi le moment où on lui inoculera, au moyen des chemins de fer et des fabriques, tous les hideux vices de notre civilisation.

(2) *L'Indépendance du Luxembourg*.

autres frais inhérents à notre condition. En un mot, l'Ardennais, comme l'abeille indigène, tire sa subsistance de la bruyère.

» Car quoi qu'on en dise, le sol des Ardennes présente peu de vague, et l'Ardennais sait toujours en tirer parti et avantage. C'est seulement lorsque la terre est épuisée par la production, qu'elle se revêt de bruyères et de gazons ; alors principalement, après un certain temps de repos, elle offre ses bons services au robuste Ardennais qui les sait apprécier ; vraiment impartiale, elle se donne à tous, se laisse diviser, et, pour plus exacte justice, les parts sont tirées au sort. Toujours bonne, et sachant qu'elle doit rajeunir, elle ne trouve pas mauvais qu'on la dépouille de son vieux manteau ; aussi elle sourit à ses enfants ; et, son consentement donné, des bras vigoureux avec la houe la lacèrent, et avec le feu la réduisent en cendres ; mais, en revanche, à l'arrière-saison, d'une main généreuse, l'Ardennais lui jette, comme en jouant, la plus saine partie de son grain ; la nature en vivifie le germe, et aussitôt après l'hiver elle se couvre d'un beau vert, comme les jeunes arbres au printemps. Les frimas passés, le soleil la vivifie de nouveau, et sur la fin de l'été, elle se trouve couverte d'abondantes moissons. La récolte faite, elle prend le nom de *franche virée* : nom un peu trivial, il est vrai ; mais, en compensation, toute sa superficie, pendant quelques années, est interdite au bétail.

» Sous la sauvegarde de la gent forestière, elle se revêt de genêts à hauteur d'homme, d'un vert foncé, et ornés de fleurs d'un nombre et d'un brillant à faire nargue aux étoiles du firmament. Sa riche parure est toujours pour l'homme ! car pour lui, sans mot dire, elle se laisse dépouiller encore, et finit enfin par être livrée au bétail : bœufs, chevaux, moutons, porcs, accourent, bêlent, hennissent, beuglent, grognent, font voler la poussière, et bondissent... Oh ! c'est alors qu'elle est généreuse cette terre, aujourd'hui si dédaignée par nos jolis mignons ! Grain, genêts et pâturage, elle donne toujours ! Enfin, comme une bonne vieille, elle reprend son manteau de gazon et de bruyères. Bien reposée, et avide d'une nouvelle métamorphose, elle subit de nouveau, et toujours d'un air bénin, l'opération de l'essartage ; ainsi jusqu'à la fin des temps. »

Le 9 février 1853, dix-huit bourgmestres se rendirent à Arlon, pour traiter avec le gouverneur la question du défrichement. *Tous les bourgmestres présents furent unanimes* pour repousser l'aliénation des bruyères communales et la considérer comme le fléau le plus terrible, la calamité la plus déplorable qui pût tomber sur l'Ardenne. L'un d'eux, prenant la parole au nom de tous, tint au gouverneur le langage suivant, marqué au coin de cette

mâle et saine raison qui distingue les populations ardennaises :

« Nous ne sommes point venus en présence de monsieur le gouverneur pour entraver la loi du défrichement, nous demandons seulement qu'elle soit exécutée dans l'esprit de son vote. Deux modes d'exécution se présentent : l'un, c'est le défrichement grandiose, exécuté violemment et en masse : nous le repoussons de toute la force dont nous sommes capables. L'autre, c'est le défrichement progressif, exécuté petit à petit, par les communes et à leur profit : ce genre de défrichement, nous l'admettons volontiers, pourvu toutefois qu'il ait aussi une borne.

» 1° Nous supplions monsieur le gouverneur d'écarter de nos communes le défrichement violent et à vastes concessions, parce qu'il tend à faire de nous des mercenaires et des esclaves. On raconte que l'Ardenne a été visitée autrefois par divers fléaux ; la peste, dit-on, a ravagé nos villages ; des ennemis féroces, les compagnies franches et les Normands, ont incendié et pillé nos ancêtres. Eh bien ! je le dirai hardiment : ces fléaux si terribles ne sont rien en présence des expropriations dont on nous menace. L'incendie, le ravage, la peste elle-même nous ont du moins laissé nos terres, mais le défrichement violent ne nous laisse rien, il nous enlève tout, jusqu'à l'existence. La culture est notre vie, l'élève du bétail est notre unique ressource. Comment veut-on que nous cultivions, si l'on nous enlève nos terres pour les transmettre à quelques riches particuliers ? — Vous vivrez de la main-d'œuvre ! répondent les utopistes et les fous. — Quoi ! le gouvernement voudrait-il convertir tout un peuple de cultivateurs honnêtes et indépendants en un tas de mercenaires et de journaliers ? Je ne puis le croire. Démoraliser un peuple, le troubler dans son industrie, le jeter en proie au vagabondage, à la misère, aux caprices hautains de quelques riches propriétaires, une pareille idée ne tombe jamais dans la tête d'un gouvernement éclairé.

» Les ravageurs de bruyères font sonner bien haut le mot de main-d'œuvre : s'imaginent-ils peut-être que le peuple sera mieux logé, mieux vêtu et mieux nourri quand nos terres communales seront absorbées dans les domaines de quelques riches concessionnaires ? *Pays de seigneurs, pays de bribeurs* : le proverbe le dit et l'expérience le prouve. Partout où il y a eu des châteaux ou de vastes fermes, en Ardenne surtout, les villages n'ont jamais pu s'élever qu'à l'état de cabanes. Ainsi nous repoussons le défrichement en masse comme notre plus cruel ennemi.

» Mais d'où vient 2° que nous admettons le défrichement progressif, fait par les communes, lentement et petit à petit ? C'est parce que ce mode

de défrichement n'apporte aucune perturbation dans notre industrie. Au contraire, il la bonifie et l'étend. Il n'est pas mauvais que chaque année ou souvent une parcelle bien défrichée vienne s'adjoindre à notre petit labueur. Par là le champ du pauvre s'agrandira. Il n'avait qu'une vache, il en aura deux ; il achetait du grain, il en vendra. Le bien-être du pauvre, c'est-à-dire du grand nombre, n'est-ce pas ce que tout bon gouvernement doit avoir en vue ? Eh bien ! dira-t-on, c'est précisément ce que veut le gouvernement, il veut donner de l'ouvrage aux pauvres en autorisant de vastes concessions. Ah ! monsieur le gouverneur, la main-d'œuvre du défrichement, fût-elle dix fois plus grande encore, ne vaudra jamais ce que nous retirons de nos bruyères en les cultivant pour nous-mêmes. Mais vos bruyères ne produisent rien ! Erreur fatale ! la vérité est qu'elles produisent beaucoup, elles produisent même à ce point que c'est un problème de savoir si elles *produiront davantage* étant cultivées ; elles produisent enfin, le dirai-je ? *mille pour cent* ! Mille pour cent, mais c'est fabuleux ? Non, c'est la vérité pure. Que l'on calcule un peu ce que rapportent au petit cultivateur ses deux ou trois vaches, son cheval, ses quelques moutons, ses deux porcs, et l'on aura bientôt dépassé cette somme. À la bonne heure ! mais il a autre chose que la bruyère, il a un pré, quelque champ. Je maintiens que sans la bruyère, la culture du petit peuple, c'est-à-dire des trois quarts de l'Ardenne, devra cesser à l'instant. Dans ce cas on a tort de défricher : je ne tire pas tout à fait cette conclusion, mais je dis que le défrichement devra cesser à un point donné ; et c'est là notre troisième demande.

» Nous désirons donc 3° que le défrichement progressif lui-même ait une borne. La culture ardennaise repose essentiellement sur les bruyères. C'est là qu'elle se ranime et se refait, qu'elle puise incessamment les éléments indispensables à son existence. Sans le pâturage et les genêts que nous donnent les bruyères, nos terres labourables se refroidiront. Elles n'auront plus ni le fumier du mouton pour les échauffer, ni la forte et odorante litière du genêt pour les saturer de carbone. La bruyère, que l'on prétend expulser de cette zone bienfaisante qui environne chacun de nos villages, envahira nos meilleures terres. Elle croîtra au coin de notre feu, jusque sur le sommet de notre tête.

» Je me résume : le défrichement en masse, nous le repoussons ; le défrichement progressif, nous l'admettons avec mesure. Nous demandons enfin que tout défrichement cesse quand les communes n'auront plus que le parcours nécessaire à leur bétail et à la culture du pauvre. »

Le gouverneur répondit avec beaucoup de bienveillance qu'il ferait tous

ses efforts, de concert avec la députation permanente, pour donner satisfaction aux vœux légitimes des communes.

Cependant cette immense étendue de terrains que le système des jachères ardennaises crée tous les ans, et qui permet de nourrir beaucoup de bestiaux et de moutons, est cause peut-être de l'indifférence que les habitants mettent à adopter des méthodes de culture approuvées par l'expérience. La routine règne en souveraine parmi les cultivateurs ardennais. Leur système de jachères remonte aux *Trévires* qui employaient également l'*incinération* des couches de plantes et de broussailles formées pendant les longs chômages de la terre.

« — Mon père et mon grand-père ont mangé du pain de méteil et d'avoine, ont vécu heureux et sont morts dans la paix du Seigneur, nous disait un paysan à qui nous expliquions quelques nouveaux procédés agricoles ; et cependant ils n'ont jamais fait usage de toutes ces *nouvelletés* inventées par des *messieurs de la ville*. »

Hélas ! il nous fallut incliner la tête devant cette juste sentence. Les agriculteurs en gants jaunes ont tué la science agricole auprès des paysans. Ce sont les *messieurs de la ville* qui, aux concours agricoles, obtiennent les médailles, les prix et les croix, et cependant, ces agriculteurs seraient fort embarrassés de distinguer un salsifis d'un poireau.

Quelques jours avant le concours, le propriétaire fait sa tournée chez ses vassaux agricoles.

« — Jacques ! voilà de fières gerbes, vous les enverrez au château. — Mathieu, vous y joindrez ces fruits superbes appétissants à l'œil et flattant à la fois l'odorat et le toucher. — Pierre, vous me ferez un choix d'épis dans votre meule d'avoine. » — Que répondre ? que faire ? Monsieur le baron désire être décoré ! donc, manants, qu'on se taise ! et tenez-vous pour honorés de ce qu'il veuille bien faire en sa personne cet honneur à la terre que vous cultivez et où chaque grain de blé reçoit, pour le féconder, une goutte de vos sueurs !

Aussi longtemps que la science agricole, que les méthodes nouvelles, les instruments et les machines destinés à améliorer la culture de l'Ardenne et à augmenter la richesse de son sol, — aussi longtemps, disons-nous, que ces choses se présenteront aux paysans ardennais sous l'aspect d'un *monsieur* en lunettes, sorte d'important gourmé, greffé sur un sot, et qui, muni d'ordres ministériels, viendra prêcher l'évangile d'une nouvelle méthode ou les avantages d'une nouvelle charrue ; — aussi longtemps que la science agricole n'aura pas pour organe un paysan, le voisin de Jacques, le

parrain à Mathieu, — les campagnards ardennais écouteront le nouvel apôtre en tournant leurs bonnets autour de leurs pouces ; et, le *monsieur* parti, ils mettront la nouvelle machine au grenier et allumeront leurs pipes avec ses savantes brochures.

C'est que le paysan ne croit pas que le bourgeois, toujours claquemuré dans les villes, éloigné du spectacle des champs, puisse connaître comme lui la terre, ses besoins, ses qualités, ses défauts. C'est que le citadin, quelque savant qu'il soit, n'a pas été dans cette communion constante et intime avec la nature, qui fait du cultivateur, pour parler le langage féodal, l'*homme lige* de la terre. — Ce champ qui, depuis cent ans, a bu les sueurs de trois générations, croyez-vous que le métayer n'ait pas appris à le connaître ! Sera-ce le citadin, le *savant monsieur* arrivé d'hier et partant demain, qui lui dira comment il faut gouverner cette terre, quelles plantes elle reçoit avec amour, quelles autres elle traite en marâtre ? Sera-ce l'agronome en bottes vernies, qui jamais n'a affronté les orages de l'été ni les bises glacées de l'hiver, qui apprendra au paysan quels assolements et quels engrais conviennent à tel ou tel champ ?

Mais cette terre, que le paysan ardennais cultive depuis vingt ans, est devenue une partie de lui-même ; il a incarné en elle son sang, sa chair, ses sueurs, en attendant qu'il lui demande la froide couche où il trouvera enfin le repos !

Pour que la routine cède devant l'expérience aidée de la science, il faut que la science, au lieu d'apparaître aux paysans ardennais orgueilleuse, obscure et vantarde, se fasse modeste et claire. Il faut qu'elle mesure son vol au niveau des intelligences qu'elle est destinée à éclairer. Un professeur en sabots qui, pour preuve de l'excellence de sa méthode, aura pour argument ses gerbes, ses pommes de terre ou son avoine, fera plus en un an dans les Ardennes que messieurs les agriculteurs officiels, élaborant des théories les pieds sur le tapis ministériel, moyennant une modeste rétribution de cinq cents francs par mois.

L'Ardennais a quelques traits du Breton du Finistère, par le caractère et les mœurs. Comme le Breton il est hospitalier, têtu, défiant, superstitieux à l'excès, religieux sans grimaces et ayant le plus profond respect pour la parole de son curé. Les mœurs sont, dans l'Ardenne, d'une pureté incroyable pour quiconque sort des Sodomes de la civilisation moderne. La vieillesse y est honorée et les cheveux blancs de l'aïeul y sont une couronne plus respectée que celle de bien des rois !

Combien de fois, en arrivant le soir, le bâton de cornouiller à la main et

le sac au dos, dans quelque pauvre chaumière de l'un des villages de la Semoy, ne nous sommes-nous pas arrêtés sur le seuil pour contempler des tableaux d'intérieur qui, afin d'être fidèlement reproduits, auraient besoin du crayon de Decamps ou du pinceau de Wilkie.

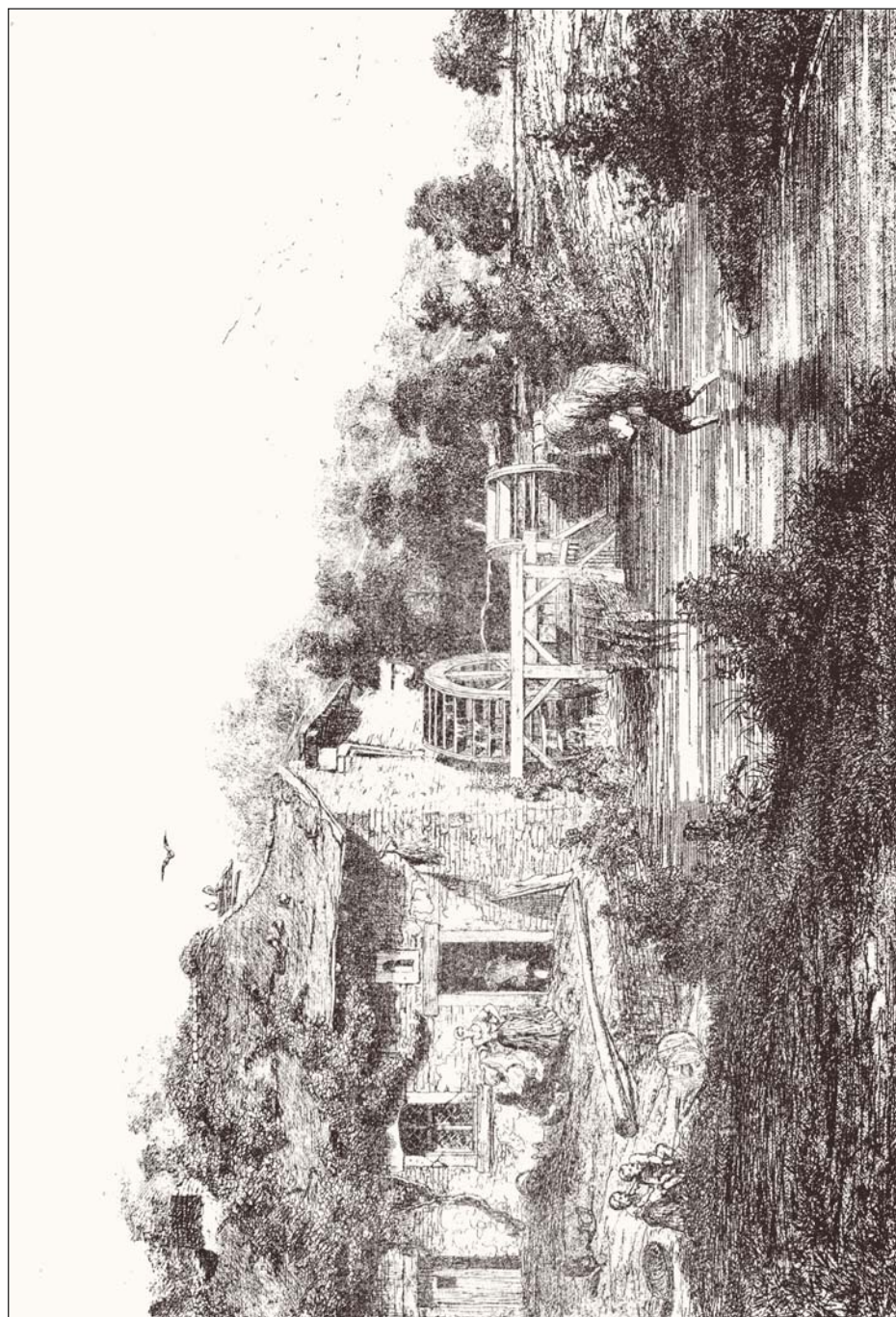
Dans une pièce carrée, dallée de schiste ardoisier, se tenait la famille, éclairée par les reflets de l'âtre où flambait un joyeux feu de genêts. Une cheminée à vaste manteau faisait face à la porte. Sous l'auvent formé par la corniche de la cheminée, se tenait, assis sur une chaise de paille grossière, l'aïeul ou l'aïeule, courbé par les années et le travail. Auprès du vieillard, un homme dans la force de l'âge, tanné par la bise et le hâle et portant sur ses mains puissantes la sainte livrée du travail, lisait quelque vie de saints ou l'une de ces légendes où le merveilleux domine. Des enfants attentifs pressaient leurs têtes blondes et brunes sur les genoux de l'aïeul, en ouvrant de grands yeux émerveillés. Sur le bord de l'âtre, un gros chat se chauffait gravement les pattes et semblait se livrer à quelque mélancolique rêverie. Au plafond enfumé pendaient des jambons, des saucissons et autres viandes boucanées, que notre maître Rabelais appelait des *harnais de gueule* et des *éperons pour le boire*. Des crédences en bois noirci supportaient des rangées d'assiettes, au fond desquelles s'étalait orgueilleusement un grand coq rouge. Le fétichisme napoléonien se trahissait en quelques endroits par des assiettes, au fond desquelles se déroulaient les grandes batailles de l'Empire. Sur le manteau de la cheminée, une vierge de plâtre, un fusil et un portrait du roi Léopold ou de la Reine, disaient hautement que les habitants du logis étaient bons chrétiens, chauds patriotes et quelque peu braconniers.

À notre entrée et à notre salut : Bonsoir et santé à tous ! — on répondait par : Soyez les bienvenus, messieurs ! — Les hommes nous débarrassaient de nos sacs, les femmes de nos bâtons, et tandis qu'on nous apprêtait le modeste repas du soir, dont le jambon est, hélas ! toujours la base et le pivot, on hasardait quelques timides questions sur le motif de notre présence dans cette vallée de la Semoy ou dans cette forêt de Neufchâteau où s'aventurent peu les touristes fashionables qui admirent la nature à travers un monocle. Pour les uns, nous étions des colporteurs, des industriels nomades, ayant pour comptoir le talus d'un sentier et vendant cette menue mercerie qui s'écoule si facilement dans les campagnes ardennaises. — D'autres, qui nous voyaient consulter la carte du Luxembourg pour arrêter notre étape du lendemain, voyaient en nous des ingénieurs et nous demandaient avec bonhomie si le chemin de fer passerait par chez eux. Mais

quand nous avons expliqué le but véritable de notre pérégrination, qui nous forçait dix fois par jour à gravir péniblement des rocs escarpés de six à sept cents mètres, que nous redescendions sur l'autre versant, au grand détriment de nos chausses ; — quand ils nous entendaient parler avec un enthousiasme artistique des beautés grandioses de leurs vallées, des charmes mélancoliques de leurs vastes plateaux envahis par les bruyères et où le vent fait entendre sa plainte éternelle ; — quand nous leur disions notre admiration pour ces promontoires de roc, tout tapissés de mousses et de doradilles, et qui projettent dans la Semoy leurs gigantesques fantômes ; pour ces poétiques solitudes des forêts ardennaises où la nature est si imposante et si belle, parce que l'homme y a laissé intacte l'œuvre de Dieu, — alors une pensée de défiance et de doute venait jeter son ombre sur les rudes et naïves figures qui nous écoutaient, et nous y liions l'étonnement de nous voir admirer cette nature implacable et rude, contre laquelle l'Ardennais a engagé une lutte qui ne finit qu'avec sa vie.

Et en effet, pourquoi cette défiance et cet étonnement n'auraient-ils pas été sincères ? Ce que nous admirions le plus, nous vagabonds artistiques, était ce qui faisait le désespoir du cultivateur. Nos sympathies et nos admirations étaient pour les gorges sauvages, escarpées, pleines de halliers et de fourrés impénétrables, véritables embuscades de loups. Ces plateaux immenses envahis par les fougères et les sombres *virées* de genêts, repaires ordinaires des sangliers ; ces mélancoliques Thébàïdes qui haussaient le vol de notre pensée, étaient pour le paysan une terre ingrate et rebelle qui demandait douze ou quatorze années de repos, avant de lui donner une maigre récolte, chèrement conquise. Les grands et poétiques aspects de la nature ne sont pas compris par les populations à qui un sol avare impose un labeur incessant. L'austère loi du travail ferme l'âme du paysan ardennais à ces contemplations rêveuses qui, chez l'Écossais, le Corse, le Tyrolien, le Monténégrin, se traduisent en chants, en ballades, en *guzlas*, dans lesquels se reflète le caractère du paysage au milieu duquel ils vivent. La poésie, lorsqu'elle jaillit de la bouche du pâtre ou du berger ardennais comme la source d'eau d'une fissure du roc, a quelque chose de triste, de morne, d'éteint. On dirait la voix du vent chantant dans les cimes des forêts son *lamento* éternel.

Mais cette rude et austère loi du travail qui prend l'enfant à peine au sortir du berceau, qui, à l'âge de *quatre ans*, le charge déjà de conduire au pâturage un troupeau de bœufs, ainsi que nous l'avons vu à Orchimont et dans les belles prairies qui ourlent la Semoy, de Alle à Membre ; — cette



CHAUMIÈRE ARDENNAISE AUX BORDS DE LA SEMOY.

de dure nécessité qui fait des femmes de Herbeumont, de Morte han, etc., des bêtes de somme gravissant péniblement pendant tout un jour des montagnes ardues, les reins courbés sous une lourde bottée d'ardoises, — cette austère loi du travail qui étend sur tous son pesant niveau, est aussi ce qui fait la moralité et le bonheur des familles.

En effet, l'Ardenne possède peu de cultivateurs qui ne soient propriétaires. La propriété n'est souvent, il est vrai, qu'un pauvre et maigre champ donnant quelques épis d'avoine ou quelques sacs de pommes de terre. Mais ce peu suffit pour relever la dignité du cultivateur. La plaie du prolétariat est loin d'être dans les Ardennes ce qu'elle est dans le Brabant et le Hainaut, où vingt mille travailleurs agricoles voient jaunir des moissons dont pas une gerbe ne leur appartiendra. Ici le sol est morcelé à l'infini, et il y a dans cette propriété du domicile, du foyer domestique, une puissante idée d'égalité qui rehausse singulièrement ce sentiment de dignité personnelle qu'on trouve chez le moindre cultivateur ardennais et qu'on chercherait vainement chez les populations agricoles flamandes, s'efforçant d'oublier dans les joies bruyantes du cabaret, leur existence de travailleurs déshérités, courbant un front chargé de haine sur des sillons qui ne leur appartiendront jamais !

Aussi, si la pauvreté, la simplicité, la frugalité se manifestent dans toutes les chaumières ardennaises, nulle part du moins vous n'y rencontrerez le manteau troué, le front avili et courbé de la misère. Ici point de mains qui s'étendent vers le voyageur, comme dans les vallées industrielles du Hainaut, ou les grasses campagnes de cette Flandre qui ne peut donner du pain à tous ses enfants. Le dévouement de tous pour tous, la sainte solidarité chrétienne est pratiquée dans ces pauvres villages sans fracas, sans fanfares. Pierre tombe malade la veille de la moisson, eh bien ! les voisins faucheront son champ, lieront et engrangeront ses javelles. — Jacques *a les fièvres* et ne peut aller chercher sa part d'*affouages* dans le bois communal ; Pierre prend son *courbé* et se souvient de ce que son voisin a fait pour lui en d'autres temps. — Et cette sainte loi de la solidarité qui décuple les forces de l'homme, en lui donnant pour auxiliaires les ressources de tous ses voisins, on la pratique dans ces chaumières sans se douter le moins du monde qu'elle est la base de ce socialisme qui sera réalisé complètement, le jour où la belle parole du *Pater* : *Que votre règne arrive !* sera comprise et pratiquée par la grande famille des enfants de Dieu !

Privée de grands centres de population, ayant ses villages éparpillés sur de grands espaces séparés par des gorges profondes, d'immenses forêts

ou de vastes bruyères, l'Ardenne a et devait avoir une physionomie morale toute différente des provinces où la population agglomérée voit se développer, avec les vices inhérents à notre état de civilisation, ceux qui sont le résultat de l'affaissement du sentiment religieux.

L'isolement des populations ardennaises, en même temps qu'il a sauvé la pureté des mœurs, a maintenu dans toute son énergie primitive cette foi profonde qui est pour l'habitant des campagnes une consolation, un appui de tous les instants. Dans ces âpres et brumeuses journées d'hiver, lorsque des tourbillons de neige enlèvent au paysage tous ses accidents, toute sa physionomie, pour l'envelopper d'un vaste suaire glacé, — lorsque la bise aiguë cloue le paysan dans sa chaumière et fait des forêts chauves et des arbres dépouillés un immense orchestre d'où s'élèvent un gémissement et une plainte profonde, — dans ces jours mornes où un ciel de plomb semble peser sur la terre comme la dalle d'un sépulcre, le paysan ardennais n'a pas les distractions des campagnards du Brabant, du Hainaut, et des autres provinces où la population plus nombreuse a des points de réunion et mille moyens de délassement. Les journées se passent à des travaux d'intérieur. On répare les instruments de labour. On acère les serpes, les houes, on remet à neuf les faucilles et les harnais. On radoube les charrettes et les hottes. C'est le moment où la pensée se replie sur elle-même et juge de haut la vie, ses travaux, ses plaisirs et l'infaillible port où viennent se briser tour à tour toutes les nefs, les plus orgueilleuses comme les plus humbles. C'est le moment des *veillées*, animées par le récit de longues légendes de saints, de terrifiantes histoires de sorciers, de vampires, auxquelles se mêlent plus souvent les gracieuses et naïves relations de *Kobolds* ou de *Nutons*, gnomes bienfaisants et fantasques, pleins de reconnaissance pour un bienfait, mais n'oubliant jamais une injure !

Voyez ! l'âtre flambe et jette ses rouges éclairs sur les poutres et les murs enfumés de la chaumière. La bouilloire chante un mélancolique duo avec le grillon du foyer, tandis que le rouet de l'aïeule couvre leurs voix grêles de son ronflement sonore. Les jeunes filles chuchotent en tricotant. Au près du chef de famille, un grand chien de chasse, à moitié endormi, relève la tête à chaque coup de vent qui fait trembler la chaumière. Un gros chat noir se lisse gravement la moustache en songeant sans doute aux friands mulots de la grange. Une lampe de cuivre posée sur la table, ou suspendue au montant de la cheminée, jette ses rouges rayons sur cette scène de paix, de calme et de bonheur. Au dehors, les mugissements de l'ouragan forment une basse continue sur laquelle se détache par moments le plaintif

gémissement des loups, en quête de quelque écurie mal fermée. La neige tombe silencieuse et serrée et donne aux chênes du vallon et de la montagne des aspects tour à tour féeriques, grotesques ou sinistres. La lune livide et morne jette ses rayons froids et blafards sur les ravins où se meuvent des formes noires. Des rafales de neige s'engouffrent par moments dans le large tuyau de la cheminée et viennent pétiller sur les bûches de l'âtre. C'est l'heure des légendes, des histoires de loups-garous, du moine-vampire de Dohan. L'aïeule, dont toute la vie semble s'être concentrée dans le regard, repousse d'un doigt jauni et osseux les mèches de cheveux blancs qui s'échappent de sa coiffe, et, abandonnant son rouet, lève la tête. Les chuchotements s'éteignent. Silence ! la grand'mère va raconter une de ces histoires pendant lesquelles les auditeurs n'oseront tourner la tête, de peur de voir s'avancer au-dessus de leur épaule quelque figure hideuse au regard blanc, ou quelque apparition plus monstrueuse encore !

Aujourd'hui le récit de l'aïeule est emprunté à l'une de ces charmantes et naïves légendes du moyen âge, dans lesquelles l'esprit du mal et la puissance du roi de l'enfer sont vaincus par la vertu d'un humble solitaire, priant sous le rocher qu'il s'est creusé de ses mains, pour ce pauvre monde barbare qui s'essayait à la civilisation, entre le monde romain qui jetait ses dernières lueurs et la société moderne dont on voyait poindre l'aurore à travers les ténèbres qui obscurcissaient le VII^e siècle.

L'auditoire a rapproché ses chaises et ses rustiques tabourets, la lampe est ravivée, les rouges flammes de l'âtre ont chassé les ombres des coins les plus sombres de la chaumière ! Écoutez le récit de l'aïeule !

« — Jeanne, vous connaissez l'oratoire de Saint-Remacle, entre Auby et Mortehan, sur la côte de la montagne où Philippe faillit rouler dans la Semoy.

» — Oui, grand'mère !

» — Eh bien, avez-vous remarqué à droite, près de l'entrée de la grotte, un trou assez profond creusé dans la pierre, comme l'oratoire ?

» — Oui, mère !

» — Eh bien, mes enfants, ce trou c'était l'écurie où le bon saint Remacle — qui avait quitté l'évêché de Tongres pour venir prêcher la parole de Dieu dans les Ardennes — logeait son âne, le seul compagnon qu'il eût dans sa solitude.

» En ce temps-là, c'était en 648, l'Ardenne était bien plus sauvage qu'aujourd'hui. Il y avait peu de villages, quelques sentiers à travers les bois

étaient toutes les routes, et le pays était dévasté par les bandits et les loups, les premiers plus cruels et plus sauvages encore que les seconds. Des païens sans foi vivaient dans les vallons de la Semoy et dépouillaient et assassinaient les pauvres voyageurs qui se hasardaient d'un lieu à l'autre, ou allaient prier à l'un des ermitages de la forêt.

» Le roi de France, Sigebert II, qui était le fils du bon roi Dagobert, ayant entendu parler de la sainteté et des bonnes œuvres de l'évêque de Tongres et voulant soulager les pauvres gens de l'Ardenne en leur donnant un saint homme qui leur parlât de Dieu, permit à saint Remacle de bâtir à Cugnon (1) un monastère et dota le nouveau couvent de grands revenus et de trois lieues de terrain entre Auby et Herbeumont.

» Déjà saint Remacle avait fondé à Malmedy et à Stavelot deux autres monastères dotés par le même roi Sigebert de douze lieues de terrains, que les bons moines devaient défricher au milieu des loups et de grands bœufs barbus qui ont disparu du pays (2).

» Dans la prairie derrière le moulin de Cugnon, vous pouvez voir encore, sous les herbes, les ruines du monastère fondé par saint Remacle, Autour du moutier, on vit s'élever bientôt des chaumières, des cabanes, et les pauvres gens épars dans la forêt, ayant pour voisin ce saint homme qui était un père pour les pauvres et pour les orphelins, se rassurèrent contre les bandits des bois ; quant aux loups, ils n'en avaient comme aujourd'hui point grande crainte et leur disaient lorsqu'ils les rencontraient :

» — Maître loup, ceci est mon chemin et cela le tien, ne viens donc pas dans ma voie, si tu ne veux que nous ayons noise ensemble !

» Le monastère fondé, bien pourvu de bons religieux craignant Dieu, cultivant la terre, défrichant les forêts, creusant des routes et aimant et se-

(1) « Convaincu — disait le pieux monarque dans la charte qu'il adressait à son maire du palais, Grimoald — convaincu que la prospérité de son règne ne pourrait que s'accroître des dons qu'il offrirait à Dieu dans la personne de ses serviteurs ; et que les vertus, les talents de l'abbé Remacle et de ses religieux allaient civiliser les rudes habitants de l'Ardenne en même temps que leurs mains défricheraient la forêt, il avait largement doté leur naissant monastère dans notre terre de la forêt de l'Ardenne, dans le lieu appelé Cugnon (*Casegongindinus*) et que la rivière la Semoy enveloppe de ses eaux ; toutes les rives de la rivière à trois lieues en profondeur, au sud, dans la forêt de Bouillon, à l'est du château de Bouillon, trois lieues dans la forêt d'Herbeumont, trois lieues enfin vers le nord jusqu'à la pierre carrée se projetant sur l'*Alisna* (le ruisseau d'Aix qui tombe dans la Semoy près de Morte-han). »

La charte de Sigebert est signée par lui-même, par Cunibert, archevêque de Cologne ; Godon, évêque de Metz ; Grimoald, maire du palais, et par les ducs Bobon et Adalgise, ce dernier tuteur et conseiller intime du souverain. — Cette charte est l'un des plus anciens documents à l'appui de l'histoire de l'Ardenne.

(2) L'aurochs et le buffle sauvage. L'aurochs existe encore dans les forêts de la Lithuanie.

courant les pauvres et les malades, saint Remacle voulut se faire une vie plus dure encore, afin d'attirer par ses mérites les bénédictions de Dieu sur son petit troupeau.

» Sur la côte de Mortehan, en face de Cugnon, il y a, vous le savez, une montagne bien roide et au bas de laquelle coule la Semoy. À mi-côte se trouvait un beau grand rocher qui s'avancait sur le val comme une corniche. Autour du roc le bois était sauvage, et si épais que les loups eux-mêmes n'osaient s'y aventurer, tant les ronces et les épines étaient dures et serrées. C'était un repaire de blaireaux, de renards et d'autres bêtes mal-faisantes ne cherchant que nuisance.

» C'est dans cet endroit si rude et où les gens n'auraient osé aller en plein jour, tant il était mal plaisant et sombre, que le saint résolut de se creuser une grotte, ayant place pour y élever un autel et pour y étendre une natte, sur laquelle il pût s'endormir chaque soir pour voir le paradis dans ses rêves.

» Seul, sans autre outil qu'une pioche, le saint creusa le rocher, élargit deux fentes qui s'ouvraient sur le val de la Semoy à plus de deux cents pieds de hauteur, sculpta son autel au fond de la grotte ; puis, son labeur achevé, il pria Dieu de bénir le travail de ses mains. Et là, où la veille encore on entendait le grondement des sangliers, les glapissements du renard et les *bou bou* de la chouette, on entendit le chant des psaumes et des cantiques s'élevant vers Dieu avec les chansons des alouettes, des rossignols, qui saluaient tous les matins le Seigneur de toutes choses.

» Comme le bon saint restait quelquefois quinze jours dans son sauvage oratoire sans revenir au monastère de Cugnon dont il pouvait voir les tourelles du fond de sa grotte, il se donna un compagnon pour porter à son ermitage les provisions de la quinzaine, afin de n'être pas troublé dans ses dévotions. Mais comme il était malséant de loger l'âne dans un oratoire consacré à Dieu, le saint creusa à l'entrée de la grotte le trou que vous savez et où l'âne se gobergeait dans la paille fraîche en faisant meilleure chère que son maître.

» Remacle était donc installé. Le matin il s'éveillait au chant des oiselets qui piaulaient dans les nids, tandis que leurs pères rossignolaient dans les bouleaux et les hêtres, comme pour prendre leur part dans les prières du saint et lui dire à leur façon : *Amen ! mon saint homme !* Le soir, quand le soleil se couchait, ses beaux rayons dorés venaient illuminer la rude demeure du saint et faisaient flamboyer les bouquets de genêts sauvages qui ornaient l'entrée. La grotte alors devenait comme un coin du paradis. Aux

deux ouvertures donnant sur le val, on voyait s'élever la cime des ormes et des chênes qui frémissaient sous le vent du couchant et semblaient murmurer leurs prières du soir. Puis, quand le soleil disparaissait derrière les montagnes, le saint, après avoir prié Dieu pour les pauvres et les malades, s'endormait sur sa natte dans cette grotte ouverte à tous vents et où les loups pouvaient entrer depuis que Remacle avait taillé dans la montagne ce sentier qui court à mi-côte depuis le chemin qui mène à Cugnon jusqu'à l'oratoire.

» Le saint homme était donc heureux. Il passait ses journées soit dans les méditations pieuses, soit à visiter les malades, à soulager les pauvres. Les revenus de son abbaye s'en allaient en aumônes, car les temps étaient rudes pour les pauvres, foulés par les gens de guerre et les mauvais soldats. L'âne du saint suivait son maître comme un vrai chien, et lorsqu'il recevait sa provende, il grommelait entre ses longues dents toutes sortes de choses, comme pour témoigner sa satisfaction d'avoir un aussi bon et un aussi saint maître.

» Mais alors comme aujourd'hui, enfants, le diable était envieux de tout bonheur mérité et cherchait à troubler la calme transparence de toute âme unie au Seigneur par la prière et les bonnes œuvres. Ne pouvant s'attaquer au saint, cuirassé par ses vertus contre toutes les attaques du Mauvais, celui-ci, dévoré par la haine et l'envie, voulut peiner le saint dans une créature qu'il aimait, et il jura la perte de l'âne.

» Depuis Dohan jusqu'à Herbeumont, tous les gens du pays connaissaient l'âne de saint Remacle, et c'était à qui lui ferait des honnêtetés. L'âne était docile, un peu gourmand, un peu paresseux, si bien que lorsque les bons pères du monastère de Cugnon avaient chargé son panier avec le pain et les fruits, seule nourriture que prenait leur supérieur, il s'en allait en flânant par la prairie et baguenaudait dans la sente de la montagne, comme un écolier qui prend le plus long pour aller à l'école.

» Le père Séraphin, le portier du moutier, lorsqu'il ouvrait la porte au grison, lui disait quelquefois avant son départ, en manière de conseil :

» — Jacques, mon mignon ! m'est avis que tu t'amuses trop aux noisettes et aux cornouilles du bois, prends garde aux loups, Jacques ! ils rôdent dans la forêt de Conques et d'Auby !

» Mais Jacques secouait les oreilles d'un air important et grave et avait l'air de répondre :

» — Le loup y regardera à deux fois avant d'oser attaquer un honnête

serviteur de monseigneur saint Remacle !

» Un jour donc que Jacques s'en retournait à l'oratoire, happant par-ci une tige de cornouille, par-là des baies d'églantier, ailleurs une tête de char-don, voici que tout à coup sort du taillis un loup énorme, avec des yeux rouges et pourvu d'une gueule aussi large que le four banal du couvent.

» Jacques voulut crier au secours ! à l'aide ! mais le loup était là devant lui, rampant à demi, la gueule entre les pattes, le dos élevé, fouettant de sa queue les buissons de coudriers, tandis qu'il dardait sur le bourriquet des regards tellement mauvais, que celui-ci se mit à trembler comme si les fièvres quartaines venaient de le prendre au collet.

» Certes, mes enfants, c'était là, ou jamais, le moment pour Jacques de jeter un de ces cris qu'on entendait depuis Cugnon jusqu'à Aubry. Mais la peur qui lui serrait la gorge l'en empêchait d'autant plus, que le loup s'avancait vers lui en rampant doucement, la tête entre les pattes, en se pourléchant les babines, comme s'il eût déjà tenu sous ses longs crocs, pointus comme des dents de herse, le pauvre âne de monseigneur saint Remacle.

» Passer du plaisir de baguenauder par les bois, en croquant des cornouilles et des noisettes, au désagrément d'être croqué soi-même par un horrible loup, il y avait là de quoi désespérer un âne moins attaché à sa peau que ne l'était le pauvre Jacques. Il prit donc son courage à quatre pieds et s'apprêta à appeler au secours. Mais le loup, qui avait vu au froncement des babines de l'âne et à ses oreilles chauvies quel était son dessein, lui sauta à la gorge comme un chat et l'étrangla comme il eût fait d'un agnelet de deux mois.

» Tandis que le brigand était occupé à son œuvre de carnage, voici qu'arrivé de l'autre côté de la *sente* le bon saint qui égrenait son chapelet. D'un coup d'oeil, Remacle reconnut que ce n'était pas là un loup ordinaire ; sous la peau de la bête il avait flairé le démon.

» — Ah ! c'est ainsi que tu respectes les serviteurs des serviteurs du Seigneur, dit le saint d'une voix irritée, méchant esprit qui ne te plais qu'au mal et qui, pour satisfaire tes haines, vas jusqu'à t'attaquer à un âne, après t'être attaqué à Dieu !

» À ces paroles moqueuses, le loup rugit de fureur et fixa sur le saint des yeux qui semblaient des trous percés dans une fournaise.

» — Ne te donne pas tant de mal pour m'effrayer, dit le saint ; avec moi tu perdras tes mines et ton latin de loup, et comme il est écrit : Tu ne déroberas, ni ne tueras l'âne ou le bœuf de ton prochain, et si tu le fais, tu

en payeras le dommage, tu vas remplacer mon pauvre Jacques, que tu as si traîtreusement mis à mal pour me nuire.

» En disant ces mots, le saint jeta si dextrement autour du cou du diable — car c'était lui — son chapelet, dont un grain était fait du bois de la vraie croix, que le diable empiégé se prit à hurler comme un goret qu'on écorcherait tout vif — ou comme un lutin tombé dans l'eau bénite.

» Puis sans s'occuper de ses cris, de ses gémissements, le saint détacha les paniers qui pendaient au flanc du pauvre âne victime de sa gourmandise et de ses instincts vagabonds, et en harnacha monsieur le diable, qu'il fit marcher devant lui à grands coups d'une gaule de coudrier qu'il venait de cueillir dans le taillis.

» — Puisque tu m'as méchamment privé de mon serviteur, il est trop juste que tu le remplaces, dit le bon Remacle ; allons, hop ! maître Satan ! Déjà saint Pacôme et saint Antoine t'avaient passablement humilié, le premier en te donnant pour offrande ce que les porcs ne dédaignent pas, le second en t'enfermant pendant toute une nuit dans sa cruche d'eau ; mais, par le Dieu vivant ! il ne te manquait plus, à toi le prince de la superbe, l'ange orgueilleux qui refusait de s'incliner devant le Très-Haut, que d'être transformé en bête de somme et en commissionnaire d'un pauvre solitaire, ayant pour toute richesse une robe de bure et pour toute force la crainte de Dieu. Ah ! ah ! que diraient à cette heure les barons et les comtes de ton ténébreux royaume, s'ils voyaient ainsi leur redouté suzerain, gravissant la côte d'Auby sous la gaule d'un pauvre moine ? Jadis on t'appelait Lucifer ou porte-lumière, aujourd'hui te voilà tombé au rang de porte-choux. Al-lons, hop ! Satanas ! plus vite que cela, et ne blasphémons pas entre les dents, sinon gare le bâton !

» En disant ces paroles, mes enfants, le bon Remacle, qui se souvenait sans doute de tout le mal fait par le Tentateur dans le monde, gaulait à tour de bras l'échine du loup, lequel trottaient devant lui doux et soumis comme un agneau privé. Arrivé à sa grotte, le bon saint assujettit au mieux le chapelet qui avait dompté le Mauvais, puis il attacha son loup dans l'écurie de Jacques, laquelle était, comme vous le savez, creusée à droite à l'orée de la grotte.

» Après avoir dit ses prières habituelles et remercié le Seigneur dont la grâce lui avait permis de dompter l'esprit impur, le saint homme se coucha sur une litière de fougère et de sauge sèche et s'endormit paisiblement, ayant à son chevet un bel ange à la mine fière et dont les ailes avaient des plumes couleur d'or et de feu, comme les nuages d'été, lorsque le soleil

levant éclaira dans le ciel des palais de saphirs, d'escarboucles et de topazes.

» Sur la mi-nuit, lorsque tout dormait, excepté les loups, les renards et autres bêtes larronnes et malfaisantes, voici que le bon saint Remacle fut réveillé tout à coup par des bruits étranges et effroyables. Les chênes nouveaux et les pâles bouleaux craquaient dans tous leurs membres, comme si la chasse noire du 2 novembre y eût passé avec son veneur au visage tourné vers le dos et sa meute de limiers d'enfer éclairant les taillis de leurs phosphorescents regards. Dans l'ombre, on entendait des voix rauques et sifflantes qui blasphémaient ; on voyait autour de la grotte de Remacle grouiller les formes les plus hideuses. C'étaient des crapauds baptisés par les sorcières et portant sur la tête un bonnet cramoisi ; c'étaient des têtes de mort juchées sur de longues pattes de faucheux et rampant péniblement sur le sol ; des chauves-souris à tête humaine, des vampires blêmes et la bouche sanglante, des sorcières nues toutes parées pour la *messe noire* (1),

(1) Les Ardennes, comme tous les pays couverts d'immenses forêts, tels que l'Allemagne, la Bohême, la Valachie, l'Écosse, etc., ont, pendant le XVI^e et le XVII^e siècle surtout, payé un triste et sanglant tribut à cette étrange épidémie morale qui poussait tant de malheureux à s'accuser d'avoir assisté à la *messe noire*, ainsi appelée parce qu'on y parodiait avec d'effroyables sacrilèges le mystère de la messe des chrétiens. Les villages de Broz, de Vesqueville, de Bernimont, de Munoz, comptèrent par douzaines les malheureuses victimes d'une perturbation morale, sur laquelle le magnétisme a jeté quelques pâles clartés. Mais c'est surtout dans le procès des sorcières de Sugny qu'éclate dans toute sa force l'ignorant fanatisme des classes lettrées de cette époque (1657) et l'incompréhensible crédulité des classes ignorantes qui, sachant qu'un aveu les conduisait au bûcher, s'accusaient avec un calme effrayant des monstruosités les plus étranges !

Dans sa charmante fantaisie de *Méhistophela*, Henri Heine a crayonné une vive et pittoresque description d'une de ces *messes noires* qui se célébraient sur les sommets les plus âpres du Broken ou du Hartz, et qui dans les Ardennes avaient pour théâtre la pierre du Diable, entre Grand-Halleux et Stavelot (Voir plus loin les légendes de saint Remacle et l'*Histoire de la Forêt d'Ardenne*), la *Roche du Chat*, dans la forêt de Chiny, ou les plateaux les plus stériles des environs de Bohan.

Voici le passage de Henri Heine :

« La monture ordinaire d'une sorcière allemande est un manche à balai, recouvert du même onguent merveilleux dont elle s'est enduit tout le corps auparavant. Quand son galant infernal vient la prendre, il se place devant, et elle derrière, pour l'ascension aérienne. La sorcière française profère, pendant l'acte de l'onction, les paroles suivantes : *Émen bétan ! Émen bétan !* La sorcière allemande, qui s'échappe de la cheminée chevauchant sur son manche à balai, se sert de la formule sacramentelle : *Du bas en haut, sans toucher !* Elles savent s'arranger de manière à rencontrer bonne compagnie dans les airs, et on les voit ainsi arriver au sabbat par pelotons plus ou moins fournis. Comme les sorcières, ainsi que les fées, ont une profonde horreur pour le son des cloches chrétiennes, il leur arrive assez souvent, en passant près d'un clocher d'église, d'en enlever la cloche et de la précipiter avec un rire effrayant dans quelque marais qui se trouve sur leur route.

Lucifer, par la disgrâce de Dieu roi des ténèbres, préside la diète des sorcières sous la forme d'un bouc noir, à face humaine de même couleur, avec un flambeau entre ses deux cornes. Sa Majesté se trouve placée au centre de l'assemblée, sur un haut piédestal ou une table en pierre ; sa mine est sérieuse et mélancolique, et trahit le plus profond ennui. Les sorciers et sorcières réunis, ces vassaux de l'enfer et les autres diables rendent hommage à leur suzerain en s'agenouillant devant

des démons hideux à l'échine dentelée comme une scie qui volaient à travers les arbres, rompaient les branches avec fracas, puis venaient se percher sur les pointes du roc où étaient creusées la grotte du saint et l'étable dans laquelle le bon Remacle avait mis monsieur le diable à l'attache, ni plus ni moins qu'un mâtin de basse-cour.

» Quelques diableteaux, plus hardis que les autres, s'étaient aventurés auprès de l'écurie où leur infernal patron, transmué en loup et maté comme un renardeau, se tenait piteusement dans un coin.

» — Maître, que faut-il faire pour vous délivrer ? criaient les jeunes diables qui n'avaient pas encore tâté de l'eau bénite sur leur peau roussie.

lui par couples, des flambeaux à la main, et en déposant sur son postérieur le baiser nommé *homagium* ; mais cette manifestation révérencieuse semble ne l'émouvoir que médiocrement : il demeure mélancolique et taciturne pendant la folle ronde qu'on engage autour de lui.

L'orchestre qui fait mouvoir cette société bruyante se compose ou d'esprits infernaux de forme grotesque, ou de ménestriers vagabonds pris au hasard sur les grands chemins. On choisit de préférence les racleurs de violon et les joueurs de flûte aveugles pour éviter le trouble que causerait leur effroi à la vue des horreurs du sabbat. Une scène affreuse, surtout, est l'affiliation des novices à la société maudite, cérémonie par laquelle les affiliées sont initiées aux mystères les plus épouvantables. La novice y consomme, pour ainsi dire, les épousailles avec l'enfer, et le diable, le sombre époux, lui assignant un nom particulier, un nom d'amour, applique, en gage d'alliance, à la nouvelle mariée, un signe secret, souvenir indélébile de sa tendresse.

À en croire certains auteurs, le grand bouc aurait coutume aussi de présider avec son archi-fiancée au banquet solennel qui clôt les jeux du sabbat. Les mets et la vaisselle, tout ce qu'on sert à ce festin est ce qu'il y a de plus précieux ; mais il serait inutile d'en rien soustraire, car le lendemain, en y regardant de près, au lieu de la timbale d'or, on ne trouverait plus qu'un méchant pot de terre, et, au lieu du gâteau, de la fiente de vache. Un trait caractéristique de ce singulier festin, c'est que le sel y manque complètement. Les chants dont se divertissent les convives ne sont que d'ignobles invectives contre le ciel, beuglées, piaillées par des voix glapissantes, sur les mélodies des cantiques chrétiens. Les cérémonies les plus vénérables de la religion, les choses saintes, y sont singées avec force bouffonneries. Le sacrilège est complet. Ainsi du baptême, où des crapauds, des hérissons et des rats sont tenus sur les fonts selon les rites de l'Église, tandis que parrains et marraines grimacent des mines dévotes et cafardes ; en guise d'eau baptismale, on s'y sert d'un affreux liquide, à savoir de l'urine du diable. Le signe de croix n'y est pas épargné : les sorcières se signent en sens contraire et de la main gauche, celles de langue romane accompagnant le signe de ces mots : *In nomine patrica Aragueaco, petrica, agora, Valentia, jouando gourre gaits goustia !*, c'est-à-dire : Au nom de patrice, de Petrice d'Aragon, à cette heure, à cette heure, Valence, toute notre misère a fini ! » C'est la formule sacramentelle de la clôture, le *Ite missa est* de la diète des sorcières, qui finit, comme un feu d'artifice, par un terrible bouquet de blasphèmes, c'est-à-dire par une parodie de l'acte le plus sublime de la passion de notre divin Rédempteur. L'Antéchrist alors se pose en victime et va se sacrifier, lui aussi, non pour le salut de l'humanité, mais en vue de sa perdition. Le sacrifice impie se consomme au milieu des flammes qui sifflent ; le bouc est consumé, et les sorcières s'empressent de recueillir une poignée de ses cendres, qui leur serviront à la fabrication de nouveaux maléfices. Cette cérémonie termine la fête ; le chant du coq a résonné, et la fraîcheur du matin commence à se faire sentir à ces dames, qui s'en retournent chez elles comme elles sont venues, mais plus vite. Mainte d'entre elles vient reprendre sa place dans le lit de son époux ronflant, qui ne s'est nullement aperçu de l'équipée de sa chère moitié, dont un simulacre en bois peint était couché à ses côtés pendant la durée du sabbat. » (*Méphistophela*. — HENRI HEINE, *Revue des Deux Mondes*, 1851.)

» Un grognement sourd était toute la réponse qu'ils obtenaient.

» Puis les voix du dehors continuaient :

» — Hélas ! hélas ! le maître est captif ! Le bouc géant manquera à la messe noire des roches de Bohan ! et le soleil des ténèbres n'éclairera pas les danses des *luitons* et des farfadets !

» En ce moment, le saint abbé parut sur le seuil de la grotte, ayant derrière lui — invisible pour lui seul — l'ange aux plumes radieuses que Dieu avait chargé du soin de veiller sur son serviteur dans ces forêts où les démons rôdaient encore autour de leurs anciens autels qu'avait renversés saint Remacle. À l'aspect du pieux solitaire, les démons en liberté se mirent à rugir avec plus de fureur que jamais. Des lueurs rougeâtres partaient des halliers, et des fantômes monstrueux, qui avaient les pieds dans la Semoy et dont la tête dominait les hêtres de la montagne, menaçaient le saint avec des hurlements horribles en lui disant :

» — Rends la liberté au maître ou tremble pour tes moines au premier péché mortel dont ils se rendront coupables !

» — Retirez-vous, enfants du mal et de la nuit, répondit Remacle d'une voix assurée, respectez le sommeil des serviteurs de Dieu, et allez troubler le repos de ceux qui vous ont depuis longtemps donné un asile dans leur cœur.

» En disant ces paroles, le saint homme tira de dessous sa robe un goupillon avec lequel il aspergea si bien les vassaux de Satan, qu'on entendit leurs cris depuis Cugnion jusqu'à Bertrix et Herbeumont, ce dont les charbonniers et les bûcherons qui habitaient la forêt furent fort effrayés.

» Après avoir mis en fuite la bande infernale, le pieux Remacle regagna sa couche d'herbes sèches ; mais il ne put dormir, tant à cause du trouble où l'avait jeté cette invasion de l'enfer, que par le bruit que faisait dans son chenil monsieur le diable qui, à mesure que le jour s'approchait, devenait plus inquiet et se trémoussait dans son harnais bénit comme un jeune poulain sellé et bridé pour la première fois.

» Le jour venu, le bon Remacle alla à son écurie, où le diable, furieux et confus de l'humiliation qui lui était infligée, s'était retiré dans un coin où il se faisait humble et petit que c'était pitié.

» — Allons, à l'œuvre, mauvais esprit ! dit le saint, nous allons voir si tu remplaceras pour le zèle, le courage et la sûreté du pied, mon bon serviteur Jacques, que tu as mis à mal hier.

» Ce disant, le bon Remacle harnacha son loup avec le bât de son âne,

assujettit plus fortement le chapelet bénit qui ôtait au malin toute force et toute puissance, et armé d'une forte branche de genêt, il chassa devant lui le loup qui s'en allait penaud, les oreilles avalées et la queue chevillée entre les cuisses.

» C'était une belle matinée de septembre, le soleil levant dorait la cime de la forêt, dans laquelle s'éveillaient les oisillons dégoisant en leur gentil langage leurs prières du matin. On entendait à travers les arbres la joyeuse voix de la cloche du moutier de Cugnon, qui appelait à la prière les gens d'Auby et de Mortehan ; les serfs du manoir d'Herbeumont qui descendaient par les sentiers boisés, la cognée à l'épaule, s'arrêtèrent tout étonnés de voir que le bon Remacle avait remplacé son porteur accoutumé par un grand et horrible loup qui marchait devant le saint, en portant d'un air soumis et docile les paniers destinés à recevoir les provisions de pain et de fruits qui composaient toute la nourriture du saint homme.

» — Oh ! oh ! qu'est-ce-ci ? s'écrièrent les gens ; voici que le bonhomme Remacle bâte et sangle les loups et les transforme en grisons de moutier.

» Et ils s'écartaient le long du sentier d'un air peu rassuré, en portant la main à leurs cognées, de peur du loup qui n'était pas muselé et leur jetait des regards à figer la moelle dans les os.

» — N'ayez peur aucune, bonnes gens, dit le saint homme qui s'aperçut de la crainte des bûcherons et des charbonniers ; bien que le gars que vous voyez ne soit pas un loup, mais bien pis, ma foi !...

» — Seigneur ! fit un serf d'Herbeumont, c'est peut-être le *loup-garou* qui, le mois dernier, enleva deux enfants dans le bois de Munoz et dont on n'a retrouvé que les ossements broyés (1) ! Il lui faut jeter un pain à demi-cuit, et vous lui verrez reprendre de suite sa figure d'homme (2), et ainsi nous le pourrons reconnaître et remettre au custode du manoir d'Herbeumont qui le fera accrocher aux barreaux du donjon.

— Ce sont là des inventions et des pensées indignes de chrétiens fit sévèrement Remacle, Dieu n'a pas donné aux hommes le pouvoir de se changer en bêtes mauvaises, mais il lui a soumis tous les animaux de la création qui reculent devant lui, à mesure qu'il accomplit la sainte loi du travail, en dépouillant la terre de ses antiques forêts où s'abritaient les mau-

(1) Voir, au chapitre des Légendes, les loups-garous, les vampires, etc.

(2) Le loup-garou reprend la forme humaine si on lui jette un pain à demi-cuit. Un paysan raconte qu'un soir, faisant cuire du pain, il vit plusieurs loups-garous qui portaient la main à leur bouche. Il leur jeta du pain et ils revinrent changés en hommes, en lui disant que sans sa bonne action, ils l'auraient dévoré, etc. — BOURQUELET, *Recherches sur la Lycanthropie*, p. 248.

dites idoles des païens, des Saxons tels que Freya, Wodan, Thor et autres (1). Dieu a fait plus, il a soumis à ceux-là de ses serviteurs qui le craignent, l'honorent et l'aiment par-dessus toutes choses, les démons qui sont les seuls ennemis de l'homme et ceux-là il les a fait tomber dans le piège que leur méchanceté avait préparé pour autrui !

En terminant ces paroles, Remacle allongea sur l'échine du loup un vigoureux coup de gaule en disant d'une voix impérieuse : *Allons ! hue Satan !*

À ce mot de Satan, les serfs et les bûcherons se reculèrent épouvantés en se signant avec ferveur et en contemplant avec une terreur respectueuse cet humble moine, dont les vertus avaient réduit le roi des ténèbres à remplacer un pauvre âne et à trembler sous une gaule de genêt, sans oser remigimer contre son maître.

Pendant plus de deux ans Remacle maintint le diable dans son humiliante fonction de porte-balle, et pendant ce temps aussi, les gens moins sujets aux tentations du malin, furent plus heureux et plus fidèles à la loi du Christ. De toutes parts on accourait pour voir la mine piteuse qu'avait monsieur le diable, lorsque chargé à ployer les reins, de pain, de vêtements, de couchettes de fougère, le bon Remacle allait visiter les pauvres, les malades, les veuves et les orphelins et disait en cheminant à son loup : Allons monsieur le Diable, encore quelques années employées à de pareilles œuvres et peut-être que Dieu vous recevra un jour à merci !

Cependant un aussi grand bonheur ne pouvait durer et quand bien même Remacle aurait réussi à tenir toute sa vie le diable à son service, la mort du saint homme eût délivré Satan de son vasselage, et puis, mes enfants, il est peut-être dans les desseins d'en haut que le monde lutte contre Satan, afin que Dieu reconnaisse ceux qui confessent son nom, aussi bien vis-à-vis des menaces du démon que des séducteurs dont il dispose. Tant il y a enfin, qu'un jour le fil qui retenait les grains du chapelet autour du cou du loup se rompit ou fut rongé par une de ces souris rouges qui s'échappent de la bouche des sorcières pendant les sacrilèges du sabbat (2). Un matin Remacle trouva le chenil vide et le diable parti en laissant à sa place une peau de loup qui puait le soufre à plein nez et que le saint homme brûla devant sa grotte, pour empêcher quelque autre esprit malin

(1) Voir plus loin l'*Histoire de la Forêt*.

(2) FAUST. — Ah ! au milieu du chant, une souris rouge lui a jailli de la bouche !

MÉPHISTOPHELÈS. — Voilà une chose bien terrible en vérité ! On n'y regarde pas de si près ; il suffit que la souris ne soit pas grise, etc.

GOETHE. — *La Nuit du Walpurgis*.

de venir s'y loger et de tourmenter de nouveau ses vertueuses ouailles (1).»

Selon nous, il n'est pas de représentation scénique qui vaille le charme profond et particulier que l'on éprouve à entendre une de ces légendes qui se sont perpétuées par la tradition à travers les âges, et auxquelles chaque narrateur a soudé un trait poétique ou naïf, mais toujours empreint d'une véritable originalité.

Mais ce n'est pas seulement à Cugnon et à Mortehan que saint Remacle a laissé des traces de son apostolat civilisateur et de ses vertus évangéliques. La mémoire du peuple, qui conserve le souvenir de ses bienfaiteurs mieux que le marbre ou le bronze, est intarissable en légendes dont le civilisateur de l'Ardenne est le héros, et toujours ces légendes servent, tantôt de chrysalide à une pensée sérieuse et sociale, telle que le défrichement de l'Ardenne, tantôt grotesque et bouffonne, telle que celle qui a rapport à la roche de Stavelot, que le diable, berné et mystifié par le saint patron de l'Ardenne, laissa sur le sol comme un monument de sa défaite.

Que le lecteur nous permette de lui raconter encore cette légende :

Le monastère de Cugnon, enrichi par la munificence du roi frank Sigebert et illustré par la science et les hautes vertus de saint Remacle, était devenu un but de pèlerinage. La solitude des forêts, le calme des montagnes ensevelies l'hiver sous un triste suaire de neige, revêtues l'été du manteau d'or des genêts fleuris, ces agrestes et poétiques Thébaidés dans lesquelles Remacle conversait comme Moïse avec l'esprit de Dieu, étaient troublées désormais par les visites nombreuses de personnages de la cour du roi d'Austrasie qui venaient écouter la parole du saint abbé et lui demander les *remèdes de l'âme*. Les religieux étaient également distraits par ces visites, ce qui décida saint Remacle à choisir dans la forêt de l'Ardenne le lieu le plus sauvage, le plus ignoré, le fourré le plus impénétrable, où il pût désormais reprendre ses heureuses méditations, dans lesquelles il avait puisé tant de fois ces forces et ces lumières surhumaines qui étonnaient ses contemporains.

Le saint abbé chercha donc un emplacement convenable, et il n'en trouva point de plus commode que la vallée où est situé aujourd'hui Malmedy. Cet endroit, arrosé de claires fontaines qui y jaillissaient, renfermait des prairies d'une assez grande étendue, environnées de montagnes et de

(1) Selon nous, cette légende symbolise admirablement la victoire remportée par saint Remacle sur les premiers habitants des Ardennes, voués encore, comme nous le montrerons plus loin, à toutes les sanglantes superstitions du culte d'Odin, et du loup *Fenris* qui joue un si grand rôle dans les théogonies scandinaves.

forêts. Ce lieu solitaire, arrosé par le Rech qui se jette dans l'Amblève, parut à Remacle très propre à la vie monastique, et il résolut d'y bâtir un monastère (1). »

Mais au milieu du VII^e siècle la population de l'Ardenne, comme une partie de celle de la Flandre maritime, était encore prosternée devant les idoles, et le druidisme profanait, quand il ne les ensanglantait pas, les vertes forêts de l'Ourthe, de la Semois, de la Sûre, de la Lys et de l'Escaut. Malgré les prédications des courageux apôtres de l'Austrasie, le culte farouche des dieux scandinaves résistait à tous leurs efforts. Cette sombre et impitoyable théogonie, grandie à l'ombre des chênes de la Germanie et du Danemark, avait trop d'affinité avec les mœurs brutales et cruelles des populations frankes et germanes, pour que le christianisme pût en quelques jours remplacer l'adoration du loup Fenris par celle de l'Agneau, venu pour *effacer les péchés du monde*. Les prédications de saint Remi en France, d'Augustin chez les Anglo-Saxons, de saint Goar sur le Rhin, de saint Boniface dans la Germanie, de saint Willebrod et de saint Liévin dans la Germanie et les forêts de la Flandre, ne firent qu'effleurer les populations.

Les chefs, les *graafs*, les *edelings*, qui voyaient quel appui leur pouvoir trouvait dans cette Église chrétienne qui avait donné à Clovis l'empire de la Gaule, ceux-là inclinaient leurs fronts hautains sous les eaux du baptême et protégeaient les missionnaires. Ces barbares comprenaient vaguement que l'Église leur apportait des idées d'ordre et de discipline, bien plus favorables à leur autorité que la licence sans frein de l'indépendance barbare (2). Aussi, tandis que les chefs des tribus germaniques et belges faisaient un auditoire aux intrépides missionnaires tels que saint Bavon, saint Boniface ou saint Liévin, le peuple, la tribu, retournait à ses bois sacrés, à ses

(1) BERTHOLET, t. II, pp. 100 et 101.

(2) Les Franks ne renoncèrent que lentement à leurs superstitions et à leurs usages. Chrétiens humbles et dociles au pied des autels, ils retrouvaient dans les banquets les mœurs féroces de leurs pères. Beda, dans sa *Vie de saint Védaste*, raconte comme un miracle que l'évêque d'Arras, paraissant à un festin, brisa, en se signant, tous les vases remplis de bière, chargés d'enchantements funestes et dépositaires de la puissance du démon. Dans son histoire de l'Église de Reims, Frodoard dit qu'une grande partie des Francks qui suivaient Clovis refusèrent d'abandonner leurs idoles.

Le Norvégien Hakon, fils d'Harald aux beaux cheveux (*Haarfagar*) s'était converti au christianisme en Angleterre, mais il ne put le faire adopter aux siens : « *Si nous jeûnons aujourd'hui, comment nous restera-t-il assez de force pour travailler demain*, disaient les habitants. — *Quand tu devins notre roi, nous croyions devenir libres ; et maintenant, tu veux que nous abandonnions le culte de nos vaillants ancêtres, pour nous soumettre à une servitude étrangère.* »

Hakon, tout chrétien qu'il était, fut donc obligé de goûter de la chair des chevaux offerts en sacrifice et de boire en l'honneur de Thor, d'Odin et de Bragi. — Nous pourrions multiplier ces citations.

enceintes de dolmens au milieu desquels s'élevait l'autel de pierre du sacrifice que les espagnols devaient retrouver plus tard à Mexico. Au IX^e et au X^e siècles, les idoles de Woden le Père du carnage, de Thor, de Freya, étaient encore debout dans quelques parties de cette Europe qui bientôt allait se soulever à la voix de Pierre l'Ermite. Les forêts du littoral océanien, de la Flandre maritime, de la Frise et les vallons boisés de cette sauvage Ardenne dont les trouvères ne parlaient qu'avec terreur au XIII^e siècle (1), furent les derniers asiles des sombres dieux du Nord. Quant aux chefs, aux comtes, aux forestiers, aux gardiens des marches, ils s'étaient hâtés, comme nous l'avons dit, de se rallier à ce christianisme dont ils pressentaient l'avenir. Les historiens se sont donc singulièrement trompés lorsqu'ils ont présenté comme complètement ralliées au christianisme des populations frankes, saxonnes ou germanes, qui ne voyaient dans le baptême que l'occasion d'avoir gratuitement la robe blanche des catéchumènes, et qui, le missionnaire parti, retournaient, comme dit l'Écriture, à *leur vomissement* païen ou scandinave (2).

Mais revenons à la légende de saint Remacle, sur laquelle les réflexions que nous venons de faire vont jeter un plus grand jour.

Mais ce n'était pas tout pour saint Remacle d'avoir découvert un emplacement convenable pour le monastère qu'il se proposait de fonder ; ce n'était pas tout que d'avoir trouvé un vallon délicieux, des eaux vives et fraîches, arrosant de vertes prairies, des bois ombreux, des taillis de cou-driers en fleurs dans lesquels les oiseaux dégoisaient leurs plus joyeuses

-
- (1) Ardene est moult grand à cel jor,
Et porprendoit moult en son tor ;
I par avoit de forêt tant
Que cil qui erroient par mer
N'i ossoient pas ariver,
Por elefans, ne por lions,
Ne por guivres, ne por dragons,
Ne por otres mervelles grans
Dont la forêt est formians ;
Ele estoit hisdouse et faée
La dime part n'en est antée !...

Roman de PARTHENOPEX DE BLOIS. t. I, pp. 18 et 19.

(2) Un chroniqueur rapporte, dans la *Vie de Charlemagne*, que lors du baptême d'une tribu de Saxons, quelques-uns de ces barbares, moins naïfs qu'on ne le suppose d'ordinaire, se firent baptiser cinq et six fois et emportèrent chaque fois la robe blanche que l'Eglise distribuait aux païens convertis.

Nos missionnaires de la Polynésie et de l'Amérique du Nord pourraient nous raconter aujourd'hui des faits pareils. Entre le Frank du IV^e et du V^e siècle et les Hurons de 1734, il y a moins de différence qu'on ne le supposerait.

chansons. Ces bois, ces vallons, ces prés étaient souillés par des rites infâmes et sanglants. Dans les clairières, à l'ombre des chênes moussus, s'élevaient les figures monstrueuses des dieux de l'antique Germanie, représentant l'une sur un char traîné par deux boucs, un géant barbu, gantelé de fer, armé d'un marteau qui, lancé au loin revient à lui ; l'autre la déesse Hertha, à laquelle on sacrifiait un jeune homme et une jeune fille en les jetant dans les flots ; d'autres enfin le serpent Midgard, le loup Fenris et le vaisseau le *Naglefar*, construit d'*ongles de mort*. On y voyait aussi Orga, le dieu du chant et de la poésie, qui porte les runes tracés sur sa langue, et son épouse Iduna, la poésie vivante dont les *fruits d'or empêchent les dieux de vieillir*. Sur un roc formidable, qu'ombrageaient de robustes chênes, s'étalait la représentation de l'enfer, *Nifflheim*, lieu de ténèbres au fond du Nord, traversé par neuf fleuves, et où sont exilés les lâches qui ont pâli devant la framée ou la lance de l'ennemi (1).

Sur un tertre élevé, que ceignaient de monstrueuses pierres que les forces de l'homme eussent été impuissantes à dresser, Remacle vit encore « une idole de Diane », (2) preuve qu'on avait autrefois adoré le démon en ce lieu et que c'était le siège de son empire. Les fontaines mêmes y étaient comme infectées et abandonnées à son pouvoir ; car dès que saint Remacle les voulut bénir par le signe de la croix, elles tarirent à l'instant, sans doute par l'envie des puissances infernales qui se voyaient à regret chassées d'un domaine où elles étaient suivies et écoutées (3).

(1) EDDA. — SAGAS. — MARMIER, *Essais sur l'Islande*.

(2) La Diane d'Éphèse, dont saint Paul trouva les autels encore debout, avait beaucoup de ressemblance avec Isis, et ses attributs se confondaient quelquefois avec ceux de Cybèle. Chez les Germains, la Diane des Grecs, la farouche chasseresse, devient la *mère*, la nourricière du genre humain. Les rangées de mamelles dont sa poitrine est ornée annoncent la fécondité, la richesse. (*Symbolique* de CREUZER).

Nous avons vu, entre les mains de M. Dumortier, une figurine de bronze représentant la Diane germanique, portant deux rangées de mamelles. Le Luxembourg est riche en trésors de ce genre.

« Rome, qui adoptait tous les Dieux, sauf l'Éternel, persécuta les druides, reconnut la déesse de l'Ardenne, lui érigea au Panthéon une statue en marbre avec cette inscription : *Diane arduenne*, matérialisant ainsi l'esprit de la forêt. On lui éleva alors un autel dans la cour d'Amberloup, dont l'inscription existe encore, et on l'associa aux dieux de la Grèce et de Rome.

» L'aristocratie adopta la servitude avec les mœurs et les dieux du vainqueur, mais *le peuple ardennais resta fidèle à son culte et à la patrie*. Chaque fois qu'il reprenait les armes contre ses tyrans, c'était toujours à la voix de ses bardes. Ces chœurs religieux se retiraient dans la forêt avec tous ceux qui ne désespéraient pas de la liberté. Leurs mystères étaient couverts par l'ombre des vieux chênes, et ils s'y conservèrent longtemps encore après l'introduction du christianisme. »

(Extrait d'un excellent mémoire de M. Guebel, juge à Marche, sur l'*Existence des anciens cultes dans la forêt ardennaise*.) Arlon, 1849.

(3) BERTHOLET, *Histoire du Luxembourg*, t. II, p. 101.

En voyant disparaître ces eaux qu'il voulait bénir, en entendant bruire autour de lui des ailes invisibles et murmurer des voix mystérieuses qui semblaient sortir des fourrés les plus épais, saint Remacle comprit qu'il venait de rencontrer son vieil ennemi de Cugnon, qu'il avait changé en loup et conduit à grands coups de gaule. Cette découverte rendit toute son assurance au saint, qui s'agenouilla auprès de la principale fontaine, pria et la bénit. « Alors on vit tout à coup les eaux recommencer à couler plus claires et plus abondantes que jamais, et depuis ce temps elles n'ont pas discontinué. Voyant que le ciel se déclarait pour le nouvel établissement, il y bâtit un oratoire et des cellules. On appela depuis ce lieu Malmédy, *Malmandarium* ; nom qu'il conserve encore aujourd'hui et qui équivalait à dire : lieu purifié de toute malignité, à *malo mundatum* (1) »

Cependant cette victoire, quelque flatteuse qu'elle fût pour le saint, devait rester stérile. Le monastère achevé, saint Remacle « fit réflexion qu'il était de la dépendance du diocèse de Cologne. Cette erreur occasionna une autre fondation, et comme il désirait d'avoir des religieux dans un lieu dont il fût le propre pasteur, il en obtint aisément permission de Siegebert et choisit la vallée voisine, distante de deux lieues de Malmédy. Il y jeta les fondements d'une célèbre abbaye à laquelle on donna, selon Harigère, le nom de *Stabulaus*, parce que ce lieu servait comme d'étable ou de repaire aux bêtes des forêts d'alentour qui y venaient paître ou s'y désaltérer (2). »

Pour garantir à Remacle le calme et la solitude qu'il n'avait trouvés ni à Cugnon ni à Malmédy, le roi Siegebert, ajoute Bertholet, lui accorda un terrain de « douze lieues en circuit, avec défense à toute personne d'y construire aucune demeure ou de le troubler, lui et ses moines, dans les exercices de leur vie ascétique (3). »

Cette fois saint Remacle croyait enfin avoir trouvé le repos après lequel

((1) BERTHOLET, *Histoire du Luxembourg*, t. II, p. 101.

((2) *Ibid.*, p. 102.

((3) Le saint roi, en faisant ce don, qui lui coûtait peu, avait un double but : l'un spirituel et moral, la sanctification des âmes, la gloire de Dieu, le développement humanitaire : « *Afin qu'ils ne fussent pas sous l'influence du peuple, qu'ils vécussent loin du tumulte du siècle, et que, se livrant seulement au culte du Seigneur, ils fussent tout entiers au salut des âmes... Ils éviteraient aussi le commerce des femmes...* » L'autre purement humain, et qui ne vous échappera pas, l'accroissement de ses revenus : car les établissements religieux n'étaient point encore affranchis de l'impôt par arpent, et de celui par tête, ou ils ne l'étaient que par des exemptions spéciales. Le roi avait donc raison de dire : que de semblables largesses n'étaient qu'un placement, au plus haut intérêt, et pour cette vie et pour l'autre : Ce prince était aussi politique que religieux. Il répétait souvent, et avec raison, à son maire du palais, Grimoald, quand il lui confiait l'exécution de ses ordres : « *Nous croyons que c'est, par-dessus tout, pour assurer notre récompense éternelle, qu'il nous faut offrir dévotement ces dons du Dieu Tout-Puissant.* » — *Les Chroniques de l'Ardenne*, par JEANTIN, t. I, p. 121.

il aspirait. Autour de lui régnait le silence, et sa solitude était protégée, comme nous l'avons vu, par la charte du roi Siegebert, qui faisait défense à tous, de bâtir une cabane dans un rayon de douze lieues. Autour de l'abbaye s'étendaient de grands bois ombreux, dans lesquels bondissaient les chevreuils pourchassés par les loups. Le silence de cette verte solitude n'était troublé que par ces voix mystérieuses qui s'élèvent du sein des forêts et des bruyères et qui sont comme la voix de la terre chantant les louanges du Créateur. La nuit, lorsque les bêtes de proie hurlaient à la lune, on entendait s'élever, derrière les murs de l'abbaye, des voix harmonieuses qui appelaient les bénédictions du ciel sur cette pauvre Ardenne, si cruellement dévastée par les bandits. Mais Remacle avait beau s'entourer de déserts et de forêts ténébreuses, sa vertu en rayonnait plus vive, et quelques seigneurs austrasiens vinrent, « animés par le récit de sa sainteté, se ranger sous sa discipline. De ce nombre furent Hadelin, Theadour, Babolein, Sigolin et Gudvin, qui tous se formèrent sur ses exemples de piété et devinrent saints comme lui (1). »

Les solitaires de Stavelot vivaient donc heureux, partageant leurs heures entre la prière et le travail, cette prière active par laquelle l'homme s'associe aux desseins de Dieu, en assainissant, défrichant cette terre sur laquelle les générations passent tour à tour, en laissant derrière elles une trace de leur activité et de leur intelligence. Mais ce bonheur allait être menacé de nouveau par le haineux Satan, qui ne pardonnait pas à Remacle de l'avoir réduit pendant deux ans au honteux rôle de porteballe et de l'avoir tout ce temps si vertement étrillé lorsqu'il gravissait péniblement la côte de Mortehan à Herbeumont ou les âpres sentiers qui conduisent à Auby.

Entreprendre de tenter les religieux qui vivaient autour de Remacle, chercher à les faire tomber dans les filets de la concupiscence, de la gourmandise, de la paresse, était une entreprise folle dans laquelle Satan n'eût recueilli que confusion. Il voulut donc en finir d'un coup avec le monastère de Stavelot, qui diminuait chaque jour le nombre des vassaux de l'enfer, et, pour arriver à ce but, voici le projet auquel s'arrêta l'ange maudit, le prince du mal sur la terre.

Nous laisserons raconter à M. Guebel, aux savants travaux duquel nous ferons encore plus d'un emprunt, cette charmante légende dans laquelle, comme dans toutes les légendes du moyen âge, le diable se trouve berné comme le Géronte des comédies de Molière :

(1) BERTHOLET, t. 2, p. 104.

« Le saint venait de bâtir *Stavelot*, après avoir chassé les Walkiries, les Dryades, les Satyres et tous les démons aimables ou terribles qui habitaient ce lieu ; la recette de l'enfer commençait à baisser. Le chef de l'empire infernal ne se laisse pas déposséder ainsi ; il arrache une montagne de granit, y attache un anneau en fer pour la porter plus facilement, et se dirige du côté de Stavelot, afin d'écraser sous cette masse l'édifice de saint Remacle avec ses moines. Le prince enfumé était bouillant de colère, et le chemin qu'il suivit est peut-être encore couvert de soufre, car il n'eut pas le temps de l'effacer du sol. Il n'avait plus qu'un petit espace à parcourir, pour découvrir le vallon de Stavelot, quand saint Remacle en fut averti par l'ange qui ne le quittait pas. Il prend une hotte remplie de vieilles sandales et se dirige à la rencontre de son ennemi. Il le joint sur la hauteur assis sur son rocher ; Dieu s'en mêlait, car le pauvre diable était épuisé de fatigue, ruisselant d'une sueur phosphorescente, regardant partout dans le lointain et ne voyant rien. Quand il aperçut un pauvre boiteux portant une hotte et se traînant à peine, il fut content. Il lui demande s'il y a encore loin jusqu'à Stavelot. — Oh ! bien loin, répond le voyageur, plus malin que le diable ; regardez ma hottée, j'ai usé tout cela depuis que j'en suis parti. — Le diable en colère arracha l'anneau de fer, le lança dans l'espace et retourna sur ses pas, abandonnant le rocher qui étonne encore les passants. On y voit le trou qui servit à plomber l'anneau (1). »

Le nom de saint Remacle se mêle à toutes les traditions qui se rattachent à l'introduction du christianisme dans les Ardennes. Il mourut en 675 et sa mort fut entourée de prodiges qui se continuèrent autour de son tombeau pendant des siècles.

Sans vouloir juger les traditions et les légendes, au point de vue mesquin et étroit où s'est placé M. Maury dans son *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge*, nous ne pouvons nous empêcher de constater avec quelle naïveté les légendaires du moyen âge enregistrent les miracles qui ont pour but de montrer les terribles punitions auxquelles s'exposent ceux qui touchent aux biens de l'Église, ou cherchent à la frustrer des droits et redevances que les monastères imposaient à leurs tenanciers. Mais, d'autre part, quel appui de pauvres moines pouvaient-ils espérer de trouver dans l'organisation sociale de ces époques, où le glaive régnait en maître et où de sauvages barons couverts de fer détruisaient souvent en un jour, comme des frelons pillards, l'œuvre de civilisation et de progrès de ces ruches intelligentes et actives qu'on appelait des monastères, et dans lesquelles s'éla-

(1) GUEBEL, *Mémoires de la Société Archéol. du Luxembourg*.

boraient lentement les germes de la civilisation future. Il fallait donc briser le glaive au poing de l'homme d'armes, en lui montrant une vengeance divine planant sur tout bandit féodal, qui venait fouler aux pieds de ses chevaux l'œuvre sainte et laborieuse de ces humbles moines, dont les mains défrichaient l'Europe en attendant qu'ils l'initiassent aux trésors littéraires de l'antiquité grecque et romaine. C'est pour terrifier les hommes de proie de cette époque de violences, que les légendaires racontaient qu'en ouvrant le tombeau de Charles le Martel, on avait trouvé l'intérieur comme dévoré par le feu, et dans le fond du sarcophage, à la place des restes du héros de Poitiers, un hideux serpent qui se traînait sur les dalles, — preuve, disaient les moines, que Satan avait emporté l'âme et le corps de ce terrible Karl, qui, ne sachant comment récompenser ses leudes, avait dépouillé l'Église de ses domaines, avec la brutalité germanique d'un guerrier du VIII^e siècle, jointe à l'insolente confiance d'un vainqueur, qui n'ignorait pas quel service il venait de rendre à l'Europe chrétienne.

C'est donc à ce point de vue historique que nous empruntons aux vies des saints, recueillies par les Bollandistes, quelques prodiges attribués à saint Remacle après sa mort. Nous traduisons fidèlement et sans artifices littéraires ces légendes qui, aujourd'hui encore, font le sujet des veillées des chaumières ardennaises :

« Un coquin, un homme sans foi ni loi, voulut un jour s'approprier un terrain qui appartenait au monastère. Les frères s'en aperçurent et firent doucement des remontrances à cet homme, qui n'en tint aucun compte, et vint pour s'emparer de ce qu'il appelait sa propriété, amenant des témoins à gages, s'appuyant sur des titres faux, proférant les imprécations les plus horribles et faisant les serments les plus redoutables et jurant par le saint patron de ce lieu qu'il voulait perdre les cheveux, la barbe et les ongles s'il ne disait pas la vérité. Il n'eut pas plutôt exprimé ce blasphème, qu'il se sentit saisi d'une douleur violente à la tête et aux mains, que ses cheveux, sa barbe et ses ongles tombèrent subitement, et qu'il se trouva chauve tout d'un coup. Saisi de repentir, il confessa son crime, et en expiation il offrit une portion de son terrain à la communauté ; mais il n'en resta pas moins chauve et sans ongles jusqu'à la fin de ses jours.

» Un autre avait promis un béliet à l'Église en reconnaissance d'avoir obtenu la vie sauve par l'intercession du saint ; il l'élevait, l'engraissait soigneusement, et quand il le trouva propre à servir à ses desseins pieux, il le mena devant lui, se dirigeant vers le monastère. Mais en route le diable le tenta et lui suggéra l'idée de priver les moines de ce mets exquis pour en

faire son profit lui-même. Il rebroussa donc immédiatement chemin, et le soir *il se régala dévotement*, avec les siens, de la victime destinée au couvent. Le châtiment ne se fit pas attendre, car il se sentit immédiatement le visage tordu et la bouche dirigée vers l'oreille. Il eut beau faire pénitence, il garda jusqu'à sa mort ce stigmat de sa gourmandise.

» Un autre, nommé Longolphe, reçut de sa femme mourante la recommandation expresse de faire offrande à l'autel de saint Remacle de deux vases d'argent, en remerciement de ce qu'il lui avait prolongé longtemps l'existence malgré d'atroces douleurs. Le mari le lui promit, et quand sa femme mourut, au lieu de remplir le vœu qu'il avait fait, il employa à son usage l'argent destiné à un pieux devoir, et il se sentit subitement privé de la vue. Six mois plus tard seulement, après d'ardentes prières et de vives expressions de repentir, il recouvra l'usage de ses yeux. Il accomplit sa promesse et confessa sa faute en présence des moines réunis.

» Une coupe appartenant à saint Remacle était restée aux moines, qui n'en prenaient aucun soin, indifférents envers cette relique sacrée, la faisant servir à l'usage familial de la table, et ne s'en souciant pas plus que du vase le plus commun. Un jour, les paysans vinrent avec leurs chars, traînant les objets dus au monastère pour la dîme et la redevance. On leur donna à boire à tous dans la même coupe ; c'était par hasard celle du saint. L'un d'eux (Dominique) but à son tour, et comme il s'aperçut que l'échanson était absent, il regarda de tous côtés, et, se voyant inaperçu, il mit le vase dans sa poche et sortit. Il attela à son chariot quatre paires de bœufs ; mais ils ne purent faire remuer de place le char, qui resta fixé au sol comme par une puissance insurmontable ; il y ajouta deux autres paires de bœufs. Vain espoir ; ils restèrent immobiles. Ses camarades surpris lui demandèrent à quoi il attribuait ce prodige ; la honte, la frayeur, le repentir le saisissant, il avoua le fait et rapporta tout en pleurs la coupe au monastère. Aussitôt le char se trouva libre et put se mouvoir facilement jusqu'à la maison de Dominique. Héril, l'abbé d'un monastère voisin, ayant appris l'événement, réprimanda les moines sur leur indifférence à l'égard de cet objet digne des plus grands soins ; il obtint avec peine d'en devenir le possesseur et le fit enfermer précieusement dans une boîte d'or attachée avec deux chaînes d'argent.

» Sous le règne de Charles III, l'an 883, les Danois, armant des vaisseaux et traversant la mer, envahirent la France, parvinrent jusqu'aux extrémités, traversèrent la Meuse et pénétrèrent sans obstacle jusqu'au fond des Ardennes, renversant tout sur leur passage, massacrant, pillant, incendiant,

faisant partout un carnage horrible. Comme ils étaient près d'envahir le monastère de Stavelot, les moines enlevèrent les dépouilles de leur saint vénéré, les transportant bien vite, la nuit, pour les sauver des mains des sacrilèges envahisseurs, et ne sachant de quel côté diriger leurs pas. Étant parvenus vers un monastère bâti au sommet d'une colline, ils furent accueillis avec de grands égards, se reposèrent un instant, lorsque tout à coup ils virent partir de la chasse une colonne de lumière qui effaçait de beaucoup l'éclat de la lune et répandait une chaleur de printemps, quoique l'on fût dans la saison la plus rigoureuse de l'hiver. Elle partait du lieu où ils s'étaient reposés, se dirigeait comme un trait du côté de l'horizon vers un lieu inconnu, et y resta suspendue jusqu'à ce que les moines, se dirigeant vers le pays qu'elle illuminait, y transportèrent à sa lueur leurs saintes reliques, et se sauvèrent ainsi de la poursuite de leurs cruels ennemis.

» Une autre fois, les moines ayant quitté le château de Chièvremontr qui leur avait donné asile contre les poursuites des Normands, se dirigèrent vers une ville qui leur offrait une basilique où ils pouvaient déposer la châsse de leur saint et fêter son anniversaire qui approchait. Ils voyageaient la nuit et une foule immense les suivait. En route, un vent violent souffla, qui éteignit les cierges. Instantanément ils furent rallumés par un souffle invisible. La foule n'attribuant pas ce miracle à l'intervention de saint Remacle, mais plutôt à l'effet du hasard, les moines éteignirent de nouveau les cierges qui de nouveau furent rallumés par le souffle céleste, et répandirent un tel éclat que les incrédules se prosternèrent saisis d'admiration, et accompagnèrent les reliques jusqu'à l'église la plus proche, en faisant retentir l'air de leurs hymnes pieux et de leurs actions de grâces.

» On avait apporté sur une table, dans la chapelle de la Vierge, un monceau de lames d'argent sculptées et ciselées avec le plus grand art. Elles étaient destinées à orner l'église, la châsse et le tombeau ; on veillait nuit et jour avec le plus grand soin à la garde de ce précieux trésor, lorsqu'un soir, par malheur, le moine, qui était préposé à la garde de l'église, s'absenta pendant quelques instants, et un clerc, que l'on n'avait jusqu'alors soupçonné en aucune façon, à cause de sa piété affectée, s'introduisit furtivement et s'empara de plusieurs feuilles d'argent qu'il emporta à la hâte dans sa cellule, dans l'intention de se les approprier, de les vendre et d'en faire son profit. Le vol fut bientôt constaté ; la consternation s'empara du monastère et des fidèles des environs. En vain on fit des prières, en vain on menaça de la vengeance céleste ; le malheureux qui avait commis ce larcin sacrilège resta impassible et s'endurcit dans son crime. Il ne fit aucun aveu, laissant planer les soupçons sur d'autres que sur lui. Mais il fut assailli par

l'immonde roi des ténèbres, qui lui tourmenta tellement la tête, qu'il ne pouvait plus obtenir le sommeil ni le moindre repos. Il avait des visions terribles qui lui représentaient la vengeance céleste le poursuivant sans relâche ni merci. Ses amis, ses parents qui l'entouraient ne pouvaient lui arracher la vérité. Lorsque, torturé jusqu'à la mort, il avoua son crime, il n'était plus temps ; il mourut dans une agonie indescriptible et fut jusqu'à la fin un objet d'horreur et d'épouvante.

» À deux lieues du monastère était un village ; un des habitants partit le second jour des Rogations pour aller couper du bois dans les forêts. Il bravait ainsi les lois ecclésiastiques qui obligeaient de sanctifier par le repos, la prière, le jeûne, l'abstinence de tous plaisirs mondains ces trois jours des Rogations, depuis que Mamers, évêque de Vienne, en avait fait une loi qui avait été adoptée généralement. Voici à quel sujet : Les loups et les ours avaient envahi la contrée, et pendant une année y avaient exercé d'affreux ravages ; un jour que l'évêque était à l'église, célébrant le saint office de la messe, le feu détruisit le palais épiscopal, et, pour comble de maux, un tremblement de terre bouleversa tous les environs, détruisit les églises et les maisons, faisant des ravages immenses, ce qui engagea Mamers à ordonner qu'on célébrât dorénavant les trois jours des Rogations avec le plus grand respect et dans la plus grande sainteté. Mais le villageois ne tint nul compte de la prescription, ni du respect dû à la propriété d'autrui ; ce dont il fut puni d'une manière assez singulière. Pour porter plus facilement son faix, il y avait enfoncé un bâton qui retenait le bois fixé sur son épaule. Lorsque, arrivant au logis, il voulut déposer son fardeau, le bâton resta fixé à sa main droite, tellement que tous les efforts que l'on fit pour l'arracher furent inutiles. On lui conseilla de visiter les basiliques des saints pour obtenir la délivrance de cette infirmité d'un nouveau genre, et ce fut après avoir parcouru sans succès plusieurs contrées, qu'il arriva enfin à Stavelot, où les moines furent surpris de cet événement, mais ne purent obtenir de lui l'aveu de sa faute. Un dimanche, c'était le jour d'une solennité annuelle, ils étaient en procession autour du cloître. Comme on était à l'évangile, on ouït un cri tellement aigu qu'il empêcha d'entendre la lecture du livre sacré ; et lorsqu'on fut rentré dans l'église, on vit le paysan qui se roulait dans les contorsions les plus pénibles et qui se releva enfin, délivré du bâton accusateur. Il les mit au courant de l'aventure, et leur dit que c'était après une prière fervente adressée à saint Remacle qu'il avait obtenu la délivrance de sa main droite. Les moines attachèrent ce bâton à la porte de l'église, et rendirent des actions de grâces à Dieu qui avait choisi leur saint évêque comme dispensateur de ses bienfaits.

» Un homme avait une vigne attenant à celle qui appartenait au monastère. La saison de la vendange étant arrivée, cet homme se mit en devoir de cueillir les raisins du voisinage après avoir cueilli ceux qui lui appartenaient. Un vigneron qui veillait à la garde des raisins lui dit : « Pourquoi touchez-vous à ces fruits qui appartiennent au domaine de notre saint patron ? — Parce qu'il me plaît ainsi, répondit le voleur ; cette vigne m'appartient et moi seul ai droit d'y toucher. » Comme il parlait ainsi, se baissant pour couper du raisin et s'appuyant d'une main à un pied de vigne, sa main s'y fixa tellement qu'il ne put la retirer, et comme il restait là confus, il pria le vigneron d'aller adresser pour lui une prière à saint Remacle, espérant par là obtenir sa grâce. Le vigneron courut au monastère et appela les frères, qui se rendirent aussitôt à l'église et adressèrent des prières ferventes à leur protecteur. Ces prières furent exaucées, car on vit arriver bientôt le voisin qui mêla sa voix à celles des moines, et non seulement respecta désormais leur vigne, mais leur fit don d'une partie de la sienne.

» L'évêque de Liège (c'était en l'an de grâce 1071), voulant célébrer dignement l'anniversaire de la résurrection du Christ, le saint jour de Pâques, pria Théodoric, l'abbé de Stavelot, de vouloir bien faire transporter dans la chapelle de Saint-Lambert les reliques de saint Remacle, ce que Théodoric accorda volontiers. Une flamme brillante les conduisit pendant les ténèbres de la nuit. La châsse du bienheureux fut aperçue pendant un certain temps à quelques coudées au-dessus de l'autel, suspendue en l'air sans aucun appui. On en vit sortir une colombe, semblable à celle de l'arche, qui voletait, voletait autour de la châsse avec un doux bruit d'ailes, annonçant la satisfaction qu'éprouvait saint Remacle. Et puis elle rentra au fond du reliquaire sans être aperçue de nouveau.

» Les solennités étant terminées, on se décida à reporter la châsse à Stavelot ; il arriva que sur la route des enfants accouraient de loin et entonnaient des chœurs improvisés qui leur étaient visiblement inspirés d'en haut pour célébrer un si grand serviteur de Dieu. On bâtit depuis une église sur le sommet de la colline où les enfants avaient apparu, réunis instinctivement pour ce but religieux.

» On arriva enfin vers le soir au monastère dont le sublime fondateur avait fait un asile de sainteté, un séjour d'où éclataient les prodiges. Il avait changé une terre couverte de ronces, en une habitation riche et féconde en bonnes œuvres ; un sol aride en un séjour délicieux, abondant en fruits de toute espèce. Gloire à Dieu au plus haut des cieux. Ainsi soit-il ! (1) »

(1) *Acta sanctorum*. BOLLAND.

LES LOUPS-GAROUS, LES BERGERS, LES SORCIERS, LEURS PRATIQUES SUPERSTITIEUSES

Si l'esprit religieux de l'Ardennais aime à animer ses veillées par la narration des légendes sacrées, il paye aussi un ample tribut aux sombres et terribles superstitions du Nord, et les loups-garous, les lièvres enchantés, les *luitons* malfaisants, les bergers sorciers, les ruines hantées par des spectres, les pâles vampires à la bouche sanglante et dont la lune éclaire les horribles festins, sont autant de thèmes que l'imagination des paysans ardennais met souvent en œuvre, pour en faire le sujet de drames fantastiques qu'eut enviés Hoffmann, ou d'histoires lugubres qui eussent fait frissonner Anne Radcliffe.

Il y a entre les superstitions du Nord et celles des contrées aimées du soleil, une dissemblance qui s'explique par la différence des climats. En passant de l'orient à l'occident, les gracieuses Péris sont devenues de hideuses sorcières ; les génies jeunes et charmants, au front couronné d'une flamme céleste, se sont transformés en sombres gnomes, en esprits malfaisants guettant le voyageur dans les clairières, pour le pousser dans les précipices. Sous la vive et pure lumière de l'Orient, dans ces bois de lauriers roses, de figuiers, d'orangers et de palmiers, dans cette atmosphère claire et limpide qui dessine nettement les contours de tous les objets, l'esprit des populations ne pouvait enfanter que des superstitions gracieuses et poétiques. Sous le ciel sombre du Nord, dans ces immenses forêts de chênes jonchées de dolmens, de *menhirs* celtiques, auxquels une brume éternelle prête les apparences les plus fantastiques ; dans les vastes bruyères de l'Eyfel et les steppes de mélancoliques genêts enserrés par l'Ourthe, la Sûre et la Semoy, il ne pouvait surgir que des créatures sombres, malfaisantes et mystérieuses. Cette nature puissante et austère, ces forêts profondes dans lesquelles le vent éveille des gémissements étranges, ces rocs formidables auxquels la foudre, les eaux, les ouragans ont donné les profils les plus fantastiques et les plus grotesques, ces vallées profondes et ténébreuses, ces gorges toujours voilées de brouillards devaient assombrir l'imagination des populations du Nord et laisser leur triste empreinte sur leurs superstitions et leurs croyances. Toujours en lutte avec une nature avare et rude, l'habitant des forêts et des vallées du Nord se sentait entouré d'influences malignes et malfaisantes. La brume du soir se peuplait d'elfes, de gnomes, de sorcières, de chasseurs maudits, d'esprits infernaux, et le loup qui rodait autour des villages en poussant des cris lamentables arra-

chés par la faim, n'était plus un loup, mais un maudit, un vassal de Satan qui, la nuit venue, allait remplir sa mission infernale en faisant aux hommes tout le mal possible.

C'est une chose curieuse que d'observer avec quelle persistance certaines traditions superstitieuses franchissent les siècles. Les institutions, les peuples, les religions passent laissant derrière eux des traces à peine visibles à l'œil de l'historien et de l'archéologue ; les superstitions seules, comme si elles avaient des racines inextirpables dans l'esprit humain et répondaient à d'antiques traditions perdues, restent debout et traversent les continents, les mers et les âges en conservant, malgré toutes leurs transformations, les linéaments et les caractères principaux de la légende primitive.

Ainsi la croyance aux *loups-garous* et à la puissance de se transformer soi-même ou de transformer les autres en animaux, a été reconnue par les anciens comme l'un des secrets de la magie. Lucien met ces paroles dans la bouche d'un de ses personnages : « Sa mère est une sorcière, qui se change la nuit en hibou et va criant par les cimetières (1). »

Selon Plaule, il y avait en Arcadie des hommes qui, ayant été changés en bêtes, n'avaient jamais été reconnus par leurs parents. Chacun connaît le charmant conte d'Apulée, dans lequel Lucius de Patras, après s'être frotté d'un onguent diabolique qu'il avait vu employer par son hôtesse, se trouve changé en âne. Lucius fut rendu à sa forme première après avoir mangé quelques feuilles de roses. Peut-être y a-t-il, dans ce conte de *l'Ane d'Or*, un de ces mythes gracieux, sous lesquels les Grecs enveloppaient souvent des vérités profondes.

Mais dans ces transformations que l'homme subissait par la force d'incantations magiques, ou auxquelles il consentait librement, par suite d'un pacte ténébreux avec Satan, c'est toujours le loup qui domine. Il y a dans ce bandit des bois, dans ce forban sylvestre, quelque chose qui sourit au sombre génie du Nord et qui a captivé également l'imagination des peuples de l'Orient. « C'est sous la forme d'un loup — dit un auteur auquel nous devons un curieux mémoire sur la lycanthropie (2) — que, d'après les interprétations grecques, Osiris, roi des enfers, sort de son royaume et qu'il livre un combat à Typhon pour la défense de son fils Horus. Apollon Lycien, dieu-loup, dieu-lumière, eut commerce avec Cyrène sous l'apparence

(1) LUCIEN, *Dialogue de Thays et de Glycère*.

(2) BOURQUELOT, *Recherches sur la Lycanthropie*, p. 199.

d'un loup, et le loup fut le symbole de la lumière. Guidés par les hurlements des loups, les Deucalonides échappent aux eaux du déluge, gagnent les hauteurs du Parnasse et fondent la ville de Lycorie ; des loups conduisent Latone transformée en louve aux bords du Xanthe ; des loups défendent le trésor d'Apollon à Delphes. Rome considérait l'entrée d'un loup dans une ville comme un prodige et faisait à cette occasion des sacrifices de victimes et des prières publiques. Les regards des loups passaient jadis aussi bien que ceux des serpents pour avoir une influence fascinatrice et nuisible. Plîne assure que si un loup voit un homme avant d'en avoir été aperçu, il lui fait perdre instantanément la voix. Le berger Mœris de Virgile se plaint d'être privé de la voix ; les loups, dit-il, l'ont vu les premiers, et c'est là la cause à laquelle il attribue son malheur (1).

On sait le rôle que joue dans la mythologie scandinave le loup *Fenris*, fils de Loke ; c'est lui qui produit, par les flammes qui s'échappent de sa gueule, les éruptions volcaniques, et à la fin des temps il doit dévorer le soleil et ensuite Odin lui-même. « Dans les législations germaniques, être mis hors la loi, c'est être fait loup. Dans le poème antique sur les Voëls, qui fait partie du premier Edda, Sigrun, s'adressant à son frère Dag, chante ainsi : « Puisses-tu devenir un loup de la forêt, être privé de tes biens, de toutes les joies, et n'avoir pour nourriture que des charognes ! » Les *Sagen* de la Thuringe et du Holstein disent que les méchants étaient condamnés à devenir loup (2). Cette idée, d'après laquelle la métamorphose en loup est considérée comme une punition, se retrouve encore dans plusieurs pays, et en particulier dans le Berry.

» La croyance aux loups-garous ne paraît point avoir d'origine spéciale chez tel ou tel peuple, à telle ou telle époque. On la rencontre aux temps les plus reculés de l'histoire ; on la voit se perpétuer avec des formes plus ou moins diverses chez presque toutes les nations européennes. C'est une de ces idées communes, presque instinctives, qui saisissent les hommes partout où ils se trouvent et qui vivent avec eux (3). »

Tandis que les loups-garous étaient considérés par les Grecs comme des victimes des incantations et des maléfices des sorcières, et par les chrétiens comme des suppôts de Satan, un médecin grec, Aëtius d'Amida, qui

(1) VIRGIL. *Eglog.* IX, v. 53.

(2) La métamorphose de l'homme en loup était regardée chez les Scandinaves et les Germains comme une punition céleste. Le nom de *garou*, dérivé des langues germaniques, indique que la croyance des loups-garous a passé de Germanie en France. — MAURY, *Essai sur les Légendes pieuses du moyen âge*.

(3) BOURQUELOT, pp. 238-240.

écrivait au commencement du VI^e siècle, devançait son époque en rattachant la lycanthropie à ce groupe de maladies mystérieuses devant lesquelles la science reste épouvantée et impuissante et ne sait que balbutier les mots de *maladie nerveuse*, d'*hallucination* ou de *démence*. Aëtius décrit de la façon suivante les symptômes de ce qu'il appelle la *folie lupine ou canine* :

« Ceux qui sont pris de la maladie lupine ou canine sortent la nuit, au mois de février, imitant en tout les loups et les chiens, et jusqu'à la venue du jour s'attachent particulièrement à ouvrir les tombeaux (1). Vous reconnaîtrez que les gens sont atteints de ce mal aux signes suivants : Leur visage est pâle, leur air hébété, leurs yeux sont secs et ils ne versent point de larmes ; vous leur trouverez les yeux caves, la langue sèche, et ils ne sécrètent point de salive ; ils sont dévorés de soif et ils ont aux jambes des plaies incurables causées par de continuels accidents dont ils sont victimes et par les morsures des chiens. *Cette maladie est une espèce de mélancolie*. On peut la guérir en ouvrant la veine au moment de l'accès, en tirant du sang jusqu'à l'affaiblissement le plus extrême. On usera aussi de bains tièdes ; le lait, les purgations réitérées, les douches appliquées le soir au moment de l'accès, les liqueurs et les odeurs susceptibles de procurer le sommeil, tels sont les remèdes qu'il faut employer (2). »

En lisant ces lignes qu'on croirait tombées de la plume de Pinel, de Magendie ou d'Esquirol, et qui dépeignent si fidèlement ces terribles affections qui donnent à l'homme les instincts féroces et sanguinaires d'un carnassier, joints à je ne sais quelles horribles et infernales aspirations, nous demandons ce que la médecine a trouvé de mieux pour le traitement de ces mystérieuses maladies.

Ce n'était pas seulement le peuple, les pâtres des bruyères, les bergers errant dans les vallons et interrogeant les mille bruits des forêts, des eaux et des ravins, qui croyaient aux loups-garous. Les esprits d'élite accueillaien't ces sombres croyances, et saint Augustin croit devoir en donner une explication qui se rapproche de la définition d'Aëtius d'Amida : « Les dé-

(1) On se souvient sans doute de l'étrange histoire de ce sergent d'infanterie qui fut arrêté il y a deux ou trois ans, dans le cimetière du Mont-Parnasse, occupé à lacérer un cadavre avec ses ongles. Doux et calme tant que durait le jour, la nuit éveillait chez ce jeune homme des instincts impérieux et effroyables, auxquels il ne pouvait commander. Il s'introduisait dans le cimetière, et là, à la pâle lueur de la lune, il ouvrait les tombes avec ses ongles et se livrait à d'épouvantables festins et à d'horribles profanations.

Quel ténébreux abîme que le cœur de l'homme, pour que sous l'influence de certaines passions il puisse trouver des joies infernales dans ces monstrueux sacrilèges !..

(2) AETII, medici græci, etc., per Johannum Cornarium latine conscript. *Sermo secundus*, col. 307, Lyon, 1549, in-4°.

mons, dit-il, ne font rien dans l'ordre de puissance que leur nature ne comporte, sans la permission de bien. Certes, les démons ne créent pas des natures, ils *modifient seulement l'apparence des choses créées, de manière qu'elles paraissent ce qu'elles ne sont pas.* » C'est d'après ces principes que saint Augustin admet comme possibles les transformations des compagnons d'Ulysse, la métamorphose des compagnons de Diomède en oiseaux, etc. (1).

Ainsi, tandis que le peuple croyait aux transformations *réelles* des hommes en loups, en chiens, en chats (2), en ours, les savants et les docteurs de l'Église n'accordaient au démon que le pouvoir d'halluciner les regards des hommes et de *produire des apparences*. Mais la foule, qui ne pouvait atteindre à ces hauteurs d'abstraction, à cette métaphysique, croyait fermement aux métamorphoses *réelles*, librement consenties par des hommes inféodés au diable et qui, à l'heure où l'ombre envahit la terre et où l'esprit du mal prend possession de l'œuvre de Dieu, se répandaient par les villages, les sentiers déserts, les clairières des forêts, pour y surprendre le paysan attardé, le voyageur égaré qu'on retrouvait le lendemain étranglé, couvert d'horribles morsures et lacéré par des ongles tranchants, qui n'étaient ni ceux du loup, ni ceux de la hyène, avec laquelle ces misérables rivalisaient d'ignoble férocité.

Et puis, le peuple avait pour croire aux *loups-garous*, aux esprits ténébreux cachés sous une enveloppe bestiale, l'autorité des livres saints, des traditions, des légendes sacrées, qui lui racontaient comment tel ou tel saint avait vaincu le démon caché tantôt sous la peau d'un loup, tantôt sous

(1) SAINT AUGUSTIN, de *Civitate Dei*, lib. XVIII, ch. 17 et 18.

Dans son livre intitulé : *De occultis naturæ miraculis*, le Zélandais Levin Lemnius accumule les récits de faits surnaturels et affirme que les démons emploient les humeurs des personnes mélancoliques pour les abuser par *des illusions*.

Dans un remarquable travail publié par J. De Nyault en 1615 sous ce titre : *De la Lycanthropie, transformation et extase des sorciers*, l'auteur dit : « Le démon ne peut changer l'essence des choses ; il ne peut qu'imiter, contrefaire ce que fait Dieu. Il procède *par illusion*, ou il trouble l'imagination et les sens directement, ou il donne *des onguents au moyen desquels sont modifiées les impressions des sens de ceux qui s'en frottent.* » — L'auteur indique ensuite la composition des onguents, liqueurs, poudres qui servent à égarer l'imagination des sorciers et dont l'effet est de leur persuader qu'ils sont changés en bêtes. Il s'occupe ensuite de la *lycanthropie* naturelle, appelée par quelques-uns *folie louvière*, qui peut faire croire à ceux qui en sont atteints qu'ils sont changés en loups.

(2) « On croyait généralement au moyen âge, dit *Bartholomée de Spina*, que les femmes vendues à Satan pouvaient prendre, quand elles le voulaient, la forme de chats pour s'introduire dans les maisons sans exciter de défiance. Elles mangeaient, à cet effet, d'une cervelle de chat préparée selon le rite indiqué et se frottaient l'échine avec un petit morceau de chair coupé au nombril d'un nouveau-né et offert au diable pendant le sabbat. »

Cette croyance explique à notre sens la terreur étrange et l'aversion singulière qu'inspiraient dans toute l'Ardenne allemande les chats noirs inconnus.

celle d'un bouc, d'un chien noir, d'un ours, etc. L'Écriture sainte lui disait que le démon, condamné par Dieu à expier son orgueil impie en rampant sur la terre sous la forme d'un serpent, avait été vaincu mainte fois sous cette apparence par les solitaires armés seulement du bouclier de la foi. Lorsque Satan se rendait visible à saint Albert, ermite, c'était sous des formes de femme, de serpent et de loup (1). « Dans les prédictions du *Liber Mirabilis*, le diable qui doit dévorer le siège apostolique de Trèves est désigné sous le nom d'*ours* et de *loup*. Un choriste de Cîteaux qui s'était endormi en chantant les matines vit à son réveil le derrière d'un ours, c'était le démon. La dénomination saxonne de *Bewoulf*, génie malfaisant d'une nature supérieure à l'humanité, qui a triomphé de Grendel, signifie le *Vainqueur du Loup*. Les Anglo-Saxons et les Flamands appelaient le diable *were-wolf*. Satan est un *Archi-loup*, dans les *loups ravissants* du Doctrinal de Robert Gobin (1520). Dans les représentations chrétiennes données par les arts plastiques, dans les miniatures des missels, dans les sculptures des églises, le lion, l'ours, le loup, servent toujours à désigner le diable. Dans plusieurs bas-reliefs, les loups, les lions dévorent des oiseaux ; les loups, les ours, placés à côté des images des saints, sont des emblèmes du démon et indiquent la lutte de la foi contre l'erreur, de la vertu contre le vice, de l'homme contre Satan (2). »

La transformation de l'homme en animal carnassier, animé d'instincts diaboliques et collaborant avec Satan pour faire aux hommes le plus de mal possible (3), était donc, on le voit, une de ces croyances auxquelles les intelligences d'élite ne parvenaient à se soustraire qu'en les expliquant avec saint Augustin par la doctrine des *apparences*. Et puis dans ce moyen âge sur lequel le x^e et le xi^e siècle avaient jeté leur ombre sinistre, quelles gracieuses superstitions pouvaient naître ? L'Occident, ravagé par les Hongres, les Normands, n'offrait que ruines sur lesquelles la famine et la peste brandissaient tour à tour leur effroyable drapeau. Lorsque seul, le soir, dans sa cabane cachée sous les taillis, le paysan entendait les hurlements plaintifs des loups allant dévorer les cadavres qui étaient tombés le matin

(1) BOLLAND., Acta Sanct., 8 janv., p. 404.

(2) BOURQUELOT, *Sur la Lycanthropie*, p. 124.

(3) Les saints eux-mêmes ne furent pas toujours à l'abri du soupçon de lycanthropie. Saint Ronan d'Hibernie fut accusé, dit Albert de Morlaix, « d'estre sorcier et nécromantien, faisant comme les anciens lycanthropes qui, par magie et art diabolique, se transforment en bestes butes, *couroient le garou* et causoient mille maux dans le pays. » Bien que cette accusation ait été reconnue fautive plus tard, l'opinion que saint Ronan avait le pouvoir de se transformer en animal est établie dans nos campagnes, où il est resté, pour ainsi dire, comme le patron de ces transformations. Aussi, dans ce cas, son nom est-il toujours ramené. — SOUVESTRE, *le Foyer Breton*, t. I, p. 76.

sous la hache des pirates normands ; lorsqu'il voyait leurs regards flamboyants étoiler les ténèbres comme des phares maudits ; lorsque de rapides formes noires au museau ensanglanté traversaient en grondant les chemins déserts, en tenant à la gueule quelque lambeau de chair palpitante, le pâtre, grelottant de faim et de froid devant sa huche vide, devait se demander si Dieu n'avait pas retiré sa main de la terre et si celle-ci n'appartenait pas désormais au démon. Puis, sous l'obsession de ces terreurs agrandies par la solitude, en proie aux tortures de la faim qui peuplaient son cerveau d'images effroyables, qui oserait nous dire que le paysan affamé n'ait pas souvent envié aux loups leurs horribles repas et fini par y prendre part en se croyant lui-même un homme-loup métamorphosé par Satan, afin de pouvoir trouver comme carnassier la nourriture que la terre dévastée et en friche refusait à l'homme ?

Les traditions de ces monstrueuses aberrations de l'esprit, enfantées par la faim, la solitude et la terreur, se sont conservées dans l'Europe occidentale tout entière, et le temps n'est pas loin de nous où le bourreau brûlait ces malheureux qui, librement et sans le concours d'aucune torture, s'accusaient d'un crime qu'ils savaient devoir expier par une mort affreuse (1). Le loup-garou aimait la chair humaine, surtout celle des petits enfants ; il suçait le sang des victimes et portait à Satan les restes de ses horribles repas. « Il erre dans le bois, attendant une proie humaine ; il s'accouple avec les louves, il fréquente le sabbat, cette assemblée nocturne de sorciers à laquelle le démon préside. Si on l'attaque, si on parvient à le blesser, à lui couper un membre, il reprend malgré lui la forme humaine ; ainsi rendu à sa véritable nature, il conserve la plaie sanglante que l'on a faite au loup, il est privé du membre qu'on a enlevé au loup ; à ces signes on le reconnaît aisément, on l'arrête, on l'emprisonne et on le brûle (2). »

(1) « En 1595, dit M. Schayes dans son *Essai sur les croyances et superstitions des Belges*, eurent lieu deux exécutions capitales pour sorcellerie à Amersfoort. Un nommé Haus Pock fut pendu à Arnheim comme sorcier et *loup-garou* ; quatre sorciers et sorcières furent brûlés peu de temps après, et deux enfants l'un de *treize*, l'autre de *huit* ans, furent fouettés et condamnés à la réclusion. La sentence de la condamnation des accusés les dit *dûment convaincus de s'être transformés en chats et loups-garous*. »

En 1661, on brûla à Oycke (Flandre) Jean Vindevogel, capitaine d'une troupe de sorciers, et de plus *loup-garou*. Enfin en 1709, à Gand, de pareilles semences furent rendues contre des malheureux par des juges aussi stupides, mais plus féroces que les prétendus loups-garous.

Nous montrerons plus loin que quelques années à peine nous séparent des temps où ces effroyables superstitions étaient acceptées par des populations entières et où la sévérité de la justice et les efforts du clergé ne faisaient que renforcer ces déplorables croyances. Et en effet, le paysan ne devait-il pas être pleinement convaincu de l'existence des *sorciers* et des *loups-garous*, lorsqu'il entendait publier au prône de son église, les condamnations prononcées contre eux ?

(2) BOURQUELOT, p. 226.

Cette horrible maladie, dont notre époque a vu quelques monstrueux exemples, fit du ^{x^e} au ^{xiv^e} siècle, en quelque sorte le tour de l'Europe occidentale, car nous en retrouvons partout des traces. L'Angleterre a des lycanthropes du temps de Canut, saint Bernard parle d'un bois qui était désolé par deux bêtes très féroces qu'on appelait des *vairoux*. « Les anciens romanciers, les vieux poètes, dit Bourquelot, parlent très souvent des *loups-garous*, qu'ils appellent *warouls*, *vairoux*, *vairols*, *waroux*. Il y avait à Amiens une rue dite du *Loup qui varonne*. Plusieurs proverbes populaires se rapportent à la même croyance : c'est un *loup-garou* ; — *aller de nuit comme un loup-garou*. »

Le comte de Foix, Gaston Phœbus, dans sa *Vénerie*, range les *loups-garoux* parmi les bêtes fauves et malfaisantes :

« Il y a aucuns qui manguent des enfans et aucunes fois les hommes, et ne manguent nulle autre chair depuis qu'ils sont encharnez aux hommes, et ceux on appelle loupz-garoulz, car on s'en doit garder. Et sont si cauteilleux, que quand ils assaillent ung homme, ils le tiennent s'ils peuvent aincois qu'ils les voyent, et s'il les voit premièrement, ils l'assaillent si subtilement, que à peine eschappé qu'ils ne le preignent et tuent, car ils se savent très-bien garder des armes que l'homme porte, etc. (1). »

Le midi de l'Europe ne fut pas épargné par cette étrange maladie. « En Portugal, les *lubishomens* passent pour des gens nés sous une étoile fatale et voués à l'enfer. Pendant le jour, les *lubishomens* sont taciturnes et mélancoliques ; la nuit, un penchant irrésistible les porte à quitter leurs demeures et à chercher les lieux les plus sauvages. Après s'être dépouillés de leurs vêtements, ils se transforment en chevaux à la longue crinière, aux yeux ardents, franchissent les montagnes, les vallées et les fleuves ; mais avant l'aube ils retournent au point du départ, reprennent leurs vêtements et redeviennent hommes. Il n'y a qu'un moyen de détruire l'influence diabolique à laquelle ils sont soumis, c'est d'avoir le courage de se mettre au-devant d'eux, d'arrêter leur course fougueuse et de les blesser légèrement à la poitrine ; dès que leur sang coule, ils sont délivrés du démon et leur métamorphose cesse pour toujours (2). »

Bodin raconte dans sa *Démonomanie* d'étranges histoires de *loups-garoux*, qui avaient la Livonie pour théâtre. « Chaque année, lui dit-on, à Noël, tous les sorciers livoniens sont tenus de se réunir en certain lieu pour tra-

(1) *Miroir de Phœbus des déduitiz de la chasse*, 1509, in-18, goth.

(2) DEPPING, *Lusitanian sketches*.

verser ensemble une rivière, dont les eaux ont la vertu de les changer en loups. S'ils manquent au rendez-vous, Satan les maltraite avec une verge de fer. La troupe maudite ravage les campagnes, attaque les hommes et les troupeaux, et, au bout de douze jours, elle revient à la rivière où chacun reprend sa forme humaine (1). »

Quelle tradition antique, quel symbolisme ténébreux se cache donc sous cette superstition qui eut l'Europe entière pour théâtre et dont on retrouve des traces dans les mythes religieux de l'Orient ? Dans quelles proportions la vérité et le mensonge se mêlent-ils, dans ces croyances qui, de nos jours, sont encore si vivaces dans les vallons de la Sûre, de l'Alzette et de la Semoy ? Qu'y a-t-il de vrai dans ces récits si nombreux qui font le charme et la terreur des chaumières de l'Ardenne, mais surtout de l'Ardenne allemande ? La *lycanthropie* a-t-elle été une maladie mentale, une aberration monstrueuse de l'intelligence, qui, jointe à des pratiques diaboliques et à des frictions faites au moyen d'onguents narcotiques (2), a poussé des milliers de malheureux à se couvrir d'une peau de loup ou de chien, tantôt pour courir les forêts et les villages, en déchirant de leurs dents et de leurs ongles les femmes et les enfants, tantôt pour commettre d'horribles profanations sur les tombeaux, dont ils lacéraient les cadavres, à la manière des hyènes ou des chacals ? Traiter purement et simplement la lycanthropie de *superstition* ; dédaigner du haut du scepticisme voltairien les traditions de tous les peuples ; nier les mille faits que nous aurions à produire et dont quelques-uns ont eu pour théâtre, il y a deux ans, le cimetière du Mont-Parnasse à Paris, cela est certes plus facile que d'expliquer pourquoi et comment certains *lycanthropes*, calmes pendant toute une journée, sortent de chez eux nuitamment et se précipitent comme des bêtes fauves sur les chiens, les hommes, avec une rage infernale bien faite pour épouvanter les populations des campagnes qui, aujourd'hui encore, ne se doutent pas des effroyables et étranges phénomènes de certaines affections nerveuses (3).

(1) BODIN, *Démonomanie*, liv. 11, ch. 6. — OLAUS MAGNUS, *Hist. des peuples septentrionaux*.

(2) « Les onguents même dont se frottaient les prétendues sorcières pouvaient agir sur leur imagination ; car il y entraient, au dire de Porta et de Cardan, du solanum somnifère, de la jusquiame et de l'opium. Gassendi endormit de la sorte plusieurs paysans, en les avertissant, qu'ils seraient transportés au sabbat ; et à leur réveil, ils racontèrent les détails de l'assemblée nocturne à laquelle ils avaient assisté. » — CANTU, *Hist. Univ.*, t. 7, p. 503.

(3) Il y a eu dans tous les temps des monomanes de sorcellerie et de zoanthropie. Ceux qui étaient atteints de ce mal prétendaient entretenir des relations avec le démon ou avoir reçu de lui le pouvoir de se transformer en chats, en loups, en chiens, en hiboux, avoir été couverts de poils ou de plumes, avoir eu des becs acérés, des dents et des griffes, avec lesquels ils déchiraient leurs

La croyance aux *loups-garous* (1), qui excite sans doute le rire de quelques citadins esprits forts, cette croyance est encore enracinée, comme nous l'avons dit, dans quelques parties du Luxembourg. Tel chasseur qui attaquera en plein jour un loup, le couteau au poing, reculera s'il s'agit de combattre le même animal la nuit venue. Un lapin, un lièvre éclairé par la lune, donnent le frisson au plus intrépide braconnier, et nous avons dû retenir presque par force dans la forêt de Grünenwald, où nous étions à l'affût par une belle nuit d'automne, un garde d'un courage éprouvé et d'une force herculéenne qui voulait battre en retraite à la vue d'un loup, auquel les rayons de la lune donnaient des allures vraiment fantastiques. Un coup de fusil dont nous cassâmes les reins au sire rompit le charme en éveillant dans la forêt un concert de hurlements, de cris, de bruits inouïs. Ce fut avec la plus vive répugnance que notre compagnon consentit à mettre une hart au cou de la bête, pour la traîner à quelques pas, jusqu'à la hutte d'un sabotier, où nous passâmes le reste de la nuit.

Ce qui entretient dans les campagnes ardennaises la croyance aux louspgarous, c'est la puissance des traditions, renforcées dans les longues soirées d'hiver par les plus effrayantes histoires, et l'affinité mystérieuse qu'il y a entre l'esprit de ces populations simples et ces poétiques légendes qui peuplent la solitude des forêts, des vallons et le silence des ruines, d'êtres ca-

proies ; avoir attaqué les voyageurs attardés dans la nuit des forêts, avoir dévoré des enfants et sucé leur sang, s'être accouplé avec des louves. On les rencontrait quelquefois au fond des cavernes et sous les arbres des forêts, dans une sorte d'état extatique. On prit dans la forêt de Compiègne et on amena à Charles IX un homme couvert de poils, d'un aspect repoussant, qui marchait à quatre pattes, poussait des cris de bête et blessait les chiens à coups de dents. Quelques malades animés d'une fureur effrénée se jetaient sur les enfants et les hommes et les déchiraient. Mais le plus souvent, *c'étaient eux-mêmes qui s'accusaient de voyages nocturnes, de crimes, de meurtres* que leur cerveau dérangé leur faisait croire véritables.

La folie a donc la part principale dans les histoires de lycanthropie qui, depuis des siècles, occupent le monde. BOURQUELOT, p. 262.

À la fin du xv^e siècle, le parlement de Paris, appelé à juger une question de lycanthropie, se montra très modéré en épargnant à l'accusé le bûcher, dénouement ordinaire de ces sortes d'affaires. Un nommé Jacques Roulet, de la paroisse de Maumasson, près de Nantes, ayant été trouvé dans un état complet d'abrutissement, les cheveux et les ongles très longs, velu, sale et hideux, fut emprisonné comme loup-garou et condamné à mort par le lieutenant-criminel d'Angers (1498). Il avait avoué plusieurs meurtres d'hommes, de femmes et d'enfants, et confronté avec un gentilhomme, il lui avait demandé s'il se souvenait d'avoir voulu tirer de son arquebuse sur trois loups, qu'il était un de ces loups et qu'il avait été ainsi empêché de dévorer une femme. — Malgré ces aveux, le parlement renvoya Roulet comme insensé à l'hôpital Saint-Germain-des-Prés. — DE-LANCRE, *l'Incrédulité et mécreance da sortilège convaincue*, in-4^o, 1622.

(1) Le mot de *garou* a sa racine dans les langues germaniques et signifie *homme-loup*. Il répond à l'anglo-saxon *werewolf*, à l'anglais *werewolf*, à l'allemand *werewolf*. Le normand présente les mots *garwal* ou *guarwolf*. En Bohême on rencontre *wlkodlak* qui signifie : qui a une chevelure de loup. En serbe, *wukodlak* signifie un vampire, etc. BOURQUELOT, *Sur la lycanthropie*, pp. 238 et 239.

précieux et bons comme les *luitons* et les *kobolds*, ou malfaisants comme les loups-garous, les sorcières et les bêtes enchantées.

C'est qu'il n'en est pas de l'intelligence des populations isolées des centres de civilisation, par des forêts, des vallons et d'immenses bruyères, comme de celle des grandes villes. Tandis que les idées du citadin marchent parallèlement avec les progrès de la science et de l'histoire, l'esprit des habitants des pays de forêts en est encore aux traditions et aux légendes du XVI^e siècle. Ce que la science explique par des formules souvent fort ténébreuses, le berger, le pâtre des bruyères d'Houffalize, de Gros-Fays, le bûcheron, le fagoteur des forêts de Chiny ou de Grünenwald, l'explique par l'intervention de puissances mystérieuses. À vos narrations savantes, il répondrait volontiers comme Hamlet : « Il y a plus de choses possibles sous le ciel et sur la terre que n'en soupçonne votre philosophie, ô Horatio ! » — Et puis, pour l'habitant de ces solitudes, comment douter de l'existence de ces faits si souvent racontés par l'aïeul au coin de lâtre, tandis que la neige tombe silencieuse sur la forêt dépouillée ? Le *livre*, il est vrai, dit le contraire de la légende, mais le *livre* est une chose morte, sans accent, sans passion, tandis que la légende palpite et vit, tressaille et frémit dans la personne du narrateur.

Le scepticisme hautain qui repousse impitoyablement tous les faits qui sont demeurés des énigmes pour la science, n'a jamais réfléchi aux rapports intimes qui existent entre certaines légendes et la physionomie topographique des pays témoins des merveilles du passé. Le lieu dans lequel s'accomplit un de ces faits, qui échappent aux explications de notre orgueilleuse intelligence, n'est pas sans influence sur le degré de foi que nous accordons aux traditions des temps qui ne sont plus. Sous les sombres chênes de la forêt de Chiny, sur les cimes stériles et rocheuses de Bohan, de Falkenstein, de Bourscheid, dans le demi-jour des vallons de la Sûre ou de l'Alzette voilés par les forêts qui se mirent dans les eaux, l'esprit accueille avec une foi sérieuse et profonde des légendes qui, racontées dans le tourbillon bruyant d'une grande cité, n'amèneraient sur les lèvres qu'un sourire de pitié.

Au sommet du Brocken, dans le formidable désordre de ses rocs brisés, on croit volontiers au sabbat et on cherche le fantôme de Marguerite dans les brumes du matin ; une fois descendu dans la vallée, on se prend en pitié d'avoir accueilli un moment ces *billevesées de poète*. — Autour de vous sont des vaches, des auberges, des marguilliers et des gendarmes ; vous êtes fourvoyé en pleine prose et la poésie est demeurée à la cime de la

montagne maudite, attendant, pour s'éveiller, la *nuit du Walpurgis*.

Les *loups-garous* font donc partie des croyances populaires de l'Ardenne, mais surtout de la partie allemande du Grand-Duché, véritable nid de légendes germaniques. Pour quelques habitants du vallon de la Sûre, de l'Alzette et de la Semoy, le *loup-warou* est aujourd'hui ce qu'il était au XVI^e siècle, alors que le parlement de la Franche-Comté donna un règlement pour la *chasse des loups-garous*. Le loup-garou, après s'être inféodé à Satan son suzerain, entre les griffes duquel il prête l'hommage et devient *son homme*, — pour parler le langage féodal, — reçoit de celui-ci un onguent (1) avec lequel il lui suffit de s'oindre le corps pour être changé en loup. Une fois en cet état, les sentiments religieux font place aux instincts violents et sanguinaires de la brute. Le loup-garou se lève, la nuit d'auprès de sa femme et revient à l'aube, glacé, meurtri et quelquefois blessé, car les atteintes que reçoit le loup-garou dans sa forme bestiale se retrouvent le lendemain sur lui, alors qu'il a repris la figure humaine (2).

Pendant son excursion nocturne, il court avec grand bruit, escorté de l'aboiement des chiens de tout un canton, en produisant l'effet d'une *roue qui broie l'arène* et que rien ne peut arrêter. Sous son enveloppe bestiale, sa peau nouvelle est d'une dureté telle, qu'elle est à l'épreuve des balles ordinaires. Pour l'abattre sûrement, il faut que les balles aient été bénies et

(1) « Gilles Garnier, lycophile, ainsi l'appellerai-je, estant hermite, prit depuis femme, et n'ayant de quoi sustenter sa famille, tomba, comme est la coutume des malappris, en défiance et en tel désespoir, qu'estant par les bois et désertz en cet état, il fut rencontré d'un fantosme en figure d'homme qui lui enseigna la façon de devenir, quand il le voudroit, loup, lion ou léopard à son choix, et pour ce que le loup est une bête plus mondanisée par deçà que les autres animaux, il aimait mieux être déguisé en icelle, comme de fait il fut, moyennant un *onguent* dont il se frottoit à cette fin, comme depuis il a confessé avant que mourir. » — DANIEL D'ANGE et *Archives curieuses de l'Histoire de France*, t. VIII.

On remarquera que dans tous ces faits que nous citons, c'est l'emploi de l'onguent magique qui amène la transformation de l'homme en bête. À ce point de vue, l'expérience tentée par Gassendi aurait dû dessiller les yeux des juges, qui ne trouvaient d'autre remède à la lycanthropie, que le bûcher.

(2) J. FINCEL rapporte que des gens de Padoue ayant pris un lycanthrope et lui ayant coupé ses pattes de loup, au même instant il reparut en forme humaine, les bras et les pieds coupés. « Il me souvient, dit Bodin, dans sa *Démonomanie* (t. II, c. VI), que monsieur le procureur général du roi m'a récité qu'on lui avait envoyé du bas pays avec tout le procès, signé du juge et des greffiers, un loup qui fut frappé d'un trait en la cuisse, et depuis se trouva en son lit avec le irait qui lui fust arraché, estant rechangé en forme d'homme et le trait reconnu par celui qui l'avoit tiré, le temps et le lieu justifiés par la confession du personnage. »

En 1561 procès fut fait des sorcières de Vernon, qui s'assembaient sous forme de chats dans un ancien château et qui, ayant été attaquées et blessées, se trouvèrent changées en femmes. — Un laboureur attaqué par trois chats les blessa et ils se trouvèrent au lit, malades sous forme de femmes. — BODIN, *Démon.*, t. II, c. VI.

qu'on ait prononcé cinq fois sur elles l'*Oraison dominicale* ou la *Salutation angélique*. On peut encore le tuer ou le blesser et lui faire reprendre sa figure d'homme, en chargeant un fusil avec des chevrotines qu'un prêtre aura bénies à minuit, dans une chapelle dédiée à saint Hubert. Quelques chasseurs aux loups-garous *charment* leur fusil en disant lorsqu'ils le chargent : « *Dieu y ait part, et le diable la sortie.* » En couchant la bête en joue, il faut croiser la jambe gauche sur la droite, en murmurant à voix basse : « *Non tradas Dominum nostrum Jesum Christum matra, Amen* (1). » Le chasseur de *loups-garous* fera bien d'avoir sur lui du trèfle à quatre feuilles, et s'il attaque la bête diabolique avec une arme blanche, il doit l'avoir préalablement trempée dans l'eau bénite et avoir récité sur la lame nue une oraison à saint Hubert. Partout où le loup-garou a passé, les moissons, les plantes, les fleurs, les biens des champs se flétrissent, comme s'ils avaient subi les atteintes d'un vent empoisonné. Souvent un bruit de chariots ou de ferraille accompagne la course du loup-garou, tandis que ses pattes laissent derrière lui une traînée phosphorescente. Lorsqu'ils sont parvenus à se rendre maîtres d'une créature humaine, ils l'entraînent à travers les halliers au fond des bois ou sur le sommet de quelque montagne, où ils l'étranglent avec les dents et les pattes, pour en faire un festin horrible (2) auquel ils convient, par leurs hurlements sinistres et lamentables, leur maître Lucifer ou les sorcières qui vaguent par les bruyères, sous la forme de chats. Les chiens des fermes ou des châteaux isolés, auprès desquels passent les loups-garous, trahissent leur présence par des gémissements sinistres auxquels se mêlent de furieux abois. Quoique le loup-garou ait le plus souvent l'apparence extérieure d'un loup, il arrive aussi que quelques-uns se livrent à leurs courses nocturnes sous leur forme humaine, mais en marchant à quatre pattes. Cette espèce de loup-garou, qui a le poil tourné en dedans (3), est non moins cruelle que les garous ayant poil et queue, dents et

(1) *Le Dragon Rouge*, p. 114.

(2) Dans les Archives du Sénat de Savoie on trouve le procès de Claude Dupro, surnommé *l'Avengle*, à qui l'on imputait d'être allé sous forme de loup au sabbat et d'y avoir *mangé un enfant avec le diable*. — MENABREA, *Jugements rendus contre les animaux au moyen âge*. 1846, in-8°, p. 71.

(3) Il y eut un villageois près de Pavie en l'an 1541, lequel pensoit être loup et assaillit plusieurs hommes par les champs et en tua quelques-uns. Enfin étant pris, non sans grande difficulté, il assura qu'il étoit loup et qu'il n'y avoit aucune différence, sinon que les loups ordinaires étoient velus dehors et que lui l'étoit *entre cuir et chair*. — J. FINCELLI, l. II.

On prit, vers le milieu du XVI^e siècle, aux environs de Paris, un furieux qui se jetait sur les passants, mordait, étranglait et se disait loup-garou ; on lui objecta qu'il avait la figure d'un homme ; il répondit que sa peau de loup *était retournée en dedans*. Des paysans fanatiques l'écorchèrent pour s'assurer du fait ; et l'ayant trouvé comme les autres hommes, ils le remirent entre les mains d'un chirurgien ; mais le malheureux mourut de ses blessures.

griffes. Il arrive souvent que la course d'un loup-garou est accompagnée d'un ouragan, au milieu duquel il se meut comme un hideux esprit de tempêtes, broyant et brisant tout sur son passage. Le voyageur, le campagnard attardé qui fait la rencontre d'un de ces démons, fera bien de faire face à la bête infernale et de l'attendre le couteau au poing. S'il fuit, malheur à lui ! le loup-garou lui saute sur les épaules et l'étrangle avec ses pattes, en murmurant à son oreille avec son horrible gueule de monstrueux blasphèmes.

Le loup-garou, lorsqu'il est possédé par ses effroyables instincts, ne connaît plus ni les liens de l'affection, ni ceux du sang et de la nature ; tout sentiment humain est étouffé en lui, et dans sa rage infernale il déchirera de ses dents et de ses ongles femme, enfants, et les entraînera, malgré leurs clameurs d'épouvante, dans les profondeurs des forêts, pour y boire avec volupté le sang qui coule de leurs affreuses blessures (1). Voici un fait qui le prouve.

Entre le pittoresque village de Bohan et les sauvages vallons d'Orchimont, véritables ravins à pic de plus de quatre cents pieds de profondeur, s'étend une vaste bruyère qui couvre presque tout l'immense plateau contenu entre Neuville-la-Haye, Willerzie, Houdremont et Nafrature. Quelques champs cultivés, alternant avec de sombres et robustes taillis de genêts, hantés surtout par les sangliers, commencent à se montrer au sortir de la forêt de Gros-Bois pour aboutir à la rampe à pic qui conduit à Orchimont. Sur la gauche, la forêt est longée par la Semoy, dont on voit scintiller par moments les eaux limpides à travers les éclaircies des chênes. Toute cette partie de la forêt est charmante et couvre la hauteur qui domine Bohan qu'on a laissé derrière soi. À la limite du bois commence la bruyère sombre et monotone, égayée en quelques endroits par des touffes de verdoyants genêts. Du haut de ce plateau le regard embrasse un espace immense et plane sur les vallons formés par les cours d'eau qui tombent à Haute-Rivière, à Orchimont et Nafrature. Le crépuscule donne à cette solitude toujours battue par le vent un caractère mélancolique, attristé encore par les pentes abruptes et boisées du sauvage vallon d'Orchimont. La route qui conduit à ce dernier village, aujourd'hui taillée dans le roc vif et qui semble une corniche attachée au flanc de la montagne, était encore, il y a quinze ans, un étroit et dangereux sentier à pic où le moindre faux

(1) La lycanthropie devient quelquefois une maladie épidémique. Paul Éginète, l'un des plus habiles médecins du moyen âge, rapporte que ceux qui sont atteints de cette funeste frénésie sortent la nuit de leurs maisons en hurlant comme des loups, cherchent les lieux solitaires, et rôdent autour des sépulcres.

pas pouvait précipiter le voyageur dans le torrent coulant à trois cents pieds au-dessous du sentier. Ce vallon, véritable gorge formée par des rocs à pic qu'escaladent péniblement des chênes trapus et de sveltes bouleaux, rappelle les rudes et poétiques paysages de Salvator Rosa. Jetez là par la pensée quelques bandits accroupis sur un roc dont la base plonge dans les eaux du torrent, une sentinelle l'escopette au poing et appuyée contre un arbre à mi-côte de la montagne, un brasier éteint ; éclairez cette scène d'un ardent soleil d'août, et vous aurez devant vous un de ces romantiques paysages, dans lesquels les pittoresques guenilles, les armes étranges, les figures farouches des bandits sont si bien en harmonie avec le caractère d'une nature âpre, grandiose et sévère.

À la limite de la bruyère et à l'entrée du périlleux sentier qui conduit au fond du vallon d'Orchimont, il y avait en 1780 une maison que la construction de la nouvelle route a fait disparaître. Dans cette maison, dont les vieillards de Vresse et de Bohan ont conservé le souvenir, vivait une heureuse famille de cultivateurs ardennais, qui fut détruite en une seule nuit par le plus épouvantable des malheurs.

Le mari, appelé Philippe Lechesne, bûcheron et sabotier, passait la plus grande partie de l'année dans les forêts qui couvrent les pentes des vallons de Haute-Rivière, de Bohan et d'Orchimont. Jeune, allègre, joyeux, ses chansons se mariaient toujours au chant des merles, des étourneaux ou des fauvettes. Sa hache retentissait la première dans les bois et s'arrêtait la dernière. Le soir venu, il s'en revenait par la bruyère avec ses compagnons, la cognée à l'épaule et réveillant par ses chansons les oiseaux endormis dans leurs vertes alcôves ou dans leurs nids si bien matelassés de duvet de chardon.

Philippe Lechesne avait de sa femme Simone une petite fille de trois ans, blonde comme un épi d'avoine et joyeuse comme une matinée de mai. Jamais il ne revenait à la maison sans rapporter à Jeanne des fleurs, des fraises, des myrtilles, des avelines, selon la saison.

Quelquefois, dans les belles journées de l'été, il menait Jeanne avec lui à la forêt pour se récréer les yeux pendant son rude travail. Alors il lui faisait une molle couchette de fougère, de fleurs de bruyère et de mousse, et pour l'amuser il lui construisait sur un filet d'eau un petit moulin avec deux branches de coudrier attachées en croix. Tandis que Philippe attaquait bravement les chênes avec sa cognée, Jeanne s'endormait aux chansons des oiseaux qui semblaient garder pour elle leurs plus belles cadences. Il n'eût pas fait bon en ce moment à quelque loup de montrer son museau pointu

et son œil oblique à travers les ronces, car Philippe en eût fait deux morceaux d'un coup de sa bonne hache.

La maisonnée de Philippe était donc heureuse, autant que peuvent l'être des chrétiens. Son travail suffisait aux besoins des siens, et un petit champ conquis sur la bruyère lui donnait même du superflu. Un événement imprévu vint empoisonner toute cette calme et modeste existence, et attirer le désespoir et la mort là où avaient régné jusqu'alors le travail, la prière et la paix.

Philippe, quoique doué d'un esprit sain et droit, était, comme tant d'autres paysans de son époque, accessible aux superstitions les plus ridicules, les plus bizarres et les plus monstrueuses. Ses principes religieux avaient beau lui dire que le démon est impuissant à troubler l'harmonie des œuvres de Dieu, son intelligence faussée, affaiblie par les traditions populaires, les légendes de la forêt, les pratiques superstitieuses ou impies de ses compagnons, avait ouvert une large voie à ces croyances sacrilèges, à ces rites coupables par lesquels quelques habitants des campagnes croient encore pouvoir se rendre maîtres de trésors cachés, se soumettre les puissances infernales, rendre impuissants leurs ennemis et même accabler ceux-ci de calamités, de malheurs irrémédiables, et leur infliger des tortures que toute la science humaine est impuissante à combattre.

Un jour quelques paysans de Vresse, qui revenaient d'Orchimont par la profonde vallée qui les sépare de ce village, racontèrent, tout épouvantés qu'ils avaient vu, dans les bois qui couvrent les flancs du vallon, courir et bondir un être étrange et mystérieux poussant des hurlements effroyables et suivi par une bande de loups qui semblaient lui obéir comme une meute docile. Le monstre qui courait en tête de cette bande maudite était grand comme un veau et avait une forme de loup, si ce n'est que ses yeux, au lieu d'être longs et étroits comme ceux des loups, semblaient des orbes de feu qui éclairaient les taillis et les ravins. Les paysans effarés, haletants, fous de terreur, avaient regagné Vresse et ne se souvenaient que d'une chose, sinon qu'ils avaient vu des formes noires surgir des halliers et se joindre au cortège infernal en criant : Sus ! Sus ! voici maître Léonard ! voici l'Archi-loup !

À partir de ce jour, il n'y eut plus un braconnier ni un bûcheron assez hardi pour s'attarder par les bois ou dans la bruyère d'Orchimont, une fois le soleil couché. On se racontait avec terreur dans les veillées qu'on avait trouvé des fosses dans les cimetières de Nafraiture et d'Orchimont ouvertes et déblayées par des pattes d'animaux et les cadavres lacérés par

des empreintes d'ongles et de dents qui n'appartenaient pas à des bêtes fauves. Un vitrier ambulant, homme robuste et énergique, en traversant la bruyère de Gros-Pays à Orchimont, avait été attaqué par des animaux étranges, courant à quatre pattes d'une manière pénible et embarrassée et qui avaient tenté de le terrasser en poussant des hurlements effrayants. Le vitrier, armé d'un solide gourdin de cornouiller et d'un long couteau, avait mis en fuite ces bêtes maudites et blessé l'une d'elles grièvement d'un coup de couteau. Partout la terreur avait terrassé les plus mâles courages, et lorsque le vent balayait la bruyère et s'engouffrait avec de sinistres lamentations dans les gorges d'Orchimont, on eût donné le château de Bouillon et son duché à quiconque se fût hasardé par la plaine, qu'on n'en eût pas trouvé d'assez osé.

Quelques jours après cette aventure, Philippe travaillait à écorcer des chênes dans les bois en compagnie d'un bûcheron, nommé Jean Warzée. Il remarqua que celui-ci n'avait pas les mouvements aussi aisés et aussi lestes que d'ordinaire et que le maniement de sa cognée semblait le faire souffrir beaucoup. Quand vint l'heure de midi, ils tirèrent de leurs pochettes de toile leurs quignons de pain enduits de lard fondu et s'apprêtèrent à manger.

Philippe s'aperçut alors que son compagnon rompait un morceau de pain et le jetait par-dessus son épaule gauche, en murmurant quelques paroles à voix basse. En ce moment on entendit un bruissement dans le taillis, mais Philippe eut beau faire, il n'y découvrit personne.

Leur repas fait, ils se reposèrent à l'ombre, comme sont habitués à le faire les ouvriers des champs et les compagnons forestiers. Philippe, intrigué, s'étendit le premier sur le gazon, et, pour mieux feindre de dormir, il se mit à ronfler comme un ivrogne à un sermon sur la tempérance.

Lorsque Philippe crut son compagnon endormi, il rouvrit cauteleusement les yeux, et, se soulevant tranquillement sur le coude, il jeta un regard sur Jean Warzée qui dormait à son côté d'un sommeil agité et plein de rêves pénibles. Une sueur d'angoisse perlait de ses cheveux et roulait sur son front, et parmi les mots entrecoupés qui s'échappaient de sa bouche, Philippe crut distinguer ceux-ci : « Grâce, maître Léonard ! pas cette nuit ! pas cette nuit ! »

Étonné et un peu effrayé, Philippe se mit sur son séant et vit avec épouvante que Jean avait à la poitrine une blessure que dissimulait mal un appareil taché de sang. À cette vue, le bûcheron se ressouvint du vitrier attaqué par des loups-garous dans les genêts de Gros-Fays, et de la blessure

qu'il avait faite à la poitrine de l'un d'eux qui le voulait terrasser de ses pattes maudites.

Mais tandis qu'il se remémorait ces circonstances sans oser encore en déduire des conclusions, Jean s'éveilla d'un air effaré et demanda avec embarras à son compagnon s'il avait *rêvé haut* et quelles paroles il avait pu dire pendant son sommeil.

— J'ai, dit-il, pris hier les fièvres en retournant en sueur le long du ruisseau d'Orchimont à Vresse, toute la nuit j'ai tressauté dans mon lit en faisant les rêves les plus bizarres.

— Et c'est sans doute pour vous assurer cette nuit un sommeil tranquille que vous avez crié tantôt : « Pas cette nuit, maître Léonard ! pas cette nuit ! »

À ces paroles, la figure de Jean prit une expression si étrange, si hideuse, si incroyablement féroce, que Philippe épouvanté mit la main sur sa cognée et la leva, prêt à fendre la tête à son compagnon au moindre geste équivoque. En voyant cette attitude calme et résolue, la figure de Jean perdit son expression diabolique, il sourit malicieusement et dit à Philippe :

— Pourquoi as-tu pris tout à l'heure ta hache, comme si tu avais vu quelque mauvaise bête ?

— Parce que tu m'as regardé tantôt avec un regard et une figure de loup qui aurait quelque démon dans le ventre, fit résolument Philippe en serrant son arme avec plus d'énergie que d'abord.

— Par les *fades* de Bohan ! je crois que tu as attrapé quelque coup de soleil en reposant sous le couvert, dit Jean en s'efforçant de rire ; pour un rien tu assurerais que je suis le loup-garou de la bruyère de Gros-Fays.

— Le vitrier qui t'a fait sa marque à la poitrine avec son couteau pourrait le dire mieux que moi, car je ne pense pas que tu te sois blessé à cet endroit avec ta cognée.

Jean pâlit affreusement et répondit en balbutiant :

— Cette blessure je me la suis faite en affûtant ma scie avec le trois-quarts qui a glissé trop vivement entre les dents.

— Et c'est sans doute encore le trois-quarts qui t'a mis ce sang figé sous les ongles ? dit Philippe avec une horreur mêlée de dégoût.

— Et pourquoi pas ! fit impudemment Jean, quand on panse une blessure il est bien naturel qu'on se rougisse les doigts. Mais si, au lieu de nous entretenir de ces contes de mère-grand, nous reprenions notre ouvrage,

m'est avis que nous agirions plus sagement et surtout plus honnêtement en donnant à notre maître du travail pour son argent.

Tout en disant ces paroles, Jean s'était remis à l'œuvre et ébranchait un chêne avec une activité fiévreuse, en chantant d'une voix évidemment contrainte une chanson à boire.

Le soir venu, Philippe et son compagnon s'en retournèrent l'un à Vresse, l'autre à Orchimont ; au moment de se séparer, le premier dit au second :

— Bonne nuit, Jean, et que maître Léonard te laisse dormir dans ton lit!

Jean eut un moment comme la pensée de se ruer sur son compagnon, mais il se contint et s'enfonça dans les hauts genêts où il disparut bientôt.

Quelques mois se passèrent, et vint le jour de la fête de Bohan. Les paysans de Membre, village frais comme un paysage suisse et pittoresque comme un vallon de l'Écosse, ceux de Falloue, de Sorendal, de Mouzaive et des villages environnants, ne manquent guère cette fête où les jeunes filles déployaient toutes leurs coquetteries et font assaut de rubans, de cottes éclatantes et de jupons de futaine rayée. Philippe n'avait pas voulu refuser à Simone cette distraction, la seule qu'elle eût avec ses sorties du dimanche pour aller entendre la messe à Orchimont. Il prit donc sur son bras la petite Jeanne, toute parée de fleurs de bruyère et à laquelle les oiseaux de la forêt de Gros-Bois semblaient donner la bienvenue en leur gentil langage. Le temps était chaud et orageux. Cependant la journée se passa bien, et sur la place du village les danses alternèrent avec les pots, les jambons et les saucisses salées jusqu'à près de minuit. Pendant la soirée, de longs éclairs s'étaient fait voir du côté du couchant, et le vent éveillait la grande voix des bois de Bagimont et de Passemange, dont de livides lueurs illuminaient par moments les cimes, tandis que le reste de la forêt demeurait dans une ombre profonde. Les gens de Nafrature, faisant route avec ceux d'Orchimont, se réunirent à ceux-ci, et après quelques dernières lampées de *pèquet*, la joyeuse caravane traversa la Semoy et gravit la côte qui mène à la forêt de Gros-Bois.

Cette forêt si joyeuse sous la belle et splendide lumière du matin, ce riant vallon de la Semoy, inondé il y a quelques heures de ces brumes bleuâtres qui ôtent aux reliefs des rocs et des montagnes toute l'âpreté de leurs lignes pour donner au paysage le caractère d'une de ces contrées fantastiques que l'on voit dans les rêves et où tout est vapeur et lumière ; ce bois si retentissant de chants d'oiseaux, avaient pris maintenant, sous la

double influence de la nuit et de l'orage, un aspect formidable et sinistre.

La Semoy, qui tantôt s'étoilait de joyeux rayons de soleil qu'elle renvoyait à travers les massifs de verdure des hêtres et des chênes, s'illuminait maintenant parfois de lueurs sanglantes, qui faisaient paraître le vallon plus profond et rendaient l'ombre plus épaisse. Les rouges éclairs ébauchaient des silhouettes étranges en glissant sur les troncs abattus des grands arbres, dont quelques-uns, dépouillés de leur écorce, semblaient de grands spectres couchés dans les clairières. Les grondements de la foudre, répercutés par les rochers de Bohan et la Roche des Fées qui se montrait parfois sur la gauche comme un colosse informe, avaient un caractère imposant et sinistre. Aussi, sous l'impression de ce formidable spectacle, les rires et les chansons de la bande joyeuse avaient cessé, et les conversations avaient baissé de ton à mesure que les grandes voix de l'orage, de la forêt et des vallons, se répondaient au milieu de lueurs fulgurantes. De larges gouttes de pluie, suivies de violentes rafales qui secouaient comme des roseaux les longues chevelures des hêtres, annonçaient que la tempête allait atteindre son apogée.

— Mes amis, hâtons-nous, dit Philippe, il ne fait pas bon pour des chrétiens d'être hors du logis par de pareilles nuits.

La caravane se resserra ; les hommes marchaient en tête ; les femmes, portant leurs enfants, formaient l'arrière-garde. Quelques hommes de Nafraiture, se parlant à voix basse, se demandaient s'ils n'avaient pas vu, sur la crête du ravin qui domine la Semoy, courir et bondir une étrange figure noire, et des réponses affirmatives avaient accru la terreur. Tout à coup, au moment de sortir du bois et à l'orée de la grande bruyère, tandis qu'un éclair sulfureux pétrifiait d'épouvante la caravane, un cri horrible, profond, un de ces cris tels qu'on en pousse dans les cauchemars, se fait entendre à l'arrière, puis une forme bizarre et sombre bondit à travers les taillis qui se brisent et craquent sur son passage, tandis que les paysans épouvantés se dispersent, frappés de terreur, avec des clameurs de folle épouvante.

Au cri poussé derrière lui, Philippe a reconnu la voix de Simone, à laquelle se mêlait le gémissement plaintif de son enfant. En deux bonds il a atteint la place où doivent se trouver Simone et sa petite Jeanne, mais il n'y trouve qu'une femme à moitié pâmée de terreur, qui lui indique du doigt le taillis qu'on entend broyer au loin, sous des bonds sauvages, comme s'il était foulé par une bande de sangliers.

Fou de rage, de terreur, de vengeance, Philippe s'élance à son tour à travers les halliers dans la direction où vient de disparaître tout ce qui lui

est cher. Les ronces déchirent ses mains et son visage, les racines à fleur de terre le font trébucher, mais tous ces obstacles semblent lui donner de nouvelles forces. Devant lui, à une trentaine de pas, le froissement du taillis lui révèle la présence de l'ennemi inconnu qu'il poursuit et qui semble bondir comme un chevreuil sur la crête abrupte des rochers qui longent la Semoy et servent de limite à la forêt. Au-delà c'est la rivière encaissée dans un abîme de plus de deux cents pieds et dont les eaux, troublées par l'orage, s'allument par moments sous les feux des éclairs, comme un fleuve qui roulerait des flammes. Bientôt un second cri, déchirant, lamentable, désespéré, tel qu'en peut seul pousser une mère qui se sent arracher son fils, fait retentir la forêt et est suivi du bruit sourd et mat d'un corps, qui rebondit le long des rochers et va s'engloutir avec fracas dans le sombre linceul de la rivière. Ce cri a donné à Philippe une force et une vélocité qui tiennent du prodige ; il ne court plus, il vole et semble franchir buissons et halliers avec la légèreté d'un daim. Parvenu à l'endroit où il a entendu pousser l'horrible cri auquel a succédé un silence effrayant dans lequel l'orage seul fait entendre sa voix, il se recueille et tend toutes les puissances de son être à sonder les ténèbres de son regard et à saisir les moindres bruits. Deux horribles minutes, deux siècles d'agonie s'écoulent ainsi ! Tout à coup, un bruit étrange se fait entendre sur sa droite ; on dirait d'un animal rongéant savoureusement une proie. En un bond Philippe a franchi les obstacles qui le séparent de ce qu'il croit une bête fauve ; mais un éclair vif, prolongé, éblouissant, lui fait découvrir, accroupi sous un chêne, une forme noire, étrange, hideuse, tenant un enfant sous ses pattes, qui sont d'horribles mains ! Au bruit causé par la soudaine arrivée de Philippe, le loup-garou, car c'en est un, lève la tête et montre une face humaine, sur laquelle la froide férocité du loup semble s'être unie à la hideuse méchanceté d'un démon.

Une peau de bête couvre son corps dépouillé de vêtements et ses jambes sont déchirées par les cruelles morsures des ronces. Un grondement sauvage, une sorte de râle affreux sort de la poitrine du maudit qui assure sa proie sous ses pattes antérieures, comme une hyène qui redoute de se voir enlever le fruit de sa chasse. Sa bouche ensanglantée et l'immobilité de l'enfant en disent assez au malheureux père qui ne pousse qu'un cri terrible, un de ces appels désespérés qui retentissent jusqu'à Dieu, et s'élance la hache au poing sur le monstre auquel il fend la tête jusqu'au menton.

Un cri, ou plutôt un hurlement d'agonie apprend à Philippe que le mau-

dit a rendu son âme à Satan son maître, et un second éclair vient lui montrer dans la figure affreusement mutilée par la hache, et rendue plus hideuse encore par les horribles instincts du lycanthrope, son compagnon Jean, le loup-garou de Vresse, dont il avait surpris les affreux secrets pendant son sommeil.

Toute la nuit Philippe resta dans la forêt, serrant dans ses bras le corps déchiré de son enfant, auquel il murmurait d'une voix caressante, et comme pour l'endormir, une chanson douce et triste.

Le lendemain les gens d'Orchimont et de Bohan se rendirent armés à la forêt de Gros-Bois et ils trouvèrent Philippe mort, tenant son enfant dans ses bras. Dieu avait voulu réunir cette famille si cruellement éprouvée. Simone, en poursuivant dans les ténèbres le ravisseur de son enfant, avait roulé de rocher en rocher jusqu'au fond de la Semoy, qui avait porté le cadavre dans une petite crique toute fleurie où on la retrouva le lendemain.

Les trois victimes des diaboliques appétits d'un lycanthrope furent réunies dans le cimetière d'Orchimont ; quant au cadavre de Jean, qu'on trouva lacéré comme par de grandes serres d'oiseau, il fut brûlé dans la bruyère et ses restes furent jetés aux vents au milieu des anathèmes du clergé et de la foule.

Dans son ouvrage intitulé : *Un peu de tout à propos de la Semoy*, M. de Prémorrel raconte un épouvantable drame qui se passa à Dohan et dans lequel les instincts affreux du lycanthrope se réunirent cette fois aux monstrueux appétits du vampire.

Voici cette légende telle que la raconte M. de Prémorrel :

« De tout temps la race de *Caïn* a fourni des êtres dépourvus de sentiments humains, dignes sous tous les rapports du monstre qui, le premier, a souillé la terre d'un sang fraternel, et qui, le premier encore, a fait sortir du néant le spectre hideux de la mort. Un de ces misérables, entaché de crimes, vint un jour furtivement demander un asile aux impénétrables retraites de la forêt des Ardennes. Cet individu se nommait *André*. Il était affublé d'une robe rapiécée et crasseuse, ceint d'une courroie bouclée, et avait les pieds nus dans des sandales.

» Le frère André cachait sous un ample capuchon ses traits durs et repoussants ; son regard était faux, son nez gros et épaté, ses lèvres épaisses et ses dents noires et mal rangées : la partie de cette ignoble figure, que le capuchon ne couvrait pas, disparaissait en partie sous une barbe touffue qui changeait de couleur à mesure qu'elle s'allongeait.

» Malgré la fâcheuse conformation de ses traits, le frère *André* savait au besoin prendre une humble contenance, et donner à sa physionomie une expression de bonhomie naïve qui séduisait tout le monde. La démarche ordinaire du frère André était lourde et cadencée, par suite de la conformation massive de ses membres poilus comme ceux d'un ours. Le frère André, qui se contraignait lorsqu'il était en vue, n'était plus le même quand il errait la nuit autour des cimetières, ou parcourait les carrefours d'une forêt ; sa démarche devenait alors des plus étranges : le haut du corps penché en avant, une épaule plus avancée que l'autre, les bras pendants avec roideur, le corps ployant nonchalamment à chaque pas qu'il faisait ; mais quand, relevant son capuchon, il découvrait sa tête de buffle, que sa crinière agitée par le vent flottait désordonnée, et que le feu de ses regards, semblable à celui du tigre, traversait le voile de la nuit, oh ! alors frère André était effrayant et sa rencontre eût inspiré de l'effroi au plus déterminé.

» André s'arrêtait souvent et jetait un regard derrière lui, comme s'il craignait d'être suivi ; le bruit des pas d'un homme le faisait fuir ; il n'en était pas de même lorsque quelque bête sauvage l'approchait.

» Le hurlement des loups, loin de lui inspirer de la crainte, charmait ses sens. Le frère André avait reçu une certaine éducation ; il avait l'esprit et la ruse du démon ; c'est dire qu'il était méfiant et hypocrite.

» Sa bourse paraissait bien garnie, grâce, sans doute, à de nombreuses déprédations. Tels sont les principaux traits qui caractérisaient frère André, que nous verrons bientôt dominé par une passion *sans nom*, inconnue jusqu'alors, et sans doute oubliée par lui. Bombe d'épreuve, vomie par les enfers, et tombée sur la tête du malheureux André.

» Ce personnage établit son domicile dans une caverne, creusée sous un amas de rochers confusément assemblés, et présentant l'aspect d'une immense ruine. La montagne qui contient ce repaire s'élève par étages à une grande hauteur et reçoit, par son exposition, les froides haleines du nord ; une humidité constante y règne, et l'eau, qui en découle de toutes parts, y fait naître et végéter des plantes aux couleurs sinistres et aux sucres vénéneux. De grands arbres, vieux comme le monde, y laissent pendre leurs bras décharnés ; si quelques rameaux y verdissent, encore les voit-on pleurer comme le saule des tombeaux ; le chant des oiseaux est inconnu sous leur feuillage, que les rayons du soleil n'atteignent jamais.

» Au fond de la caverne adoptée par frère André, s'ouvrait un couloir bas et resserré, conduisant à une crevasse du rocher, au fond de laquelle

gémissaient des eaux souterraines. Cette crevasse, large de plusieurs pieds, ressemblait à l'un de ces puits que, du haut des montagnes, on faisait creuser dans l'enceinte des châteaux forts.

» Tous les êtres sortis des mains de Dieu s'amollissent aux charmes de l'amour ; la jeunesse, la beauté, la grâce, la fraîcheur sont des *appâts* puissants qui attirent et subjuguent les plus insensibles. C'est de là que naissent les joies de la famille et les compensations aux inquiétudes et aux peines de la vie.

» Eh bien ! le frère *André* enfreignait tous les principes de la nature, et c'est ce qui a sauvé le monde de sa *génération*.

» La fraîcheur de la jeunesse, l'enivrement d'un doux regard, le contact d'une main frémissante, les battements d'un cœur ému lui causaient des sensations douloureuses et lui inspiraient de la répulsion.

» André aimait cependant, et, sous l'enveloppe grossière que nous lui connaissons, palpitait un cœur impressionnable et bouillonnait un sang enflammé. Vous confierai-je le secret de cette âme dénaturée ? André avait *la passion des cadavres*. Croyez-nous, ceci n'est pas une invention, il s'est trouvé un homme ainsi prédestiné. Le frère *André* passait dans le pays pour un saint homme, fuyant le monde, afin de se livrer à la prière, à la méditation et aux bonnes œuvres.

» Dans le but d'assouvir sa passion, le frère André employait les plus séduisantes manières, ainsi que la puissance de l'or dont il disposait. Il attirait, par ces moyens, dans quelques lieux solitaires, la femme qu'il avait choisie pour être sa victime : puis, il la faisait périr sans pitié, en l'étranglant ou en l'assommant.

» Une fois privée de vie, André emportait sa proie dans son affreux repaire ; et, quand le cadavre était refroidi, que la mort l'avait recouvert de son hideux vernis, André entraînait en délire ; une passion ardente, effrénée, s'emparait de son être ; il jetait au loin sa menteuse défroque, prenait un air soumis, suppliant, et adressait à ce corps inanimé et froid les propos les plus tendres, les protestations les plus passionnées... La putréfaction seule mettait fin à cette saturnale ; alors André repoussait du pied son idole brisée, et l'entraînait, par le fond de sa caverne, dans le gouffre insatiable que nous avons décrit, complice bien digne d'un pareil énergumène.

» Cependant, la disparition de plusieurs femmes causa une grande rumeur dans la contrée ; des recherches actives, auxquelles André lui-même prenait part, n'amenaient aucun résultat. L'effroi était au comble ; chacun

faisait ses commentaires ; les suppositions les plus extravagantes prenaient croyance, sous la direction maligne de l'auteur des crimes. Le succès et l'impunité encouragèrent André, qui, toujours dominé par la même *passion*, s'éprit ardemment pour une jeune fermière des environs. Le hasard voulut que cette femme vînt à mourir subitement. Ensevelie, inhumée, il semblait que désormais elle devait appartenir à la terre jusqu'au jugement dernier ; mais André en décida autrement.

» À l'heure où l'effraie présage le trépas, le faux ermite, muni d'une lanterne sourde, alla exhumer le cadavre de la fermière ; il enleva d'abord la terre nouvellement remuée, rompit la bière, déchira le linceul, puis se pencha vers le fond de la fosse, pour en aspirer les émanations cadavéreuses, qui avaient le pouvoir de produire sur son être les hallucinations que nous avons décrites.

» Le frère André emporta dans son antre abominable cette femme expirée ; il la respecta d'abord, lui trouvant une faible chaleur qu'il attribuait au court séjour qu'elle avait fait dans la terre. Après avoir passé quelques heures en contemplation, le frère André commençait à lui révéler ses sentiments passionnés, quand un rayon de la lune vint se projeter sur les acteurs de cette scène fantastique. Les traits inanimés, mais encore beaux, de la fermière indiquaient plutôt la souffrance que la mort : ses yeux entrouverts semblaient recueillir les faibles rayons lumineux qui les atteignaient ; ses narines, resserrées jusqu'alors, se dilatèrent insensiblement ; sa bouche, demi-close, fit entendre une légère aspiration, et la teinte bleuâtre de son visage s'évanouit, et fit place à une légère coloration.

» André, immobile, tressaillit ; l'idée d'avoir à ses côtés un être vivant l'épouvantait plus que n'aurait causé à tout autre la compagnie d'un cadavre ; mais quel ne fut pas l'effroi d'André lorsque la fermière souleva lentement sa tête, jeta autour d'elle un regard inquiet, se mit sur son séant, glissa pâle et froide comme une statue animée sur le corps d'André, et par de pénibles efforts se traîna vers l'ouverture de la grotte, en sortit, et alla se rompre les membres contre les rochers qui la reçurent d'étage en étage jusqu'au bas du précipice, où elle resta suspendue aux branches d'un pommier sauvage.

» André fut témoin de tout cela, sans y prendre part autrement que par le mouvement de ses prunelles ; la terreur l'avait cloué sur place ; l'imprévu de cette scène avait pétrifié notre homme.

» La fermière, *enterrée vivante*, offrait un nouvel exemple des inhumations prématurées ; elle sortit de léthargie sous l'impression du souffle brûlant

d'André ; se croyant sans doute en présence des démons, elle se jeta dans l'abîme, espérant leur échapper. Cette victime fut la dernière qui eut à subir la passion désordonnée d'André ; son cadavre fut découvert le lendemain par des chasseurs ; on suivit la trace de sa chute, elle indiquait la retraite de l'ermite, il n'y avait plus à douter. Cette circonstance, jointe à la profanation du tombeau, attira sur André toutes les suspicions. Les populations exaspérées accoururent de tous côtés. André cherchait à fuir ; cerné de toutes parts, il rentra dans sa tanière et voulut se cacher dans le couloir que nous connaissons. Mais, dans sa précipitation, il trébucha et alla se rompre le cou au fond du gouffre où il avait fait disparaître toutes ses victimes. Il y vécut encore assez pour entendre l'affaissement des cadavres sur lesquels il était tombé : longtemps il lutta contre ce supplice ; *la mort* ne voulait pas de lui, et se plaisait à torturer le premier être qui avait su trouver le plaisir dans ses bras décharnés. »

On comprend ce que de pareils souvenirs, ravivés, brodés par l'imagination des narrateurs dans les longues veillées d'hiver, tandis que les loups hurlent à la lune d'une lamentable façon, on comprend, disons-nous, quelle puissance ces légendes doivent avoir sur l'esprit des populations isolées des grands centres de civilisation et de lumières. Et ce ne sont pas les traditions et les légendes seules qui entretiennent et ravivent ces sombres superstitions, il y a là encore une autre cause qui a échappé jusqu'à ce jour aux faiseurs de statistiques morales et intellectuelles, et cette cause, c'est la grande diffusion, dans les campagnes flamandes et ardennaises, des *livres de magie*, dont on ne soupçonne pas les funestes résultats.

À voir le déplorable emploi que font les masses de l'éducation que lui donnent à grands frais les gouvernements et les communes, on se prendrait à désirer de voir une ignorance bien franche et bien nette remplacer les fausses lumières et la dépravation intellectuelle de ceux auxquels la connaissance de l'alphabet a ouvert les portes de la science. Visitez les campagnes de la Flandre, le littoral de l'Océan, depuis Heyst jusqu'à la Panne ; parcourez le triangle formé par l'Alzette à l'ouest, la Sûre au nord-est et la Moselle à l'est ; enfoncez-vous dans les imposants vallons où s'élèvent les ruines grandioses de Beaufort, de Waldbillig, de Bourscheid, d'Ansembourg, etc. ; interrogez la sauvage vallée du Muhlerthal, la romantique contrée qui s'étend d'Esch à Clairvaux par les forêts sévères de Merkenholz, de Pirsch, de Sibenhaler ; suivez les bords charmants et poétiques de la Semoy, depuis la forêt de Sainte-Cécile jusqu'à Dohan et depuis Rochehaut jusqu'à Sorendal, et demandez à voir ce qu'on lit dans ces chau-

mières, dont chacune possède aujourd'hui un germe de l'arbre antique qui fit connaître aux fils d'Adam la science et la mort.

Ce que lit le peuple, ce ne sont pas les axiomes d'égoïsme américain du *Bonhomme Richard*, ni les traités scientifiques où l'on fait descendre à la portée de son intelligence les conquêtes du génie des sociétés modernes ; c'est moins encore les traités de morale sociale dans lesquels, les pieds sur les chenets, des philanthropes bien repus et bien vêtus prêchent aux malheureux, aux déshérités du monde, l'*économie* et la *sobriété*. Ce que lit le peuple, c'est tout ce qui peut l'arracher aux angles blessants des réalités, tout ce qui peut lui faire perdre, ne fût-ce que pour quelques instants, le sentiment de ses misères ; c'est enfin tout ce qui peut lui ouvrir les portes d'or des régions de l'idéal, du merveilleux, de l'impossible ; ou bien encore c'est la relation des aventures des hommes audacieux qui, ayant déclaré fièrement la guerre à la société, ont, après des fortunes diverses, été vaincus par elle, et envisagé de sang-froid l'échafaud, cet argument suprême avec lequel les hommes répondent aux problèmes sociaux qu'ils ne peuvent résoudre.

Voilà, avec quelques romans immondes, ce que lit le peuple ; voilà les fruits dont se repaît son intelligence, à peine affranchie des liens de l'ignorance. Mais parmi tous ces livres, les plus nombreux et les plus dangereux, selon nous, sont les livres de prétendue *magie* qui, en s'adressant aux plus mauvais instincts du cœur de l'homme, la cupidité, la soif de jouissances, la vengeance et la luxure (1), sont certains de trouver cent fois plus de lecteurs encore que les *Aventures de Cartouche* ou les légendes des *Quatre Fils Aymon*, de *Fortunatus*, de *la Belle Maguelonne* et du *Juif Errant*.

Cette révélation rabaissera sans doute un peu l'orgueil de notre *siècle de lumières* qui n'apprendra pas sans indignation et sans étonnement, que tous ses efforts pour extirper les superstitions ridicules ou dangereuses ont abouti à peu de chose et que, sauf les grandes villes et les localités industrielles où l'intelligence de l'ouvrier, bien loin de croire au diable, croit tout au plus à Dieu, sauf les localités reliant entre elles des villes importantes, le reste des campagnes est livré à toutes ces croyances et à toutes ces pratiques superstitieuses dans lesquelles l'impiété et la dévotion se touchent, où la prière finit par un blasphème , où Satan devient le collègue de Dieu et voit terminer par son nom la formule par laquelle le chrétien confesse la Sainte-Trinité.

(1) Nous prouverons par de nombreux exemples ces faits en parlant des *bergers*, de leurs superstitions et de la terreur qu'ils inspirent dans quelques localités de l'Ardenne.

Les écrivains et les philanthropes se sont trop hâtés, selon nous, de chanter les victoires obtenues par la raison sur les superstitions populaires. Les empires tombent, les lois s'effacent, les mœurs changent, mais les croyances restent debout. Les pratiques sacrilèges des Saxons transplantés en Belgique par Charlemagne, les rites du druidisme, les cultes importés dans l'Occident par les diverses races qui y ont passé, ont formé une sorte d'alluvion dans laquelle ont germé les superstitions du moyen âge, et si notre cadre nous le permettait, nous prouverions par mille exemples que beaucoup de nos villages ne sont guère plus avancés qu'à l'époque où le concile de Leptines (1) enregistrait, dans son *Indiculus superstitionum et paginarum*, toutes les coutumes impies ou absurdes des populations de la Belgique.

Qu'on ne s'étonne donc pas si ces livres de *magie*, qui feraient hausser les épaules à tout homme de bon sens, trouvent tant d'esprits crédules sur lesquels ils exercent leurs ravages. Qu'on veuille bien se souvenir que les procès de sorcellerie ne sont pas si loin de nous, et que lorsqu'en 1709 on condamnait à Gand un sorcier au fouet, pour avoir par des pratiques damnales *noué l'aiguillette* à un sien voisin, lorsqu'en 1817 une femme accusée de sorcellerie fut quasiment brûlée par le peuple de Louvain qui venait de rétablir le bûcher de son autorité privée (2), lorsqu'en 1833 toute la ville de Lierre fut mise en émoi par une bande de sorcières, en 1853 des villages perdus au fond de l'Ardenne peuvent avoir conservé des croyances et des superstitions qui ont pour elles la sanction des livres saints et l'autorité des siècles.



(1) Concile tenu en 743 à Leptines, près Mons.

(2) SCHAYES, *Essai hist. sur les croyances, les traditions et les superstitions des Belges*, p. 201.

LES LIVRES DE MAGIE ET LES BERGERS.

S'il y a une littérature en quelque sorte spéciale pour les gens du monde, nous pouvons dire qu'il en est de même pour le peuple des campagnes ; mais, tandis que les mignons de la fortune tuent leurs heures oisives en parcourant d'un œil distrait les créations dramatiques de George Sand, de Gozlan ou de Dumas, cette féconde intelligence toujours en gésine, toujours éternellement jeune, robuste, luxuriante, et qui, dans sa prodigieuse genèse littéraire, n'a jamais éprouvé le besoin de se reposer le septième jour, — les vassaux du travail dévorent avec une âpreté farouche des livres où l'impiété donne la main à la superstition. — À côté de ces œuvres littéraires qui demandent, pour être appréciées, une intelligence développée et des connaissances préalables, il y a aussi une littérature qui s'adresse spécialement aux paysans, et parmi ceux-ci aux bergers, aux pâtres, aux porchers, aux bûcherons et à tout ce qui vit dans l'irritante solitude des vallons, des bruyères et des forêts.

Ces livres inconnus à une foule de gens, et dont les titres seuls feraient hausser les omoplates à un homme sensé, sont, sauf quelques légères modifications, les mêmes que ceux qui troublaient d'illustres cervelles au XIV^e, au XV^e et même au XVI^e siècles ; seulement, le symbolisme mystique des alchimistes du moyen âge, le panthéisme oriental des chercheurs du *grand œuvre*, ont fait place dans ces livres à un naturalisme grossier, stupidement impie et bêtement sacrilège. Les alchimistes, en cherchant le moyen de faire de l'or, donnaient l'essor à la chimie (1) ; les philosophes qui s'efforçaient d'arracher à la nature le secret des corps simples et de leurs mer-

(1) Lulle avait déposé dans son *Ars magna* les germes d'une classification encyclopédique. Arnaud de Villeneuve trouva, en s'occupant d'alchimie, les acides sulfurique et nitrique ; il fit aussi les premiers essais de distillation qui nous donnèrent ensuite l'alcool. Albert le Grand reçut l'Empereur au milieu d'arbres couverts de fruits au cœur de l'hiver, ce qui indique des procédés utiles à l'agriculture. Il dut même avoir beaucoup médité sur les lois mécaniques pour construire son Androïde, bien qu'il l'appliquât à un but imaginaire. Paracelse, tout en délirant, donna une nouvelle impulsion à la médecine, et introduisit l'usage des préparations antimoniales, salines, ferrugineuses. Brandt, en se livrant à des recherches du même genre, trouva le phosphore ; comme aussi Rodolphe Glauber, le sulfate de soude, qui porte son nom (sel de Glauber). Michel Scot traça les premières lignes de la phrénologie, science à laquelle notre époque n'a pas encore su assigner un rang au milieu de l'enthousiasme de ses prosélytes et du mépris de ses détracteurs, qui souvent blasphèment pour se dispenser d'examiner. C'est peut-être à un moine occupé de ce genre de recherches que le hasard révéla la poudre détonnante. On trouve indiqués, dans les ouvrages de Basile Valentin, une foule de préparations d'antimoine et l'alcali volatil ou sel ammoniac, ainsi que de nouveaux procédés pour obtenir le bismuth, le foie de soufre, le sucre de saturne, l'acide nitrique, l'acide sulfurique, l'eau royale, le tartre vitriolé.

veilleuses combinaisons, préparaient les voies de la physiologie végétale, de la cristallographie et de la chimie synthétique. Dans les livres dont nous allons nous occuper et qui se trouvent dans le bissac du berger, dans le bahut du métayer, du bûcheron, il ne s'agit plus de parvenir à *faire de l'or*, mais bien à le trouver tout monnayé en espèces métalliques et ayant cours.

La vengeance, la luxure et la cupidité ; voilà le triple appât que la superstition a jeté à ces esprits apathiques et lourds, qui ne s'éveillent que sous l'aiguillon de la haine, de la concupiscence et de l'avidité. À ceux-ci il faut ajouter encore ces intelligences portées vers le merveilleux et toujours prêtes à rouler sur la pente dangereuse du mysticisme. Ces cœurs inquiets et sombres, ces âmes ardentes et dévorées par une étrange appétence de mystères et de choses ténébreuses, forment, avec ceux qui attendent de Satan plutôt que de Dieu la réalisation de leurs espérances et de leurs désirs, la clientèle à laquelle s'adressent ces dangereux petits livres qui infestent aujourd'hui les campagnes de France et de Belgique.

D'après des renseignements que nous avons pris, nous pouvons assurer que la librairie française jette tous les ans dans les populations agricoles des deux pays plus de quatre cent mille volumes des ouvrages suivants, qui tous portent des titres propres à piquer la curiosité des paysans et des millésimes qui ajoutent encore à la dangereuse influence de ces déplorables ouvrages :

- **Admirables secrets d'Albert le Grand**, gros vol. in-18.
- **L'avenir dévoilé**, ou l'astrologie, l'horoscopie et les divinations anciennes expliquées par les devins du moyen âge, in-18, orné de figures et vignettes.
- **Dragon rouge**, ou l'art de commander les esprits, etc., suivi de la *poule noire*, etc., édition de 1521, gros volume in-18.
- **Éléments de la chiromancie**, art d'expliquer l'avenir et le caractère de l'homme et de la femme par les lignes et les signes de la main, in-18, avec figures.
- **Enchiridion Leonis papæ**, enchiridion du pape Léon, édition corrigée et imprimée en 1840, gros vol. in-18.
- **Grimoire du pape Honorius**, édition de 1760, gros volume in-18.
- **Magie rouge**, crème des sciences occultes, naturelles ou divinatoires, gros vol. in-18, imprimé sur papier rose.
- **Œuvres magiques de Henri Corneille Agrippa**, suivi du Secret de la reine des mouches velues, édition de 1744, in-18.
- **Petit traité de la baguette divinatoire**, pour trouver les choses les plus cachées, etc., par l'abbé de Vallemont, in-18, imprimé sur du papier vert.
- **Secrets merveilleux du petit Albert**, in-18.
- **Trésor du vieillard des pyramides**, véritable science des talismans, pour conjurer les esprits de toute nature, etc., gros volume in-18, orné de 24 planches.

– **Véritables clavicules de Salomon**, suivies de la grande cabale dite du papillon vert, in-18.

– **Véritable magie noire**, ou le secret des secrets, édition de 1750, in-18.

– **Manuel complet du Démonomane**, ou les ruses de l'enfer dévoilées, triple vocabulaire infernal, très gros volume in-18, orné d'un grand nombre de gravures.

– **Phylactères ou préservatifs contre les maladies, les maléfices et les enchantements**, ensemble les pratiques et croyances populaires les plus répandues, ouvrage rempli de renseignements curieux, publié par Albino, volume in-18.

– **Prescience**, ou grande interprétation des songes, des rêves et des visions. Traité curieux par G***, volume in-12, orné d'un très grand nombre de figures,

– **Grand Etteilla**, art de tirer les cartes et de dire la bonne aventure, par Julia Orsini, volume in-12, orné de 78 gravures coloriées.

Voilà quelle est aujourd'hui la pâture intellectuelle des campagnes, la source impure et odieuse qui ravive des superstitions dangereuses, des pratiques impies et obscènes, qui entretient cette âpre cupidité laquelle ne recule devant aucun sacrilège pour parvenir à la découverte des *trésors cachés*, préoccupation éternelle des pâtres et des bergers qui vivent dans le voisinage des ruines. Dans tous les châteaux écroulés, les abbayes incendiées que nous avons visités, il y a une légende de trésor caché. Dans l'abbaye d'Aulne, nous avons vu il y a six ans des fouilles énormes qu'on venait à peine d'abandonner. Les ruines de Beaufort, près de Huy, celles des châteaux de Montaigle, d'Herbeumont, de Waldbillig, ancienne commanderie de templiers, de Falkenstein, de Bourscheid, de Brandebourg, de Feltz, etc., etc., ont été vingt fois bouleversées par la pioche des chercheurs de trésors qui, dans quelques-uns de ces manoirs, ont fait plus de ravages que le temps et le canon de Henri II et de Louis XIV (1). À diverses époques, on a pu voir la nuit, à la pâle lueur de cierges bénits, volés pour cette œuvre sacrilège, des pâtres placés dans un cercle magique renfermant deux couronnes de verveine, deux cierges et un réchaud sur lequel on brûlait de l'encens, du camphre et de l'esprit de vin en l'honneur de Satan, le maître des trésors cachés. L'un de ces hommes, le *Karist* ou conjurateur, armé de la baguette magique de coudrier, prononçait d'une voix émue des oraisons où les noms d'Adonai, d'Elhoim, de Jehovah étaient suivis de ceux

(1) Ce ne sont pas seulement les paysans qui cherchent les trésors avec tant d'âpreté. Il y a cinq ans il s'était formé à Bruxelles une société sous la direction d'un magnétiseur, pour la découverte des trésors qui devaient se trouver dans les ruines de l'abbaye de Villers. Une somnambule d'élite fut endormie dans les cloîtres et indiqua du doigt une place où l'on creusa avec acharnement pendant plus de quatre jours. Les fouilles se faisaient la nuit avec un certain appareil mystique. Au bout de quatre jours, la société se dispersa sans donner le moindre dividende à ses actionnaires.

de *Lucifugé Rofocale*, de *Belzébut* et du *comte Astaroth* (1). Dans ces conjurations le diable joue toujours un rôle de dupe, car loin d'échanger les trésors qu'il indique, contre l'âme de celui qui l'évoque, il est traité comme un laquais qu'on gourmande et reçoit pour ses peines tantôt une noix, tantôt

(1) Quand vous voudrez faire votre pacte avec un des principaux esprits que je viens de nommer, vous commencerez, l'avant-veille du pacte, d'aller couper, avec un couteau neuf qui n'ait jamais servi, une baguette de noisetier sauvage qui n'ait jamais porté et qui soit semblable à la verge foudroyante, telle que celle qui est déjà décrite, positivement au moment que le soleil paraît sur notre horizon : cela étant fait, vous vous munirez d'une pierre émaille et de deux cierges bénits, et vous choisirez ensuite pour l'exécution un endroit où personne ne vous incommoder ; vous pouvez même faire le pacte dans une chambre écartée, ou dans *quelqueasure de vieux château ruiné*, parce que l'esprit a le pouvoir d'y transporter quel trésor qu'il lui plaît. Cela étant, vous tracerez un triangle avec votre pierre émaille, et cela seulement la première fois que vous ferez votre pacte ; ensuite vous placerez les deux cierges bénits à côté, et tels qu'il sont placés vers le triangle des pactes, plaçant le saint nom de Jésus derrière, afin que les esprits ne vous puissent faire aucun mal ; ensuite vous vous placerez au milieu dudit triangle, ayant en main la baguette mystérieuse avec la grande appellation à l'esprit, la clavicule, la demande que vous voulez faire à l'esprit avec le pacte et le renvoi de l'esprit.

Apparition de l'Esprit. — Me voici ; que me demandes-tu ? Pourquoi troubles-tu mon repos ? Réponds-moi.

Demande à l'Esprit. — Je le demande pour faire pacte avec toi et afin que tu m'enrichisses au plus tôt, sinon je te tourmenterai par les puissantes paroles de la Clavicule.

Réponse de l'Esprit. — Je ne puis t'accorder ta demande qu'à condition que tu te donnes à moi dans vingt ans, pour faire de ton corps et de ton âme ce qu'il me plaira.

Alors vous lui jetterez votre pacte, qui doit être écrit de votre propre main, sur un morceau de parchemin vierge, qui consiste en ces peu de mots ci-après, en y mettant votre signature avec votre véritable sang.

Voici le pacte :

« Je promets au grand Lucifugé de le récompenser dans vingt ans de tous les trésors qu'il me donnera. En foi de quoi, je me suis signé. »

L'Esprit. — Je ne puis l'accorder ta demande.

Alors, pour forcer l'esprit à vous obéir, vous relirez la grande appellation avec les terribles paroles de la Clavicule, jusqu'à ce que l'esprit repaïsse et vous dise ce qui suit :

Seconde apparition de l'Esprit. — Pourquoi me tourmentes-tu davantage ? si lu me laisses en repos, je te donnerai le plus prochain trésor, à condition que tu m'en consacreras une pièce tous les premiers lundis de chaque mois, et que tu ne m'appelleras qu'un jour de chaque semaine ; savoir : depuis les dix heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. Ramasse ton pacte, je l'ai signé, et si tu ne tiens pas ta parole, tu seras à moi dans vingt ans.

Réponse à l'Esprit. — J'acquiesce à ta demande à condition que tu me feras paraître le plus prochain trésor, que je pourrai emporter tout de suite.

Réponse de l'Esprit. — Suis-moi, et prends le trésor que je vais te montrer.

Alors vous suivrez l'esprit par la route du trésor, qui est indiquée au triangle des pactes, sans vous épouvanter, et jetterez votre pacte tout signé sur le trésor, en le touchant avec votre baguette ; vous en prendrez tant que vous pourrez et vous vous en retournerez dans le triangle en marchant à reculons, vous y poserez votre trésor devant vous, et vous commencerez tout de suite à lire le renvoi de l'esprit, tel qu'il est marqué ci-après.

Conjuration et renvoi de l'Esprit avec lequel on a fait pacte. — Ô grand Lucifugé ! je suis content de toi pour le présent, je te laisse en repos, et te permets de te retirer où bon te semblera, sans faire aucun bruit ni laisser aucune mauvaise odeur. Pense aussi à ton engagement de mon pacte ; car, si

un morceau de pain brûlé, un poil de renard, une souris, une pierre, etc. (1).

La civilisation a beau nous montrer les prodiges de l'industrie et ceux de l'enseignement mutuel, elle a beau chercher à voiler, sous les brillants oripeaux qui pavoisent sa surface, les misères, les superstitions barbares et stupides qui règnent chez les habitants des campagnes, il ne s'écoule pas six mois sans que ces croyances fassent explosion et se manifestent par quelque délit ou quelque crime. Tantôt c'est une vieille femme qu'on rôtit dans un four, pour la forcer d'enlever *les sorts* qu'elle a jetés à une famille ; tantôt c'est un métayer qui vient se plaindre à la justice d'avoir, sur

tu y manques d'un instant, tu peux être sûr que je te tourmenterai éternellement avec les grandes et puissantes paroles de la Clavicule du grand roi Salomon, par lequel l'on force tous les esprits rebelles d'obéir.

(1) *Pour le lundi à Lucifer.* — Cette expérience se fait depuis onze heures jusqu'à douze. Il faut de la craie bénite pour faire le cercle, autour duquel on écrira : « Je te défends, Lucifer, au nom de la Très-Sainte-Trinité, d'entrer dans ce cercle. — Il faut avoir une souris pour lui donner : le maître doit avoir une étole et de l'eau bénite avec une aube et un surplis pour commencer la conjuration allègrement, âprement, vivement, comme doit faire le maître à son serviteur, avec toutes sortes de menaces : Satan, *Rantam, Pallantre, Cricacœur, Scircigreur*; je te requiers que tu viennes parfaire tous mes commandements, sans aucune lésion, ni de mon corps, ni de mon âme, ni à ceux qui sont avec moi. » — DRAGON ROUGE, pp. 34-40.

On voit que depuis le pacte de Faust, le diable est devenu bonhomme et se contente de peu. Donner des trésors à des rustres qui vous appellent *Pallantre, Cricacœur*, etc., c'est presque atteindre, selon nous, à la hauteur de la charité évangélique.

On découvre encore les trésors d'une autre façon : Étant sur la place où l'on soupçonne un trésor, dites, frappant trois fois du talon gauche contre terre, faisant un tour à gauche :

« Sadies Satani agie fons toribus ; viens à moi, Saradan, qui seras appelé Sarietur ! »

Recommencez trois fois de suite. S'il y a quelque trésor dans l'endroit, vous le saurez, parce que *l'on vous révélera quelque chose à l'oreille*. GRIMOIRE DU PAPE HONORIUS, p. 112.

On donne au démon *Guland* du pain brûlé, à *Bécharde* une noix, à *Frimost* la première pierre qu'on trouve, à *Silcharde* un peu de pain, à *Surgat* un poil de la tête ou un poil de renard, etc. *Idem*, p. 36 et suivantes.

Becharde a puissance dans les vents et tempêtes sur la foudre, la grêle et la pluie, soit avec crapauds et autres choses de cette nature, etc.

Frimost a puissance sur les femmes et les filles, les livre au maléficiant.

Khil fait et cause de grands tremblements de terre.

Silcharde a la puissance de te faire voir toutes sortes d'animaux de quelque nature qu'ils puissent être,

Frucissière fait ressusciter les morts.

Guland a la puissance d'exciter et causer toutes sortes de maladies, etc.

Surgat ouvre toutes sortes de serrures.

Frutimière vous prépare toutes sortes de festins.

Claunech a puissance sur les biens, sur les richesses ; il peut faire trouver les trésors cachés à celui qui fait pacte avec lui ; il peut donner de grandes richesses comme étant très aimé de Lucifer. C'est lui qui fait apporter l'argent : *obedias illi, et obediet*. — VÉRITABLES CLAVICULES DE SALOMON, pp. 16, 17.

la foi d'un *charmeur*, dépensé cinq cents francs pour découvrir un trésor ; tantôt un brave père de famille qui a payé fort cher un *pantacle*, qui devait donner infailliblement un bon numéro à son fils lors du tirage de la milice ; tantôt c'est un misérable qui, pour se venger d'un ennemi, pratique l'opération de l'envoûtement ou de l'*enclouement* au moyen de clous arrachés à la tombe (1) ; toujours enfin ce sont des fripons exploitant la cupidité ou la haine et promettant, au moyen de rites sacrilèges, la vengeance et la richesse.

« L'or, disait Christophe Colomb dans une lettre à Ferdinand et Isabelle, est une chose excellente. Avec de l'or on fait tout ce qu'on désire en ce monde. On fait même arriver les âmes au paradis. » Hélas ! ces déplorables paroles de Colomb, vraies pour le moyen âge, sont vraies encore aujourd'hui. Tandis que le bourgeois, le banquier, le tripoteur d'affaires demandent de l'or aux hasards de la bourse, à la confiance des badauds ou aux traquenards industriels, le paysan le demande, lui, aux souterrains des châteaux, des abbayes en ruine, des manoirs écroulés où des esprits jaloux gardent des coffres débordant de nobles à la rose, de pistoles trébuchantes, de beaux carolus, etc. Sur dix *pantacles* ou talismans qui se trouvent dans *la Magie Noire*, il y en a quatre destinés à forcer *Parosiel*, le *seigneur des trésors*, à abandonner ses précieux dépôts à quiconque a su l'évoquer selon le rituel infernal. Cette passion et cette superstition funeste nous ont été léguées par l'Orient et se sont renforcées surtout pendant le moyen âge par l'autorité de faits étranges. À bout de science, d'expérience, ayant vu s'évaporer dans leurs creusets leur fortune et leurs ressources, les alchimistes

(1) Allez dans un cimetière, ramassez-y un clou d'un vieux cercueil, disant : « Clou, je le prends, afin que tu me serves à détourner à faire mal à toutes personnes que je voudrai, au nom du Père, du Fils, etc. »

Quand vous voudrez vous en servir, vous remarquerez l'impression du pied et ferez les caractères de la fig. 23, pl. IX ; fichez le clou au milieu du petit triangle de la figure que vous aurez tracée, frappez sur le clou avec une pierre, disant : « Que tu fasses mal à N... jusqu'à ce que je te tire de là. » Pour guérir le mal que cause ce clou, on le retire et on efface les caractères, non pas de la même main qu'on les a faits, mais avec l'autre, car il y aurait du danger pour le maléficiant. — GRIMOIRE DU PAPE HONORIUS, pp. 65-66.

Pour mutiler ses ennemis. — Coupez une baguette de coudrier vierge avec un couteau neuf, à l'heure de Mercure, en disant : « Je te coupe pour mutiler mes ennemis au nom du mystère de la Sainte-Trinité et sous la puissance de Nébyros, Ayperos, Naberos et Glosialabolos. » Il faut la couper en trois coups, puis l'emporter chez soi, faire une figure de cire vierge sous l'heure de la planète de celui que vous voulez mutiler et y écrire avec le couteau son nom de baptême, et à l'heure de Mars, la mettre entre deux cierges, ayant le bras droit nu, dire en la touchant avec la baguette : « Je te mutile pour tes méfaits au nom de la Sainte-Trinité, Nébyros, Ayperos, Naberos et Glosialabolos, Aroc, Baroc, Betu, Bretu. » Si vous mutilez trois fois, la personne meurt dans l'année. — DRAGON ROUGE, pp. 113-114.

finissaient par se donner tout simplement au diable, comme la voie la plus courte pour se procurer voluptés et richesses (1).

La légende de Faustus, ce mythe profond et philosophique qui montre combien toutes les félicités terrestres sont impuissantes à combler l'inextinguible soif de l'idéal qui dévore le cœur de l'homme, ce lamentable drame qui dévoile tour à tour l'inanité de la science, de la richesse, des voluptés et même de l'amour ; cette sombre et triste expérience de l'âme humaine s'accrochant en vain à toutes les joies de la terre et leur demandant la paix au milieu des orages et le repos au sein du mouvement, cette légende est bien plus simple pour le paysan, le berger et le pâtre. Elle est tout bonnement l'histoire d'un pauvre savant qui, ennuyé un jour de ses livres poudreux, de ses parchemins moisies, de son pourpoint troué, de son bahut vide et de son estomac semblable à son bahut, fait un bail avec Satan, lequel s'engage pendant un certain nombre d'années à satisfaire aux capricieuses fantaisies d'un docteur sevré de toutes les jouissances terrestres et qui voudrait goûter, au milieu des plus orageuses voluptés, l'ineffable félicité que Dieu réserve à ses élus.

Le paysan, le berger ignore l'existence de Charlemagne, de Louis XIV, mais il vous dira toute l'histoire du docteur Faustus, de Nicolas Flamel, lequel enquinanda si bellement le diable en se faisant enterrer dans l'épaisseur du mur d'une église, afin que Satan ne pût mettre la griffe sur lui et réclamer l'exécution du pacte conclu avec son vassal. Assistez à une veillée dans l'Ardenne wallonne ou allemande, et il y a dix à parier contre un, que le sujet de la conversation sera quelque légende ténébreuse, quelque histoire de trésor découvert dans les ruines ou dans le carrefour d'une forêt au moyen de la fameuse cabale de *la Poule noire*, qui consiste, comme on sait, à fendre le corps d'une poule par le milieu, en prononçant par trois fois les mots : « ELOÏM, ESSAÏM, *frugativi et appellavi* (2) » D'où vient cette affinité étrange entre l'intelligence de l'habitant des forêts, des bruyères, des vallons solitaires, et ces légendes mystérieuses qui semblent des débris frustes de quelques traditions antiques ? Y a-t-il dans cette appétence fiévreuse pour les sciences occultes quelque souvenir vague d'une époque où l'homme, avant sa chute, avait reçu de Dieu le pouvoir de commander aux forces de la nature et aux puissances déchues ? Que signifie ce respect plein de terreur pour la puissance et les vertus occultes *des nombres* que le

(1) Voyez à Notre-Dame de Paris, et sur tant d'autres églises, la triste représentation du pauvre homme qui donne son âme pour de l'or, qui s'inféode au diable, s'agenouille devant la bête et baise sa grille velue. — MICHELET, *Hist. de France*, p. 112.

(2) *Dragon Rouge*, pp. 128-129,

moindre berger de l'Ardenne connaît et révère comme un disciple de Pythagore (1) ? Quelle puissance a maintenu debout, au milieu des révolutions qui ont transformé la société politique et civile, ces croyances, ces traditions, ces légendes que l'aïeul transmet à ses petits-fils depuis huit siècles ? Pourquoi le berger de l'Ardenne est-il l'héritier et le continuateur du pasteur chaldéen, et jouit-il, comme ces antiques oracles des patriarches, du respect qui s'attache à tout homme qu'on croit capable de lire dans ce livre de la nature, si souvent fermé pour les savants officiels ? et pourquoi ce pâtre ignorant et grossier inspire-t-il encore de nos jours tant de déférence et de terreurs ?

Nous posons ces questions aux rationalistes, à ces esprits orgueilleux pour lesquels l'horizon des choses possibles s'arrête là où peut atteindre l'œil de leur esprit. On nous répondra : *superstition*, comme si au fond de toute superstition il n'y avait pas les débris mutilés de quelque antique vérité !

Nous venons de parler des *bergers*, parlons-en *tout à notre aise*, comme dirait Montaigne.



(1) Les mathématiques se fourvoyaient à la suite de la cabale. L'homme demeure naturellement étonné à la contemplation qui met tant de distance entre nous et la brûle, et dans laquelle notre intelligence se complait, comme dans tout ce qui tend à la démontrer à elle-même. De là l'ancien respect pour les nombres, professé dans les écoles pythagoriciennes, et qui se réveilla dans celles des néoplatoniciens et chez les commentateurs hébraïques. De ces derniers vint le nom de cabale, donné à la science à l'aide de laquelle on croyait deviner, par la combinaison des nombres, les choses occultes, et acquérir le pouvoir de commander aux puissances infernales. — CANTU, *Hist. Univ.*, t. v, p. 498.

LES BERGERS.

Connaissez-vous, de Decamps, le roi des coloristes de notre époque et l'artiste penseur par excellence, le charmant tableau populaire par la lithographie et qui porte pour litre *le Berger* ?

Cette œuvre est un admirable poème rustique devant lequel on croit sentir les parfums embaumés des forêts et ouïr l'imposante voix des solitudes sylvestres. Un torrent coule au pied d'un grand et robuste chêne, et sous la verte coupole formée par les branches, dans lesquelles le vent chante une mélancolique cantilène, un homme est assis dans une attitude rêveuse, ayant auprès de lui un chien au regard intelligent, interrogeant de l'ouïe les mille rumeurs de la forêt, depuis le frôlement de la feuille qui tombe jusqu'au pas sourd et éteint du loup, qui se coule entre les halliers pour guetter sa proie.

La tête du berger offre une admirable synthèse physiognomonique des passions, des instincts, des idées, des préjugés qui caractérisent les hommes vivant dans la solitude des vallons ou des bois : une physionomie rêveuse, un regard qui semble contempler la nature dans le miroir intérieur de l'esprit, et écouter la voix mystérieuse qui s'élève des vallons, les confidences du flot, qui jette en passant sa plainte à l'arbre ou au roc qui le font écumer ; un front méditatif couvant des pensées étranges et cherchant à pénétrer les secrets dont Dieu a semé la création, voilà le caractère que Decamps, ce grand poète parmi nos barbouilleurs modernes, a donné à ce rustique personnage qu'on appelle un *berger*.

Et qu'on ne croie pas que l'artiste se soit amusé ici à créer un personnage de fantaisie, une sorte de philosophe agreste, de gymnosophe contemplateur, tricotant à la fois des théories métaphysiques et des bas de laine. Le berger que Decamps a peint, vous pouvez le rencontrer tous les jours, dans les solitudes de l'Ardenne, les hautes bruyères des plateaux de la Semoy, les calmes vallées de la Sûre ou les sauvages ravins dans lesquels le Schwarz Erens coule ses flots, pour arriver à l'imposant vallon du Muhlerthal.

Partout cet homme est le même ; on dirait un type frappé à plusieurs exemplaires. L'été, un grand chapeau de paille, une blouse de toile bise ou bleue, un pantalon de molleton brun ou noir, de gros souliers ferrés ou des sabots, un bissac contenant le pain nécessaire à la journée et enduit de lard fondu. L'hiver, la blouse est remplacée par une roulière en laine

épaisse, rayée de rouge ou de bleu et tannée par les pluies et la boue. Ajoutez aux vivres du bissac un couteau, un briquet, un tronçon de pipe, du tabac roulé qu'il découpe à mesure de ses besoins, et vous aurez le portrait de cet étrange personnage qui, placé aux derniers échelons de la hiérarchie sociale, jouit souvent de plus de considération et exerce plus d'influence, que le gros métayer du village qui lui confie son troupeau.

C'est que le berger, ce descendant abâtardi des pasteurs antiques, cette robuste souche dont sont sortis tant de héros, depuis le berger David jusqu'au berger Tchingis-Khan, c'est que cet humble serviteur est, pour la plus grande partie des populations agricoles de l'Europe occidentale, l'héritier direct des sorciers du moyen âge, le dépositaire de secrets précieux ou terribles ; l'homme dont l'affection est toujours précieuse et dont la haine peut envoyer le plus riche paysan sur le fumier de Job. C'est que la vie solitaire de cet homme toujours en face de la nature, qui livre souvent ses secrets les plus précieux aux intelligences simples et les refuse aux savants armés d'orgueilleux systèmes, c'est que ses longues méditations, ses connaissances en météorologie et en botanique, fruit de nombreuses observations, c'est que toutes ces choses enfin ont placé le berger en dehors des physionomies banales de la société, pour lui conserver un cachet d'étrange originalité qui tient à la fois du médecin et du sorcier, deux classes d'hommes que les paysans redoutent encore plus que les huissiers et les collecteurs d'impôts.

Les bergers forment entre eux une sorte de franc-maçonnerie mystique dont ils se transmettent les secrets par la parole, sans jamais recourir à l'écriture que pour tracer quelques caractères cabalistiques dans lesquels on retrouve comme un souvenir des hermétiques du moyen âge. La science du berger se compose d'une foule de recettes empiriques, dans lesquelles la vertu occulte *des nombres*, si chaudement préconisée par le grand Agrippa (1), joue un rôle immense. Ce qui de nos jours reste debout

(1) Écoutez ces mystiques et étranges paroles du grand Cornelius Agrippa :

« Des effets prodigieux peuvent être produits par les gestes, les regards, la forme du corps ou de certains membres ; et c'est sur quoi se fondent la physiognomonie, la métoposcopie, la chiromancie. On peut déduire des pronostics de tous les corps qui existent dans la nature, mais plus encore des animaux, dont l'instinct est plus sublime que la raison humaine, et tient de la divination.

« *Les paroles* sont susceptibles aussi, en tant que signes des choses, de recevoir des forces miraculeuses, ou parce qu'elles représentent ou par celui qui les a rendues signes des choses. Les noms propres spécialement, ou la dénomination des objets particuliers, possèdent les propriétés des choses qu'elles désignent. En outre, l'émotion de celui qui les profère, et les *avive par son esprit*, ajoute une nouvelle efficacité aux chants et aux formules d'enchantement. Il y a plus d'énergie

de la médecine du moyen âge, cette science où de si sublimes pressentiments coudoyaient tant d'erreurs, où l'intuition vague encore des phénomènes du magnétisme et des propriétés du galvanisme, s'alliait à un empirisme absurde ; en un mot, les seuls débris de l'héritage des alchimistes du XIV^e et du XV^e siècle sont conservés aujourd'hui par de pauvres bergers dont quelques-uns étonneraient nos savants par leur langage. Seulement, chez presque tous, l'esprit qui animait les grands génies du XV^e siècle a disparu, pour ne laisser debout qu'un empirisme grossier, à travers lequel on chercherait vainement le génie mystique et profond d'Agrippa et de Cardan.

La fâcheuse renommée des bergers date de loin, et l'histoire et la poésie les signalent comme des hommes en communication avec les esprits qui symbolisent les forces vives de la nature. Les bergers de Théocrite, comme ceux de Virgile, sont des sorciers, possédant des secrets redoutables, sachant composer des philtres mortels, arrêter le cours des astres et évoquer les puissances ténébreuses. Pendant le moyen âge et dans le XVI^e et le XVII^e siècles, qui dit *berger* dit *sorcier* (1). Aujourd'hui, les pâtres de l'Écosse, les bergers de la Brie, de la Bretagne, des Landes, de la Campine, sont encore pour les populations l'objet d'un respectueux effroi. C'est au berger que s'adresse en désespoir de cause le paysan malade, qui s'est ruiné à acheter les fioles du docteur et se trouve débarrassé de ses écus, mais non de son mal. Et souvent, il faut l'avouer, l'empirisme et la médication mystérieuse du berger, font ce que n'avait pu faire la science du docteur. C'est encore

dans les lettres hébraïques, parce qu'elles ont plus de similitude avec le monde et avec les corps célestes.

« La magie est fondée sur les mathématiques, parce que les choses sublunaires sont réglées par nombre, poids et mesure, harmonie, mouvement, lumière ; d'où il suit que la science des nombres a une affinité étroite avec la magie. Les nombres sont des substances plus parfaites, plus spirituelles, plus voisines des substances célestes que ne le sont les êtres corporels ; ils exercent des vertus plus admirables ; et tout ce qui est, ou se fait, est ou se fait au moyen des nombres, ou de leurs rapports. Ainsi la verveine guérit de la fièvre tierce, si on la coupe à la troisième articulation, et la fièvre quartre, si c'est à la quatrième. *Chaque nombre a des vertus et des propriétés particulières.* Ainsi l'unité est le principe et l'essence de tout, et hors d'elle il n'existe rien. Elle comprend dans l'archétype la lettre A ; dans le monde intellectuel, l'âme mondiale ; dans le céleste, le soleil ; dans l'élémentaire, la pierre philosophale ; dans le petit ou microcosme, le cœur ; dans l'enfer, Lucifer. La dualité comprend, pour l'archétype, les noms du Dieu ; pour le monde intellectuel, l'âme et les anges ; pour l'élémentaire, l'eau et la terre ; pour le petit, le cœur et le cerveau ; pour l'enfer, les Béhémot et le Léviathan. Il parcourt ainsi toute l'échelle du septénaire.

(1) En 1670, le parlement de Rennes poursuivait cruellement les sorciers. Il considérait chaque berger du territoire de la Haie du Puits comme *livré au diable*. Et cela se passait dans le siècle de Louis XIV et au centre de la France !... — SCHAYES, *Essai historique sur les Usages et les croyances*, p. 192.

au berger que le paysan conduit ses ouailles et ses bêtes malades ou *maléficiées* par un ennemi, et souvent là où le vétérinaire a échoué le berger réussit. En météorologie, le berger en sait plus long que ces astronomes officiels lesquels, après avoir nié les pluies de grenouilles, de chenilles, de papillons, ont dû finir par se rendre à l'évidence. La botanique doit aux bergers des découvertes nombreuses, et nous avons vu maint rustre qui, en toxicologie végétale, en eût remontré à M. Orfila et fait l'admiration des Médicis et des Borgia.

Les bergers connaissaient avant les savants les propriétés de la digitale, de la camomille, du plantain, de la jusquiame, de la belladone, de l'aconit et de la terrible famille des strychnées, et c'est cette dangereuse science qui les rend si redoutables dans les campagnes où les troupeaux forment la principale richesse. La haine d'un berger est une chose grave, et tel maître qui rudoiera un valet de charrue ou un manouvrier, dissimulera sa colère devant un berger qui peut demain jeter la désolation et la mort dans ses écuries. La médecine doit aux bergers la connaissance des propriétés d'une foule de plantes, et l'empirisme grossier d'un pâtre ou d'un porcher lui a souvent fourni des auxiliaires puissants et énergiques, dans des maladies devant lesquelles la science semblait demeurer impuissante. Ainsi, depuis des siècles, les bergers employaient la *reine des prés* dans les hydropsies, l'écorce de racine de grenadier sauvage contre les ténias, et de nos jours encore, aux portes de Bruxelles, la foule accourt consulter de simples paysans qui se permettent souvent de guérir les malades sans être munis de ce firman doctoral, qui donne aux médecins officiels le droit de tuer sans avoir rien à démêler avec le code pénal, et la chance de guérir sans avoir eu rien à démêler avec la maladie.

Le berger ardennais est déliant, taciturne et rêveur. Seul pendant des journées entières sur les plateaux envahis par les bruyères, dans les vallons où il n'entend d'autre voix que celle des torrents et des forêts chantant de mystérieux et magnétiques duos, la tête peuplée de traditions étranges où les cosmogonies et les superstitions de l'Orient et de l'Occident ont laissé leur empreinte, il n'est pas étonnant que l'imagination de ce pâtre à demi sauvage finisse par donner un corps aux fantômes qui hantent sa pensée et par peupler la solitude de ces esprits bons ou mauvais, dont lui parlent les livres du *Dragon Rouge*, de la *Magie Noire*, du *Grimoire du Pape Honorius*, les seuls qu'il lise, les seuls qu'il respecte, parce que ses devanciers, avant lui, les ont lus et respectés.

Cependant ces superstitions, ces croyances tour à tour impies et absurdes, sacrilèges et ridicules, n'empêchent point le berger d'être un chré-

tien zélé et fervent. Les livres de magie renferment des prières mystiques, où la foi catholique semble respectée et dans lesquelles, comme nous l'avons dit, on invoque tour à tour Dieu et Satan, en menaçant toujours celui-ci de la puissance de Jéhovah. Ce monstrueux mélange d'idées hostiles semble avoir été produit par la crainte d'effrayer la foi naïve et simple des bergers, en leur parlant seulement des puissances ténébreuses, et c'est ce sacrilège amalgame des dogmes chrétiens et de rites impies qui fait, selon nous, le danger de ces livres, plus répandus qu'on ne le pense parmi les populations agricoles de la France et de la Belgique, et dont les fatales influences étonneraient bien fort ceux qui vantent le *progrès des lumières* et de la raison humaine.

La réputation d'un bon berger est non seulement basée sur sa probité, sa vigilance, son courage, ses connaissances spéciales nécessaires à la prospérité d'un troupeau, mais elle s'accroît encore en raison du nombre de *gardes* dont il a le secret.

On appelle *garde*, dans le langage mystérieux des bergers, certaines formules et pratiques occultes et magiques, destinées à préserver les troupeaux des maladies naturelles et des maladies produites par des maléfices résultats des vengeances. Un berger communique rarement les *gardes* qui ne sont connues que de lui seul, il les cache avec le soin qu'un fabricant breveté pour un procédé industriel met à protéger son secret contre l'avidité de ses concurrents.

Voici quelques-unes de ces *gardes* que nous empruntons au *Grimoire du Pape Honorius*, l'un des livres en grande faveur auprès des bergers de France et des Ardennes.

Pour garder ses moutons contre la clavelée, le berger, après avoir amené son troupeau dans un champ, la face tournée vers le soleil levant, dit :

« Ce fut par un lundi matin que le Sauveur du monde passa. La sainte Vierge après lui, Monsieur saint Jean son pastoureau, son ami, qui cherche son divin troupeau qui est entiché de ce malin claviau, de quoi il n'en peut plus, à cause des trois pasteurs qui ont été adorer mon Sauveur rédempteur Jésus-Christ en Bethléem et qui ont adoré la voix de l'enfant.

» Mon troupeau sera sain et joli. Je prie Madame sainte Geneviève qu'elle m'y puisse servir d'amie dans ce malin claviau ici. Claviau banni de Dieu, renié de Jésus-Christ, je te commande de la part du grand Dieu vivant que tu aies à sortir d'ici ; et que tu aies à fondre et à confondre devant Dieu et devant moi comme fond la rosée devant le soleil. Claviau, sors d'ici, car Dieu te le commande ! Digne troupeau de bêtes à laine, appro-

chez-vous d'ici, de Dieu et de moi ! Voici la divine offrande de sel que je présente aujourd'hui. Ô sel ! je te conjure de la part du grand Dieu vivant que tu me puisses servir à ce que je prétends et préserver et garder mon troupeau de rogne, gale, pousse, de *gobes* (1) et de mauvaises eaux, etc. »

Avant toutes choses à cette *garde* prononcez sur le sel : *Panem caelestem accipiat, sic nomen Domini invocabis* (2).

Voici une autre *garde* pour empêcher les loups d'entrer sur le terrain où sont les moutons :

« Placez-vous au coin du soleil levant et prononcez-y les paroles suivantes : Viens, bête à laine, c'est l'agneau d'humilité, je te garde, *Ave Maria*. C'est l'agneau du Rédempteur qui a jeûné quarante jours sans rébellion, sans avoir pris aucun repos ; de l'ennemi fut tenté en vérité. Va droit, bête grise, bête agripeuse, va chercher ta proie, loups et louves et louveteaux, tu n'as point à venir à cette viande qui est ici ! Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et du bienheureux saint Cerf. *Et vade retro, o Satana* (3). »

Dans ces deux *gardes*, l'esprit religieux domine et le troupeau est, on le voit, placé sous la protection de puissances qu'invoquent les chrétiens. Dans la *garde* suivante, destinée à protéger surtout les chevaux, on retrouve l'amalgame sacrilège de noms révéérés et maudits dont nous avons parlé plus haut :

« *Garde pour les chevaux*. — Sel, qui es fait et formé de l'écume de la mer, je te conjure que tu fasses mon bonheur et le profit de mon maître. Je te conjure au nom de Cranay ; Rou, je te conjure au nom de Cranay ; Satan, je te conjure au nom de Cranay ; Rou et Rouvayet, viens ici, je te prends pour mon valet ! *Festi Christi Bélial* !..

« Gardez-vous bien de dire : Rouvayet, ce que tu feras, je le trouverai bien fait ; parce que cette *garde* est d'ailleurs forte et très pénible. »

Mais ce n'est pas assez pour certains bergers de sauvegarder au moyen de certaines *gardes* leurs troupeaux contre les épizooties et de les protéger contre les vengeances ou les maléfices de leurs ennemis, il ne leur suffit pas d'avoir réduit l'enfer à un rôle passif ; quelques ambitieux, que la paresse pousse au mal, veulent se décharger sur le diable du soin de garder leurs troupeaux et se donnent le luxe d'avoir Satan pour berger surnumé-

(1) On appelle *gobes*, de véritables bols empoisonnés que la haine ou la vengeance sème sur la route des troupeaux et dans les pâturages qu'ils fréquentent.

(2) *Grimoire du Pape Honorius*, pp. 97 et suivantes.

(3) *Idem*, p. 200.

raire chargé de toute la besogne, ainsi qu'il convient, et investi de toute la responsabilité du troupeau. Cette *garde* est déclarée *dangereuse* par les bergers et ils reconnaissent qu'il faut des dispositions d'âme bien pures pour qu'elle réussisse.

Pour exécuter cette *garde*, il faut que celui qui l'emploie se procure un «cierge qui aura servi à la première communion d'une jeune fille, née de parents sages et vertueux ; allumez le cierge et le plantez en terre non loin d'une rivière où vous menez paître vos moutons ; tracez un grand demi-cercle capable de renfermer votre troupeau, et pour cela, servez-vous de la baguette mystérieuse décrite dans *le Dragon Rouge*. Ceci étant fait, asseyez-vous sur un banc de terre que vous aurez disposé à l'avance, et après vous être recommandé à la sainte Trinité, vous ferez les trois appellations à *Lucifer* indiquées dans *le Dragon Rouge*, ayant toujours soin d'avoir en main la baguette mystérieuse dont il vient d'être parlé, afin d'en faire l'usage indiqué.

» L'esprit vous apparaîtra et vous lui commanderez de toucher chacun des moutons présents et de commettre dès lors et pour toujours, à la garde de votre troupeau, un de ses subalternes, ce qu'il fera à l'instant même (1).» -

Les bergers font remarquer que « plus une *garde* est forte et remplie d'*ingourmande* (2), mieux elle convient aux chevaux, et plus la *garde* est douce et sainte, mieux elle convient aux moutons. » Il semblerait ainsi que le concours des puissances ténébreuses doit être en raison du rang que les animaux occupent dans la hiérarchie zoologique.

Quelques bergers, qu'épouvantent peut-être les rites formidables et révocation dangereuse du *Dragon Rouge*, emploient pour arriver au même résultat la formule suivante, qui se dit le dos tourné au soleil levant et les yeux fixés vers la terre :

« Allions-nous, allions-les ! marions-nous et marions-les, déliions-nous et marions-les à Belzébut ! Astarin, Astaroth qui est Bohol, je te donne mon troupeau à ta charge et à ta garde ; et pour tout salaire, je te donnerai une bête blanche ou noire, telle qu'il me plaira. Je te conjure, Satarin, que tu me les gardes partout dans ces jardins, en disant hurlupupin ! » Et en disant ces paroles, le berger les *froue*, c'est-à-dire les frotte avec une amu-

(1) *Grimoire du Pape Honorius*, p. 106.

(2) Encore un mot énergique et coloré, oublié par les dictionnaires ou dédaigné par les académiciens qui ont préféré le traduire par deux ou trois pâles périphrases !

lette dont la composition est à elle seule, un des grands secrets de la science occulte des bergers.

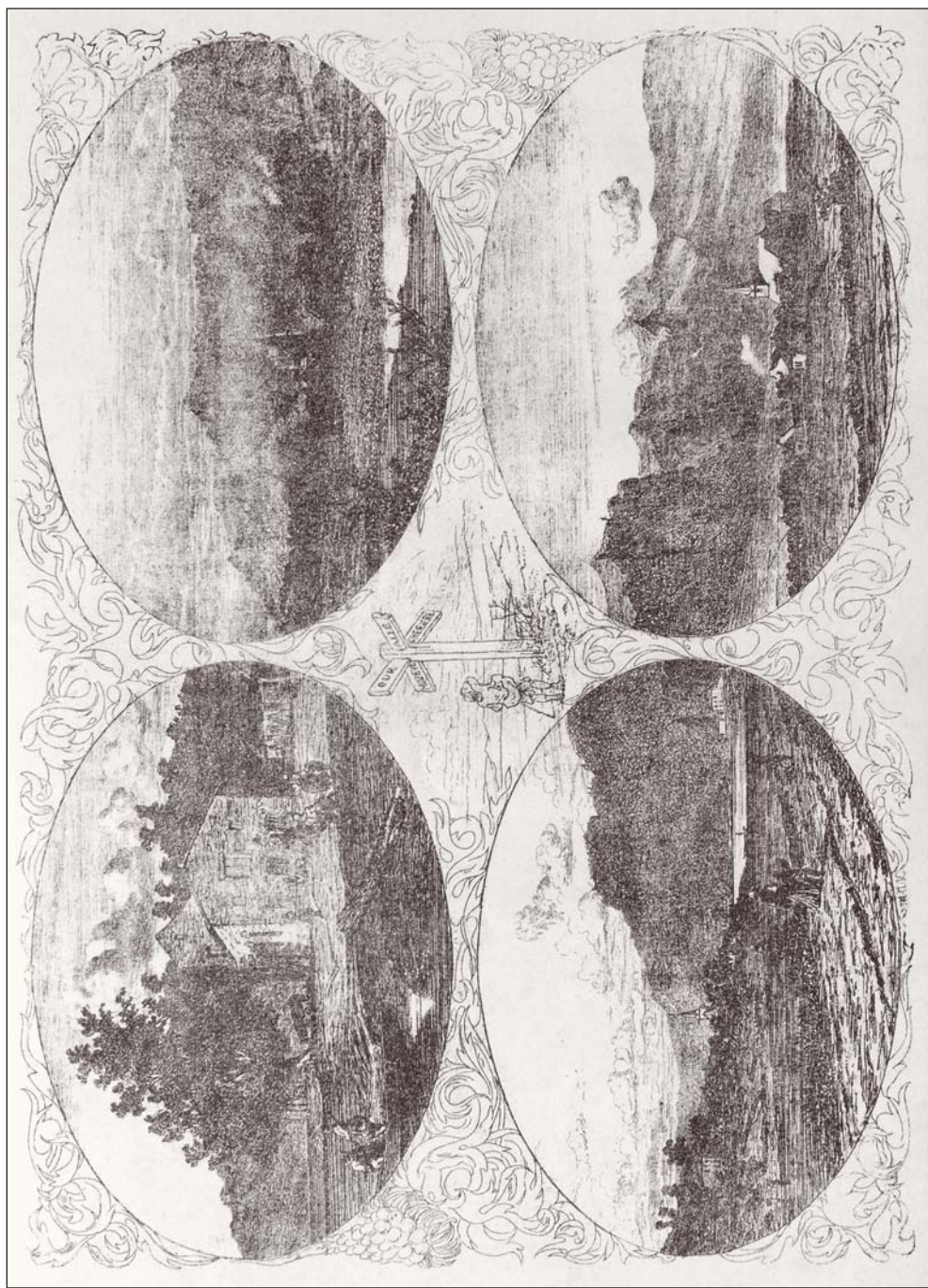
La *froue* se fait au moment où l'on saigne un animal qui doit toujours avoir la tête derrière l'opérateur ; si c'est un mouton, on lui tient la tête entre les jambes. Après avoir saigné l'animal, on lui fait *une levée* de corne au pied droit, on la partage en deux morceaux dont on fait une croix. Cette croisette se met dans un sachet de toile neuve qu'on recouvre de sel, sur lequel on a prononcé la mystérieuse incantation du *Château de Belle* (1). « Prenez ensuite de la laine si vous agissez sur des moutons, du crin si vous agissez sur des chevaux ; faites de l'une ou de l'autre des croisettes que vous mettez clans le sachet de toile en le recouvrant du sel dans lequel on a saigné l'animal, en disant : Sel, je te jette de la main que Dieu m'a donnée ; Grapin, je te prends, à toi je m'attends ! Vous mettez sur ces croix de laine ou de crin une seconde couche de sel, vous faites encore une autre croisette de cire vierge pascalle ou de chandelle bénite ; puis vous mettez le restant de votre sel dessus et nouez le tout en pelote avec une ficelle. Il faut bien prendre garde que vos pelotes ne prennent l'humidité, parce que sans cela les animaux périraient. D'ordinaire les bergers les portent sur eux. L'on *froue* avec cette pelote les animaux au sortir de l'écurie, si ce sont des chevaux ; si ce sont des moutons, on les *frouera* au sortir de la bergerie ou du parc, en prononçant les paroles de la *garde* du *Château de Belle*. On continue à frouer pendant 1, 2, 3, 7, 9 ou 11 jours de suite. Quand il s'agit de chevaux, prononcez vivement la *garde* ; quand il s'agit de moutons, plus vous serez long à prononcer, mieux vous ferez. Toutes les *gardes* se commencent le mardi ou le vendredi au croissant de la lune, etc. (2) »

Ce qui maintient chez quelques bergers ces étranges superstitions, c'est leur conviction profonde qu'un ennemi pourrait, sans ces précautions salutaires, décimer ou détruire le troupeau qui leur est confié. De cette façon, le rite protecteur confirme le maléfice, et cette lutte entre Dieu et Satan dure chez les bergers depuis le temps qu'elle est commencée dans le monde.

Un jour de l'été dernier, tandis qu'une chaleur torride faisait une véritable fournaise des chemins taillés dans le schiste ardoisier qui conduisent de Rochehaut au pittoresque village de Charrières, nous nous assîmes pour nous reposer un moment à l'ombre d'un buisson de coudriers qui bordait le sentier à notre gauche. Le soleil était au zénith et dardait ses flèches de

(1) Voir le *Grimoire du Pape Honorius*, pp. 89 et suivantes.

(2) *Grimoire du Pape Honorius*, pp. 92, 93, etc.



OUR - ALLE - MOZÈVE - CHARRIÈRES.

feu avec une énergie tout espagnole. Devant nous sur la gauche, se dressaient éblouissantes de lumière les crêtes rocheuses de Charrières, qui semblaient l'épine dorsale de quelque gigantesque mammoth, surgissant de la montagne dans lequel le déluge l'avait enseveli. Les abeilles, les guêpes, les grands papillons mordorés aux ailes de lapis ou d'aventurine, bourdonnaient, murmuraient, bruissaient dans l'air lourd et brûlant. Dans la plaine et sur la montagne qui nous enserrait dans un de ses plis, régnait un de ces imposants et religieux silences, pendant lesquels on croit ouïr le travail des forces vives de la création, ouvriers invisibles continuant sans trêve l'œuvre éternelle de Dieu. Dans l'herbe, de grands scarabées aux corselets d'or bruni, d'émeraude, de grenat, erraient sur le tapis vert des jeunes mousses et se croisaient avec de grandes fourmis rouges, auxquelles ils semblaient adresser quelques paroles sur la température du jour. En face de nous, au pied de la montagne, la Semoy roulait ses eaux cristallines, que rasait par moments l'aile d'outremer doré d'un martin-pêcheur ou la poitrine blasonnée d'une noire hirondelle. Tout était silence et lumière, et la terre semblait échanger avec le ciel les paroles mystérieuses entendues par Pythagore. Soudain un aboiement sourd se fait entendre derrière nous et un chien de berger, taillé et endenté de façon à prendre un loup au collet sans hésiter, sort du taillis en grondant et nous regarde de cet œil défiant du campagnard rencontrant vers le soir un touriste vêtu de ce costume qui tient à la fois du bandit et de l'artiste ; une mâchoire, garnie de canines à faire honneur à une hyène, ornaît la gueule de l'intelligent animal.

Entre le chien et nous, la situation était tendue, et déjà nous avions mis en arrêt nos bâtons de cornouiller, enjolivées d'un véritable fer de lance, lorsque tout à coup Martinus (1) marche droit au chien en ôtant gravement son feutre gris et salue plusieurs fois la bête qui fronce les babines en grondant et recule vers l'intérieur du bois, comme pour y chercher un appui et un auxiliaire.

— Ici, Longrio ! ici ! dit une voix d'homme, tu vois bien que ces gens-là sont de braves chrétiens et non de mauvaises gens !

Celui qui venait d'interpeller son chien et de lui infliger un rappel à l'ordre, sans mention au procès-verbal, était un vieillard de soixante ans, hâlé, bronzé, tanné par tous les feux de l'été et toutes les bises de l'hiver. De grands cheveux blancs, sortant de dessous un vieux chapeau de paille, encadraient sa figure vénérable, fine et intelligente.

(1) Prononcez : *Krytenbrouwer*.

— Vous savez donc *les paroles* ? nous dit-il d'un air mystérieux, pour que Longrio se soit arrêté ainsi à vos bonnetades.

— Quelles paroles ? dis-je, étonné de l'air avec lequel le vieillard venait de prononcer ces mots.

— Eh pardieu ! les paroles avec lesquelles vous avez arrêté Longrio, qui d'ordinaire est assez mauvais pour les gens étrangers au pays.

— On arrête donc un chien avec des *paroles* ? dis-je, avec un étonnement qui n'avait rien de simulé.

— Eh donc ! vous le savez aussi bien que moi ! fit le berger en clignant l'œil et haussant les épaules.

— Mais je vous assure que non, mon brave homme, et, par ma foi ! si vous voulez me les apprendre, pourvu toutefois qu'il n'y ait pas d'inconvénient, je vous donne un beau paquet de tabac qui vient en droite ligne de Bruxelles.

— Ah ! vous êtes du bas pays, vous autres, et ne savez pas arrêter un chien ni un cheval avec les paroles ! Je croyais qu'à la ville on savait ces choses-là, vu que c'est de là que nous viennent les livres où elles se trouvent. Après ça, je veux bien vous les apprendre pour vous servir au besoin, plutôt que pour le paquet de tabac ; entre chrétiens il se faut aider.

Pendant qu'il parlait ainsi, j'avais tiré de mon sac le paquet de tabac promis, modeste rameau d'or qui allait nous ouvrir le monde occulte et nous initier à ses mystères. Le chien était venu s'asseoir à côté de son maître, et, le voyant causer avec nous d'une manière amicale, avait éteint les rouges éclairs de ses yeux et remisé l'arsenal de ses formidables crocs.

Nous allumâmes nos pipes, et le berger, ayant envoyé Longrio faire une inspection du troupeau qui paissait sur la lisière du bois, nous dit :

— Lorsque j'ai vu tantôt monsieur ôter civilement son chapeau à Longrio et lui parler honnêtement, je me suis dit : « Bon ! voilà un confrère qui connaît les secrets. » Mais puisque vous dites les ignorer, voici ce qu'il faut faire pour empêcher un chien de mordre et d'aboyer : Vous regardez le chien dans le blanc de l'œil et vous dites tout en lui ôtant votre bonnet ou votre chapeau très honnêtement comme l'a fait monsieur : « L'arc barbare, le cœur se fend, la queue se pend, la clef de saint Pierre te ferme la gueule jusque demain. » On réduit encore un animal à soumission au moyen de deux brins de paille. L'un doit avoir un nœud dans le milieu, on met l'autre en croix sur ce nœud, puis on prononce dessus : « Ancre de Dieu, Ancre de la Vierge, Ancre des Saints, Satan va-t'en dans le fond des

enfers. » On jette cette croix au nez de l'animal en prononçant ces paroles un genou en terre. Par ce moyen on peut réduire à soumission le plus méchant animal sans aucun risque. On peut encore arrêter un cheval *assotté* ou mauvais avec d'autres moyens, mais cela est plus dangereux, parce que, pour faire les conjurations nécessaires, il faut demeurer trois jours sans faire œuvre chrétienne (1).

— Bah ! dis-je en souriant, vous autres bergers avez la réputation d'assister quelquefois à la *Messe Noire* (2) et d'avoir plus de crédit chez les pieds fourchus qu'auprès des saints du bon Dieu.

Le vieillard rougit, sembla un moment embarrassé et répondit en levant sur nous un regard loyal et honnête :

— Il y a eu, il est vrai, monsieur, des temps où les bergers, oubliant leurs devoirs de chrétiens, se livraient à des œuvres impies avec le concours des démons pour satisfaire leurs haines, leurs vengeances, ou assouvir leurs passions ; mais ces choses-là coûtent trop cher à celui qui les emploie ; le diable ne donne rien pour rien, et de tous les usuriers c'est le plus impitoyable et celui qui prend les plus gros intérêts, puisque pour quelques jours de jouissances sur la terre il acquiert une âme pour l'éternité.

— Ceci est sagement pensé, seulement est-il bien vrai que les bergers peuvent au moyen de certains maléfices amener la ruine et la désolation sur une ferme et faire d'un riche métayer une sorte de Job, n'ayant plus même un fumier à lui pour y pleurer ses infortunes ?

— S'ils le peuvent, monsieur ! hélas ! il y a eu trop de victimes de la malignité de certains méchants bergers pour qu'on en puisse encore douter. Tenez ! supposons qu'un berger mauvais ait une *haïtion* contre celui qui le remplace, il peut dans ce cas lui causer bien des peines et même faire périr le troupeau qui lui est confié : premièrement, par le moyen de la *pelote du Château de Belle*, qu'il coupe en morceaux et qu'il disperse, soit sur une table ou ailleurs ; soit par le moyen d'une taupe ou d'une belette, soit par le pot ou la burette ; enfin par le moyen d'une raine verte ou d'une queue de morue qu'il met dans une fourmilière en disant : Maudition ! perdition ! Il l'y laisse neuf jours, après lesquels il la relève avec les mêmes paroles, et la met en poudre qu'il sème où doit paître le troupeau. Ils se servent encore de trois cailloux pris en différents cimetières et par le moyen de *certaines paroles* que je ne puis vous révéler, ils donnent des cou-

(1) *Grimoire du Pape Honorius*, p. 114.

(2) Voir plus haut, p. 145.

rantes, causent la gale à faire mourir autant d'animaux qu'ils veulent. D'autres ont le secret de faire danser leurs ennemis en plein jour et tout nus. Pour cela ils vont ramasser, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, à minuit, trois feuilles de noyer, trois plantes de marjolaine et trois plantes de verveine ; ils font sécher le tout à l'ombre et jettent une pincée de cette poudre maléficiante dans la chambre de ceux qu'ils haïssent. Il y en a qui savent se faire aimer de telle femme qu'ils désirent, en ramassant l'herbe des neuf chemises qu'on appelle *Concordia*. Ils disent en cueillant cette herbe : « Je te ramasse au nom de Sheva (1) pour que tu me serves à m'attacher l'amitié de N... » ; ils mettent cette herbe sur la personne qu'ils veulent se soumettre, sans que celle-ci s'en aperçoive, et ils réussissent. D'autres connaissent le moyen de parler aux morts dans la nuit de Noël, mais ceux-là sont les ouailles de l'enfer qui tient déjà leurs âmes. Ils parlent aussi aux esprits la veille de la Saint-Jean-Baptiste en allant depuis onze heures du soir jusqu'à minuit auprès d'un pied de fougère où ils disent : « Je prie Dieu que les esprits à qui je souhaite parler apparaissent à minuit précis », et ils répètent neuf fois : « *Bar, Kirabar, Alli, Alla, Tetragrammaton !* » J'ai connu des bergers qui avaient le secret de se rendre invisibles, au moyen d'un chat noir qu'ils faisaient bouillir dans un pot et dont ils jetaient la viande par-dessus leur épaule gauche en disant : *Prends ce que je te donne et pas davantage !* puis ils se plaçaient devant un miroir et mettaient les os dans leur bouche jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé celui qui devait opérer le prodige, mais ceux qui tournaient la tête au bruit qui se faisait derrière eux avaient le cou tordu par le diable. Il y avait aussi des bergers qui savaient préparer la jarretière magique, au moyen de laquelle on fait sept lieues par heure, et cette terrible *main de gloire*, avec laquelle on découvre les trésors et qui sert aux voleurs à endormir les habitants de la maison qu'ils vont dévaliser. D'autres encore nouent l'aiguillette, en traçant, avec la pointe d'un canif neuf, des caractères magiques derrière la porte de la chambre de ceux qu'ils veulent maléficier ; ces caractères sont indiqués dans un livre dangereux (2), et après les avoir tracés, il faut rompre la pointe du canif dans la porte en disant : *Consummatum est*. Enfin, monsieur, je n'en finirais pas si je vous disais tous les charmes qu'employaient jadis les bergers, au grand péril de leur salvation et de leur âme.

— Pardieu ! dis-je au berger, voilà bien des merveilles ! mais il faudrait des preuves sérieuses, des faits bien constatés pour me faire croire que ce

(1) N'y a-t-il pas ici un vague écho du mot *Shiva*, l'une des personnes de la Trinité indienne ?

(2) *Grimoire du Pape Honorius*, p. 75, pl. III, fig. V.

sont là des choses vraies et non des goures (1) et des calembredaines. Ainsi, je ne crois pas, comme l'assurent quelques bergers, que si on frotte un cheval noir avec de l'eau dans laquelle on aura fait cuire une taupe, il deviendra blanc. Je ne crois pas que celui qui mange un cœur de belette encore palpitant, puisse prédire l'avenir et par conséquent gagner tous les gros lots des loteries françaises et allemandes. Je ne crois pas davantage qu'on puisse s'assurer la fidélité d'une femme en lui faisant manger le rognon droit d'un loup calciné avec le poil de sa gueule ; ni que la peau d'un âne pendue sur des enfants, les empêche d'avoir peur. Je ne puis croire non plus qu'on fasse cesser la stérilité d'une femme en lui donnant à boire du lait de jument, ni qu'un cœur de renard mangé le 5 des calendes de novembre fasse comprendre le chant des oiseaux à ceux qui auront goûté cette affreuse fricassée. J'ai bien du mal à admettre qu'en plaçant le pied droit d'un chat-huant sur une personne endormie, elle révèle tous ses secrets, et que si on fait manger à un chien du lièvre avec le cœur d'une belette, il devienne muet à toujours. Je ne suis pas non plus bien persuadé qu'en mettant le crâne d'un homme dans un colombier, tous les pigeons des environs s'y rassemblent et y multiplient tellement, qu'ils n'aient point de place pour se percher (2). Je reconnais cependant qu'au milieu de toutes les extravagances, les folies absurdes, ridicules et souvent coupables et impies, contenues dans ces livres qui entretiennent les superstitions au sein des campagnes, tels que le *Grand Albert*, le *Petit Albert* et le *Grimoire du Pape Honorius*, il se trouve quelques conseils utiles, quelques remèdes reconnus efficaces ; mais par malheur les livres sèment des imbéciles au profit des charlatans et des fripons, et, si certains bergers ont conservé dans quelques localités isolées cette influence qui les rendait jadis si redoutés, si quelques-uns pensent pouvoir au moyen de pratiques grotesques se mettre en rapport avec le diable, la faute en est à ces détestables petits livres qui troublent leur cervelle à et celle des gens assez simples pour croire que Dieu partage sa puissance avec des rustres et laisse un sorcier de village entraver la marche de ses lois éternelles.

— Hé donc ! monsieur, comme vous y allez ! et comme vous traitez nos pauvres bergers ! À vous entendre parler si chaudement et si drue-ment, on pourrait croire, en vérité, que le bon sens a émigré des campagnes pour se réfugier dans les villes. Et cependant, continua-t-il avec un fin sourire, d'après les choses que nous racontent les gens qui viennent

(1) Vieux mot qui signifie tromperie, bourde, etc.

(2) Les *Secrets merveilleux du Grand Albert*, — *Grimoire du Pape Honorius*, — *Dragon Rouge*, etc.

des villes, il paraît qu'en ce moment nos bergers seraient de pauvres sorciers auprès des magiciens en habit noir qui occupent Bruxelles et Paris. J'ai entendu, pas plus tard qu'hier soir, le meunier de Dohan, qui reçoit une gazette de Bruxelles avec M. le curé, nous raconter les miracles qui se font chaque jour dans les grandes villes devant les savants, les malins de l'endroit. Il paraît non seulement qu'on fait tourner les tables, les chaises en posant la main dessus, mais encore qu'on fait dire l'avenir aux bancs, aux sellettes et aux fauteuils. Il paraît même qu'à Paris, la ville aux malins, il y a un curé qui a forcé un diable logé dans une table à faire sa confession au public (1). D'autres savants forcent les âmes qu'on leur nomme à venir habiter les meubles qu'on leur désigne et à faire la conversation avec la compagnie. Certains sorciers ne se contentent pas de forcer ces pauvres âmes à dire la bonne aventure à la société, mais ils les obligent encore à faire de la musique, des chansons, des livres, des comédies, que sais-je, moi ? Eh bien ! monsieur, lorsque des avocats, des banquiers, des savants, des finauds pour tout dire, font de semblables prodiges, ou y croient et cherchent à y faire croire les autres, il faudrait se montrer un peu plus indulgent pour nos bergers. Causer avec les morts pendant la nuit de Noël, en suivant les prescriptions du *Dragon Rouge* (2), ou les forcer à venir se domicilier dans une vieille chaise de salon pour l'agrément de la société, je n'y trouve pas, à vrai dire, grande différence. Et quand je vois les gazettes croire aux miracles des tables tournantes et raconter chaque matin des choses que nous n'oserions dire dans nos veillées, de peur qu'on ne croie que nous voulons nous gausser du monde, alors je ne comprends pas comment les savants des villes osent prendre sur eux de démentir les merveilles de la baguette divinatoire, qui a aussi bien des prodiges à faire valoir en sa faveur. J'ai entendu le meunier de Dohan lire dans une gazette l'histoire d'une table de noyer qui a raconté devant cinquante personnes comment est fait le Paradis et la manière dont on s'y trouve ; d'autres gazettes (3) racontent des choses plus surprenantes encore et assurent que le bon Dieu lui-même se loge aujourd'hui dans une table, un bahut, un chapeau, pour parler de là aux hommes. Eh bien ! j'aime encore mieux l'ancienne manière, alors qu'il parlait à Moïse à travers les tonnerres du Sinaï ou le buisson ardent dont fait mention le catéchisme. Tenez, monsieur, si nos bergers n'en savent pas aussi long qu'ils veulent le faire croire, si leurs se-

(1) Voir *l'Univers* du mois d'octobre 1853, *la Patrie*, *la Presse*, les journaux américains et le *Moniteur des Rappings*.

(2) *Le Secret Magique ou le grand art de parler aux morts*, DRAGON ROUGE, pp. 94 et suivantes.

(3) Voir *l'Étoile Belge*, *l'Observateur*, etc.

crets ne sont souvent que des gausses, si les prodiges qu'ils opèrent ne sont pas tous de la plus exacte vérité, eh bien, au moins il n'y en a pas un qui oserait faire accroire au plus simple sabotier de la forêt de Chiny qu'il va forcer Moïse, Napoléon, César ou Cartouche, à s'incarner dans un vieux chapeau pour dire la bonne aventure à un tas de péronnelles et d'imbéciles qui croient pouvoir déranger les habitants de l'autre monde pour désenrayer les sots de celui-ci.

La riposte était rude, on le voit, et pour la première fois je pouvais constater l'heureuse influence de la presse à bon marché qui a pénétré aujourd'hui dans les vallons les plus solitaires, les villages les plus écartés et les plus pauvres. Moyennant six francs par an, le plus modeste cultivateur ardennais a aujourd'hui son journal qui lui révèle chaque matin les conquêtes de l'intelligence humaine, les innovations de l'industrie et de l'agriculture, mais qui lui dévoile aussi les infirmités et les sottises contemporaines. Les tables tournantes et leur mission humanitaire, les révélations sociales des vieux chapeaux, les palingénésies des buffets vermoulus et les prophéties fatidiques des tabourets de pianos, toutes ces graves stupidités, ces sérieuses balivernes qui occupent encore en ce moment des hommes d'intelligence, tout ce côté absurde, honteux et misérable de l'histoire contemporaine, mon berger me le jetait à la tête pour me punir de mon scepticisme, et, ma foi ! mis en demeure d'opter entre la magie des bergers, dont quelques secrets s'expliquent par les simples lois de la physique, ou les prodiges d'un opéra dicté par l'âme du chevalier Gluck incarnée dans un lavabo, ou d'un poème dicté par l'âme de Byron incarnée dans l'acajou d'une étagère, je crois que j'aurais donné la préférence à la science occulte des bergers, qui du moins interroge le diable en tête-à-tête et ne le force pas à revêtir l'incognito d'une boîte à chapeau, d'un tabouret, d'un fauteuil moisi ou d'un vieux bureau. Et puis, il répugnait moins à mon esprit de croire à la composition de la jarretière qui fait faire dix lieues par heure, que d'admettre les conversations quotidiennes de M. Hennequin avec *l'âme de la terre*, laquelle lui promet sans rire cent mille francs de la part d'un éditeur parisien, chose inouïe et plus invraisemblable encore que les commérages de ladite âme avec un avocat, auquel le bon Dieu a révélé tous les secrets de la chancellerie de l'empyrée.

— Pardieu ! mon brave, dis-je au berger ; vous profitez de vos lectures et le journal du meunier de Dohan corrige un peu, je le vois, les mauvaises influences du *Grand Albert* et de la *Magie Noire*. Cependant, répondre par l'énumération des sottises d'autrui au reproche de crédulité superstitieuse

qu'on vous adresse, n'est pas répondre. Vous venez de me faire voir la poutre que nous avons dans l'œil, mais cela ne vous ôte pas le soliveau qui vous bouche les yeux et vous fait croire à toutes les fariboles qu'il plaît à quelques madrés compères de vous donner pour paroles d'Évangile.

— Mon Dieu ! monsieur, nous avons dans la campagne, comme dans les villes, des fripons et des imbéciles, comme nous avons des loups et des moutons ; les niais, c'est le troupeau dans lequel les maîtres Gonin enlèvent de temps en temps quelque bonne proie bien dodue et bien en point. Je ne crois pas comme vous à toutes les choses qu'on prête aux bergers, bien que je pense qu'on répondra devant Dieu de l'avoir abandonné pour Satan ; mais, monsieur, si tous les bergers ne sont pas sorciers ou médecins, j'en connais cependant qui, par des moyens que j'ignore et restés secrets même devant la justice si curieuse, ont fait périr des troupeaux entiers et dont ils étaient éloignés de plus de dix lieues. Il y a eu dans le temps un fameux procès, fait aux bergers de la Brie, et les savants ont eu beau faire, ils ne sont jamais parvenus à expliquer cette affaire (1). Quant à moi, je sais des bergers qui ont fait se haïr des gens disposés à s'aimer, qui savent empê-

(1) « En 1687, un particulier tenait la ferme de Pacý, en Brie. Il prit querelle avec son berger, nommé Pierre Hocque, et le chassa. Ce berger avait un goût décidé pour la botanique ; il connaissait presque toutes les plantes de la Brie, et avait fait une étude particulière de leurs vertus. Il savait lire, ne manquait pas d'esprit, et passait pour le plus grand clerc du village. Sa *bibliothèque se composait de quelques contes bleus, du Grand et du Petit Albert, de l'Enchiridion de Salomon, et d'une demi-douzaine d'autres livres de ce genre, les seuls que les colporteurs vendent dans les foires, et les seuls peut-être que le gouvernement ne devrait pas laisser circuler dans les campagnes* ».

Quelque temps après l'expulsion de Hocque, le fermier de la terre de Pacý s'aperçut que ses chevaux et ses moutons étaient atteints d'un mal contagieux. Il chercha d'abord dans les ressources de l'art un remède à ce fléau, mais celles-ci se trouvant impuissantes, il ne douta plus que son berger n'eût frappé d'un sort ses troupeaux et ses écuries ; et comme le savoir de Hocque l'avait rendu suspect dans le village, il rendit plainte devant le juge de Pacý. Ce juge n'était guère plus philosophe que le fermier, il fit entendre des témoins, convainquit Hocque de s'être livré quelquefois à des opérations magiques, fit saisir ses livres chez lui, et, après de longues informations, le condamna aux galères. Hocque était dans les prisons de la Tournelle, attendant avec d'autres forçats le départ prochain de la chaîne, lorsqu'un nommé *Béatrix*, condamné comme lui, entreprit de l'enivrer et de le faire parler. Dans les fumées du vin, Hocque dit tout ce qu'il savait, déclara qu'il avait composé une *charge* pour faire périr les bestiaux du fermier, que cette *charge* devait durer cinq ans, et qu'elle ne pouvait être levée que par un nommé *Bras de Fer*, qui demeurerait au village de Courtois, près de la ville de Sens. Béatrix, qui se flattait d'obtenir une récompense proportionnée au service qu'il allait rendre, révéla tout, et le juge de Pacý prit les mesures convenables pour faire venir *Bras de Fer*, qui était berger comme Hocque. *Bras de Fer*, arrivé à Pacý, se transporta dans l'écurie du fermier, et, après quelques recherches, quelques grimaces et quelques paroles, il découvrit un vase dans lequel était renfermée la *charge* ; mais, près d'agir, il éprouva une sorte de saisissement, et refusa longtemps d'obéir ; il assura que la vie de Hocque en dépendait et qu'au même instant où la *charge* serait levée, le malheureux Hocque serait frappé de mort. Le juge le pressa d'opérer, le menaça du supplice, et il fit ce qu'on exigeait de lui.

Pacý est, comme vous le savez, à six lieues de Paris**, Hocque ignorait ce qui se passait ; mais,

cher leur troupeau de toucher au grain en passant entre deux sillons, qui guérissent le lévretin, le godron, la gale et le haut-toupin des bêtes, plus sûrement que le vétérinaire de Bouillon, de Neufchâteau ou d'Arlon. J'en sais qui ont toujours des agneaux beaux, forts et bien sains, tandis que leurs camarades n'ont sur le même pâtis que des bêtes malingreuses et chétives. Pourquoi cela, s'il vous plaît ? Croyez-vous, par hasard, qu'un homme qui a hérité de l'expérience de vingt générations n'en sache pas davantage que les petits savants qui nous reviennent de Liège ou de Bruxelles, avec un passeport de docteur écrit sur peau d'âne ? Demandez un peu voir à vos médecins si, après avoir employé toute la boutique de l'apothicaire, ils ne sont souvent pas forcés de revenir à la simple médecine des bergers. Avec le plantain, la consoude, la reine des prés, la rue, la bryone, la mauve, le gui de chêne, la jusquiame, la centaurée, la verge de berger et un tas d'autres herbes dont je ne sais plus les noms, nous avons guéri plus de malades que les meilleurs médecins n'en ont tué. Nous n'en sommes pour cela pas plus fiers, et, lorsque nous faisons quelque bonne cure, nous n'en parlons guère, car il y a une loi qui défend de soulager un chrétien si l'on n'a pas le bout de peau d'âne que vous savez. Je ne crois pas, par exemple, comme certains bergers de la Lorraine et de la Champagne, que, si on met de l'héliotrope dans une église, les femmes qui auront fait des tours à leurs maris ne pourront sortir avant qu'on ait ôté cette plante. Je ne crois pas davantage que, si on met le suc de la jusquiame dans une tasse d'argent, elle se rompra en morceaux, ou bien que, si elle est mêlée avec le sang d'un lièvre et qu'on la garde dans sa peau, tous les lièvres qui seront dans les environs s'assembleront autour du lieu où on l'aura mise, jusqu'à ce qu'on l'ait ôtée. On raconte aussi de la verveine des choses assez étranges et qu'il faudrait avoir vues pour y croire. Ainsi on assure que, si on met la verveine dans de la terre grasse pendant sept semaines, il s'en formera des vers qui feront mourir ceux qu'ils toucheront ; que si

revenu de son ivresse, il avait témoigné le plus violent désespoir de ses révélations ; il avait même prédit à tous les forçats qu'il mourrait à l'heure même où Bras de Fer lèverait l'enchantement.

Qui pourrait le croire ? sa prophétie et celle de Bras de Fer s'accomplirent à la lettre : il fut saisi de violentes convulsions et expira au moment où son camarade délivrait l'écurie du fermier.

Ceci n'est point un conte populaire ; c'est un fait consigné dans les registres de la Tournelle, déposé au procès, vérifié par le commandant de la Tournelle, par les juges de Pacy et les commissaires du parlement, et livré à la discussion des médecins et des académies, qui n'ont jamais pu l'expliquer. » — SALGUES. — *Erreurs et préjugés*.

* Voir ce que nous avons dit, page 189 et suivantes à propos de ces livres et de leur détestable influence.

** Près de Brie-Comte-Robert et du village de Cossigny.

on la place dans un colombier, tous les pigeons d'alentour s'y rassembleront ; que si on jette cette plante réduite en poudre dans une compagnie ou entre deux amants, ils auront peu de temps après des différends et des bruits ensemble. On dit aussi que, si on attache de la mélasse au cou d'un bœuf, il suivra celui qui la lui aura attachée. On dit encore que la serpentine, mise sous le chevet de quelqu'un, l'empêche de dormir ; que la quintefeuille rend savant et sert à obtenir tout ce qu'on souhaite ; que le suc de la jusquiame bu avec du miel est excellent pour guérir la folie, et que ceux qui veulent se faire aimer des femmes n'ont qu'à porter cette plante sur eux. Ce qui est plus certain, c'est que la racine de cette plante, pilée et appliquée sur l'endroit où l'on sent les douleurs de la goutte, opère des effets merveilleux, que la verveine est souveraine dans une foule de cas, bien que je ne croie pas que sa racine chasse les démons (1).

« Vous voyez donc bien, monsieur, que, sans avoir besoin de recourir au diable, les bergers d'aujourd'hui savent encore une foule de choses que les savants des grandes villes ignorent, quand ils ne les dédaignent pas. Je sais que quelques-uns ne se contentent pas de savoir les choses que peut apprendre un homme qui a dix heures par jour pour méditer sur les œuvres de Dieu, et qu'ils mettent en péril leur âme, en demandant le secours du diable dans leurs entreprises ; mais c'est là une affaire entre eux et celui *qui n'a pas de blanc dans l'œil*. Quant aux bergers honnêtes, ils ont sans doute leurs petits secrets, mais ce ne sont pas de ceux qu'on doit cacher et qui mettent tôt ou tard ceux qui les emploient sous la griffe de l'enfer, malgré toutes les conjurations du *Dragon Rouge*, les baguettes magiques, les couronnes de verveine, les cierges bénits et les poules noires tuées à minuit sur un chemin en croix.

— Oh ! oh ! dis-je au berger, nous voici bien près de nous entendre. Je ne suis pas, Dieu merci ! de ceux qui nient les choses qui ne figurent pas dans la série des faits qu'ils connaissent. Je crois que les limites des choses possibles s'étendent plus loin que là où l'esprit de l'homme peut atteindre, et je pense comme vous, que les savants patentés ont souvent été enchantés d'emprunter des remèdes aux secrets de ces bergers qu'ils regardent comme des ignorants, parce que, au lieu d'étudier les œuvres de Dieu dans des livres faits par des hommes, ils les ont étudiées dans ce grand livre de la création dont les feuillets sont le ciel, les eaux, les vents, les bruyères, les forêts et tout ce qui a vie sous le ciel. Cependant, je voudrais savoir si

(1) *Admirables secrets d'Albert le Grand*, pp. 58 et suivantes. — *Magie Noire*. — *Enchiridion Leonis Papa*.

vous croyez à la possibilité d'obtenir, au moyen de certains secrets, des faveurs du diable, telles que la fortune, la puissance, etc.

— Sans doute, monsieur, mais je ne pense pas que toutes les prescriptions que recommandent pour cela les livres de magie soient indispensables ou même nécessaires. Il suffit, pour obtenir l'appui des puissances infernales, qu'un chrétien renonce à son baptême et abandonne à Satan son âme immortelle. Quand l'homme se retire de Dieu volontairement, pourquoi Dieu le protégerait-il contre l'ennemi ? Je sais que les livres disent qu'on peut évoquer les diables et leur demander ce qu'on voudra « sans jamais être inquiété d'aucune part, pourvu aussi *qu'ils soient contents de leur côté*, vu que ces sortes de créatures ne donnent rien pour rien (1) ; » mais ce qu'ils ne disent pas, c'est que le diable, qui a comme Dieu l'éternité pour lui, a le temps d'attendre, que vingt, trente ans passés dans la joie, l'abondance et les plaisirs sont bientôt écoulés, et que le jour de la mort on a devant soi un terrible créancier qui se fait payer chèrement quelques jours de faux bonheur.

— Ceci est sagement pensé, mon père, et le doyen de Bouillon lui-même n'y trouverait rien à reprendre. Cependant, d'après ce que j'ai ouï dire, il doit y avoir moyen, sans avoir recours au diable, de se rendre maître des trésors cachés dans les vieux châteaux, les abbayes en ruine ; on peut, je pense, sans péril de son âme, s'occuper de ces choses, surtout si on destine à un bon usage les trésors qu'on pourra découvrir.

— Ah ! ceci est autre chose, dit le berger en souriant, les guerres, les pestes, la crainte des invasions ont pu faire enterrer à d'autres époques bien des richesses qui, rendues au soleil, diminueraient le nombre des pauvres. Des crimes ignorés ont pu faire enfouir des trésors dont l'assassin n'a pu profiter, mais il faut d'abord savoir si ceux qui les ont enterrés les ont mis ou non sous la garde des gnomes et des luitons, parce qu'alors on ne pourrait les découvrir sans avoir préalablement fait *les parfums* nécessaires (2). Sans ces précautions, les gnomes gardiens des trésors épouvantent les travailleurs par des visions hideuses ; mais ce sont des contes de bonnes gens du temps passé, de dire qu'ils étranglent ou tuent ceux qui approchent des trésors qui sont en leur garde. Cependant, si, en avançant le travail, on entend plus de bruit qu'auparavant, il ne faut pas s'épouvanter, mais redoubler les parfums et faire dire par quelqu'un *l'oraison des Salamandres*, ce qui empêchera les luitons d'emporter leur trésor plus loin. Il

(1) *Véritables Clavicules de Salomon*, pp. 5 et 6.

(2) *Secrets merveilleux du Grand Albert*, pp. 52 et 55.

arrive cependant que les luitons et les gnomes ont changé les choses précieuses en pierres, en morceaux de pots cassés ; mais quand on rencontre ces débris dans des endroits où ils ne pouvaient pas naturellement se trouver, c'est signe que les luitons ne sont pas favorables aux chercheurs, et ceux-ci doivent alors passer ces pierres, ces débris de pots, dans un feu fait de bois de laurier, de verveine et de fougère, qui dissipe le charme et rend aux objets leur apparence première. On dit encore qu'on est sûr de trouver un trésor dans les ruines d'églises, de châteaux ou d'abbayes, si on tient à la main un cierge fait avec de la graisse d'homme. Si la chandelle pétille fortement, c'est signe qu'il y a un trésor en ce lieu, et plus on approchera du trésor, plus la chandelle pétillera, et elle finit par s'éteindre quand on y touche. Quand on a des raisons de croire que ce sont des âmes de trépassés qui gardent les trésors, il est bon alors d'avoir des cierges bénits pour éclairer les travailleurs, et il faut demander hautement aux âmes si on peut faire quelque chose pour leur donner le repos, et, si elles répondent, il faut bien se garder de manquer d'exécuter ce qu'elles auront demandé (1).

— Et a-t-on de cette façon trouvé beaucoup de trésors dans les ruines de châteaux qui bordent la Semoy et la Sûre, dis-je au berger.

— C'est un triste métier où l'on se ruine plus souvent qu'on ne s'enrichit. Le hasard, dans ces choses, sert mieux que les recherches les plus opiniâtres. Ainsi on a bouleversé de fond en comble les mines du château de Beaufort, où l'on prétend qu'il y a un grand trésor sur lequel le diable veille soigneusement, mais il paraît que ce trésor ne sera trouvé que par un homme qui ne l'aura pas cherché (2). Cependant, dans les ruines de l'église de Mersch on a trouvé une pleine potée d'écus d'or ; on a également découvert un beau trésor dans les ruines de l'ancienne commanderie de Grummelscheid, près de Wiltz. En revanche on a bouleversé les ruines des abbayes de Clairefontaine et d'Orval, sans y trouver rien que des pierres, que tous les parfums du monde n'ont pu métamorphoser en écus.

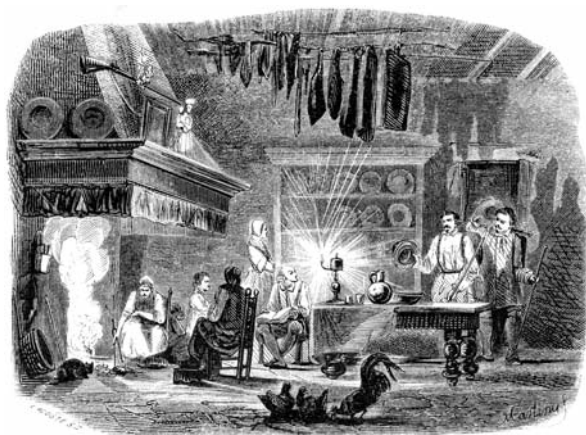
À ces dernières paroles, le vieillard partit d'un rire joyeux, auquel son chien Longrio sembla prendre part en remuant la queue d'un air allègre et en frottant son museau effilé contre les genoux de son maître. Pendant cette longue conversation, dont nous avons rapporté fidèlement l'esprit, sinon les termes, le soleil s'était voilé de nuages opaques, d'un ton d'encre de Chine et frangés de nacre dorée. Un orage s'approchait, nous échan-

(1) *Secrets Merveilleux*, etc., p. 55.

(2) *Niederlandsche Sagen*, p. 297.

geâmes quelques paroles d'adieu avec l'intelligent vieillard, et, reprenant nos sacs, nous gravâmes au pas de route les hauteurs de Charrières, où la tempête semblait nous avoir attendus pour déployer ses fulgurantes splendeurs et réveiller les mille échos du vallon, endormis sous les hautes futaies des collines.

Et maintenant que nous avons dépeint à grands traits la physionomie du sol ardennais, ses croyances, ses traditions et les superstitions de cette terre de légendes, revenons à notre point de départ. Désormais la narration rapide, la silhouette esquissée au vol par le touriste, va remplacer l'allure grave et sérieuse que nous a imposée jusqu'ici notre caractère d'historien.





Restes du Château d'Herbeumont.

VII.

De Bouillon à Orval.

Le préjugé du Rhin et les beautés de l'Ardenne. — Les successeurs patentés des bandits féodaux. — La Semoy et la Durance. — Les croix de l'Ardenne. — Dohan et son village. — Le clergé dans le Luxembourg - Son influence. — Ses bienfaits. — Séductions de la nature dans les solitudes ardennaises. — Ossian et les brouillards. — Probité rare. — *La Roche Percée*. — Le tir aux truites. — La Forge des Hayons. — Aubry et son Christ. — Les bois de Cugnon. — L'oratoire de saint Remacle. — Les misères des millionnaires et les félicités de l'artiste. — Théorie du voyage à pied. — Cugnon et Morte han. — L'omelette aux fagots. — Physiologie du saumon et de la truite. — L'Ardenne culinaire. — Les Vannes. — Morte han. — Paysage. — Herbeumont. — Les ardoisières. — Conques et ses ruines. — La forêt. — La Roche du Chat. — Florenville. — Arrivée à Orval.

Nous l'avons dit en commençant ce livre, la mode et l'engouement poussent les touristes vers les bords du Rhin, ce fleuve banal dont les

ruines fashionables et les vieux burgs éventrés par Frédéric Barberousse sont entretenus avec une coquetterie grotesque et ridicule. Les donjons du XII^e siècle sont tapissés de papiers peints à un franc le rouleau ; les puissantes tours, badigeonnées comme des pigeonniers, ont l'air de vieux spectres auxquels on a passé une chemise blanche. Le principe genevois de l'*utilité* a, sur le Rhin, partout le pas sur la poésie, et a introduit la culture des vignes et des légumes dans les formidables tanières écroulées des lions féodaux. On trouve des choux cabus, l'espoir de la choucroute future, autour des remparts ruinés par les catapultes et le canon ; le houblon escalade les contreforts des donjons , et dans les fossés de ces antres héroïques, le flegmatique Allemand, l'almanach de Nuremberg à la main, sème les poireaux, les carottes, les panais avec l'insouciance d'un Turc plantant du maïs dans les ruines de Nicée, ou d'un Bédouin cuisant son kouskoussou sur les paliers cyclopéens de Baalbeck ou de Palmyre.

Sur le Rhin, les lignes du paysage sont plus vastes, plus amples que sur la Semoy, la Sûre ou l'Alzette ; mais, par leur étendue même, elles ne permettent pas au touriste, au flâneur, au paysagiste, au poète, d'en saisir tous les détails et d'en embrasser d'un coup d'œil toutes les beautés. Sur les bords de la Semoy, dans ces pittoresques et calmes solitudes, soit que vous soyez perché sur un de ces promontoires de roc qui surplombent le vallon, soit que vous flâniez dans le vallon, sur le gazon constellé de marguerites qui fait aux méandres de la rivière un cadre fleuroné, partout le regard embrasse, dans tous ses charmants détails, la splendide et gracieuse nature qui vous entoure. Puis, ces fraîches et mélancoliques solitudes sont vierges de ces hôteliers rapaces, qui ont remplacé sur les bords du Rhin et du Neckar la bande de Peter Schwarz et de Schinderhannes ; de ces touristes ennuyés demandant à leur guide Richard les endroits où il leur est permis d'admirer et ceux où l'enthousiasme doit prendre des proportions lyriques. Ici pas de banquiers gourmés, pas d'Anglaises majeures en quête d'un Amadis qui les mène à Gretna-Green ; de temps en temps quelque poète égaré, quelque paysagiste venant copier une parcelle de l'œuvre de la création et écrasé sous sa colossale magnificence et son éternelle jeunesse. Sur les pentes des collines, quelques chèvres vagabondes broutillant les halliers ; dans le vallon, de joyeux faneurs échangeant de cordiales paroles avec les conducteurs des grands chars qui traversent la Semoy et donnent parfois un caractère si étrangement pittoresque au paysage ; puis, tout autour du contemplateur, de grands bois, immense harpe éolienne d'où le vent tire des sons tour à tour magnétiques ou terrifiants ; dans les taillis qui bordent les prairies ; dans le vallon parfois un chevreuil effaré qui bon-

dit, s'arrête et vient brouter, l'oreille aux aguets, ou quelque sanglier mélancolique et sournois qui flâne le long des champs cultivés, voilà les tableaux que l'Ardenne offre à chaque pas et qu'on demanderait en vain au Rhin, cette immense déception qui fait tous les ans de nouvelles dupes.

Mais revenons à notre itinéraire.

De Bouillon à Dohan la route est charmante. Nous gravissons d'abord une côte abrupte, à gauche de l'entrée de la ville, du côté de Vonêche. Ici, partout où le sol offre quelques ressources, on l'utilise, et ces jardins étages, soutenus par des murs en retraite qui forment autant de terrasses, nous rappellent un moment ces montagnes de la Provence et ces collines torréfiées des bords de la Durance, où une hottée de terre végétale est une valeur, presque un trésor. Au sommet de cette côte rapide un sentier sinueux, jonché de fragments de schiste, descend vers la Semoy, laquelle se cache sur la droite sous l'ombre des bois. Après un quart d'heure de marche, le sentier disparaît dans une forêt de chênes et de bouleaux comme une couleuvre qui se glisse dans un buisson. Au sortir du bois apparaît une plaine cultivée enserrée de tous côtés par les lignes vigoureuses de montagnes d'un caractère puissant et austère. Le sentier qui mène au village de Dohan gravit une pente douce et aboutit à une sorte de plateau à mi-côte de la montagne ; c'est sur cette espèce de terrasse que se dressent quelques maisons éparpillées comme des moutons épouvantés et qu'on appelle Dohan.

Une des plus touchantes coutumes de l'Ardenne est sans doute l'habitude de planter à l'entrée des villages une croix, signe du sacrifice et de la rédemption, jadis instrument de supplice honteux, aujourd'hui emblème d'honneur et de gloire. L'état de cette croix, sa richesse d'ornementation, la matière dont elle est faite, apprend au voyageur l'état de prospérité du village dans lequel il va entrer. Dans les villages de peu d'importance, tels que Dohan, les Hayons, Vresse, Charrières, la croix est en bois sculpté d'une façon barbare et farouche qui rappelle un peu les christs byzantins du ^v^e siècle. Les villages opulents ont leur croix en pierre blanche, en schiste calcaire ou en grès sablonneux, selon les localités. Dans l'Ardenne wallonne, les croix sont en chêne, sculpté par quelque charron ; dans l'Ardenne allemande, elles sont en pierre, et au-dessous du Christ se pressent d'ordinaire saint Jean, la Madeleine et les saintes femmes. Toute cette sculpture, exécutée d'un style naïf, est revêtue de couleurs violentes parmi lesquelles dominent le vert et le vermillon. Au pied de la croix, un banc de pierre, de gazon ou de terre foulée, atteste la piété sincère et sans gri-

mace de cette population, qui a trouvé dans la religion une consolation, une force et une lumière, tandis que les habitants des Flandres et du Brabant n'y voient le plus souvent qu'un fétichisme sans pensée, un culte sans élévation et un dogme pétrifié, sous lequel a disparu la divine pensée de ce Christ rédempteur envoyé pour sauver le monde par le dévouement et l'amour.

Les maisons qui composent le village de Dohan sont groupées avec un laisser-aller et une fantaisie charmante. On voit bien qu'ici la pénurie du terrain n'a pas engendré l'alignement, lequel à son tour a engendré ce colossal ennui qui plane dans l'air des villes bâties au cordeau. Ici les maisons à la débandade semblent errer dans le village, comme des écoliers en quête de mûres et de noisettes. Et au milieu de ces modestes chaumières éparses, dont les unes semblent curieuses de se mirer dans la Semoy, tant elles se penchent sur ses eaux, et dont les autres paraissent bouder à l'écart, s'élève l'humble et rustique église du village, autour de laquelle se dressent quelques maigres croix noires dont la pluie a lavé les inscriptions, en attendant qu'elle couche sur ces humbles tombes les croix elles-mêmes qui, vermoulues et mêlées à la terre, effaceront jusqu'à la trace du souvenir des vaillants soldats du travail qui sont allés demander au Seigneur la paix qu'ils cherchèrent vainement ici-bas !

Comme une foule d'autres villages qui bordent le cours inférieur de la Semoy, Dohan n'a pas d'auberge. L'œil du voyageur, harassé par une longue course à travers ces montagnes qui mettent à de si cruelles épreuves les jarrets des chasseurs et des touristes, y cherche en vain cette branche de sapin ou de genêt fleuri, qui est pour le piéton ce qu'est le phare du port pour le matelot secoué par trois jours de tempête. Si le touriste n'a pas de lettres de recommandation pour le curé de ces villages privés d'auberges, il fera bien d'invoquer l'hospitalité ardennaise, laquelle ne lui fera pas défaut, et d'accepter, faute de mieux, le souper de pommes de terre au lard et la paillasse de balle d'avoine, sur laquelle nous avons trouvé souvent un sommeil plus réparateur que dans les boîtes d'acajou des hôtels, où le coupable et l'honnête homme cherchent en vain le sommeil, le premier à cause de ses remords, le second à cause de certains insectes qui sont pour la peau de l'homme de bien ce que les remords sont pour la conscience du criminel.

Nous venons de parler de l'hospitalité des curés ardennais ; disons, en quelques lignes, ce que nous pensons de ce clergé du Luxembourg, qui a su forcer au respect les voltairiens les plus hydrophobes, les rationalistes



VUE DE DOHAN SUR LA SEMOY.

les plus persifleurs :

Dans ces villages perdus dans le pli d'un vallon, juchés sur le flanc d'une montagne ou assis sur le bord d'une rivière, dans ces localités isolées et que la neige rend inabordables pendant trois ou quatre mois d'hiver, la mission d'un curé est autrement sérieuse et importante que dans nos gros villages des Flandres ou nos opulentes communes du Hainaut et du Brabant. Dans l'Ardenne, le curé est tout à la fois le notaire, l'avocat, le médecin, le mécanicien, l'agronome de l'endroit. Tout embarras, toute perplexité, toute souffrance, toute misère aboutit au curé, comme les rayons d'une roue à leur moyeu. Le curé est ici le tribunal arbitral devant lequel s'évoquent et se jugent tous ces petits différends qui, exploités par des hommes de loi, finissent souvent par dévorer deux plaideurs. Doux, paternel, intelligent, le curé ardennais ne redoute pas la science qui a pour but d'améliorer ici-bas la condition de l'homme. Les découvertes, les applications nouvelles de l'industrie ne lui sont pas étrangères, et dans sa lutte contre les préjugés ancestraux, il représente souvent le génie moderne, sachant donner à la foi l'appui de la science et des conquêtes de la raison humaine. L'influence dont jouit le curé est aussi grande que le respect dont on l'entoure. Sa vie à jour, simple, laborieuse, sanctifiée par le travail comme celle de ses ouailles, aux prises avec un sol ingrat et rebelle, sa vie est le plus éloquent des sermons, en ce qu'elle est le précepte fait action, le commandement divin réalisé dans les œuvres. Dans ses sermons, ne craignez pas que le curé ardennais, à l'exemple de quelques prêtres plus maladroits que chrétiens, fasse à son auditoire de vaillants travailleurs, de cœurs purs et d'âmes simples, une de ces allocutions qui tonnent contre des vices, apanage ordinaire de la richesse et des hautes positions sociales. La rude et laborieuse existence du paysan ardennais, ses mœurs simples, sa dévotion sincère renforcée par les saintes traditions de la famille, toutes ces choses laissent peu de prise au mal, et, dans ses sermons du dimanche, ce sont bien plus des paroles d'encouragement, de consolation, qui tombent de cette pauvre chaire de village, que des anathèmes. Le respect de l'aïeul, vétéran du travail blanchi sur le sillon, la houe ou la bêche à la main ; la confiance en un Dieu qui aime les pauvres, les mains calleuses et qui maudit les pharisiens et les publicains sans cœur ; la croyance que les bonnes œuvres sont un doux oreiller pour celui qui va dormir son dernier sommeil ; la pratique intelligente de l'aumône chrétienne qui donne sans dégrader celui qui reçoit ; l'amour du travail élevé à la hauteur de la prière et sanctifié par ses résultats ; l'acceptation sans murmures d'une vie dévouée au labeur, et la persuasion qu'il y a dans les conditions modestes plus

de bonheur vrai que dans ces existences bruyantes si enviées, si dorées au dehors et quelquefois si misérables au fond, voilà ce que le curé ardennais prêche aux âmes droites et aux cœurs simples qui l'écoutent. Tout le côté sombre et pénal, tous les aspects menaçants et vengeurs du catholicisme, que servirait-il au prêtre ardennais d'en entretenir ces populations arrachant péniblement à un sol avare ce pain quotidien qu'elles demandent à Dieu dans leurs prières. Pour ces hommes, la vie est chose sérieuse, et la nature austère et sauvage qui les entoure ne les provoque pas aux voluptés sensuelles comme elle y excite les habitants des contrées où le soleil fait surgir l'amour du calice des fleurs, des brises de la mer, de la chevelure embaumée des amandiers fleuris. Dans les vallons imposants et solitaires de la Semoy et de l'Alzette, sur leurs plateaux mélancoliques envahis par la fougère et le genêt, prêcher aux habitants le mépris des voluptés terrestres, serait s'exposer à n'être pas compris, ou, ce qui serait plus dangereux encore, à entrouvrir à leur esprit des horizons insoupçonnés par des âmes saines et viriles, qui marchent droit dans ce sentier du devoir, où elles retrouvent la trace laissée par leurs pères.

L'influence des curés ardennais est donc sérieuse et profonde, mais, hâtons-nous de le dire, elle s'exerce toujours au profit de ceux qu'elle domine et qu'elle guide. Elle saisit l'enfant qu'elle prépare à revêtir la robe virile du chrétien ; elle se continue sous forme de conseils pour le jeune homme qui va devenir chef de famille ; elle revêt le caractère de l'amitié pour le vieillard qui a accompli sa tâche ici-bas et pour lequel va bientôt s'ouvrir dans le cimetière du village ce sinistre sillon que la charrue de la mort laisse chaque jour derrière elle, et dans lequel les enfants de la terre attendent le suprême réveil qui doit précéder l'ouverture des grandes assises du genre humain.

Les luttes politiques passionnent peu le clergé ardennais, composé en général d'hommes trop spirituels pour se laisser piper par des mots creux et sonores. Pour eux le *clérical* n'est pas le signe infallible de la réunion de toutes les vertus civiles et sociales, pas plus que le *libéral* n'est l'incarnation de la *Bête* du puits de l'abîme. Ils savent que tous les partis ont deux programmes, l'un qui sert à éblouir et attirer les niais, les ambitieux subalternes et la grande armée des imbéciles, l'autre qui n'est le plus souvent que le programme du parti qu'on a renversé au nom d'un âge d'or prochain, qui ne se réalise que pour les mignons du budget. Ils se contentent donc, ces humbles curés de village, d'être les hommes de l'Évangile, cet arsenal où tous les réformateurs modernes ont été prendre des armes pour renverser

une société qui a oublié son origine et s'est livrée aux publicains, aux pharisiens et aux scribes. Ils croient que les œuvres valent mieux que les théories, et ils pensent qu'il n'est pas donné à l'homme de hâter d'un jour l'avènement d'un principe social dont l'heure n'a pas sonné au cadran de Dieu et pour lequel les peuples ne sont pas préparés.

Nous ne voulons ici humilier personne, ni établir de comparaisons entre les diverses classes du clergé belge ; mais nous devons à la vérité de dire que dans aucune province nous n'avons trouvé un clergé plus intelligent, ayant des idées plus saines et plus élevées que dans l'Ardenne. Chez lui, l'esprit est resté le dominateur de la matière et le dogme n'est pas une pétrification religieuse, devant laquelle il suffit de s'incliner sans se soucier de le vivifier par les œuvres. Aussi, le respect, l'affection entourent ces pauvres prêtres réduits pour la plupart à des appointements à peine suffisants, et leurs soutanes élimées, leurs chapeaux râpés, leur vie frugale disent assez qu'ils comprennent que leur mission n'est pas un canonicat dodu, une sinécure ouatée, et, vrais soldats du Christ, ils savent que l'exemple d'une vie austère, dévouée aux pauvres, à ceux qui souffrent du corps et à ceux qui saignent de l'âme, est le plus éloquent des sermons, la plus contagieuse des homélies.

Mais revenons au village.

Dohan possède une espèce d'habitation seigneuriale, que l'orgueil des habitants qualifie de château. C'est une grande maison, bâtie dans le style grave et ample du XVII^e siècle, avec une sorte de portail sur l'attique duquel se voient deux écussons dont l'un porte des armoiries qui rappellent celles des Visconti de Milan. La partie du château qui donne sur la Semoy, se termine par une charmante terrasse du haut de laquelle on peut s'amuser à fusiller les truites tigrées qui se jouent dans les eaux cristallines de la rivière. En face du château, le vallon offre des masses imposantes de rochers brisés et écroulés dans les attitudes les plus bizarres. Au pied d'un de ces rocs, les eaux ont creusé un gouffre profond dont la sonde ne peut, dit-on, atteindre le fond. À gauche, le vallon se courbe et fuit en emportant la Semoy dans un de ses plis boisés. Rien de plus romantique et de plus charmant que l'aspect de ce paysage, de ces montagnes étagées en amphithéâtre et qui se profilent devant le regard avec des aspects toujours nouveaux. À gauche, au pied d'une colline boisée, un moulin d'un caractère rustique mêle son bruit monotone au murmure somnolent des eaux de la rivière écumant sur les rocs éboulés. Les lignes des montagnes harmonieusement bercées découpent vaguement sur les nuages gris la cime mo-

bile de leur chevelure de forêts. Partout autour de vous règne un de ces silences qui invitent à la rêverie et endorment la pensée. Le ciel, les montagnes, les eaux transparentes de la Semoy, les rudes silhouettes des rocs, les vieux chênes de la forêt, tout cela semble prendre une voix pour dire au voyageur, à l'artiste, au poète :

« Reste parmi nous, toi qui nous viens tout meurtri et tout saignant du contact des hommes ! L'été nous aurons pour toi le velours fleuri des prairies, les divans moussus des bois, les rideaux parfumés des églantiers fleuris, la chanson de la cigale dans les herbes, les concerts aériens des fauvettes et les symphonies rustiques des merles. Vois ! ici tout aime, ici la loi divine du Créateur est restée debout dans sa sainte pureté. Les mousses frêles reposent sur le sein des vieux rocs géants ; le gui redit au chêne robuste les chants antiques de Velléda. Le martin-pêcheur, au manteau de lapis doré, poursuit dans son vol la libellule, cette émeraude ailée coquetant sur les fleurs des nénuphars. Dans les solitudes des forêts, sous les courtines odorantes du chèvrefeuille, sont des boudoirs agrestes, où les biches gracieuses contemplant de leur grand œil humide les jeux des chevreuils bondissants. Le vent qui passe sur les bruyères que le genêt revêt d'un tapis d'or parfumé t'apportera, avec ses senteurs pénétrantes, les paroles mystérieuses que le ciel dit à la terre dans les beaux jours d'été. L'hiver, nous aurons pour toi des spectacles aussi variés mais plus austères ; les grandes forêts chauves, fouettées par l'aquilon, élèveront dans la solitude des vallons leurs voix solennelles, auxquelles se mêleront les hurlements des loups rapaces et les grondements des sangliers stupides. La main de l'hiver transformera en palais de cristal, en merveilles inouïes, les rocs aux aspects fantastiques et les lointains aériens. Les brumes qui jettent sur vos villes un mélancolique linceul te feront voir sous un jour nouveau nos vals sauvages et nos forêts antiques. Dans ces jours mornes où les brouillards montent des vallons comme des ombres d'Ossian et roulent en silence en laissant des traînées de vapeurs engagées dans la cime des forêts dépouillées, tu comprendras le sombre génie du Nord, qui dictait au barde de Morven ces chants mélancoliques, ces élégies désespérées d'un peuple qui ne voyait Dieu qu'à travers les brumes épaisses de ses lacs glacés et de ses fleuves mugissants. Laisse-toi bercer sur le sein de cette nature immortelle toujours jeune, qui a des dictâmes pour toutes les plaies, des consolations pour toutes les douleurs, et dont les œuvres déchirent chaque jour un de ces voiles qui cachent Dieu à l'habitant des cités !... »

Combien de fois, tandis que mon compagnon assis sur une pierre ou

un tronc d'arbre, faisait passer dans son album avec toutes ses rudes harmonies et ses splendides beautés un lambeau de cette nature si sauvagement belle, et par cela même si sympathique, si attachante, combien de fois, dis-je, ne me suis-je pas laissé bercer par ces voix mystérieuses de la solitude, qui ont tant de charmes pour le poète et l'artiste ! Ah ! quiconque aura rêvé un jour dans ces romantiques vallons de la Sûre, de la Semoy, ou dans cette formidable brèche béante qu'on appelle le Muhlerthal ; quiconque, étendu comme nous sur le moelleux tapis des forêts, aura prêté l'oreille un jour aux voix séductrices des invisibles sirènes qui peuplent cette Ardenne si poétique et si stupidement dédaignée, celui-là comprendra avec quel amour et quel regret nous évoquons ici ces charmants souvenirs !

Le château de Dohan nous fournit l'occasion de dire ce que c'est que cette vieille probité ardennaise, qui ressemble si peu à la probité légale. Habité avant la révolution par la famille Duchesne de Ruville, le château de Dohan, comme toutes les propriétés appartenant à l'aristocratie, était menacé par les mesures qu'avait prises la révolution pour se créer des ressources financières. Afin de soustraire leurs biens à la confiscation, un des membres de la famille Duchesne arriva une nuit de l'année 1798 à Dohan, et vendit le château avec les biens qui en dépendaient, pour la modique somme de 28.000 francs, au fermier Arnould.

Deux ans plus tard, la crise révolutionnaire étant calmée, les propriétaires du château revinrent à Dohan, où les acquéreurs, dont les descendants habitent aujourd'hui encore le village, rendirent les biens aux propriétaires, contre remise pure et simple du prix d'achat. Cette probité loyale et naïve prouve combien les Ardennais aimaient leurs seigneurs, qui vivaient au milieu d'eux sans faste, et combien était grand leur désintéressement au milieu du déchaînement des rapacités que la vente des biens d'émigrés avait éveillées chez les populations agricoles de l'Ardenne française, de la Lorraine et de bien d'autres provinces.

La route qui conduit de Dohan à la Forge des Hayons se déroule au pied des montagnes dont elle suit les courbes capricieuses et pleines de fantaisie. Tantôt elle longe de belles et riches prairies où quelques vaches, étonnées de voir troubler leur solitude, lèvent sur le voyageur leur grand œil mélancolique ; tantôt elle n'est plus qu'un périlleux sentier, bordé d'un côté par des rocs à pic, de l'autre par la rivière qui bouillonne sur les fragments de schiste éboulés dans son lit. Dans les endroits où la vallée s'élargit, on se croirait au centre d'un immense cirque de verdure, couronné par

des forêts sur le sommet desquelles les nuages viennent déchirer leur blanche toison. En jetant un coup d'œil derrière soi, les collines s'étagent à l'horizon comme des gradins titaniques escaladant le ciel. Toute cette partie de la route offre une solitude vraiment romantique ; le bruit du vent dans les hautes cimes, le murmure mélancolique et monotone de la rivière, le bruissement du vol de quelque martin-pêcheur, les senteurs aromatiques et pénétrantes du vallon plongent l'esprit dans une de ces vagues rêveries où la pensée perd ses contours et ses angles, pour se fondre en une contemplation pleine de charmes.

Au bout d'une demi-heure de marche, le sentier qui se déroule au pied de la montagne, et se compose le plus souvent de pierres éboulées dans la rivière, aboutit à une brèche ravissante, qu'on appelle la *Roche Percée*. À droite, la forêt déploie majestueusement son rideau de chênes et de hêtres qui se mirent dans les eaux. En tournant la tête, on a devant soi une rampe gigantesque de rochers, fendue à sa base par une gerçure colossale, toute tapissée de mousses et de bruyères roses. La *Roche Percée* forme un petit promontoire qui s'avance dans la rivière, à la façon du fameux rocher de Leucade. Seulement, au lieu d'y chercher un remède contre les passions impérieuses et fatales, les Saphos de Dohan et d'Auby, mollement couchées sur la mousse qui couvre le sommet du roc, y pêchent la truite saumonée et l'ablette. À gauche, la montagne revêt un caractère grandiose et sauvage ; le roc est d'un ton puissant, rompu par des plaques de mousses grises et dorées. Le schiste, rongé et raviné par les pluies, porte dans ses nombreuses fissures, des hêtres et des chênes dont les attitudes sont pleines de fantaisie. Quelques bouleaux affectent les allures mélancoliques des poètes de l'école poitrinaire, tandis que des chênes trapus, noueux, ont l'air de bandits embusqués sous les halliers pour détrousser les voyageurs.

Pendant que Martinus (qui affecte de se faire appeler Kuytenbrouwer) fait de la *Roche Percée* le dessin ravissant que nos lecteurs peuvent voir ci-contre, je me couche à plat ventre sur la plateforme du roc, où la nature m'a préparé un tapis de mousse veloutée, dans lequel l'émeraude s'allie à l'or, et dans cette position qu'envierait un lazzarone ou un faquir indien, je me donne la piquante distraction de tuer, au moyen du pistolet Fusnot, quelques truites tout étonnées de cette innovation en matière de pêche. Nous avons devant nous quelques lieues de Pampas ardennaises, et les truites formeront une variante agréable à l'éternelle omelette au jambon, qui offre partout au voyageur sa face dorée et sa mosaïque de lard.



LA ROCHE PERCÉE À DOHAN.

De la *Roche Percée* à la Forge des Hayons, le paysage conserve son caractère romantique et sauvage. La Semoy roule toujours sur la droite ses eaux cristallines, auxquelles nous avons eu plus d'une fois recours dans les jours torrides de l'été. Quelquefois elle embrasse, dans ses gracieux méandres, un charmant îlot, sur le bord duquel un héron se dresse gravement comme un ibis égyptien. Bientôt, au détour d'une de ces courbes du vallon qui changent à chaque instant l'aspect des paysages de la Semoy, apparaît la Forge des Hayons, qui fait retentir la solitude du bruit intermittent de ses martinets, auquel se mêle le bouillonnement d'un ruisseau qui, après avoir donné à la Forge toute sa puissance dynamique, va se perdre dans la rivière et flâner avec elle dans ces ravissants vallons, où l'on entre avec un cri de joie et d'où l'on ne sort qu'avec un regret.

Le caractère du paysage de la Forge est empreint d'une grandeur sévère et sauvage, qui rappelle le vallon où l'Escorial dresse ses murs symboliques. Au fond d'un val, où le schiste ardoisier se montre avec les formes les plus bizarres et les plus fantastiques, s'élève un moulin d'un aspect sombre et désolé. Sous les murs du moulin, coule un ruisseau limpide, dans le lit duquel les truites saumonées se livrent à de joyeux ébats. Le ruisseau est bordé sur l'une de ses rives par un rideau de sombres sapins, qui marient leurs formes rigides aux silhouettes capricieuses et grotesques des pommiers d'un verger. À droite, le ruisseau bouillonne au pied d'une montagne, véritable donjon de roc brun, dans les fissures duquel se hasardent quelques maigres plantes. Les arbres qui couvrent le sommet de ce rocher gigantesque surplombent la vallée et laissent tomber leurs ombres mobiles dans le flot clair. Il y a, dans ce paysage, un attrait qui saisit toutes les âmes capables de sentir les beautés de la nature, et M. de Prémoré lui a consacré, dans son livre sur la Semoy, ces quelques lignes :

« Cette forge aux murailles si noires, aux eaux si claires ; ce site avec ses ponts élevés, ses jeunes sapins, ses vieux chênes, ses maisons basses, ses hauts rochers et son horizon restreint, mériteraient, dit M. de Prémoré, qu'un habile pinceau, qu'un crayon exercé les fissent connaître à ceux qui ne peuvent les voir en réalité (1). »

Nous quittons le val de la Forge, vrai décor d'un troisième acte de mélodrame de M. de Pixérécourt, et auquel il ne manque ni le rideau de sombres sapins, ni le pont périlleux, ni le *torrent du précipice*, ni la physionomie sauvage et sinistre, nécessaire à tout décor de mélodrame qui se respecte.

(1) *Un peu de tout*, p. 258.

Devant nous se dresse une côte escarpée, que nous considérons d'un œil mélancolique. Depuis Dohan nous n'avons eu qu'une route de velours ; partout la prairie nous a offert ses tapis diaprés de fleurs. Nos sacs ne pesaient pas à nos épaules ; nous allons expier ces voluptés et quitter les délices de Capoue pour les côtes ardues, les rampes verticales, qui nous font nous demander parfois comment un sac, qui dans la plaine ne pèse que vingt-cinq livres, pèse autant de kilogrammes en gravissant une côte de deux cents mètres.

Au sommet de la colline nous trouvons Auby, petit hameau à la débâdade comme Dohan et dont les maisons semblent s'être arrêtées à mi-côte à la suite d'une courbature. Des poules, des enfants, des chèvres, des porcs se partagent joyeusement l'unique rue d'Auby. Les poules caquettent, les enfants crient, les porcs fouillent en grognant le fumier de genêt, tandis que deux robustes et joyeux charrons chantent à tue-tête une chanson dont l'air et les paroles ont été composés par quelque Loïsa Puget en sabots. De bienveillants saluts nous accueillent ; la cordialité ardennaise rayonne ici partout, et ces pauvres chaumières aux toits moussus vous sourient et semblent vous dire par leurs portes ouvertes : Voyageur, sois le bienvenu ! le jambon a tressailli sous le manteau de la cheminée, au bruit de tes pas !

Au bout de ce pauvre mais pittoresque village, s'élève un Christ en bois, sculpté de cette façon barbare que nous avons déjà signalée et qui rappelle invariablement à l'esprit les Christs de ce sombre v^e siècle, qu'Attila illumina d'une auréole de sang et de flammes. Dans ces figures grossières du Rédempteur, vous cherchiez en vain une expression morale, un sentiment d'idéal. Il semblerait que le rude sculpteur, pauvre charron campagnard peut-être, voué à une vie d'incessant labeur, ait douté que l'influence de la divine mission du Christ dût s'étendre jusqu'à lui. On dirait, à voir la souffrance humaine dont ces ouvriers inconnus ont revêtu le Sauveur comme d'un manteau de douleurs, qu'ils ont voulu, pour supporter plus courageusement leurs misères, avoir toujours devant les yeux la victime du Golgotha, et qu'ils n'osent jeter leurs regards sur le Christ triomphant du vieux monde par la fraternité et l'amour !

D'Auby à Cugnon, le paysage perd de son caractère grandiose et imposant pour revêtir un aspect romantique qui rappelle certains sites du Dauphiné. Une longue rampe, toute bordée de genêts et de maigres bouleaux, aboutit à un plateau dont la pente boisée s'incline vers la Semoy, qui est allée vagabonder sur la droite du voyageur. Rien d'aussi charmant

pour le regard et l'oreille que cette forêt à mi-côte et dont les sentiers capricieux sont pleins de bruits étranges et d'irritants mystères. De temps en temps, à travers la feuillée des taillis, un chevreuil montre sa face mutine aux yeux de velours, tandis que, dans l'ombre d'un buisson, apparaît une fine et spirituelle tête de renard. Les geais, les merles et tous les virtuoses emplumés de la forêt, accueillent notre entrée avec des cris étourdissants et semblent se dire les uns aux autres : « Voyez donc ces deux grands flâneurs qui s'en vont baguenaudant par les bois ; à coup sûr ce ne sont pas là des gens du pays, trop occupés pour musarder ainsi à chaque buisson et bayer aux corneilles à chaque chêne un peu respectable ». Sur le tronc des arbres grimpent des piverts dont le bec acéré finit par forer les chênes les plus durs ; notre aspect semble les étonner et, accrochés par les pattes, ils jettent sur nous un regard stupide et dédaigneux qui ferait honneur à un parvenu. Nous ne sommes pas éloignés du fameux oratoire de saint Remacle, dont la renommée est répandue dans toute l'Ardenne. À notre droite, s'ouvre un sentier sinueux et sombre, tant il est recouvert par le dôme du taillis vigoureux qui le borde. À gauche du sentier, entre les trouées de la forêt, brillent les eaux de la Semoy, qui contournent les masses de roc formant la base de la montagne. Un faux pas dans ce sentier, vaudrait au maladroît ou à l'imprudent une chute de plus de trois cents pieds dans les eaux de la rivière. De grands bouleaux poitrinaires et des chênes insolents de santé et de force se penchent d'un air curieux sur l'abîme, retenus par les câbles de leurs racines qui plongent dans les interstices du roc. Quelques-unes de ces racines ont l'air de grands reptiles bruns regagnant leur trou. À droite, la côte s'élève et les arbres s'étagent majestueusement jusqu'au sommet de la montagne, taillée en amphithéâtre. Le sentier se prolonge, tantôt sombre et feuillu, de manière à ne laisser aucun regard tomber dans le vallon, tantôt avec des éclaircies aboutissant à des pentes verticales, qui permettent de sonder toute la profondeur de l'abîme, lequel semble vouloir humer le voyageur. Au bout d'une demi-heure de cette pérégrination charmante, un antre noir, sombre, bizarre, couvert d'arbres aux attitudes fantastiques, se dresse devant nous ; cette spélonque ténébreuse, dont le portail sauvage encadrerait merveilleusement un grand lion fauve, reposant son mufler ridé sur ses pattes colossales, cette tanière de dragon ou de tarasque, c'est l'oratoire de saint Remacle.

Nous avons raconté plus haut (1) l'histoire de ce saint et les légendes qui se rattachent à cette vigoureuse physionomie historique, dont les traces

(1) Voir pages 139 et suivantes.

sont restées si profondes dans l'Ardenne ; nous n'avons donc à nous occuper ici que de ce sauvage retraits, dans lequel saint Remacle partageait ses jours entre les macérations et la prière et s'occupait d'arracher les farouches populations des vallons de la Semoy aux traditions et aux rites sanguinaires du paganisme, pour les conquérir à la foi et à la civilisation chrétiennes.

Rien de plus pittoresque et de plus étrange que cette grotte taillée dans le schiste, et à laquelle les mousses et les églantiers font une parure rustique qui n'est pas sans grâce. Le portail de l'oratoire figure un triangle incliné vers la gauche. À quelques pieds du porche, s'ouvre dans la grotte une seconde entrée qui donne sur la pente verticale de la montagne et offre une percée magnifique sur le paysage. Le contrefort de gauche de l'oratoire, exfolié et rongé par les pluies, semble soutenir à peine la masse rocheuse et boisée qui pèse sur lui.

La forme intérieure de cet antre affecte une coupe ogivale qui est évidemment le résultat du travail de l'homme. Au fond, s'élève un banc grossier de schiste, qu'on prétend être l'autel sur lequel saint Remacle offrait le sacrifice de la blanche victime morte pour le salut de tous. Une seconde brèche s'ouvre à gauche de cet autel. De l'extérieur de cette ouverture, on domine à plus de trois cents pieds le vallon et les eaux de la Semoy, qui coulent silencieusement au fond de l'abîme. L'aspect du paysage, vu de cette élévation, est d'un effet magique ; à droite, s'élèvent le clocher de Cugnon et ce qu'on appelle son château ; en face du spectateur, des prairies au milieu desquelles la Semoy flâne amoureusement en reflétant dans ses eaux les profils des collines boisées qui enserrent comme un cadre gigantesque ce paysage qu'eût envié Claude Lorrain et qui ferait rêver Decamps.

Le souvenir des maigres repas que saint Remacle fit dans cette âpre et sauvage demeure, nous rappelle qu'il ne nous reste du succulent déjeuner du curé de Dohan rien autre chose qu'un reconnaissant souvenir qui nous aiguise l'appétit loin de le calmer. Heureusement que la prévoyance du bon curé a eu pitié de notre étourderie, et nous nous rappelons avec des transports d'enthousiasme que nous avons dans nos sacs et dans nos gourdes de quoi faire un de ces voluptueux repas dont les entrées sont un morceau de pain et de jambon, mais dont les hors-d'œuvre se composent de l'air parfumé des bois, du velours moelleux des mousses, du chant joyeux des merles et des fauvettes, du bruit du vent dans les cimes des hêtres et des chênes, de la belle lumière tombant d'un ciel azuré sur lequel courent quelques nuages nacrés, en un mot, de toutes ces pures et saintes



Mart. M. Kautenkremer, del. 1849

GROTTE DE SAINT-REMACLE À CUGNON — LÉGENDES.

harmonies de la nature qu'ignorent les malheureux voyageurs que leur fortune et leur rang condamnent à se claquemurer dans les parois étouffantes d'une voiture, et qui ne rapportent de leurs voyages d'autres souvenirs que ceux de leurs discussions avec les postillons et de leurs démêlés avec les hôteliers.

Ah ! si les infortunés millionnaires, les malheureux grands seigneurs que les exigences de leur position et de leur rang condamnent au tourisme élégant, c'est-à-dire à l'ennui grave et fashionable, si ces pauvres victimes de leur vanité, si ces tristes dupes de leur blason, savaient ce qu'il y a de joies pures, de belles et saintes émotions, de franc et honnête bonheur dans les voyages de l'étudiant, de l'artiste, du poète, ayant pour tout bagage trois chemises, une blouse, deux paires de souliers et quelques menus objets de toilette qui, réunis, tiennent dans un sac de soldat et pèsent de quinze à dix-huit livres ; s'ils savaient quels succulents et friands déjeuners on peut faire dans ces beaux vallons de la Semoy ou de la Sûre, assis sur un tronc d'arbre abattu ou sur un fragment de roc éboulé ; s'ils savaient quelle saveur est renfermée dans un morceau de pain ou une tranche de bœuf froid, mangés dans une clairière de forêt ou sur le sommet d'une montagne du haut de laquelle le regard embrasse des horizons splendides et des solitudes charmantes ; s'ils savaient comme il fait bon se sentir vivre dans ces grands bois où bondissent les chevreuils et où glissent les renards, sans que deux grands marauds à aiguillettes noires et la serviette sous le bras vous troublent dans votre repas ; s'ils connaissaient les piquants épisodes d'un voyage à pied, où l'homme ne vaut plus que par son mérite individuel et non par une foule de conventions sociales, les curieuses observations de mœurs qui se révèlent seulement au voyageur pédestre, ils regarderaient d'un œil d'envie ces humbles pérégrineurs qui, le sac au dos, le bâton de cornouiller à la main, s'en vont joyeusement, jetant leurs chansons aux échos du vallon et leurs rires aux solitudes des bois, au lieu de les considérer avec dédain alors qu'ils passent emportés par des chevaux rapides dans un nuage de poussière, prisme charmant à travers lequel ces messieurs voient la nature.

Mais pour ces touristes du *high-life*, les voyages ne sont qu'une occasion de manifester sous une forme nouvelle leur vanité et de faire faire la roue à leur fortune devant les gens simples, pour lesquels tout voyageur à chaise de poste est au moins un baron, s'il n'est par hasard un prince. Pour cette catégorie de voyageurs, il n'est pas d'imprévu ; tout est catalogué au départ, et ils savent d'après leur *Itinéraire Richard*, les endroits où il est de bon goût

d'admirer et ceux où l'on pourra même se permettre un cri d'enthousiasme. L'*Itinéraire* les tient au collet et ne leur permet aucune de ces capricieuses tangentes, de ces zigzags pleins de fantaisie que Topffer, ce spirituel et charmant voyageur, appelle des *spéculations* à travers champs.

Mais, puisque nous venons de citer ici le nom d'un des plus gracieux écrivains de notre époque, laissons-lui dire ce qu'il pense de la supériorité des voyages à pied sur ceux dans lesquels le touriste, claquemuré dans sa chaise de poste, ne rapporte au logis que le souvenir des hôtels où il a été plumé et des postillons avec lesquels il s'est pris au collet :

« Il est très bon, en voyage, d'emporter, outre son sac, provision d'entrain, de gaieté, de courage et de bonne humeur. Il est très bon aussi de compter, pour l'amusement, sur soi et ses camarades, plus que sur les curiosités des villes ou sur les merveilles des contrées. Il n'est pas mal non plus de se fatiguer assez pour que tous les grabats paraissent moelleux, et de s'affamer jusqu'à ce point où l'appétit est un délicieux assaisonnement aux mets de leur nature les moins délicieux. Au moyen de ces précautions, on voyage partout agréablement ; tous les pays sont beaux suffisamment, on jouit de tout ce qui se présente, on ne regrette rien de ce qu'on n'a pas ; s'il fait beau, c'est merveille ; et s'il pleut, c'est chose toute simple.

» Il n'est rien tel que de vivre de sa vie propre. D'ailleurs, s'il est vrai que la sérénité du ciel communique de son charme à tous les incidents et à tous les spectacles d'un voyage, il est vrai aussi que les injures du temps ont leur avantage pour qui sait les accueillir : elles rompent l'uniformité d'un plan arrêté et connu d'avance ; elles obligent souvent à prendre un parti et à courir d'aventureuses chances ; elles développent ce gai courage qui affronte les difficultés et qui n'entend pas faire dépendre son plaisir des caprices du baromètre. Mais surtout si, comme c'est notre cas, l'on voyage en troupe nombreuse, la pluie et la tempête, au sein des solitudes et loin du foyer domestique, sont une sorte d'adversité qui rapproche, assemble, qui porte à s'entraider et à compter les uns sur les autres ; l'on ne peut prévoir ni le terme de la marche, ni celui du repos, ni le gîte du soir, ni les choses du lendemain.

» Je le répète, il est très bon, en voyage, de n'attendre rien du dehors et d'emporter tout avec soi : son sac pour ne pas dépendre du roulage, ses jambes pour se passer du voiturin, sa curiosité pour trouver partout des spectacles, sa bonne humeur pour ne rencontrer que des bonnes gens ; mais si à toutes ces choses on peut ajouter encore quelque petit goût pour le dessin ou pour l'histoire naturelle, quelque envie d'observer quoi que

ce soit, ou le simple but de tracer quelques notes pour soi ou pour ses amis, on a de quoi faire le tour du monde avec agrément ; le mouvement, la marche, la jeunesse, font le reste. La jeunesse, c'est là malheureusement l'ingrédient, sinon unique, du moins principal ; mais, de même qu'il ne suffit pas d'être jeune pour être jovial et dispos au milieu des contrariétés atmosphériques, de même ce n'est pas une nécessité que l'homme d'âge soit grave et pensif au milieu de compagnons jeunes et folâtres.

» Ces considérations nous portent à penser qu'au fond, pour le voyageur jeune et piéton, tout pays est bon pour voyager avec agrément, parce que partout le même mode d'être amène les mêmes avantages, et que, pour le voyageur libre, indépendant, et qui, ne comptant que sur lui-même, oblige ainsi à un exercice constant des forces de l'esprit et de celles du corps, il y a partout, quelle que soit la contrée, activité, saveur, conquête, aventure, et nulle part cette torpeur oisive, cet insipide bien-être où végètent tant d'opulents touristes. Aussi est-ce à nos yeux une erreur de l'esprit, une ignorance des vérités élémentaires, que d'attacher l'agrément d'une excursion à la satisfaction d'une curiosité, même louable ou reçue, au spectacle des monuments, des galeries, des musées, du lion de Lucerne ou de la chapelle de Tell : ces choses occupent des moments, et il s'agit de remplir des journées ; elles peuvent n'être ni de votre goût, ni à votre portée, ni admirables en elles-mêmes ; la plupart ne valent ni le temps ni l'argent que vous aurez employés à vous faire voiturier jusqu'à elles. Il fallait n'en faire que l'accessoire, et vous en avez fait le principal ; et c'est pourquoi, après avoir bâillé en les regardant, vous remontez en voiture tout satisfait qu'elles soient vues, singulièrement content qu'il n'y ait pas deux chapelles, trois lions, des galeries et encore des galeries où vous vous ennuyez debout, au lieu qu'en voiture, du moins, vous vous ennuyez assis et sommeillant. Ah ! je voudrais, cher monsieur, qu'un beau jour, pour votre bien, la roue de votre voiture vînt à casser ; il n'y a point de charron alentour, d'ailleurs vous êtes las de payer des postillons tantôt capricieux, tantôt grossiers, quelquefois ivres. Nous irons à pied ! vous écriez-vous, dans un moment de mauvaise humeur ; et vous expédiez votre valise pour ne garder que quelques hardes, votre bourse et votre carte. Vous voilà, avec un ou deux amis, planté sur la route. Le monde est grand, dites-vous ; cherchons un ombrage, et fixons nos étapes. Et voyez : déjà les choses qui vous entourent présentent un intérêt nouveau, déjà cet ombrage a une valeur grande, déjà ces sites ou ces villages qu'indique la carte prennent à vos yeux une physionomie ; l'un vous attire plus que l'autre ; vous êtes aise de choisir vous-même le lieu de votre halte, de votre dîner, de votre logis du soir ;

puis vous vous mettez en route, non pas avec la lointaine perspective d'un musée à voir, mais avec le sentiment qu'à chaque pas, tout en voyant les campagnes, tout en considérant dans les hameaux, dans les prés, sur les coteaux, au fond des vallées, mille objets récréatifs ou dignes d'intérêt, vous poursuivez un but prochain et de toute importance, je veux dire ce quart d'heure de repos que vous vous adjugez à l'avance sous l'ombre de ces châtaigniers qu'on distingue à l'horizon ; ce déjeuner qui doit satisfaire un appétit inconnu, primitif ; ce bonheur plein et délicieux d'arriver, après une journée remplie, dans un gîte tranquille, où, assis sous le porche, vous goûtez à la fraîcheur du soir un repos suave pendant que le souper s'apprête et que le lit se prépare. Cependant tous les souvenirs de la route se présentent à votre esprit avec une vivacité admirable : ces châtaigniers, qu'ils étaient beaux, aimables ! cette source, quelle fraîcheur ! ce pâtre avec qui nous avons conversé, quel langage simple ! quelle pittoresque figure ! Le bien-être, le contentement qui est en vous, se répand sur tout ce que vous avez fait, sur ce que vous ferez le lendemain, sur les bonnes gens qui vous entourent, sur le gros chien de l'auberge dont l'accueil vous est aussi un plaisir. Que si la chapelle est ici près, si les ruines d'un arc de triomphe s'élèvent dans un lieu voisin, s'il y a dans l'endroit une chose intéressante à voir, c'est gain, enchantement, parce que c'est un plaisir de luxe qui vient s'ajouter à un bien-être déjà parfait. Que s'il n'y a rien de semblable, vous vous en passez à merveille. Rien ne vous manque, pas même les spectacles curieux ; n'y en a-t-il pas partout où sont des habitations, des vaches, des chèvres, un chariot qui passe, une chapelle où l'on prie, une taverne où l'on boit, un taureau qui flâne, une cigogne qui niche sur un clocher ? Rendez grâce, cher monsieur, et vous n'y manquez pas, j'en suis certain, à cette roue qui s'est brisée si à propos pour vous apprendre ce que tant de gens ont le malheur d'ignorer : c'est qu'en voyage le plaisir n'appartient qu'à ceux qui savent le conquérir, point à ceux qui ne savent que le payer.

» Et puis, voir des musées, voir l'Alhambra, le Vatican et les sept merveilles du monde ; c'est fort beau, surtout pour qui veut en voyage récolter de quoi faire un livre ou de quoi briller parmi les touristes ; c'est fort instructif aussi : on apprend là toutes sortes de choses qu'on ne savait pas, et une multitude d'autres qu'on ne saura jamais parce qu'on n'y entend rien, mais dont néanmoins on parlera, parce qu'on les a vues. Mais, en vérité, ces merveilles de l'art, ces sublimes babioles sont-elles, pour l'intérêt qu'elles méritent, ou pour l'instruction qu'en retire le vulgaire des voyageurs, au-dessus des objets ordinaires de la nature ou de l'homme, qu'offrent aux regards du piéton les contrées qu'il parcourt ? valent-elles ces

changeants tableaux dont chaque pas que vous faites vous déroule un coin nouveau ? Si du Vatican mon esprit s'élève, sur les feuillets d'un itinéraire ou sur les épaules d'un cicérone, jusqu'à Raphaël ou au pape, quelle est la mesure en décombres, quel est le roc sourcilieux, la sablonneuse plage, la bourgade retirée, le solitaire vallon, qui, par une pente plus douce, plus facile et plus élevée à la fois, ne le porte pas sans cesse jusqu'aux deux objets qui lui importent tout autrement encore que Rome ou Babylone, Dieu et l'homme ? Où sont les vastes forêts, les sauvages déserts, les glaces resplendissantes et infinies qui ne racontent pas mille choses au passant qui les franchit ou qui les côtoie ? Où sont les simples cabanes, les constructions, les travaux, qui n'instruisent pas en tout lieu, au sein des bourgades comme au bord des chemins, sur la condition ou sur la destinée de l'homme ? Et par cette observation attrayante des objets répandus partout, toujours semblables par leur nature et sans cesse différents par leurs accessoires ou par leurs accidents, n'arrivé-je point à une sorte de savoir plus sensé, plus réel, aussi fécond que celui où parviennent ceux qui courent les curiosités et les merveilles ? Tous les hommes, peut-être, n'ont pas ce penchant à observer ; chez plusieurs, l'égoïsme le tue ; chez un grand nombre, il n'a jamais été cultivé ; nous n'hésitons pas à penser que les voyages à pied sont un des moyens les plus efficaces pour le faire naître (1). »

On trouve entre Auby et Cugnon les ruines d'un château fort, appelé *la forteresse* par les habitants du pays. On ne peut guère assigner de date à la construction de ces murs énormes, qui rappellent les tours fortifiées du VIII^e siècle par l'épaisseur de leurs murailles et la puissance de leurs assises, vrais fragments de roc grossièrement superposés. Dans les guerres qui accompagnèrent la révolution de 1789, ce château fut pris d'assaut par les Autrichiens, puis repris par les Français en 1793.

Un sentier rapide et pittoresque, qui serpente à travers la forêt, conduit au bas de la montagne où l'on retrouve la Semoy, coulant mollement à travers des prairies magnifiques, bordées par les villages de Cugnon et de Mortehan. L'exposition de ces deux charmants villages est des plus heureuses, et le sol, composé d'alluvions de la rivière, peut rivaliser avec les localités les plus fertiles du Brabant. Les vergers de Cugnon et de Mortehan sont renommés pour la beauté et l'excellence de leurs fruits. Les chaumières ont un aspect rustique et pittoresque, malgré le ton sombre des murs bâtis partout en schiste ardoisier. Quant à la vallée, elle offre un coup d'œil vraiment enchanteur, et, sans le stupide dédain de nos touristes pour

(1) *Voyage en zigzag*, t. II, pp. 127 et suivantes, édition de Bruxelles.

tout paysage qui a le malheur d'être situé en Belgique, Cugnon et Mortehan réuniraient en été une population de flâneurs et d'artistes aussi nombreuse que celle qui va se faire dévaliser annuellement sur les rives du Neckar et du Rhin germanique.

Placé sur la rive gauche de la rivière, le dos tourné à la montagne où se trouve l'oratoire de saint Remacle, le voyageur a devant lui à droite un moulin d'un aspect pittoresque, qui s'avance sur une sorte de jetée faisant le coude dans la rivière. Au fond du paysage, le vallon s'élargit et les plans étagés des collines forment une sorte d'amphithéâtre, sur le premier plan duquel s'élèvent des monticules, qui rappellent les dunes du littoral de l'Océan. À gauche, le hameau de Mortehan s'allonge au pied d'un coteau verdoyant qui longe la rive droite de la rivière.

On cherche en vain aujourd'hui à Cugnon les traces du monastère fondé par Sigebert et dont saint Remacle fut le premier abbé. Quelques pierres apocryphes qu'on montre dans la prairie sont tout ce qui reste du moutier dû à la piété de Sigebert et au zèle de saint Remacle. Dans un bois auprès de Cugnon, on rencontre d'autres ruines envahies par la mousse et les ronces et que la tradition suppose être les restes d'une tour romaine ou d'une dépendance du monastère de saint Remacle.

Cugnon possède comme Dohan une grande maison carrée, espèce de gentilhommière à colombier, et dont la cour peuplée de canards rappelle bien plus une ferme du Hainaut, qu'une demeure seigneuriale. Cette habitation modeste, qui porte orgueilleusement le nom de *château*, se compose d'un grand bâtiment carré à un étage, le tout d'un aspect fort bourgeois, malgré l'écusson orgueilleux qui s'élève sur la porte d'entrée. Possédée aujourd'hui par M. Maison de Charleville, elle fut construite en 1744, par le prince Lœvenstein-Wertheim, sur les ruines d'un castel antique, dont la tradition n'a gardé aucun souvenir. Il en est des monuments comme des générations, qui gisent sous nos pieds par couches successives, au bout desquelles on ne trouve plus que les animaux contemporains du déluge. Sous la demeure calme et opulente du propriétaire du XIX^e siècle, on retrouve les fondations du rude manoir des barons pillards du XII^e siècle, et sous les ruines de ces aires féodales, dorment les restes de la civilisation romaine, après laquelle on ne rencontre plus que le tuf de la barbarie.

L'église de Cugnon n'a rien de remarquable, c'est un humble petit temple de village, aux murs rustiques et dont l'autel modeste et simple, rappelle à la pensée celui qui aime les pauvres et les préférerait aux publicains or-

gueilleux et avides, et cependant, dans ces misérables églises de village, dont tout le luxe consiste dans quelques bouquets en fleurs artificielles fanées, nous avons souvent senti s'éveiller en nous, cet instinct de la prière qui fait comprendre à l'homme qu'il y a entre Dieu et lui, une chaîne invisible, une échelle mystique dont la prière franchit les degrés pour arriver au trône de Dieu. Au près de l'église est une chapelle en ruine, commencée vers la fin du dernier siècle par l'abbé de Wallomont, sous la double invocation de saint Remacle et de la Vierge. Cette destination nous ferait croire que l'on choisit, pour bâtir la chapelle, le lieu même où s'élevait jadis le monastère dont saint Remacle fut le premier pasteur. La révolution de 93, qui détruisit tant de magnifiques monuments de l'art chrétien, qui coucha sur le sol les splendides abbayes d'Orval, d'Aulne, de Villers, de Clairefontaine, etc., vint arrêter l'achèvement de l'humble chapelle, dans les lézardes de laquelle la nature sème des pavots, des giroflées et des campanules blanches striées de pourpre ; si l'on n'y prend garde, dans quelques années Cugnon comptera une ruine de plus, ruine plus mélancolique que les autres, parce qu'elle sera l'œuvre non des passions et des fureurs humaines, mais d'une froide indifférence pour cette idée chrétienne qui, après avoir fondé la société moderne, est destinée à la conduire vers cet idéal de perfection, de bonheur et de justice, but de tous les réformateurs modernes.

Cugnon rappelle à mon souvenir un plat fabuleux et inédit dans les fastes de la cuisine, un plat qui est resté dans notre mémoire sous le nom d'*omelette aux jagots*.

Après notre léger déjeuner dans la grotte de saint Remacle, Martinus s'était mis bravement à dessiner cette sauvage retraite, tandis que je prenais des notes. La besogne finie, nous errons par la forêt, baguenaudant comme des écoliers échappés au régime des haricots rouges et des pensums à discrétion. Deux heures se passèrent ainsi, et bientôt une voix impérieuse nous fit comprendre que l'homme ne se nourrit pas seulement de poésie et d'impressions de paysage, et qu'il est une heure dans la journée où l'on renoncerait à la vue du Mont-Blanc pour celle d'une omelette aux oignons.

Cugnon nous offrant peu de raretés archéologiques, nous les eûmes bientôt épuisées. Or, il fallait encore visiter Morte han, puis aller coucher à Herbeurnont, à trois lieues de Cugnon, et notre déjeuner de la grotte ne pouvait nous conduire jusque-là qu'à l'état de souvenir.

L'Ardenne, et notamment les villages qui bordent la Semoy, donnent au touriste une excellente occasion de pratiquer le jeûne et les mortifica-

tions de la chair. Le dîner dans les chaumières de ces pauvres villages, pour lesquels l'arrivée d'un voyageur est un événement qui amène sur le seuil des portes la population entière, y compris les vaches, qui regardent l'étranger d'un œil voilé comme celui d'une bayadère hindoue, le dîner, dans le sens que nous attachons à ce mot, est une chose inconnue. Sauf quelques localités importantes de l'Ardenne où l'on dîne, partout ailleurs on se contente de manger.

Dans les pérégrinations pédestres à travers certains pays, tels que l'Écosse, la Bohême, la Hongrie, les Alpes, etc., une certaine teinture de science culinaire n'est pas chose à dédaigner. Les éléments d'un dîner convenable se trouvent presque partout ; ce qui manque aux habitants, c'est la science, c'est le goût, c'est le génie, le *je ne sais quoi*, en un mot. Avec les mêmes éléments, l'un vous donnera un brouet détestable et l'autre un mets digne de Cambacérès ; avec les mêmes matériaux, Michel-Ange élève le dôme de Saint-Pierre et nos architectes modernes aboutissent à l'église de Saint-Joseph, grange immense, surmontée de deux tours, copiées d'après les flacons d'huile antique de la maison Pivert et C^e de Paris.

Mais revenons à notre *omelette aux jagots*.

Cugnon, comme tant d'autres villages ardennais, n'a pas d'auberge et ne possède qu'un modeste bouchon, tenu par un charron, à quelques pas du château. Nous nous dirigeons vers cet endroit, de ce pas fiévreux et rapide qu'on pourrait appeler un pas affamé, et, quelques minutes plus tard, nous avons acquis la conviction que nous aurons à choisir entre l'éternelle omelette au lard et une combinaison d'œufs, quelconque, dont tout l'honneur nous appartiendra.

Pendant notre séjour sur le bateau à vapeur qui nous mena de Namur à Dinant, il fut stipulé entre Martinus et moi que nous aurions tour à tour et jour par jour la direction de la cuisine, et que celui qui ne serait pas le maître-queux du jour n'aurait rien à objecter contre le menu que son collègue lui imposerait. Cette clause jurée avec solennité, en prenant à témoin les rocs géants de la rive, les corbeaux qui tournoient autour de leur cime et les vieux chênes penchés sur le fleuve, faisait de l'un de nous, trois jours par semaine, l'esclave soumis de l'autre, qui pouvait lui infliger les combinaisons culinaires les plus audacieuses et les plus inédites.

Jusqu'à Bouillon tout alla bien ; sauf Beauraing, où l'on nous servit du bœuf à la mode, qui me rappela ce plat de mouton trouvé sous les ruines de Pompéi, apprêté l'an 79 de Jésus-Christ et découvert en 1839. Sauf ce ragoût fossile, qui nous causa un étonnement tellement profond que nous

ne songeâmes pas à en manger, nous n'eûmes pas trop à nous plaindre de nos fantaisies mutuelles. Mais une fois que nous eûmes dépassé Bouillon pour entrer dans la vallée de la Semoy, les ingrédients ordinaires de notre menu quotidien ne se composèrent plus que d'œufs et de jambon, que nous nous ingéniâmes à combiner de toutes les manières possibles, en aboutissant malheureusement toujours aux œufs au jambon et au jambon aux œufs.

L'homme est un animal qui se révolterait contre le salmis de perdreaux, si le salmis de perdreaux lui était imposé tous les jours. Les Hébreux, qui trouvaient d'abord tant de charmes dans les caillies et la manne du désert, murmurèrent au bout de huit jours de ce régime, et nous conviendrons qu'il y avait dans ce menu de quoi insurger un Allemand, rompu au gigot à la gelée de groseilles. Les œufs et le jambon avaient fini par devenir pour nous un vrai cauchemar, et le repos de nos nuits était troublé par des rêves affreux, dans lesquels nous nous trouvions poursuivis par des omelettes à figure sinistre, qu'accompagnaient des jambons pansus, lesquels nous lorgnaient d'un air farouche et moqueur, en nous jetant ces mots cruels : À demain !

De commun accord, nous avons mis le jambon hors la loi et frappé le lard d'ostracisme. Il nous restait donc pour toute ressource et pour vaquer aux *réparations de dessous le nez*, comme dit Rabelais, les œufs, que les célestins savaient apprêter jadis de cent douze manières différentes.

Martinus, qui prétend qu'un journaliste est un être encyclopédique qui ne doit rien ignorer, depuis l'archéologie mexicaine et égyptienne jusqu'à la manière dont le Pharaon Ramsès fricassait ses lentilles, Martinus trouve le troisième jour que j'abuse de l'omelette aux oignons ; quant à moi, je lui déclare dès le second jour que, si les œufs à la coque sont une chose excellente, c'est à la condition de n'en pas abuser.

Je continue donc à infliger l'omelette aux oignons à Martinus pendant mes jours de dictature culinaire, et je subis à mon tour les œufs à la coque trois jours de la semaine. Or, il arrive que le jour de notre arrivée à Cugnon est celui consacré à l'omelette, plat fatal qui arrache des larmes à Martinus, surtout tandis qu'il épluche les oignons, fonction grave, mission toute de confiance et qui lui est spécialement réservée.

Nous entrons donc dans le modeste bouchon, à la façade duquel se balance une branche de sapin desséchée et noircie par les vents et la pluie. La maison est petite et se compose, comme beaucoup de bouchons ardennais, d'une petite boutique séparée de la pièce principale par une clô-

ture à claire-voie. Dans la boutique, on vend du fil, des aiguilles, du ruban, des allumettes chimiques ; le cabaret est consacré au culte du *pèquet* et de *la brune*.

Une femme d'un âge mûr surveille, tout en s'occupant des soins du ménage, quelques enfants rougeauds, mais professant un profond mépris à l'endroit du mouchoir de poche. Sous le manteau de la cheminée, une vieille de soixante et quinze ans file son rouet au bruit duquel un gros chat noir fait sa sieste dans un coin de l'âtre, d'où rayonne une douce chaleur.

Nous déposons nos sacs avec ce grognement joyeux de soldats qui viennent de faire une rude étape, et qui se sont demandé tout le long de la route comment un sac, si léger au départ, finit, comme le fardeau de saint Christophe, par faire plier jarrets.

— J'espère, dit Martinus, que nous trouverons ici autre chose que...

— Des œufs à la coque, dis-je en souriant, cependant ne nous abandonnons pas trop vite à l'espérance, de peur des déceptions et des...

— Omelettes aux oignons ! soupire Martinus, avec un gémissement profond.

J'interroge l'hôtesse qui, après nous avoir servi deux verres de bière, était occupée à enseigner à ses héritiers la théorie du mouchoir.

— Madame, dis-je, de l'air aimable d'un ambassadeur qui veut obtenir une concession importante, il est bientôt une heure, nous avons déjeuné à Dohan à sept heures, cassé une croûte à l'oratoire de saint Remacle ; si donc vous pouviez nous donner à dîner, nous nous contenterions de peu de chose ; quelques côtelettes et quelques truites de votre belle Semoy nous rendraient les gens les plus heureux du monde et nous aideraient à gagner Herbeumont.

— Des côtelettes, monsieur ! fit la bonne femme, de l'air scandalisé d'un hôtelier espagnol à qui l'on demanderait un salmis de perdreaux ; des côtelettes ! nous n'avons pas de ça ici, monsieur ; si c'était samedi ou dimanche, je ne dis pas, mais un mardi !

— Et des truites ?

— Des truites ! ah ! si vous étiez passé par ici hier, le meunier de Cugnon en a attrapé cinq superbes à la vanne, de vrais morceaux de notaire ou de roi. Mais comme vous semblez avoir un bel appétit, je pourrais vous donner...

— Quoi ? fimes-nous à l'unisson, l'anxiété peinte dans le regard et l'es-

poir dans l'estomac.

— Une bonne omelette au lard, une brave omelette, là ! de quoi vous mener d'une traite jusqu'à Orval.

A ces dernières paroles, Martinus avait baissé mélancoliquement la tête, et, prenant son couteau dans sa poche, il dit à l'hôtesse avec un accent empreint d'une douloureuse résignation :

— Madame, donnez-moi les oignons !...

Il y avait dans cette abnégation, dans ce respect de la parole jurée, quelque chose de touchant, qui eût remué une âme moins tourmentée par *sa bête* que ne l'était la mienne.

On donna donc à Martinus une botte d'oignons, dont la vue eût imposé silence à l'une de ces émeutes que le souvenir des oignons d'Égypte provoquait chez les compagnons de Moïse, et qui faisait dire au législateur hébreu en voyant les murmures de son peuple : Allons ! il y a de l'oignon aujourd'hui !

Tandis que Martinus épluchait et découpait bravement le fatal légume, en songeant sans doute aux bons repas qu'il avait faits dans sa vie, j'avais apprêté et battu les œufs ; on nous donna une poêle dans laquelle les oignons frissonnèrent bientôt dans un bain brûlant de beurre.

Nous étions assis, Martinus et moi, auprès de l'âtre où flambait joyeusement une brassée de genêts ; à côté de nous se tenait assise la vieille mère de l'hôtesse, presque aveugle, mais fort sourde. Je tenais la queue de la poêle ; Martinus, armé de la fourchette, retournait les oignons avec un dévouement auquel l'antiquité n'a rien de comparable.

Bientôt la fatigue, la chaleur de l'âtre, nous occasionnèrent une de ces somnolences impérieuses auxquelles il est difficile de résister, et nous voilà tous deux endormis, moi tenant la queue de la poêle, Martinus dans la pose que devait avoir le cuisinier du château de *la Belle au Bois Dormant*, au moment où la fée toucha le manoir de sa baguette.

Pendant notre sommeil, il se passa une chose étrange, monstrueuse, inouïe ! qui ne s'effacera pas de sitôt de notre souvenir.

La vieille, nous voyant assoupis tous deux devant la poêle, avec des attitudes de lapins blancs hochant la tête sur une armoire, eut pitié de notre omelette, et, armée d'un petit bâton de genêt, se mit à retourner les oignons afin qu'ils fussent bien dorés partout. Par malheur, sa vue affaiblie ne lui permit pas de voir qu'elle expulsait les oignons de la poêle, sous prétexte de les retourner. Puis le feu baissant et voulant le ranimer, elle

prit à côté d'elle des pincées de brindilles de genêt, qu'elle mit bravement dans la poêle, croyant les mettre dans le foyer.

Un bruit qui se fit entendre dans la chambre nous réveilla en sursaut :

— Allons ! dis-je à Martinus, les oignons doivent être cuits, ou ils ne le seront jamais !

Et je versai savamment les œufs battus sur ce que je croyais des oignons rôtis.

L'omelette faite, on nous la servit sur un de ces beaux plats, au fond desquels se pavane un grand coq rouge, non classé par M. de Buffon ; malgré ses ressentiments particuliers contre l'omelette, Martinus, qui se trouvait, ce jour-là d'humeur clémente, voulut se réconcilier avec cet impitoyable ennemi.

Nous avions à peine entamé la première bouchée de l'omelette, que Martinus dit d'un air grave :

— Voilà des morceaux d'oignons dans lesquels on pourrait se tailler de jolis cure-dents.

— On pourrait aussi en faire des allumettes chimiques en les souffrant par un bout, fis-je, en arrachant des flancs de l'omelette un joli brin de fagot.

Un fou rire nous prit tous les deux et nous nous mîmes à sonder l'omelette, qui récelait les choses les plus extravagantes.

— J'espère, dit Martinus, que tu ne seras pas assez féroce pour en exiger une autre !

— Ma foi ! dis-je, puisque nous venons d'enrichir l'art culinaire d'une nouvelle conquête, *l'omelette aux fagots*, nous pouvons nous en tenir là, et, comme tous les inventeurs, réserver notre invention pour le public.

— Alors, dit-il, mon tour commence !

Et d'une voix qui fit trembler les vitres et qui réveilla en sursaut le chat épouvanté et trois poules qui dormaient sur des bâtons de chaise :

— Madame, clama-t-il d'une voix de stentor, huit œufs à la coque !...

J'étais vaincu ! la vieille Atropos à la quenouille me jeta un regard, dans lequel je crus voir comme un sourire de triomphe. Je baissai la tête et m'inclinai devant les œufs à la coque.

Entre Cugnon et Morteihan, la rivière est barrée par une sorte de digue, composée de fragments de roc sur lesquels les eaux écument et bouillonnent avec un bruit qui, dans ces calmes solitudes, n'est pas sans charmes. Ces espèces de chaussées, qui s'étendent d'une rive à l'autre de la rivière,



LA VANNE ET LES BROUILLARDS DE LA SEMOY.

affectent des lignes obliques très ouvertes à la base et se réunissant à leur point de jonction comme un V colossal.

À l'extrémité de ce barrage, aboutit un canal à claire-voie, incliné, étroit et de quelques mètres de longueur. L'eau resserrée dans ce canal s'engouffre dans une sorte de réservoir, en entraînant avec elle les poissons qui descendent la rivière sans que ceux-ci puissent échapper au traquenard ingénieux qu'on leur a préparé et au bout duquel apparaît la poêle à frire ou le court bouillon. Quelquefois la vanne est disposée de façon à prendre le poisson qui remonte la rivière, et le même sort attend le brochet, le saumon, la truite, le barbeau, qui, pleins de confiance, s'élancent vers

cet antre

Où l'on voit bien comment l'on entre

Sans demander comment l'on sort.

Les *vannes* et le mode de pêche qui en résulte, remontent à une haute antiquité et ont dû être imités de la fameuse chaussée qu'Alexandre fit construire pour prendre les Tyriens, confiants en leur situation inexpugnable, protégée par les flots de la mer de Syrie. Au bout de quelques semaines, les Tyriens tout étonnés se trouvaient pris comme les brochets de la Semoy et n'échappèrent à la poêle que pour tomber dans la braise... de la fureur d'une soldatesque irritée par les travaux d'un long siège.

Les *coffres* ou réservoirs des *vannes* ne servent pas seulement de tombe au brochet et au barbeau stupide, que les Ardennais pêchent *à la main*, mais encore au saumon et à la truite tigrée qui auraient fait les délices d'Apicius et de Lucullus. À l'époque du frai, le saumon quitte les fleuves pour remonter le cours des rivières. Rien n'est pour lui un obstacle ; en Amérique il remonte les rapides et les chutes d'eau, chose qui paraîtrait incroyable, si l'expérience et des faits nombreux n'avaient mille fois prouvé la vérité de cette haute gymnastique fluviale. On assure — mais nous ne garantissons en rien cette assertion qui, pour revêtir quelque valeur, devrait avoir été confiée à quelque savant par un saumon académicien — que ces poissons ne parviennent à franchir le flot des cataractes et des rapides qui les repoussent, « *qu'en se refroidissant* ». Alors, disent les mêmes savants témeraires, « le saumon rassemble ses forces et d'un saut il franchit l'obstacle. » Nous expliquerions plutôt ces tours de force par la puissance musculaire de ce poisson et l'incroyable appui qu'il trouve dans sa queue. Malheureusement pour le saumon, une fois au fond du coffre de la vanne, toute sa gymnastique ascendante lui devient inutile, et il attend stoïquement avec le barbeau, l'anguille, le brochet, la truite, la tombe ardente qui

doit mettre fin à son existence.

M. de Prémorel, qui paraît avoir observé de près les amours des saumons et pénétré bien des mystères fluviaux et aquatiques assure « que le *lit nuptial* du saumon n'est *ni de crin, ni de plumes*, et qu'il lui faut une couche graveleuse et rude dans laquelle *il creuse* un trou pour s'y frotter le ventre, si longtemps et si ardemment, que souvent il finit par y laisser sa peau. Alors, il paraît, à ce qu'assure cet auteur, que l'individu *est au troisième ciel* (1). »

En chroniqueur indiscret des amours de ces animaux, qui viennent « *éteindre leurs feux* jusqu'au pied des glaciers », l'auteur ajoute « que lorsque les saumons ont déposé leur frai dans le trou qu'ils ont pratiqué à cet effet, ils le recouvrent et leurs œufs y restent jusqu'au commencement du printemps avant d'éclore. Après cette opération, les vieux saumons se hâtent de regagner la mer, ils sont alors très maigres, — résultat ordinaire des passions ! Vers la fin de mars, le fretin commence à paraître et la première crue des eaux l'entraîne à la mer. À leur entrée dans les rivières, les saumons adoptent le même ordre de marche que les grues, lorsqu'elles traversent l'air. Le plus grand, qui est ordinairement une femelle, se met à la tête, et les autres suivent sur deux lignes qui s'éloignent l'une de l'autre à mesure qu'elles s'allongent. Celui de la tête se rechange de temps en temps, lorsqu'il est fatigué de fendre le courant ; s'ils rencontrent un filet, ils font halte ; quelques-uns de la troupe cherchent à passer au-dessous ou à côté, et si l'un d'entre eux a trouvé un passage, les autres le suivent et reprennent de nouveau leur ordre de marche (2). »

Ainsi on le voit, l'Ardenne n'a pas seulement des charmes pour l'artiste, le poète, le chasseur, le touriste ; elle offre aussi d'irrésistibles séductions aux gourmands. Les poissons les plus recherchés peuplent ses rivières ; ses ruisseaux grouillent d'écrevisses, ses forêts fourmillent de bécasses, de lièvres, de chevreuils, de sangliers ; ses marais et ses bas-fonds boisés pululent de bécassines, de râles de genêts, et dans quelques parties de la forêt de Chiny et du Grünenwald, le coq de bruyère, ce brillant roi des solitudes sylvestres, perché sur quelque arbre abattu par le vent, se pavane et se rengorge devant son sérail emplumé, attendant de lui le signal qui doit faire une heureuse et tant de jalouses ! Sur le penchant des côtes sablonneuses et arides, gambadent, comme une garenne d'écoliers en vacances, des légions de lapins sauvages, dont le fumet est préféré par quelques amateurs

(1) *Un peu de tout à propos de la Semoy*, p. 89.

(2) *Un peu de tout à propos de la Semoy*, p. 90.

à celui du lièvre. Sur les hauts plateaux tapissés de bruyères, des troupeaux de moutons élaborent lentement ces sucs précieux qui distinguent le mouton ardennais de tous ses congénères et le font marcher presque l'égal du chevreuil. Par l'attrait de ses beautés naturelles, de ses ruines romantiques et imposantes, l'Ardenne n'a donc besoin que d'être connue pour éclipser les sites et les ruines du Rhin ; par les amorces qu'elle offre aux gourmands, elle rivalise presque avec le Périgord, cet Eden qu'avait rêvé Lucullus.

Nous avons parlé tantôt de la *truite* ; ici encore M. de Prémorel va nous prêter l'appui de ses connaissances précieuses en pisciceptologie. « La truite, ce poisson tant recherché des gourmets, est fort commun dans la Semoy et dans les ruisseaux qui y affluent. Il y a plusieurs espèces de truites qui diffèrent entre elles, tant par leur taille que par leur forme et leur couleur. La chair des meilleures est toujours rouge ou jaune, lorsqu'elle est apprêtée. Les couleurs et les taches varient suivant les saisons et les eaux qu'elles habitent.

» Les truites ne fraient en général qu'en novembre ; vers la fin de septembre, elles quittent les eaux profondes où elles s'étaient retirées pendant les chaleurs et s'efforcent de gagner les courants. Dans cette saison, leur chair devient molle et perd beaucoup de sa qualité. Ce poisson se multiplie très vite et serait nombreux s'il ne dévorait sa progéniture. Après avoir déposé leur frai, les truites deviennent faibles et maigres, et les belles taches qui ornaient leur corps disparaissent presque entièrement. Au mois de mars, ces poissons quittent leurs quartiers d'hiver, quelquefois plus tôt quand le temps est beau ; ils se rapprochent alors des bas-fonds et des sources, à mesure qu'ils reprennent leurs forces, jusqu'à ce qu'ils trouvent leur séjour d'été, qu'ils choisissent derrière une pierre, un tronc d'arbre ou quelque levée de terre. Les truites font, comme les saumons, des sauts considérables pour franchir les obstacles qui s'opposent à leur passage. La truite saumonée est particulièrement remarquable par sa fermeté, ainsi que par son goût. Les truites saumonées sont quelquefois du poids de huit à dix livres, etc. (1) »

La vanne de Cugnon, on le voit, est autre chose qu'un barrage pittoresque servant à faire écumer les flots de la Semoy. Elle a une destination sérieuse et utile, et, qui sait ? plus d'un lecteur s'intéressera peut-être beaucoup plus aux truites saumonées de *dix livres* qu'à toutes les merveilles archéologiques dont nous aurons bientôt à l'entretenir.

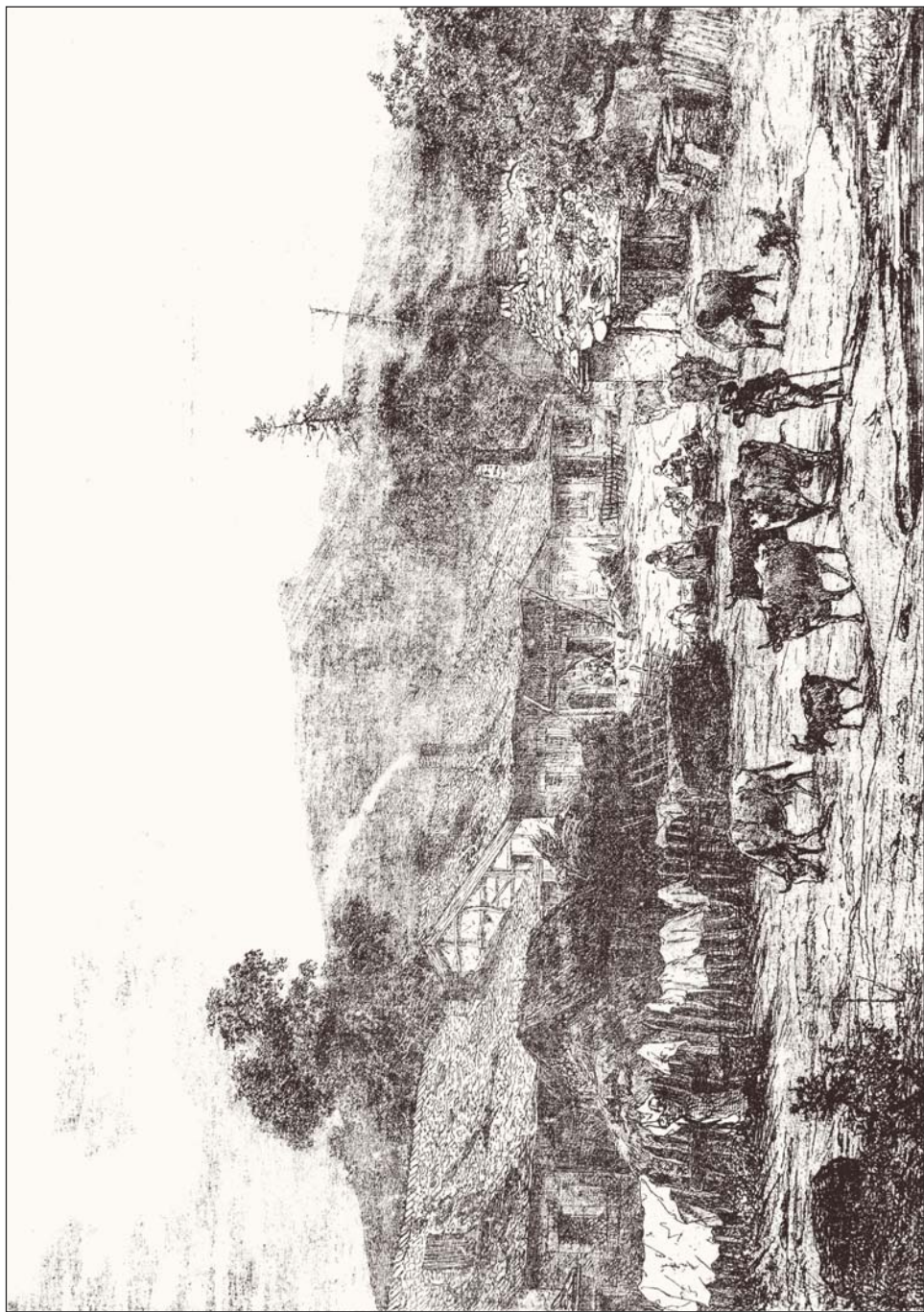
(1) *Un peu de tout*, p. 95.

Nous avons laissé Cugnon et son château derrière nous, et devant, sur la rive gauche de la rivière qui semble n'être plus ici qu'un immense et riche verger, apparaissent les maisons de Morteihan.

On pourrait, je pense, sans être accusé d'amour pour le paradoxe, soutenir que les charmes d'un paysage, les séductions de la nature, les saintes harmonies des forêts, des monts, des vallons et des eaux, demandent, pour être appréciés, certains états de l'âme correspondant en quelque sorte au caractère spécial des beautés naturelles qui se développent devant le voyageur artiste. Il y a des intelligences placides, tranquilles, des âmes calmes et endormies, dont le souffle d'aucune passion n'a jamais soulevé les flots ; des natures lymphatiques et molles que blessent les profils gigantesques des monts, et qui aux plus belles horreurs des glaciers du Tyrol préfèrent une prairie émaillée de fleurs, sur laquelle dorment quelques vaches mélancoliques et rêveuses, jetant tristement leurs beuglements aux échos du vallon. À d'autres il faut les forêts sombres, les clairières mystérieuses, les fourrés pleins d'ombre, les chênes noirs, tordus comme des mandragores, les torrents écumants tombant du haut d'une montagne lézardée d'abîmes. Chez d'autres, tels que nous enfin, l'idylle ou le drame se succèdent ; si j'admire Gessner le matin, je m'incline devant Salvator Rosa lorsque l'ombre des monts s'allonge sous les rayons horizontaux d'un soleil couchant. Vrai miroir où se succèdent les images, les formes et les couleurs, l'âme de l'artiste est toujours à l'unisson de la physionomie que revêt la nature sous la brillante et joyeuse lumière du soleil. Le même paysage, selon que le ciel le dore, lui sourit ou l'assombrit, est pour lui tour à tour sympathique et charmant, terrifiant ou sinistre.

Lorsque nous entrâmes à Morteihan, le soleil inondait de ses splendides rayons les vallons, les forêts, les eaux, et faisait des vergers d'autres jardins des Hespérides. Les maisons se miraient dans le flot clair, que les noires hirondelles à la poitrine blasonnée d'or effleuraient d'une aile rapide. La vie débordait en nous, et, sous l'influence de toutes ces séductions de la nature, Morteihan nous apparut comme une autre vallée de Tempé où l'on voudrait rêver tout un été, sans souci de la question d'Orient, de la politique et des tables tournantes.

Sous l'influence d'un ciel gris, tamisant maigrement les rayons solaires, Morteihan rappellera à l'artiste et au voyageur un de ces hameaux honnêtes et réjouis qu'affectionnait Vandeveld. De grands tas de fumier devant les portes, des charrettes reposant sur leurs brancards, des herses couchées sur le dos et montrant les dents au ciel, des linges et des nippes étalés sur



UN VILLAGE ARDENNAIS (MORTIHAN).

les haies ; des porcs, des canards et des enfants criant, se culbutant ; de robustes campagnards, hâlés par la bise et tannés par tous les vents du ciel, voilà le coup d'œil que nous offrit Mortehean, hameau modeste, qui n'apparaît qu'à de rares intervalles dans les chartes, et dont le nom ne figure peut-être pas une seule fois dans les historiens qui se sont occupés du Luxembourg.

Le chemin de Mortehean à Herbeumont est un de ceux qui nous ont laissé les plus vifs et les plus charmants souvenirs. Au sortir du village, la route montueuse et ardue aboutit à un plateau, du sommet duquel on jouit d'un magnifique spectacle : devant vous, à vos pieds, Mortehean et Cugnon que la Semoy enserre de ses plis capricieux et de ses eaux transparentes ; sur le second plan, la montagne boisée où se trouve l'oratoire de saint Remacle, et au fond, sur les derniers plans du paysage, Auby apparaît comme une tache blanche, tandis que son Christ colossal profile vigoureusement sa noire silhouette sur les tons dorés du ciel. Le sommet de ce plateau est couronné par un hêtre immense, dont les branches inférieures s'étendent à plus de vingt pieds du tronc et forment un dôme de feuillage impénétrable. Les méandres de la rivière sont pleins d'imprévu et de caprices. Comme la nymphe antique, elle se montre, fuit derrière un delta boisé, reparaît en laissant traîner un bout de son écharpe d'argent et disparaît de nouveau entre les plis de la montagne. À notre gauche, une route longue, monotone, jaune, un de ces chemins prosaïques que Toppffer appelle *des rubans*, se déroule vers le sommet des collines voisines. Nous allons expier par deux lieues de rubans le coup d'œil splendide dont nous venons de jouir du haut du plateau sous ce gigantesque hêtre, autour duquel s'étend le plus moelleux tapis de mousse qu'on puisse rêver. Nous jetons un dernier coup d'œil de regret à ce paysage que le soleil couchant dore de splendeurs inouïes, et nous nous dirigeons vers Herbeumont.

Depuis notre départ de Bouillon, Martinus, qui est un vieux trappeur de la forêt de Fontainebleau, m'a révélé une méthode nouvelle de raccourcir de moitié les kilomètres et de faire que les lieues ne paraissent plus que des milles anglais. Cette méthode consiste à lancer contre un arbre, un arbrisseau, une motte de terre, nos cannes de cornouiller armées de fers de javelot. Tout en marchant, nous lançons le *pilum* à la manière antique. Martinus plante son javelot à vingt pas dans le tronc d'un arbre, de façon à y faire pénétrer le fer de plus d'un pouce. Au bout de deux jours d'exercice et après avoir ramassé six à huit cents fois mon javelot, je parviens à égaler Martinus, et, toujours jetant le pilum et le ramassant, les lieues nous pas-

sent entre les jambes, sans que nous nous apercevions de leur existence.

Cet exercice ingénieux et moral nous a donné l'explication des combats antiques. Il y a des moments où, le pied porté en avant, balançant nos javelots, nous nous rappelons les guerriers d'Homère et les légionnaires romains. Tantôt Martinus pratique la méthode des Cafres lançant la zagaie, tantôt il imite la pose du Romulus de David. Romulus est plus noble, plus élégant, mais la méthode cafre frappe plus juste.

Tout en pratiquant ce cours de *pilum*, nous atteignons Herbeumont où nous arrivons à la nuit tombante et où nous trouvons à l'auberge du *Cheval Blanc*, tenu par M. Vasseur, un souper qui nous fait oublier l'omelette aux fagots de Cugnon, et des lits qui, après tout, valent encore mieux que les divans les plus moussus et les plus douillets de la forêt.

Herbeumont, situé sur le sommet d'un plateau, est une localité sans physionomie. Du centre du village partent des routes qui conduisent à Bertrix, à Conques et à Cugnon, sans qu'une seule échappée sur le paysage vienne réjouir le regard. Les maisons basses, bâties en schiste ardoisier sans badigeon à la chaux, sont tristes et sombres ; il n'y a guère que les toits moussus et couverts de vigoureuses giroflées et de jeunes bruyères, qui rompent un peu la funèbre monotonie des murs noirs. La seule curiosité d'Herbeumont consiste dans les restes d'un château ruiné jusqu'au sol du côté du village, mais qui conserve encore, du côté de la rivière, des murs, des poternes dont la construction atteste le XII^e ou le XIII^e siècle.

On sait peu de choses sur les châtelains d'Herbeumont, qui ressemblaient probablement à tous ces petits tyranneaux ardennais, dont le pouvoir sans limites se révèle dans quelques chartes publiées par la société archéologique du Grand-Duché de Luxembourg. Perchés sur le sommet des montagnes les plus escarpées, leurs châteaux étaient de véritables armures de granit destinées à protéger leurs armures d'acier. Toujours l'épée au flanc, ne descendant de cheval que pour se mettre à table, dictant leur volonté souveraine à la pointe de la lance, les barons ardennais, comme les burgraves du Rhin, avaient senti croître en eux un orgueil monstrueux et impie, qui ne s'inclinait pas même devant Dieu.

Juchés dans leurs aires, ils jetaient sur la vallée le regard féroce et stupide du condor, qui choisit sa proie de l'œil avant d'ouvrir ses vastes ailes. Au pied du manoir, des masures, des cabanes de pisé ou de genêt, au milieu desquelles s'élevait une modeste église qui montrait le ciel aux pauvres serfs de la glèbe ; au sommet du roc inaccessible, une forteresse imposante, immense et dont les murs avaient quelquefois douze pieds d'épaisseur,

comme à Bourscheid et à Vianden, tel était le contraste que les barons du moyen âge avaient sans cesse sous les yeux. Environnés de forêts, vivant au milieu d'une nature âpre et sauvage où leurs châteaux élevaient insolemment leurs créneaux orgueilleux, ces hommes devaient se croire d'une race supérieure aux populations qui les entouraient et qu'ils balayaient devant eux du plat de l'épée, lorsque le fardeau de douleurs, devenu trop lourd à porter, poussait les serfs à revendiquer leurs droits d'hommes et de chrétiens.

Le château d'Herbeumont devait avoir un aspect grandiose et imposant avant que la poudre, cette grande niveleuse sociale, et les boulets, ces rudes messagers de l'égalité civile, ne fussent venus frapper les barons dans leur armure de granit. Placé à l'extrémité d'un des méandres formés par la Semoy qui coule à trois cents pieds au-dessous de ses murs, le château d'Herbeumont, symbole farouche du génie féodal, ne pouvait être pris et détruit que par des armes, expression d'une société nouvelle.

Que pouvaient les balistes, les mangonneaux, les traits, les tours mobiles à pont, contre cette forteresse accessible d'un seul côté, où les fossés avaient trente pieds de profondeur, et où les herses et les portes de fer se succédaient, et défendue à droite, à gauche et derrière, par un précipice de trois cents pieds, où la main d'un page eût fait rouler Diomède ou Ajax lui-même. Et quel délirant orgueil ne devait pas animer ces barons, lorsque, enfermés dans leurs donjons, ils bravaient les armées d'un empereur ou d'un roi dont les forces venaient expirer impuissantes au pied de ces tours, de ces murs formidables que le temps et les boulets n'ont pas réussi à renverser.

Le manoir d'Herbeumont fut bâti en l'an 1100 par Jean de Rochefort. La maison noble d'Herbeumont était originaire du comté de Chiny (1), et portait d'azur à trois fasces d'or. La seigneurie d'Herbeumont, ainsi que celles d'Orgéo et de Bertrix, ont passé successivement dans plusieurs maisons illustres. Au commencement du ^{xv}^e siècle, elles étaient en celle de Rochefort. L'an 1412, les damoiseaux de Rochefort et de Herbeumont reconnurent judiciairement que la terre de Bertrix appartenait à la souveraineté, fief et ressort du duché de Luxembourg (2).

Voilà, avec quelques chartes résumées dans les consciencieux travaux de la *Société pour la conservation des monuments historiques du Luxembourg*, chartes relatives à des acquêts, à des transferts, à des baux entre les nobles damoi-

(1) BERTHOLET, *Histoire de Luxembourg*, t. VI, p. 276.

(2) *Idem*, p. 277.

seaux d'Herbeumont et les serfs gîtant au pied des murs de l'orgueilleuse forteresse, tout ce que l'histoire nous raconte d'Herbeumont pendant le cours du moyen âge. Il y avait dans le cimetière du village la tombe d'un châtelain d'Herbeumont, mort le 1^{er} janvier 1478.

Vers le milieu du XVI^e siècle, la guerre qui désole l'Ardenne, ramène le nom d'Herbeumont dans l'histoire. Après la glorieuse bataille de Saint-Quentin (10 août 1557), qui mit la France à deux doigts de sa perte et livra au duc de Savoie, général de Philippe II, le connétable de Montmorency et quatre mille prisonniers, les hostilités entre la France et l'Espagne recommencèrent plus sérieuses que jamais. Deux armées françaises furent envoyées dans le Luxembourg et l'Artois : la première, commandée par le duc de Guise, auquel la prise de Calais venait de créer une brillante renommée militaire, s'empara de Thionville et devait se joindre par le Hainaut à l'armée du maréchal de Thermes. Le duc de Nevers, détaché de l'armée de Guise, pénétra dans le Luxembourg par la Meuse, après avoir ruiné Bouvignes, sur les ruines de laquelle planent les ombres héroïques des dames de Crèvecœur. Le duc de Nevers prit Ivoix, Dampvillers, Montmédy, les châteaux d'Herbeumont (1558), de Jamoigne, de Chiny, de Rossignol, de Villemont, et quelques autres places (1). Ravagées par la peste et la guerre, les calmes vallées de la Semoy, de l'Alzette et de la Sûre, devinrent des champs de bataille où la mort déploya toutes ses horreurs, jusqu'au mois d'avril 1559, où la France rendit par le traité de Cateau-Cambresis ce qu'elle avait enlevé à l'Espagne dans le Luxembourg, le Hainaut et la Flandre.

Les annales de Carignan conservent quelques traces du siège d'Herbeumont par le roi de France Henri II. On y lit « qu'au mois de février de l'an 1558, le duc assembla à Yvois un conseil de guerre où se trouvait un vieux capitaine de Reims, nommé le seigneur de *Jamets*. » On se plaignit, dans ce conseil, des courses que faisait la garnison du château d'Herbeumont, qui appartenait à cette époque au comte de Bilstein. « Ce château, y est-il dit, est situé dans la forêt des Ardennes, sur un rocher escarpé de toutes parts, si ce n'est du côté de l'entrée (2). » Hautcourt, commandant d'Yvois, proposa au duc de Nevers le siège du château, qui fut investi au commencement de février et canonné sous la direction de Jacques Wolff, maître de l'artillerie. La garnison se défendit vaillamment, mais ces murs, qui avaient abrité la féodalité contre les carreaux d'arbalète, ne purent protéger les as-

(1) LAVALLÉE, *Histoire des Français*, t. II, p. 351. — BERTHOLET, *Histoire de Luxembourg*, t. VIII, p. 27.

(2) ANNALES DE CARIGNAN, citées par M. PRÉMOREL, p. 146.

siégés contre les boulets français, et, le 16 février, la forteresse se rendit au duc, qui en donna le commandement au sieur Lacroix, lieutenant du gouverneur d'Yvois. Quant à Hautcourt, il alla, à la tête de cinq compagnies d'infanterie et de deux cents arquebusiers, s'emparer de Villemont, de Rossignol et de Chiny, qui venaient de subir le sort d'Herbeumont. Villemont et Rossignol furent brûlés et rasés ; l'heure n'était pas encore venue, pour le vieux manoir des comtes de Rochefort, de combler à son tour ses fossés de ses tours altières et de ses murs orgueilleux.

La fameuse ligue du Rhin, négociée par l'habile Lionne sous l'inspiration de Mazarin, ralluma la guerre entre la France et l'Espagne. Dans une requête adressée par les habitants d'Herbeumont au gouverneur du Luxembourg, le 3 juin 1658, près d'un siècle après l'invasion du duc de Nevers, les paysans et manants demandent d'être dégrevés des charges à eux imposées en considération des pertes éprouvées pendant la durée du siège d'Herbeumont, et ils s'expriment ainsi : « Et comme durant le siège et la prise du château d'Herbeumont par les ennemis *les Français*, au mois d'août dernier, les soussignés ont souffert la perte de tous leurs grains généralement, comme aussi des pailles, foin et autres meubles, et, en outre, ayant été déchassés de leur village, durant le terme de quatre mois que les ennemis occupaient le château, sans oser retourner à leurs habitations, et se trouvant par ainsi hors de pouvoir acquitter les charges, etc. (1). »

Le traité des Pyrénées vint rendre un peu de repos aux pauvres habitants du Luxembourg si rudement foulés par les combats qui se renouvelaient autour de chaque bicoque féodale. L'Espagne, forcée de démembrer le Luxembourg, céda à la France par ce traité Thionville, Montmédy et Dampvillers, leurs appartenances, dépendances et annexes, prévôtés et seigneuries, le château de Chevancy, Marville et leurs prévôtés et dépendances.

Cependant, l'Ardenne ne subit pas toujours sans regimber les brigandages des Français qui l'envahissaient et des Espagnols qui semblaient devoir être ses protecteurs. En 1622, le fameux Ernest Mansfeld, fils de Pierre-Ernest Mansfeld, gouverneur de Luxembourg, où il mourut en 1604, protestant contre la paix qui venait d'être signée entre les Bohêmes et l'empereur Ferdinand, ravagea, à la tête de vingt mille bandits recrutés en Allemagne, le Palatinat, l'Alsace, et transporta la guerre dans les Pays-Bas en traversant la Lorraine.

(1) Requête citée par M. DE PRÉMOREL, p. 147.

L'armée de Mansfeld, vrai torrent de Huns, qui ne laissait derrière elle que des ruines et des cadavres, traversa les Ardennes comme l'avaient fait au IX^e siècle les Normands, c'est-à-dire, en incendiant, en pillant et en détruisant tout sur son passage. Le but de Mansfeld était d'entrer en Hollande par le Brabant. Une armée espagnole, qu'il devait battre quelques jours plus tard à Fleurus, observait tous les mouvements du redouté condottiere en attendant une heureuse occasion pour lui livrer bataille. Arrivé dans les environs de Stenay et de Mouzon, Mansfeld fit camper ses troupes qui se mirent à dévorer le pays, de manière à rappeler le fléau des sauterelles de l'Égypte. Lorsqu'il ne resta plus aux paysans que leurs granges vides et leur peau meurtrie par les ceinturons des rapières des bandits de Mansfeld, celui-ci leva le camp avec sa cavalerie et ses routiers les plus lestes, et laissa son bagage dans les environs de Sedan sous la protection d'un corps d'Allemands. L'armée espagnole suivait Mansfeld, comme une meute de chiens couards qui se contente d'aboyer à honnête distance d'un sanglier, crainte des boutoirs ; enfin, à Fleurus, elle se décida à attaquer le redoutable partisan, qui mit dans une déroute complète ses adversaires, entra à Bréda et se retrancha si bien dans l'Oost-Frise, que le général Tilly renonça à l'attaquer.

Après le départ de Mansfeld, les Allemands campés à Sedan cherchèrent à rejoindre le corps d'armée principal, se mirent en route par petites troupes, passèrent la Semoy à Membre et s'égarèrent si bien qu'ils se trouvèrent le lendemain matin sur la Semoy entre Chiny et Bertrix.

Mais le moment de prendre une sanglante revanche était arrivé pour les pauvres paysans, si cruellement dépouillés et si rudement menés par les soudards de Mansfeld. On sonna le tocsin, les cloches renvoyèrent à travers les airs le signal de l'insurrection et le cri de la vengeance. L'abbé de Saint-Hubert avait armé ses vassaux, et chaque paysan avait décroché son arquebuse pour saluer au passage les pillards allemands. Tous les ravins, tous les rochers de la Semoy, tous les taillis de la forêt qui environne la route d'Herbeumont à Cugnon, étaient peuplés de tirailleurs invisibles, qui n'attendaient qu'un signal pour écraser l'ennemi. Depuis le château d'Herbeumont jusqu'au moulin de Conques, les Allemands laissèrent deux cents hommes comme de sanglants jalons qui marquaient leur route. Les seigneurs de Bertrix, de Cugnon, de Noirefontaine, auxquels s'étaient raliés tous les gentilshommes de la contrée, dirigeaient les attaques des paysans. La débandade se mit alors parmi les Allemands, qui s'enfuirent à vau-de-route, donnant aux Ardennais le spectacle d'une traque de loups,

dans laquelle chaque balle abattait un pillard ! Le souvenir des vols, des cruautés de l'ennemi, avait rendu les Ardennais impitoyables, et dans cette Vendée improvisée, où la vengeance enfantait des soldats, les bandits de Mansfeld furent si rudement étrillés, que fort peu d'entre eux purent aller rapporter à leur général la nouvelle d'un échec qui lui coûtait une grande partie des dépouilles enlevées au Palatinat, à la Lorraine, à l'Alsace, dépouilles qui indemnisièrent les riverains de la Semoy des pertes qu'ils avaient subies pendant l'invasion des bandes de Mansfeld.

Nous avons vu, dans la forêt qui s'étend d'Herbeumont à Conques, des débris de murs, des traces de fossés envahis par les ronces et les mousses et que l'on suppose être des ruines de fortins élevés à cette époque si orageuse pour l'Ardenne. Ces fortins, vrais *blockhaus*, perdus dans l'épaisseur des bois, ne pouvaient défendre les passages de la Semoy, mais servaient probablement à assurer une retraite aux petites bandes de volontaires destinées à inquiéter l'ennemi, ou à abriter les paysans chassés de leurs villages par l'incendie. On trouve encore quelques débris moussus au niveau du sol dans l'endroit appelé la Basse-Bouloy, près de la fameuse roche du Chat ; la tradition locale croit y reconnaître les restes des *blockhaus* ; d'autres y voient des traces d'un camp romain. Nous ne nous chargerons pas de prononcer entre ces deux doutes qui, peut-être, s'éloignent tous deux de la vérité.

Les ruines d'Herbeumont se composent aujourd'hui de quelques pans de murs, qui semblent des blocs gigantesques de schiste exfoliés par les pluies. On arrive au pied du rempart du manoir à travers un taillis épais qui a envahi les fossés aux trois quarts comblés. Dans les ruines informes qui se trouvent en avant de la porte principale, on reconnaît les restes d'un ouvrage avancé destiné à protéger la poterne, à inquiéter les assiégeants sur leurs flancs et à défendre l'approche des fossés. L'entrée de la cour est presque obstruée par les débris des tours énormes, qui formaient la principale défense du château du côté du village. C'est de ce côté, point vulnérable de la forteresse, que l'on devait avoir réuni les plus puissants moyens de défense. Sur ses deux flancs et sur le derrière, Herbeumont était protégé par les pentes verticales de la montagne laquelle s'élève à plus de quatre cents pieds au-dessus du niveau de la Semoy qui la contourne de toutes parts.

Les murs extérieurs de la partie méridionale du château sont si bien conservés qu'on les croirait construits seulement depuis quelques années. Mais de ce côté, Herbeumont n'était accessible que pour des écureuils ou

des chats, et dix hommes auraient facilement repoussé une armée qui eût osé tenter d'escalader la montagne, dont l'escarpement donnerait le vertige à un isard ou à un chamois.

Le château d'Herbeumont formait un carré long qui occupait tout le sommet de la montagne, à laquelle il faisait une couronne de créneaux. La cour intérieure avait cent trente-cinq pieds de longueur et cent deux pieds de largeur. Quatre tours, de plus de soixante pieds d'élévation, s'élevaient aux angles formés par les remparts du château, lesquels devaient avoir près de trente pieds d'élévation. Un second mur, séparé du premier par un espace de trois ou quatre mètres, formait une sorte de chemin couvert et de premier rempart, qui communiquait avec l'enceinte principale par des porternes s'ouvrant dans les cours et défendues par des portes bardées de lames de fer, des herses puissantes ou des orgues ferrées. Les tours des angles pouvaient avoir, autant qu'on en peut juger par les ruines actuelles, près de quarante pieds de diamètre. L'épaisseur des murs des tours est de sept à huit pieds et n'a pas les proportions formidables des tours de Bourscheid et de Vianden, vrais types de châteaux forts des XI^e et XII^e siècles, dont les ruines encore menaçantes et formidables rappellent la virile barbarie de la féodalité tombée. Toutefois, malgré cette infériorité relative, et grâce à son caractère de nid d'aigle juché au sommet d'un roc inabordable sur trois de ses faces et défendu du côté du village par des fossés profonds et des tours crénelées, Herbeumont devait être une forteresse imprenable par les moyens dont disposait la science militaire avant l'invention de la poudre.

Les balistes et les mangonneaux qui se seraient établis sur les montagnes voisines du château auraient vu tomber dans les eaux de la Semoy les carreaux de leurs balistes et les pierres de leurs catapultes. Il était réservé à la poudre seule de proclamer l'avènement d'un monde nouveau par la bouche fumante des mortiers et des canons, et d'écrire avec leurs projectiles, sur les tours croulantes de la féodalité éventrée, l'émancipation des vilains et cette égalité politique qui a donné des droits égaux à la chaumière du vallon et au donjon menaçant qui semblait défier la foudre du ciel sur le sommet inaccessible de la montagne.

L'entrée principale du manoir, située du côté du village, était défendue non seulement par des tours avancées protégeant le pont-levis, mais encore par la double enceinte de murs crénelés au-devant de laquelle se trouvait le fossé taillé à fond de cuve, dans le schiste. Ce fossé, profond de plus de trente pieds, était dominé par les parapets du chemin couvert, sou-

tenus par une ligne de machicoulis à travers lesquels on pouvait écraser l'ennemi qui aurait tenté de saper la première enceinte. Dans le terrain enclos par les remparts, se trouvaient les magasins, les écuries, les casernes de la garnison et les logements des maîtres, composés probablement d'une de ces vastes salles qui embrassaient tout l'étage d'une tour (1). Rien ne montre dans les ruines que le château d'Herbeumont ait eu un donjon principal, soit au centre de la cour, soit à l'un des angles du rempart. Les forteresses du XI^e siècle ne possédaient pas toujours un donjon établi à part, quelquefois une des tours d'enceinte en tenait lieu, ainsi que le remarque un écrivain qui fait autorité dans les questions d'architecture militaire du moyen âge (2).

Aujourd'hui Herbeumont conserve encore une partie de son enceinte. Le mur de gauche, et celui qui fermait le château vers le fond et sur le côté le plus escarpé de la montagne, montrent de quelle puissante armure de granit était revêtu ce manoir, avant que les boulets français ne vissent la briser et coucher dans l'herbe ses créneaux séculaires et redoutés.

Lorsque les tours se dressaient encore dans leur imposante majesté et dominaient le plateau d'Herbeumont d'une centaine de pieds, on devait, du haut de leurs plateformes ou de leurs parapets crénelés, jouir d'un splendide coup d'œil sur le paysage environnant. Aujourd'hui encore, en montant sur la crête des remparts ruinés, le regard embrasse un paysage empreint d'un rare caractère de grandeur sauvage et pittoresque. À droite,

(1) Pour donner une idée de l'aspect que présentait l'intérieur des manoirs au XVI^e siècle, nous citerons le passage suivant d'un vieil écrivain français :

« Dedans la salle du logis, dit-il (car en avoir deux cela tient du grand), la corne de cerf ferrée et attachée au planchet, où pendoient bonnets, chapeaux, gressiers (cors de chasse), couples de lesses pour les chiens et le gros chapelet de patenôtres pour le commun. Et sur le dressoir, ou buffet à deux étages, la *Sainte Bible*, les *Quatre Fils Aymon*, *Ogier le Danois*, *Mélusine*, le *Calendrier des Bergers*, la *Légende dorée* et le *Roman de la Rose*. Derrière la grande porte, force longues et grandes gauls de gibier ; et au bas de la salle, sur bois cousus et entravés dans la muraille, demi-douzaine d'arcs, avec leurs carquois et flèches, deux bonnes et grandes rondèles (boucliers) avec deux épées courtes et larges, deux hallebardes, deux piques de vingt-deux pieds de long, deux ou trois cottes ou chemises de mailles dans le petit coffret plein de son, deux fortes arbalètes de passes avec leurs bandages et garrots (traits) dedans, et en la grande fenêtre sur la cheminée, trois haquebutes et au joignant la perche pour l'épervier ; et plus bas, à côté des tonnelles (filets à prendre les perdrix), esclotouères (traîneaux), rets, filets, pantières et autres engins de chasse ; et sous le grand banc de la salle large de trois pieds, la belle paille fraîche pour coucher les chiens, lesquels, pour ouïr et sentir leur maître près d'eux, en sont meilleurs et vigoureux ; au demeurant deux assez bonnes chambres pour les survenants et étrangers, et en la cheminée de beau gros bois vert lardé d'un ou deux fagots secs qui rendent un feu de longue durée... » — *Propos Rustiques d'Entrapel*, Paris, in-12, 1842, p. 284.

(2) BATTISIER, *Histoire de l'Art monumental*, p. 607.

la Semoy va, vient, retourne sur ses pas et forme plusieurs charmants deltas boisés, que les chevreuils semblent affectionner particulièrement. À gauche se déroulent les forêts de Conques et d'Herbeumont, et, en se tournant vers l'entrée du château, on voit se profiler sur l'horizon les hauteurs boisées de Cugnon et les lignes vagues des montagnes qui portent Bouillon dans un de leurs replis. Mais le plus ravissant coup d'œil est sans contredit celui qui s'offre à la droite du manoir, lorsque le spectateur tourne le dos à la porte d'entrée. Les croupes de collines, les courbes capricieuses de la rivière que surplombent partout des rocs formidables d'un beau ton gris, rompu par des plaques de mousses qui passent depuis l'or pur jusqu'au vermillon le plus vif, les attitudes hasardeuses des vieux chênes penchés sur l'abîme et paraissant écouter les paroles mystérieuses que la Semoy jette aux rocs géants qui se mirent dans ses eaux, les losanges gracieux du vallon qui se perd dans les vapeurs mystérieuses des lointains, tel est le beau et imposant spectacle qui s'offre au regard du voyageur et qui emprunte encore un charme de plus à la muette solitude de ces ruines, habitées par un congrès de renards, lesquels ont succédé avec les freux et les corneilles aux sires d'Herbeumont et aux seigneurs de Rochefort, dont le gonfanon flottait jadis là où jasant aujourd'hui les bouvreuils et les merles.

On retrouve encore, dans la cour principale, des traces des bâtiments intérieurs, qui étaient adossés au mur de droite et parmi lesquels se trouvaient les magasins d'armes, de vivres, les écuries, etc. À gauche, apparaît l'orifice du puits taillé dans le roc vif et qui, pour atteindre le niveau de la rivière, devait avoir une profondeur immense.

L'attrait fiévreux des trésors enfouis dans les ruines, et qui a dû faire plus d'une victime chez des hommes superstitieux, crédules et surtout avides, semble s'être fait sentir à Herbeumont comme à Bourscheid, à Feltz, à Brandebourg, où souvent d'imprudents fouilleurs ont été ensevelis sous les ruines des voûtes ou des murailles. Il y a trois ans, on trouva, en déblayant des pierres éboulées, le squelette d'un homme auprès duquel gisaient une pioche et une bêche. Le squelette était enseveli sous une montagne de moellons, dans une attitude qui révélait une mort soudaine et violente. C'est en vain que nous avons interrogé la tradition sur ce fait mystérieux, les ruines ont gardé ce secret avec tous ceux dont le vieux manoir avait sans doute été le confident muet et le taciturne complice.

Les ardoisières d'Herbeumont, dont l'exploitation a été rendue plus facile par la création de nouvelles routes et surtout du pont magnifique jeté

sur la Semoy entre Conques et Herbeumont, méritent une visite des minéralogistes, des artistes et même des simples curieux. Mais pour entreprendre ce voyage souterrain, dans une région que n'éclaire jamais un rayon de soleil et dont les ténèbres sont étoilées de temps en temps par les flammes rouges des mines, qui éclatent en projetant de toutes parts des fragments de schiste ; pour descendre dans cet atelier infernal, où de pauvres ouvriers jouent vingt fois par jour leur existence contre un maigre salaire, soit en montant les échelles vermoulues et humides des puits, l'épaule chargée de fragments de roc, soit en les descendant à vide ; pour entreprendre cette excursion qui rappelle celle de Télémaque s'enfonçant dans l'Averne ou celle du Dante explorant les neuf cercles maudits, il faut être doué d'une grande intrépidité de caractère, d'une puissance de jarrets et de poignets, qui vous permette soit en montant, soit en descendant les dangereuses échelles des puits, de compter sur ce que les gymnasiarques appellent la *force de résistance*. Un vertige, un éblouissement, une trop vive préoccupation de l'abîme qui s'ouvre sous vos pieds comme une gueule ténébreuse et muette, et l'on peut être certain de *souper chez Pluton*, comme disait le Spartiate Léonidas. Rien de plus émouvant que l'aspect de ce monde mystérieux, où de faibles lueurs, projetées par les lanternes des mineurs, éclairent des ombres qui passent et se perdent dans des ténèbres profondes ; où le silence d'une tombe creusée à trois cents pieds dans la croûte terrestre est rompu par les coups de tonnerre des mines, qui semblent devoir faire écrouler la montagne sur les audacieux violant le secret de la région des gnomes et troublant par le bruit de leurs marteaux, le silence éternel des mystérieux laboratoires, où la terre renouvelle sans cesse les richesses de ses flancs sacrés, que dévore presque aussitôt l'activité fiévreuse de la race humaine.

La vie des ardoisiers, qui se font aider dans leurs pénibles et périlleux travaux par leurs femmes et leurs enfants, est des plus rudes, et nous nous sommes souvent demandé comment de jeunes filles de vingt ans pouvaient vingt fois par jour gravir des montées de plus d'un kilomètre, les épaules chargées d'une hottée d'ardoises pesant de soixante à quatre-vingts livres. En voyant ces viriles travailleuses portant un faix plus lourd que celui des légionnaires de César, gravir courbées et pieds nus les pentes des montagnes, nous rougissions de notre sac de vingt-cinq livres et nous nous demandions, non sans un peu de confusion, combien, parmi les robustes travailleurs des villes, auraient pu accomplir cette tâche écrasante, sous les rayons d'un soleil d'été et dans des chemins taillés dans le roc, qui sont à midi de vrais fours à réverbère.

On trouve sur les lames de schiste ardoisier des traces d'arachnides, de scolopendres et de myriapodes de diverses espèces, mêlées à des empreintes de fougères. Nous avons emporté quelques échantillons curieux de ces fossiles, mais un jour que la température était de trente degrés à l'ombre et que le poids de notre sac semblait croître d'heure en heure, nous imitâmes les marins allégeant le navire pour sauver l'équipage ; nous jetâmes pardessus bord, non sans un vif regret, la cargaison de schiste antédiluvien.

La route d'Herbeumont aux ruines du prieuré de Conques est admirable ; elle descend à travers la forêt, vers la vallée où l'on va retrouver la Semoy plus pittoresque, plus capricieuse et plus agreste que jamais. Un pont d'un effet grandiose est jeté sur la vallée, mais, quelque imposant qu'il soit, nous doutons fort que même par les basses eaux « un *vaisseau à haute mâture passerait sous ses arches* », ainsi que l'affirme poétiquement M. de Prémol. Jeté dans un vallon sauvage où les lignes du paysage atteignent des proportions gigantesques, où les rocs qui bordent la Semoy ont près de cinq cents pieds de haut, où les flancs des montagnes portent des forêts presque inextricables, le pont d'Herbeumont offre aux artistes, aux touristes et aux rêveurs, un des plus beaux spectacles et une des haltes les plus poétiques qu'on puisse rêver, même après avoir vu la Suisse et les beaux vallons de l'Isère.

Quelques minutes nous séparent de la vallée de Conques, de ses beaux étangs, et des ruines du prieuré. La route est charmante ; partout des voix mélodieuses, cachées sous les dômes verdoyants des chênes, des hêtres et des bouleaux, chantent l'hymne de l'éternelle jeunesse de la nature. À ces fraîches et joyeuses chansons succède le bruit des haches des bûcherons, qui éveillent dans la forêt de douloureux et lamentables échos. Et lorsqu'un des antiques et robustes rois de la forêt, atteint par un dernier coup du fer impie, tombe en gémissant sur le sol qu'il couvre comme un Titan foudroyé, les oiseaux effarés poussent des cris de douleur et chantent une mélancolique oraison funèbre sur le sort du chêne tri-séculaire, qui prêta l'abri de sa verte coupole à leurs amours, à leur berceau, à leurs luttes vocales, et ombragea même quelquefois leurs tombes aériennes.

Au bas de la côte boisée que nous suivons depuis Herbeumont, la route fait un coude et le vallon de Conques apparaît dans toute son agreste et sauvage beauté. Les lignes de faite du vallon, couronnées par les cimes de la forêt, forment comme un immense cratère au fond duquel apparaissent et les eaux dormantes de l'étang de Conques et le squelette sombre et mutilé de l'ancien prieuré, dont les murs lézardés, les nefs effondrées, les cloi-

tres éboulés, forment un contraste frappant avec le frais et harmonieux paysage qui l'entoure et qui fait à ces ruines une auréole de verdure, de fleurs, de forêts et de lacs, où se mirent tour à tour les nuages et les hirondelles.

Le prieuré de Conques, situé à une demi-lieue d'Herbeumont, avait été donné en 1175 à l'abbaye d'Orval par Louis III, comte de Chiny. En 1622, le monastère de Conques possédait, d'après M. de Prémorel, sept cent vingt-neuf arpents de terre tant en bois qu'en prairies, terres labourables et étangs. Il jouissait en outre, dans les forêts de Sainte-Cécile et de Chiny, de vastes droits de pâture et d'abatage, ainsi que du privilège exclusif de la chasse et de la pêche sur une grande étendue de la rivière et dans les forêts qui la bordaient.

En 1702, Conques avait perdu beaucoup de son importance, et, selon M. de Prémorel, qui, en sa qualité de propriétaire actuel du domaine de Conques, doit avoir pu puiser aux sources de la tradition et des archives locales, il paraît que le prieuré avait été abandonné vers la fin du XVII^e siècle et que ce ne fut que vers le commencement du XVIII^e que l'abbé d'Orval se décida à le rétablir en y envoyant quelques religieux. On donna à cette occasion, à l'église du prieuré, une relique de saint Hadelin. En 1715, l'église et le cloître furent rebâtis, ainsi que le prouve une plaque de plomb, trouvée dans les ruines.

Conques était pour les religieux d'Orval une sorte de Thébàide plus favorable à la méditation que leur somptueux monastère. À Conques, dans ce prieuré sombre, austère, perdu au fond d'un vaste entonnoir de montagnes, couronnées de forêts sauvages où la voix gémissante du vent se mêlait aux hurlements des loups ; dans cette agreste solitude que troublait rarement le pas d'un voyageur, le religieux d'Orval était plus près de Dieu que dans son couvent, où mille choses venaient le distraire des hautes contemplations qui montent jusqu'à Dieu et plongent jusqu'à la mort et l'éternité. Conques était encore pour Orval une sorte de colonie, qui fournissait à la métropole, du gibier, du beurre et du poisson, en échange du vin, du blé, du fer et de la viande qu'Orval envoyait à Conques. Le nom de cette vallée, qui s'appliqua plus tard au prieuré, vient, selon M. de Prémorel, « de la ressemblance de cette vallée avec le coquillage qui porte ce nom ».

La révolution de 1793, qui sembla vouloir mettre entre elle et le passé un abîme de sang et de ruines et détruire tout ce qui portait le sceau du christianisme, accusé d'être la source de tous les crimes par des hommes

qui devaient aboutir au culte de la déesse Raison représentée par une courtisane ivre ; cette révolution, qui devait faire d'Orval une solitude où les langues ardentes de l'incendie semblent lécher encore les traces des boulets, devait étendre ses ravages jusque sur la calme solitude de Conques. Le prieuré ne comptait à cette époque qu'un prieur et deux novices, qui furent bientôt augmentés d'une dizaine de moines d'Orval, échappés à grand-peine aux pillards et aux incendiaires. Ils croyaient que cette vallée perdue dans les plis de la montagne, cachée par l'épais rideau des forêts, les sauverait des fureurs de ces Huns modernes, qui avaient inscrit la *fraternité* sur leur sanglant drapeau. Ils se trompaient !

« Pendant une journée pluvieuse, alors que la Semoy, gonflée par des orages, avait transformé ses vagues tranquilles en flots impétueux, on vint avertir les fugitifs d'Orval qu'une troupe de carmagnols approchait du monastère. Un habitant du pays, auquel les religieux avaient fait souvent du bien, s'empara de la barque du couvent et la conduisit, à travers les plus grands périls, sur la rive opposée du monastère. Mais la Providence, qui tolère le mal, sait aussi inspirer le bien. Un ancien et fidèle serviteur des religieux, voyant le danger que couraient ses maîtres, se jeta sans hésiter à la nage pour aller ressaisir la barque. Ce brave homme arriva comme par miracle au lieu où la gardait celui qui s'en était emparé ; il dut alors lutter pour se rendre maître de la barque et des avirons, et ce ne fut qu'après avoir risqué les chances d'une nouvelle traversée qu'il put recueillir les religieux qui l'attendaient avec anxiété sur le haut du mur qui longe la Semoy. Grâce au dévouement de cet ancien serviteur qui vit encore aujourd'hui, les moines purent à temps mettre entre eux et leurs persécuteurs un obstacle infranchissable (1). »

Les ruines du prieuré de Conques n'ont rien de grandiose. On trouve, dans ce qui reste debout des murs de l'église et des cloîtres, quelques traces de plein cintre roman qui pourraient remonter au XII^e siècle. À gauche, les cloîtres offrent encore quelques débris des murs latéraux, percés, dans la partie supérieure qui correspondait à l'étage, de fenêtres d'un style barbare et dont les linteaux sont en pierre de Fontenoille. Le mur de façade de l'église est toujours debout ; le porche offre l'aspect d'une large brèche par laquelle on voit au fond du chœur, deux fenêtres dont l'archivolte est du plus pur roman. Quelques pilastres de ce style pâteux, lourd et stupide qui s'épanouissait dans tout son orgueil dans la nouvelle église d'Orval, — dont la durée devait être si courte ! — se dressent le long de la nef et

(1) *Un peu de tout à propos de la Semoy*, p. 114.

montrent au-dessus de leurs chapiteaux les retombées des arcs en plein cintre. L'église a quatre-vingt-un pieds de long sur trente-cinq de large ; partout le revêtement de plâtre est tombé, ce qui donne à ces ruines un caractère sinistre et sombre, dû au ton sévère des assises de schiste ardoisier qui forment ses murs.

À gauche, au fond des cloîtres, une fenêtre et une porte de style roman encadrent admirablement deux percées magnifiques sur le vallon, les rocs et la montagne boisée.

Ce qui reste de traces de style roman dans le chœur de l'église, ainsi que dans quelques parties des cloîtres, nous ferait supposer que les moines d'Orval avaient déjà fait subir en 1715, au prieuré de Conques, les sacrilèges mutilations qu'ils devaient recommencer à Orval, où la magnifique église fondée par saint Bernard fut amputée pour donner de l'espace à un temple conçu dans ce style bâtard, nauséabond et marguillier qui caractérise les monuments religieux du commencement du XVIII^e siècle. Ces pilastres plats, bêtes et sots, alignés le long de la nef comme des bedeaux, nous les retrouverons dans l'église moderne d'Orval, pour laquelle nous n'avons pas eu un regret. Et ce qui prouve que cet affreux style hybride, où le paganisme abâtardi s'est greffé sur le catholicisme énérvé, n'avait en lui ni pensée, ni grandeur, ni poésie, c'est que les ruines de l'église moderne d'Orval sont sottes, maussades et ennuyeuses, tandis qu'on trouve des impressions profondes, religieuses et grandes, dans le spectacle des beaux cloîtres romans d'Orval et des restes splendides de l'abside de l'église de saint Bernard, où partout la pierre s'épanouit, fleuronne, s'élance et porte dans sa forme admirable l'empreinte du génie profondément chrétien de l'architecture religieuse du XII^e siècle.

Nous quittons Conques pour entrer de nouveau dans la forêt qui enserre de toutes parts les ruines du prieuré et prend ici un caractère plus sauvage. Les fourrés sont plus épais, les chênes et les bouleaux ont des attitudes et des formes qui montrent que la science forestière s'est moins occupée d'eux. Des blocs de rochers, égarés dans les clairières et couverts de mousses, étonnent par leur présence qu'on cherche en vain à s'expliquer. Mais le paysan, le braconnier a une explication toujours prête pour les phénomènes dont son intelligence ne peut rendre compte. Ces blocs de roches grises, capitonnés de mousses et de fougères, sont les fauteuils à la Voltaire occupés par les sorcières et les pairs de Satan, lors des assemblées nocturnes. Un peu plus loin, dans un endroit appelé la Basse-Bouloy, on trouve les ruines d'un des fortins avancés qui se rattachaient à la dé-

fense de la forteresse d'Herbeumont, et que les gens du pays appellent encore aujourd'hui les *Guets du Château* ; dans une autre partie de la forêt qu'on appelle *Chéri*, le sol porte les traces très visibles des lignes d'un fossé, dominé au centre par une sorte de monticule envahi par les broussailles, sous lesquelles le fer de nos bâtons rencontre des débris de murs. Des fouilles intelligentes, pratiquées dans cette partie de la forêt, révéleraient peut-être des ruines gallo-romaines fort intéressantes.

Bientôt un bruit sourd, qui se mêle à la voix aérienne des grands chênes, nous révèle la présence de la Semoy dont les flots écument au pied de la *Roche du Chat*, gîte habituel des chats sauvages qui se tiennent dans les fourrés qui tapissent ce roc escarpé. Cette partie de la forêt offre un aspect grandiose et sévère, qui fait pousser à Martinus des hurlements d'enthousiasme capables de réveiller en sursaut les loups endormis dans les halliers. Et en effet, le coup d'œil est splendide et mérite qu'on le *savoure*, comme dirait Montaigne. Nos sacs jetés sur l'herbe nous donnent un confortable chevet, et bientôt étendus sur le dos, envoyant la fumée de nos pipes vers les nuages qui passent à notre zénith, nous sommes absorbés tout entiers par cette magnifique symphonie de formes et de couleurs que nous donne la nature, et pour laquelle elle a mis à contribution l'azur du ciel, les rocs géants, les mousses dorées et purpurines, les chênes noueux, les sveltes bouleaux, les flots écumants, les frêles campanules tombant en grappes violettes sur les rudes branches de quelque houx, dont le feuillage métallique, frappé par les rayons du soleil, resplendit et flamboie !...

La rive où nous sommes couchés descend vers la rivière par une pente douce, couverte d'une herbe drue, fine et constellée de marguerites. Derrière nous, à droite et à gauche, la forêt prolonge ses sombres taillis, ses lumineuses clairières et ses petits vallons, où coulent une foule de ruisseaux anonymes qui vont se perdre dans la Semoy. Devant nous et sur la rive droite, s'élève un mur gigantesque de rochers gris, qui se prolonge en amont et en aval et s'élève à plus de quatre cents pieds de hauteur. Ce mur de roc rompu par des brèches, des crevasses immenses, dans lesquelles les chênes et les hêtres plongent les rudes câbles de leurs racines, offre le plus magnifique coup d'œil surtout lorsque le soleil couchant jette sur les teintes grises du schiste et les sombres fûts des chênes la poussière d'or de ses rayons. Les couches du roc exfoliées par les pluies, forment de petites terrasses moussues toutes tapissées de fleurs charmantes et que les oiseaux peuvent seuls visiter. Ce coin perdu de la forêt et dans lequel la nature semble avoir réuni ses plus ravissantes harmonies, cette solitude si pro-

fonde et que troublaient seulement la voix des eaux et le mystérieux et religieux murmure des bois, nous laissa une impression inexprimable. Ces formes, ces couleurs et ces sons, semblaient correspondre à quelque chose de mystérieux, qui murmurait au fond de notre être et attendait, pour s'éveiller, l'aspect de ce coin ignoré de la création. Des larmes à la fois douces et tristes mouillaient nos yeux, à l'aspect de ces splendeurs terrestres que la nuit allait bientôt recouvrir de ses voiles sombres. Nous eussions volontiers étreint et baisé cette terre si belle, si fleurie, si lumineuse, dont les harmonies sacrées ont un si doux écho dans l'âme, et nous sentions cependant que cette nature dans son éternelle jeunesse et son insolente beauté était sourde à notre amour et qu'elle garde à tous ses amants la même couche froide, humide, sans qu'un seul des baisers des fils de l'homme ait jamais fait tressaillir ses flancs impassibles !

Au bout d'une heure de contemplation muette, nous quittons à regret cette charmante solitude qui eût passionné Salvator et le sévère Hobbema, et nous regagnons à travers la forêt la route de Florenville. Cette fois encore nous expions par deux lieues de *rubans* monotones, jalonnés de monceaux de cailloux, nos poétiques jouissances de la forêt. Nous traversons au pas de course Munoz et Chassepierre ; Munoz, jadis succursale de l'abbaye de Saint-Vanne à Verdun, et dont le monastère fut réuni en 1574 au collège des jésuites de Liège, par une bulle du pape Grégoire XIII.

La seigneurie de Munoz (1) jouissait de grands privilèges et la féodalité y étalait insolemment ses plus scandaleuses prérogatives, au nombre desquelles on comptait l'immoral droit de prélibation qui, pour avoir été contesté par quelques historiens, n'en a pas moins existé non seulement en Belgique, mais encore en Allemagne, en France et dans une grande partie de l'Europe féodale.

Le règlement qui constatait le *droit du seigneur* de Munoz était conçu en ces termes :

« Tous les bourgeois qui se marient hors du ban doivent emmener leurs femmes la *première nuitée* au ban dudit Muneau, et la progénie qui en issira, sera bourgeois de Muneau. Et qui en faudrait, serait à l'amende à la volonté du seigneur. »

En 1634, les pères jésuites furent investis de la souveraineté de Munoz, et tout porte à croire qu'ils abolirent les usages féodaux incompatibles avec leur mission et leur caractère. Cependant leur administration, si in-

(1) On écrivait aussi *Muneau* et *Munau*.

telligente, si douce et si paternelle dans le Paraguay, a laissé à Munoz de tristes et déplorable souvenirs, qui se rattachent au procès des frères Signorel, exécutés l'un le 17, l'autre le 25 février 1730.

Si la tradition et les procès-verbaux de cet inique et étrange procès (1) ne constataient l'exécution des frères Signorel, assassinés avec des raffinements de cruauté incroyables, on se refuserait à croire à tant de froide barbarie et on ne verrait dans l'affaire des Signorel qu'une de ces adroites et venimeuses calomnies, dont le XVIII^e siècle se montra si prodigue pour tout ce qui appartenait aux ordres religieux. Malheureusement ce doute n'est pas permis, les faits sont là, attestés par des pièces officielles, certifiés par la tradition, affirmés par les procès-verbaux et par la mémoire des vieillards qui se souviennent d'avoir entendu raconter par des témoins contemporains tous les incidents et les épisodes de ce crime juridique, qui dépasse en froide inhumanité tout ce qu'on peut imaginer.

Toutefois, constatons un fait ; c'est qu'on a beau chercher dans l'acte d'accusation des Signorel la trace d'un crime, d'un délit même, l'esprit étonné ne trouve rien et est obligé de se rejeter sur l'affreuse pensée que la mort de ces infortunés fut un de ces crimes commandés par la *raison d'État*, par les nécessités implacables de l'intérêt d'une congrégation, qui sait ? peut-être par la surprise d'un de ces secrets redoutables qui tuent ceux qui en sont les dépositaires. Attribuer à d'autres motifs, tels que ceux d'une haine privée, la mort des Signorel, c'est, croyons-nous, être à côté de la vérité et vouloir expliquer par des raisons mesquines et insuffisantes un drame qui dut avoir pour cause première quelque terrible mystère, que ni l'histoire ni la tradition n'ont pu découvrir jusqu'à ce jour.

Voici en quelques mots ce drame étrange, qui semble emprunté aux mœurs barbares d'une tribu américaine, plutôt qu'à celles d'une société chrétienne et policée où la justice doit toujours être tempérée par l'humanité.

En 1729, l'administration des jésuites de Munoz, voulant, par amour de la symétrie sans doute, faire compléter la façade principale du prieuré à laquelle il manquait une aile, décida que l'aile à construire serait une prison et que la direction des travaux serait confiée aux frères Philippe et Thomas Signorel, ainsi qu'aux quatre fils de ce dernier.

Les frères se mirent à l'œuvre ; mais restait la question de la distribution intérieure des bâtiments, que Thomas n'osait trancher sans prendre l'avis

(1) Les procès-verbaux du procès existent encore aux archives de Munoz.

des propriétaires.

Le père Malmedy, auquel Thomas s'adressa pour résoudre la question du plan de la geôle et pour prendre les ordres de la communauté, répondit en souriant, à ce qu'assure la chronique de Munoz :

— Thomas, fais-la *comme pour toi* !

Il est probable que si le malheureux Thomas eût pu comprendre l'atroce ironie qu'il y avait sous ces paroles, il se serait bien gardé de bâtir des murs aussi épais, de faire des portes et des verrous tels que ceux qu'on abattit en 1818 ; on peut même supposer qu'il eût pris son vol vers la France ou vers l'Allemagne, plutôt que de sceller un seul barreau dans cette prison qui devait être pour lui le seuil du gibet.

La prison terminée, Thomas fut enlevé un beau matin à sa famille et enfermé le premier dans la geôle qu'il venait de construire, sous l'accusation de port d'armes illégal, de violences publiques, de rébellion envers la justice, de blasphèmes envers le saint nom de Dieu, etc., etc. Toutes choses fort graves en 1730 et qui pouvaient, lorsque la haine s'en mêlait, conduire un homme fort loin.

Ce fut seulement lorsqu'il fut incarcéré que Thomas Signorel comprit toute la profondeur infernale de ce mot : « Thomas, fais la prison *comme pour toi*. » Mais il n'y fut pas longtemps seul ; son frère Philippe Signorel l'y rejoignit bientôt. Leurs meubles furent saisis et vendus à Carignan, sans que les juges parussent se soucier de ce que deviendraient la femme et les enfants de ces malheureux.

Cependant ils n'étaient pas au bout de leurs épreuves, et les plus terribles allaient seulement commencer. Un procureur fiscal, nommé La Porte, dressa un bel acte d'accusation contre les frères Signorel, un de ces actes inspirés par les traditions de Laubardemont et de Jefferies, dans lesquels tout concourt à l'accusation, les gestes, les paroles, l'habit qu'on portait, le vin qu'on a bu, ce qu'on a fait et ce qu'on n'a pas fait ; en un mot, le résultat de ce petit chef-d'œuvre de pourvoyeur de gibets fut une sentence qui condamnait Thomas Signorel à être pendu aux fourches patibulaires de la haute justice de Munoz.

La sentence, prononcée dans la matinée du 18 février 1730, était exécutoire sans appel ni recours, le même jour à onze heures. On refusa à Signorel la triste consolation d'embrasser sa femme et ses quatre fils, le gibet s'impatientait et le bourreau attendait sa proie.

Heureusement ou malheureusement, l'exécuteur était novice dans l'art

de lancer les gens dans l'éternité. Il pendit Signorel, mais si mal, que celui-ci, à moitié étranglé, put, lorsqu'il eut été détaché du gibet, reprendre ses sens et se traîner, comme un cadavre échappé par miracle aux doigts glacés de la mort, jusqu'aux premières maisons du village, où il tomba évanoui.

La nuit était sombre et glacée, la neige tourbillonnait par violentes rafales. Un habitant de Munoz qui rentrait chez lui trouva Thomas, dont la noire silhouette se dessinait sur le blanc tapis de neige, le releva, le secourut, fit avertir sa famille qui, le lendemain, alla se jeter aux genoux des juges, en leur demandant grâce pour ce malheureux dont la mort n'avait pas voulu et auquel le gibet lui-même semblait avoir pardonné.

Ici eut lieu une chose inouïe, atroce, incroyable, mais vraie ! Les juges de Thomas, pour toute réponse à la supplique de ses enfants, renvoyèrent ce malheureux au gibet, et comme le bourreau, troublé par cette œuvre impie et atroce, s'acquittait de sa besogne plus mal que la veille, ils firent jeter Thomas à moitié étranglé, et s'accrochant à la vie de tout ce qui lui restait de forces, dans une fosse ouverte au milieu du cimetière de Munoz. On combla la fosse en grande hâte sur cette âme rugissante dans son enveloppe de chair, car des murmures de vengeance circulaient dans la foule épouvantée et indignée de ce sacrilège !

Les vieillards racontent que lorsque Thomas, arraché pour la seconde fois au gibet, fut porté tout pantelant vers la fosse, une troupe de corneilles et de freux suivit le cortège de cannibales en poussant des cris terribles qui épouvantèrent les bourreaux, nous allons dire les juges !

Huit jours après, le 28 février, ce fut au tour de Philippe Signorel de monter au gibet. Mais le bourreau, qui s'était probablement exercé pendant la semaine qui venait de s'écouler, fut plus adroit cette fois, et l'on ne dut pas enterrer Philippe tout vivant comme Thomas.

Dans son interrogatoire, Thomas confessa « *qu'un jour il avait échangé une gerbe de blé, destinée à la dîme du prieuré, contre une moindre des siennes, mais que bientôt après, honteux de son action, il avait de lui-même restitué cette gerbe au tas de la dîme.* »

Avant de marcher au supplice, les frères Signorel *ajournèrent* le père Malmedy au tribunal de ce Dieu qui reconforte les innocents en face de la mort. Dieu entendit sans doute la plainte du martyr, le cri du pauvre désespéré, car Malmedy mourut au jour et à l'heure fixés par les victimes, comme Frédéric *l'Ajourné*, comme Philippe le Bel, l'avidé bourreau des templiers, cité devant Dieu par le grand maître Jacques Molay.

Le double crime commis, les yeux des bourreaux se dessillèrent ou le cri des populations indignées réveilla leur conscience endormie, car on s'occupa de réhabiliter la mémoire des martyrs et on donna aux femmes et aux enfants, que le gibet avait faits veuves et orphelins, des compensations pécuniaires. On crut payer avec de l'or cette barbare agonie d'une créature enterrée toute palpitante de vie et qui s'accrochait d'autant plus âprement à l'existence, qu'elle avait du haut du gibet jeté un regard plein d'épouvante dans le gouffre de la tombe. À la requête des veuves, Perrette Alexandre et Marie Fillieux, l'assassinat juridique des Signorel fut déféré à la cour de Bouillon, qui annula l'arrêt, le déclara *détestable* et ordonna que les pièces en seraient brûlées. La même sentence ordonna que la mémoire des Signorel serait réhabilitée, que leurs biens seraient rendus à leurs familles, lesquelles recevraient en outre, comme compensation, trente mille livres. Six mille livres furent consacrées à faire dire des messes perpétuelles pour le *repos des âmes* des victimes, comme si la justice d'en haut avait pu s'exercer encore sur des âmes déjà si cruellement éprouvées ici-bas ! Les prières pour les bourreaux auraient, ce nous semble, été plus logiques, car ceux-là avaient à apaiser l'inexorable justice de Dieu et à répondre devant son tribunal suprême de l'horrible supplice infligé à deux innocents.

Aujourd'hui encore, le jour anniversaire du crime, la population entière de Munoz assiste aux messes dites en mémoire des martyrs. Ces messes sont annoncées au prône huit jours à l'avance, et peu d'habitants se dispensent d'y assister.

On assure que la ronde populaire suivante, que chantent les jeunes gens de Munoz pendant la fenaïson ou le soir sur la place du village, est un souvenir du supplice affreux infligé à Thomas Signorel. La ronde débute ainsi :

Ah ! Thomas ! réveille, réveille,
Ah ! Thomas ! réveille-toi !
As-tu chaud ?
Ou as-tu froid ?
Ah ! Thomas ! réveille, réveille, etc.

Nous pensons, nous, que si l'anodine et innocente vengeance d'une chanson ripostant à deux gibets a suivi la réhabilitation des Signorel, la ronde ci-dessus était insuffisante pour punir les bourreaux. Cette chanson est du reste fort ancienne, et se trouve citée par Rabelais ; seulement, on la chantait ainsi :

Oh ! Regnault, resveille, resveille,
Oh ! Regnault ! resveille-toi !
As-tu chaud, etc.

Cette ronde, populaire déjà au XVI^e siècle, aura été modifiée par le peuple, et Thomas y aura remplacé Regnault, au grand crève-cœur des gens du prieuré, auprès duquel les jeunes gens la chantaient à tue-tête. L'air simple et naïf de cette ronde fait un pénible et douloureux contraste avec l'idée qu'elle enveloppe, car le pauvre Thomas, enterré vivant, dut avoir bien froid sous la terre humide et lourde et ne devait plus *s'éveiller* que pour entendre Dieu lui promettre la prompte punition de ses bourreaux.

La tradition populaire a conservé plus d'une trace et plus d'une légende de ce double assassinat. Ainsi, on raconte à Munoz que tous les soirs, à minuit, un bouc noir vient errer autour de la place où s'élevait le gibet. Si le bouc est Satan, comme nous n'en doutons pas, ne serait-il pas chargé par l'éternelle justice d'infliger chaque nuit au père Malmedy le supplice atroce auquel celui-ci condamna Thomas ? Nous soumettons ce doute aux curieux de Munoz, qui nous ont assuré avoir vu le bouc noir, lequel marche debout sur *ses pattes de derrière*, preuve irréfutable qu'il n'est autre que Satan, rôdant incognito autour du prieuré.

On assure aussi que le voisinage de l'ancienne prison devient fort malsain vers minuit. Les incrédules et les ivrognes qui s'y sont aventurés en sont revenus la joue tuméfiée par de violents soufflets, dans lesquels on pouvait reconnaître des traces de griffes.

En fouillant, il y a quelques années, la cour du prieuré, on y trouva deux squelettes *sans cercueils*. En rapprochant ce fait de l'exécution rapide, brutale, impitoyable des frères Signorel, ne sommes-nous pas fondés à supposer que la mort de ces infortunés fut due surtout à quelque redoutable secret qu'ils avaient surpris ?

Et en effet, que trouve-t-on dans l'acte d'accusation à leur charge ? Rien ! On les accuse, il est vrai, d'avoir braconné, ce qui fut de tout temps le péché mignon des Ardennais ; — d'avoir blasphémé, mais les règlements de saint Louis, si sévères, ne condamnaient le blasphémateur qu'à avoir la langue percée et non à être *enterré vif*.

Puis suivent d'autres menues peccadilles, qui vaudraient de nos jours au coupable, de quinze à vingt francs d'amende. Plus nous creusons cette ténébreuse affaire, où la vengeance fut si implacable et si rapide, où l'on refusa même à Thomas d'en appeler de la sentence au Père Recteur de la maison de Liège, plus s'affermît notre conviction que les Signorel possédaient quelque secret qui devait leur être fatal. On avait hâte de fermer ces deux bouches qui pouvaient laisser échapper de terribles révélations peut-être, et pour s'assurer l'impunité d'un premier crime, le père Malmedy

en commit deux autres plus atroces que les premiers, parce qu'ils furent conçus dans le calme de la pensée et exécutés avec une froide barbarie.

La prison bâtie par les Signorel fut démolie en 1818, sous prétexte de trésors enfouis dans ses murs. Quant à l'ancienne geôle du prieuré, elle existe encore et touche au moulin de la commune.

Nous quittons Munoz tout rêveurs ; nous planions tantôt dans les vapeurs azurées de la poésie qui s'élevaient des monts, des eaux, des bois, des gorges ombreuses, et voici que nous sommes retombés dans les fanges sanglantes du monde réel. Les images gracieuses qui peuplaient notre pensée ont disparu devant les sinistres silhouettes des gibets des Signorel. Encore une fois les hommes viennent de nous gêner la nature.

Nous franchissons sous les rayons de la lune le chemin qui nous sépare de Florenville, où nous arrivons juste à l'heure où le bouc noir se promène autour de la place du gibet à Munoz.

Florenville est une commune importante et le chef-lieu du canton de ce nom. Elle prend son nom d'un ruisseau appelé le Florenville, qui tombe dans la Semoy, sur la rive gauche. La population de Florenville est de quinze à seize cents habitants. Du haut du cimetière, le regard embrasse un paysage admirable. Parmi les tombes qui se dressent dans ce champ de la mort, nous avons remarqué celle du père Abraham Gilson, peintre et frère convers de l'abbaye d'Orval (1) voici l'épithèque dont elle est revêtue :

CI GIST,
A B R A H A M G I L S O N ,
FRÈRE CONVERS
DE L'ABBAYE D'ORVAL.

Il fut peintre célèbre, et son noble talent
Décora cette église ; artiste bienfaisant,
Modeste et vertueux, religieux austère,
Il vécut en bon frère et mourut en saint père.

En effet, l'église de Florenville possède plusieurs tableaux d'Abraham Gilson, œuvres lâches, molles, ternes, comme si le bon père avait redouté la richesse et la vigueur du coloris, à l'égal des pompes de Satan.

(1) Nous nous occuperons d'Abraham Gilson à propos de l'abbaye d'Orval.

La terre de Florenville appartenait jadis à Robert de la Marck et fut confisquée par Charles-Quint, qui la réunit au domaine royal pour punir la défection du comte, lequel venait de s'unir à la France. La maison de Florenville portait d'argent à la bande de trois pièces d'azur, à la bordure engrêlée de gueules. Les chartes de 1228 nous révèlent des transactions entre la dame de Florenville et le prieuré de Chiny (1).

Mais les pieds nous brûlent ! Le soleil sort d'un lit de nuages pourprés avec la pompe d'un despote d'Asie. Orval ! Orval ! tel est notre cri. Nous laissons les sacs à Florenville, et au bout de quelques minutes nous sommes de nouveau en pleine forêt. Il est cinq heures du matin, les oiseaux s'éveillent sous la ramée et se disent comme dans la ballade de Hebel : Sacrebleu ! quel beau soleil ! — Les senteurs pénétrantes et parfumées montent des vallons avec des brumes azurées. Les lapins effarés regagnent leurs gîtes. Les merles, tout joyeux de la belle journée qui se prépare, mettent le bec à la porte de leurs nids pour souhaiter le bonjour à leurs voisins. Partout la vie déborde avec la lumière dorée dont le soleil inonde les clairières des bois. Nous avons oublié et Munoz, et le gibet de Thomas Signorel, et sa souterraine agonie. Tout à coup, à gauche, à travers une éclaircie, se dressent devant nous des pignons, des colonnes, des arceaux romans, des rosaces gothiques. Nous faisons quelques pas de plus, et au pied de la colline se déroule, étrange et imposante, une longue suite de ruines où la flamme a laissé partout la trace de ses langues ardentes. Cette cité qui rappelle les villes de la Pentapole, brûlées par les foudres de Dieu, c'est Orval !



Vresse.

(1) *Histoire de Luxembourg*, par BERTHOLET, t. VI, p. 274.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE I. — Quelques préjugés des Touristes à l'endroit du Luxembourg et des Ardennes	Page 5
CHAPITRE II. — DE DINANT À BOUILLON	Page 17
CHAPITRE III. — BOUILLON. — Les premiers forestiers de Bouillon. — Les comtes des Marches de Lorraine et d'Ardenne. — Godefroid le Barbu. — Gothelon le Grand. — La comtesse Mathilde et Godefroid le Bossu. — Grégoire VII et Henri IV. — Godefroid de Bouillon défiguré par le Tasse. — Enfance de Godefroid. — <i>Les Chansons de Geste</i> et les Légendes. — L'Ardenne au XI ^e siècle. — L'an 1000 et ses terreurs. — Charlemagne dans son tombeau. — Guerres de l'investiture. — L'excommunication au XI ^e siècle. — Godefroid tue Rodolphe de Souabe. — Godefroid chasse le pape de Rome. — Transformation mystérieuse. — Nouvelle de la prise de Jérusalem par les Tartares et les Turks. — Émoi de l'Europe. — Prédication de la Croisade. — Pierre l'Ermite. — Le concile de Clermont. — Aspect de l'Europe après la prédication de la Croisade. — Gauthier sans Avoir et ses compagnons. — Départ des grands feudataires pour l'Orient. — Godefroid à Constantinople et à Jérusalem. — Sa tristesse, sa mort	Page 21
CHAPITRE IV. — LE DUCHÉ DE BOUILLON SOUS LES SUCCESSEURS DE GODEFROID. — Le duché de Bouillon sous les évêques de Liège. — Saint Hubert et ses moines mis en fuite par l'évêque Othert. — L'abbé de Saint-Hubert et ses foudres spirituelles. — Arquebuse et bombarde. — Le duché sous les comtes de la Marck. — La guerre dans les Ardennes. — Sac de Bouillon, de Dinant et de Bouvignes. — Les dames de Crèvecœur. — Le duché de Bouillon sous les princes de la Tour d'Auvergne. — Révélations curieuses d'un historien sur la mort de Henri IV. — Prise de Bouillon par le maréchal de Créquy. — Un duc de Bouillon valet de chambre dans ses États. — Statistique du duché. — Comment l'auteur, en quête d'un dîner, découvrit la république de Bouillon. — Histoire de la révolution de Bouillon pour faire suite à l'Histoire de la révolution française par M. Thiers. — Où peut conduire la contrefaçon politique. — M. de Robespierre et M. de Weissenbrüch. — Les clubs à Bouillon. — Une guillotine d'occasion. — Dévastation des églises. — Le 9 thermidor délivrant Paris et Bouillon de ses tyrans. — Comment finissent les dynasties et les duchés. — Les lions et les renards. — Les barons féodaux et les huissiers	Page 85
CHAPITRE V. — LE CHATEAU DE BOUILLON	Page 107

CHAPITRE VI. — L'ARDENNE. — Le climat. — Le sol. — La population. — Les mœurs. — Traditions. — Légendes. — Superstitions de l'Ardenne	Page 125
Les loups-garous, les bergers, les sorciers, leurs pratiques superstitieuses	Page 167
Les livres de magie et les bergers	Page 195
Les bergers	Page 203
CHAPITRE VII — DE BOUILLON À ORVAL. — Le préjugé du Rhin et les beautés de l'Ardenne. — Les successeurs patentés des bandits féodaux. — La Semoy et la Durance. — Les croix de l'Ardenne. — Dohan et son village. — Le clergé dans le Luxembourg. — Son influence. — Ses bienfaits. — Séductions de la nature dans les solitudes ardennaises. — Ossian et les brouillards. — Probité rare. — <i>La Roche Percée</i> . — Le tir aux truites. — La Forge des Hayons. — Auby et son Christ. — Les bois de Cugnon. — L'oratoire de saint Remacle. — Les misères du millionnaire et les félicités de l'artiste. — Théorie du voyage à pied. — Cugnon et Morte han. — L'omelette aux fagots. — Physiologie du saumon et de la truite. — L'Ardenne culinaire. — Les Vannes. — Morte han. — Paysage. — Herbeumont — Les ardoisières. — Conques et ses ruines. — La forêt. — La Roche du Chat. — Munoz. — Affaire des Signorel. — Le pendu ressuscité. — Les soufflets invisibles. — Florenville. — Arrivée à Orval . .	Page 225

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME

